BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XL
A
19
NAPOLI

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI

S.P.Q.R.
S.P.Q.R.
M. ANNAEI LVCANI
Pax ex Aquilae, et pila minantia pilis.

L A

PHARSALE DE LVCAIN,

O V

LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPE'E,

EN VERS FRANÇOIS.

Par Mr DE BREBEVF.

Petri Franc. Passeri
à Latere
BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI
BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

Imprimé à ROVEN par L. MAVRRY;
Pour
ANTOINE DE SOMMAVILLE
Marchand Libraire au Palais, à PARIS,
au haut de la montée de la
Sainte Chapelle.

M. DC. LVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MONSEIGNEVR

MONSEIGNEVR

L'ILLVSTRISSIME ET REVERENDISSIME ARCHEVESQVE DE ROVEN, PRIMAT DE NORMANDIE.

MONSEIGNEVR,

Ce n'eſt pas auec vne aſſurance entiere que ie m'approche de VOSTRE GRANDEVR, & en vous offrant la traduction de Lucain, ie crains qu'il n'y ait trop de préſomption dans ma déference, & trop de temerité dans mon zele. Il eſt vray, que de-

puis long-temps j'admire dans vn ſilence forcé les talens extraordinaires qui ſont en Vous, & que i'ay ſouhaité ardemment cette occaſion de montrer mes admirations à toute la France ; Mais ſans doute, MONSEIGNEVR, des qualitez ſi éminentes ne ſouffrent gueres les deuoirs communs, & des tiltres ſi auantageux ne veulent que des reſpects ſignalez & des ſoûmiſſions éclatantes. Les hommages mediocres offenſent bien ſouuent les grandes Vertus, au lieu de les honorer, & dans ce culte qui n'a point de proportion auec elles, il ſemble qu'elles trouuent en quelque ſorte l'abaiſſement de leur éclat & la diminution de leur merite. Ce n'eſt pas, MONSEIGNEVR, que la Pharſale de Lucain ne ſoit aſſez illuſtre par ſon ſujet, ou que l'Art ait deshonoré entieremẽt l'excellence de ſa matiere: mais enfin quelque luſtre qu'elle emprunte des grandes auentures qu'elle étale, ie ne flatte point mes eſperances d'vne illuſion aſſez douce, pour en faire vn preſent digne de Vous. Ie ſçay bien qu'elle ne ſera pas

dans vos Mains ce qu'elle eſtoit dans les miennes, & qu'en approchant de cette ſplendeur qui vous enuironne, ſes plus riches brillans deuiendront des lumieres ſombres & des clartez languiſſantes. Ouy ſans doute, MONSEIGNEVR, pour eſtimer beaucoup les deuoirs que ie vous rends, il faudroit ne connoiſtre plus ce merite parfait qui les attire, & ne me laiſſer voir que la moindre partie de Vous-meſme, pour mettre quelque rapport entre Vous & mes reſpects. Il faudroit auoir oublié que la Naiſſance a reüny en Vous tous les auantages qu'elle peut donner, qu'elle vous attache ou de Parenté ou d'Alliance aux premieres Maiſons de l'Europe, qu'elle a meſlé dans vos Veines le Sang de HARLAY, à celuy des Souuerains, qu'elle a mis au nombre de vos Ayeux, non ſeulement cette longue ſuite de Heros qui ont appris voſtre Nom & leur Vertu à beaucoup de Siecles: mais encore des Ducs de Boüillon, des Ducs de Bauiere, des Rois d'Eſcoſſe, des Rois de France, & des Empereurs d'Occident; &

enfin qu'elle vous a fait le Neveu ; auſſi bien que voſtre Vertu vous a fait le Succeſſeur, & de ce grand Cardinal qui reſtablit l'honneur du Gouuernement dans la France, & la gloire de nos Rois dans l'Italie ; & de ce Prelat incomparable, que le Ciel vient de reprendre, qui dans ſes plus jeunes années défit à Mantes les Partiſans de l'Erreur, qui en ce combat celebre merita cette charge glorieuſe, qu'il refuſa ſi long-temps, & qu'il a ſi dignement ſouſtenuë ; qui a laiſſé à la poſterité des monumens eternels de ſa vertu & de ſa doctrine, & qui en vous faiſant l'Heritier de ſes honneurs, a conſacré ſa reputation & couronné ſa conduite par le ſeruice le plus important & le plus digne qu'il euſt pû rendre à l'Egliſe. Il faudroit cacher à mes yeux cette Pourpre ſacrée, que vous parez beaucoup plus qu'elle ne vous pare, & cette Dignité ſublime que vous n'eſleuez pas moins qu'elle vous eſleue, encore que dans la plus auguſte & la plus ſainte Monarchie du Monde, elle ne laiſſe qu'vne

ſeule Teſte au deſſus de Vous. Il faudroit n'admirer plus cette capacité ſi vaſte & ſi eſtenduë, qui penetre les Myſteres les plus cachez, & qui fait ſes connoiſſances familieres des Veritez les plus hautes, qui fait l'eſtonnement legitime des plus conſommez dans la ſpeculation, & qui nous a donné vn ſi grand Prelat en vn âge où ç'euſt eſté beaucoup de nous le promettre. Il faudroit n'auoir pas entendu cette Eloquence victorieuſe, qui obtient tout ce qu'elle demande, qui emporte tout ce qu'elle diſpute, & qui défait tout ce qu'elle attaque, qui ne laiſſe point au menſonge de couleurs qui nous abuſent, ny au vice de charmes qui nous ſeduiſent : Cette Eloquence toute-puiſſante, de qui les premieres chaleurs ont fait des conqueſtes iuſques ſous le Dais & dans les Balluſtres, & qui s'eſt eſſayée auec ſuccez ſur les Cœurs des Souuerains auant que de triompher des noſtres: qui a merité que l'Egliſe de France ſe ſoit expliquée par voſtre Bouche ſur les affaires les plus importantes, & qu'elle vous

ait fait auprés de LEVRS MAIESTEZ, *l'interprete de ſes ſentimens. Il faudroit ne regarder plus auec rauiſſement cette Vertu conſommée qui échauffe tout enſemble & qui deſeſpere nos ſouhaits, qui nous laiſſe l'admiration en partage, & qui nous rend l'imitation impoſsible : Et en vn mot, il faudroit que des auantages ſi excellens me fuſſent abſolument inconnus, pour ne me reprocher pas la temerité de mes preſens & l'indiſcretion de mes hommages. Cependant,* MONSEIGNEVR, *comment fermer les yeux à des clartez ſi brillantes? ou comment rauir à mon eſprit ces objets éclatans qui l'occupent tout entier, & qui font le plus ſolide & le plus delicieux entretien de ſes penſées? toute mon ame reſiſte à cette violence, toute ma raiſon s'oppoſe à cette injuſtice, & quelque paſſion que j'aye de vous rendre des ſoûmiſſions qui ne ſoient pas entierement indignes de Vous, ie ne puis pas me reſoudre à leur donner de l'éclat en diminüant le voſtre. Mais apres tout,* MONSEIGNEVR, *ce que ie ne*

dois pas attendre de moy, ie puis auec confiance me le promettre de Vous, & quelque peu de rapport qu'il y ait de mes déferences à VOSTRE GRANDEVR, vous vous cacherez ſans doute cette diſproportion en vous cachant à Vous-meſme ; Vous eſtimerez ce que ie vous offre, pourueu que vous n'enuiſagiez pas tout ce que vous eſtes, & vous trouuerez, ou pluſtoſt vous mettrez dans cet Ouurage de la recommandation & du merite, pourueu que vous ne vous permettiez pas de conſiderer le voſtre. Ie ne vous demande rien, MONSEIGNEVR, qui ne vous ſoit facile, ou qui ne vous ſoit ordinaire ; on ſçait bien que cette Naiſſance illuſtre que nous reſpectons en voſtre Perſonne, ne brille pas à vos yeux comme elle fait aux noſtres, & que cette Charge éminente que vous rempliſſez ſi auantageuſement, ne remplit pas ny voſtre cœur ny voſtre penſée ; On connoiſt aſſez que cette Science acheuée qui vous découure toutes choſes, ne ſe découure pas à Vous, que vous n'eſtes pas perſuadé de cette Eloquence in-

uincible qui perſuade tout le monde, & que vous cherchez encore cette Vertu ſi pleine que vous auez déja trouuée, puiſque des talens ſi rares peuuent compâtir auec cette moderation parfaite que nous admirons en Vous. Il faut bien, MONSEIGNEVR, que vous ne vous montriez pas à Vous-meſme, puiſque vous eſtimez quelque choſe dans les autres, & qu'au milieu des lumieres exceſſiues qui vous rempliſſent & qui vous enuironnent, vous aucz encore des yeux pour des clartez mediocres. Si vous vous regardiez attentiuement, vous effaceriez tout ce qui vous approche, il n'y a point de luſtre qui ne s'obſcurciſt auprés du voſtre, nos vertus reſſembleroient en quelque façon à nos vices, & les qualitez les plus excellentes deuiendroient des taches & des defauts. Mais voſtre Ame toute eſleuée qu'elle eſt, ne s'apperçoit pas de cette eſleuation qui met toutes choſes au deſſous d'Elle; toute grande qu'elle eſt, elle voit exactement la meſure des autres, elle eſtime encore qu'elle n'admire pas, & elle

découure en nous jusqu'aux ombres les plus legeres de ce merite veritable, dont elle possede la plenitude. I'ay donc bien sujet, MONSEIGNEVR, de desauoüer ma crainte, & de prendre de la confiance; cette generosité parfaite qui préside souuerainement à toute vostre conduite, ne promet pas moins d'accueil à cet Ouurage, que s'il auoit quelque droit de pretendre à vostre estime; c'est elle qui m'inspire de l'assurance, qui encourage mon Zele au lieu de le rejetter, & qui approuue la liberté que ie prens, de me dire,

MONSEIGNEVR,

DE VOSTRE GRANDEVR,

Le tres-humble & tres-obeïssant
seruiteur, DE BREBEVF.

LE LIBRAIRE AV LECTEVR.

L'Abſence & l'indiſpoſition de M. De Brebevf, ne luy ayant pas permis de faire vne Preface generale pour cette nouuelle impreſſion de Lucain, j'ay crû, Lectevr, eſtre obligé de vous donner icy les Aduertiſſemens particuliers de la premiere Edition. La reputation que cet Ouurage s'eſt acquiſe par tout, a donné lieu à beaucoup d'impreſſions contrefaites ; mais j'oſe vous dire que les augmentations & les corrections que vous trouuerez dans celle-cy, luy donneront toûjours l'auantage ſur toutes les autres.

Aduertiſſement ſur la premiere Partie, contenant le premier & le deuxiéme Liure.

IE préuoy bien, Lecteur, qu'on me iugera trop hardy d'auoir entrepris la Traduction que ie vous donne; la Pharſale de Lucain a des beautez qui ſont au deſſus de l'imitation, & cet Autheur excellent a des raiſonnemens ſi bien pouſſez & des conceptions ſi hautes, qu'il eſt bien malaiſé de ſuiure de prés vn homme qu'on ne peut pas aiſément ſuiure de veuë. Toutesfois comme on a veu ſouuent des temeritez qui ont reüſſi, i'eſpere que la mienne ne ſera

pas entierement malheureuse ; il y a des choses que nous admirons qui ne peuuent pas auoir par tout vne perfection égale, toutes les parties du corps ne sont pas des yeux, & toutes les parties du Ciel ne sont pas des Astres. Lucain ne donne pas toûiours vn mesme essor à son imagination, ny vne mesme vigueur à ses pensées, & si ie ne me sens pas assez de genie pour le soustenir parfaitement dans les endroits où il s'est le plus éleué, du moins ie tâche en quelque façon de rehausser ceux qui tombent, & ce n'est pas faute de soin ny d'application, si ie ne suis quelquefois vn peu plus fort que luy dans les endroits où il est le plus foible. C'est pour cela que ie ne me suis pas attaché seruilement, ny à ses paroles, ny à ses pensées, & que ie m'estudie autant que ie puis à reparer en beaucoup de lieux le tort que ie luy fais dans les autres. I'ay adiousté, i'ay retranché, i'ay changé beaucoup de choses : au lieu de m'assuiettir à le suiure par tout, ie m'éloigne quelquefois volontairement de luy, & en vn mot ie vous donne plustost vne libre imitation de cet Autheur, qu'vne traduction scrupuleuse. Il ne faut point que les Sçauans en murmurent, ie ne suis obligé à tenir qu'autant que ie veux promettre, & s'ils ont vn attachement si passionné pour toutes ses pensées, il leur est facile de les chercher dans leur source ; c'est principalement pour ceux qui n'entendent pas la langue de Lucain, que ie me suis enhardy à luy faire parler la nostre, & i'ay apporté tous mes soins à tracer vne copie qui soit capable de plaire sans estre comparée auecque l'Original. Ie sçauray, Lecteur, par le bon ou mauuais accueil que trouueront auprés de vous ces deux Liures que ie hazarde, l'opinion que i'en dois auoir, & s'il est à propos que ie passe plus auant, ou s'il faut que ie m'arreste. Au reste ie vous aduë ingenûment que vous trouuerez dans cet Ouurage beaucoup de choses qui auroient besoin de reformation ; sur tout vous y verrez des rimes qui ne sont pas assez riches, & d'autres

qui reuiennent trop ſouuent : vous y remarquerez des termes que l'Academie a proſcrits, & des expreſsions vn peu hardies, qu'vn critique pointilleux ne me pardonneroit pas : mais vous ſçauez auſſi que des libertez de cette nature ſe ſouffrent aiſément dans vne piece de longue haleine, & ſi ie ne me trompe, ces fautes ne me ſont pas ſi familieres, qu'elles mettent ſouuent voſtre patience à l'épreuue.

Aduertiſſement ſur la ſeconde Partie, contenant le trois & le quatriéme Liure.

IE vous donne, Lecteur, cette ſeconde Partie de Lucain, auec plus d'aſſurance que ie n'ay fait la premiere; l'accueil obligeant que vous auez fait à l'vne, me perſuade que l'autre ne ſera pas moins heureuſe, & dans la confiance que i'en ay, i'oſe déia vous promettre que vous en verrez bien-toſt la ſuite. Ce n'eſt pas mon deſſein d'employer icy des raiſonnemens eſtudiez à vous faire valoir cet Ouurage, ie ſçay bien que s'il ne vous parle pour luy meſme, tout ce que ie vous pourrois dire en ſa faueur ne vous perſuaderoit guere, & que ce n'eſt pas en vous demandant voſtre approbation, que ie vous obligeray à me la donner. Au contraire, nous cherchons ordinairement des defauts dans les choſes qu'on nous vante le plus, & noſtre eſtime ſe refuſe autant qu'elle peut à ceux qui l'ont trop viſiblement & trop paſſionnément deſirée. Ie vous laiſſe donc, Lecteur, la liberté toute entiere de iuger comme il vous plaira de cette Traduction, & i'ay ſi peu la penſée de luy donner icy du prix & de la recommandation par mes paroles, que meſme ie ne me permets pas de la deffendre contre ceux qui l'ont attaquée. Qu'ils me reprochent, ſi bon leur ſemble, que ie promets Lucain, & que ie ne le donne pas, que ie me produits ſous ſon nom, au lieu de le produire luy-meſme ;

& en vn mot, que i'ay voulu imiter ces Peintres inconsiderez, qui s'estudient beaucoup plus à l'embellissement de leurs portraits, qu'ils ne s'attachent à la ressemblance. Ceux qui voudront s'instruire de la verité, verront bientost que ce reproche tient vn peu de la calomnie, & que la liberté que ie me suis donnée, ne va pas iusqu'à la reuolte ou iusqu'à l'emportement. Ie vous ay déia dit ailleurs que ie ne me suis pas assuietty à suiure toûiours Lucain pas à pas, i'ay quelquefois meslé mes pensées auec les siennes, i'ay tâché assez souuent d'adiouster des beautez estrangeres à ses beautez naturelles, ou plustost de luy rendre en quelques endroits, ce que la sterilité de mon esprit & celle de nostre langue me contraignent de luy oster dans les autres. Mais apres tout, ces legers ornemens que ie luy preste, ne le défigurent pas; ceux qui le connoissent bien, auoüeront que c'est encore luy mesme, & que si on trouue quelque changement dans ses habits, du moins on n'en trouuera pas beaucoup dans son visage; aussi les plus delicats & les plus intelligens de la Cour, ont approuué entierement cette hardiesse innocente, dont quelques autres veulent faire vne temerité condamnable: Ils m'ont pardonné ce que i'oste à Lucain & ce que ie luy donne, & encore que ie n'ose pas me persuader qu'il recouure par mes soins ce qu'il perd par mon impuissance, du moins on ne me sçait pas absolument mauuais gré d'y auoir fait mes efforts. C'est ce qui m'oblige, Lecteur, à ne quitter pas mon premier dessein, & puis que i'ay tant d'obligation à la liberté, i'aurois tort sans doute de me reduire à l'assuiettissement & à la contrainte.

Aduertiſſement ſur la troiſiéme Partie, contenant le cinq & le ſixiéme Liure.

IE ne doute pas, Lecteur, que vous ne me trouuiez vn peu plus libre dans la troiſiéme Partie de Lucain, que vous n'auez fait dans les deux autres : mais i'ay crû eſtre obligé d'en vſer ainſi, pour m'accommoder au goûſt du Siecle, & ſi ie n'auois craint l'indignation des Sçauants, ie me ſerois peut-eſtre donné vne liberté encore plus grande. I'ay ſupprimé en beaucoup d'endroits ce qui m'a paru foible, ou ce que i'y ay trouué de choquant, ou de ſuperflu. Sur tout, ie n'ay pû me reſoudre à ſuiure cet Autheur pas à pas dans le ſixiéme Liure de ſon Ouurage, ny à promener ennuyeuſement voſtre attention parmy les gibets & les voiries. Ie veux croire que ces choſes ont pû eſtre approuuées dans leur temps, mais elles ſeroient ſans doute vn peu mal receües dans le noſtre ; & bien que les Poëtes excellents qui ont quelquefois le ſecret de nous faire ſentir des chagrins delicieux, & des triſteſſes agreables, ayent encore celuy de nous faire voir de belles horreurs, il eſt pourtant extrémement neceſſaire d'eſtre vn peu ſcrupuleux dans le choix de ces matieres : il y en a de ſi choquantes, qu'elles ſont ordinairement le ſupplice de l'imagination, & ſous quelques beaux déguiſemens qu'elles ſe produiſent, elles mettent toûiours dans l'eſprit vne image qui l'incommode ; c'eſt pour cela que ie me ſuis eſtendu le moins que i'ay pû ſur les ſales inclinations d'Erictho, & que i'ay tâché à delaſſer vn peu voſtre attention par l'auanture de Burrhus & d'Octauie, dont il n'y a rien dans l'Original. Ie ne prétens pas, Lecteur, que les penſées ou les raiſonnemens que ie preſte à ce grand Homme, égalent ceux que i'emprunte de luy, & ſi vous eſtiez dans vn ſentiment ſi peu iuſte, ie prendrois

ouuertement ſon party, & contre vous & contre moy-meſme. C'eſt aſſez m'obliger, de croire que les endroits que ie ſupprime ne ſont pas meilleurs que ceux que i'aicûte, & que ſes vices ne valent pas mieux que mes vertus : c'eſt de vous, & non pas de moy, que ie ſçauray le iugement que i'en dois faire, & ſi ce trauail ne vous dégouſte point, vous aurez deuant ſix mois les quatre derniers Liures de la Pharſale.

Aduertiſſement ſur la quatriéme Partie, contenant le ſept & le huitiéme Liure.

ENcore que les quatre derniers Liures de la Pharſale ne ſoient peut-eſtre pas tout à fait indignes de ſuiure ceux que vous auez déia veus, ie ne vous répons pas, Lecteur, que vous n'y trouuiez quelques endroits vn peu negligez ; au contraire ie me perſuade aiſément qu'vn peu de précipitation y aura mis beaucoup de foibleſſe, & que pour auoir eſté obligé de continüer ce trauail en vn temps où i'eſtois accablé de mille autres ſoins, cet Ouurage qui a eſté conceu dans l'empreſſement, & qui eſt né dans le bruit, n'en fera peut-eſtre gueres. Sur tout ie ne me ſuis pas ſatisfait moy-meſme dans les ſuiets que Monſieur de Corneille a traitez, & ſes nobles expreſſions eſtoient ſi preſentes à mon eſprit, qu'elles n'eſtoient pas vn mediocre empeſchement aux miennes. Dans ce Poëme inimitable qu'il a fait de la Mort de Pompée, il a traduit auec tant de ſuccez, ou meſme rehauſſé auec tant de force ce qu'il a emprunté de Lucain, & il a porté ſi haut la vigueur de ſes penſées & la maieſté de ſon raiſonnement, qu'il eſt ſans doute vn peu mal-aiſé de le ſuiure. Vous ſçauez qu'il n'y a ordinairement qu'vn beau tour, ou qu'vne agreable maniere d'exprimer noblement les choſes, & vous ſçauez encore mieux qu'il eſt aſſez

inutile de la chercher apres luy. Mais ie croy, Lecteur, qu'il m'a esté permis de n'égaler pas vn stile qui semble estre la derniere éleuation du Genie, & que ie ne seray pas coupable dans vostre esprit pour n'auoir pas imité assez heureusement ce qui a esté l'admiration de tout le monde. C'est pour cela que ie ne veux point m'engager icy à vous en faire des excuses étudiées, & i'aime mieux donner le reste de cet entretien à iustifier en quelque sorte les inuectiues continuelles de Lucain contre Cesar, qu'à me iustifier moy mesme. Ie sçay bien que cette haine si constante & si declarée n'a pas trouué par tout des approbations, & que ceux qui ont admiré les vertus de cet illustre Rebelle, ont trouué tout à fait mauuais qu'on ait si ouuertement declamé contre ses vices. Mais, à vous parler sans déguisement, n'est-il pas vray, Lecteur, qu'il nous doit du moins estre permis de punir les Tyrans dans leur memoire puisqu'il ne nous est pas toûiours permis de les attaquer dans leur personne, & nos sentimens ne doiuent-ils pas du moins se conseruer la liberté, apres que tout l'Estat l'a perduë? la loüange honteuse qu'on a souuent donnée aux vsurpateurs a produit de temps en temps des vsurpations nouuelles, & si on n'auoit point apporté tant d'artifice à flater les criminels, on auroit peut-estre étouffé beaucoup de crimes. Bien que dans le païs de l'ambition & de l'arrogance les forfaits qui sont heureux changent en vn moment de nom & de sexe, que la préoccupation ou la flaterie en facent impudemment des vertus: bien que parmy des esprits de ce caractere on ne rougisse point d'vn attentat qui acquiert vn Diadéme, & qu'on y adore en foule ceux que l'iniustice a couronnez: Ie veux croire, Lecteur, que vous estes d'inclination à vous deffendre de cette idolatrie, que vous deteſtez l'impieté iusque dans la pourpre, & que vous honorez le merite iusque dans la fange. Il

est vray que Cesar estoit né auec de grandes qualitez, & qu'il y auoit en luy assez de courage & assez d'esprit pour le mettre au dessus de tous les Conquerans, & pour l'égaler aux plus excellens Genies. Mais que les beaux talens sont à pleindre quand ils ne rencontrent pas vne belle ame, quand ils sont la ruine de l'Estat au lieu d'en estre l'appuy, & que ce qui seroit la consolation de la Terre dans vn esprit moderé, deuient le malheur du Monde dans vne ame reuoltée ! Il y a de grands crimes qui ne peuuent estre l'ouurage que des grandes vertus, il y a des iniustices dont les esprits bas ne sont point capables, & qui ne peuuent estre acheuées que par la vigueur de l'imagination, par la solidité du iugement, & par la fermeté du courage. Cependant vous ne pouuez pas demeurer d'accord que nous deuions de l'estime à dés causes excellentes qui ne produisent que de sinistres effets, ny que les talens extraordinaires meritent nos adorations & nos encens, quand l'application en est funeste. C'est par cette raison, Lecteur, que Lucain n'a point estimé dans vn Tyran vn esprit sublime, qui s'estoit diffamé par l'emportement, ny vne valeur que la rebellion, que la violence, que la desolation, que l'impieté, que le sacrilege auoient indignement profanée. C'est pour ce suiet qu'il auroit veu auec plus de respect vn Citoyen dans Scipion, qu'vn Empereur dans Cesar. Et si on le fait coupable pour auoir detesté l'oppression auec trop d'aigreur, ou témoigné trop de veneration pour la retenuë : Ie regle auec tant de plaisir mes sentimens sur les siens, que ie n'ay point eu de repugnance à deuenir vn de ses Complices.

Aduertissement sur la cinquiéme Partie, contenant le neuf & le dixiéme Liure.

C'Est auec regret, Lecteur, que i'abandonne à l'impression le dernier Liure de la Pharsale, auant que d'auoir adiousté à la Copie ce qui manque à l'Original. Bien qu'vne liberté de cette sorte ait déplû à quelques-vns dans le sixiéme Liure du Lucain François, elle a esté si fauorablement receuë des autres, que ie me hazarderois de bon cœur à m'attirer encore vne fois le mesme blâme, pour m'acquerir vne pareille approbation; mais peu de santé & beaucoup d'autres soins m'obligent à remettre ce suplément à vn autre temps, & peut-estre il sera plus ample que ie n'ose presentement vous le promettre, ou plustost que ie ne veux vous en menacer. Vous sçauez, Lecteur, que ce grand Ouurage est demeuré imparfait par la mort de l'Ouurier, que Lucain n'estoit pas encore à la moitié de son Poëme quand il receut de Neron vn commandément exprés de mourir, & qu'à l'endroit où il fut contraint de mettre fin à son trauail, le sens mesme n'est pas entier, ny la periode acheuée. I'aurois bien voulu auoir assez de loisir & assez de genie pour entreprendre la continuation de son dessein: mais en attendant que ie me confirme dans cette pensée, ou que ie la quitte tout à fait, i'ay voulu seulement, à l'exemple de Sulpicius & de Monsieur l'Abbé de Marolles, rendre intelligible ce qui ne l'estoit pas, & vous donner à la fin de la Pharsale Françoise enuiron quarante vers, dont il n'y a rien dans la Latine.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

ENVERS FRANÇOIS.

LIVRE PREMIER.

IE chante cette Guerre en cruautez fecõde,
Où Pharſale jugea de l'empire du Monde,
Et ſeruant de theatre à de fameux reuers,
Mît enfin à la chaîne, & Rome & l'Vni-
Guerre plus que ciuile, où la fureur d'vn Hõme (uers:
Fît voir Aigle contre Aigle, & Rome contre Rome,
Le ſang contre le ſang lâchement declaré,
L'audace triomphante & le crime adoré;

Où des Peuples diuers la valeur ſoûleuée
Fît le Sort des Humains d'vne offence priuée,
Et partageant ſon zele entre deux grands Riuaux,
Vengea ſes premiers fers, & s'en fît de nouueaux.
Rome, dont la grandeur épouuantoit la Terre,
Quel ſiniſtre Démon t'inſpire cette Guerre?
Quelle aueugle fureur arme tes Legions,
Et va montrer ta honte à tant de regions?
Lors que d'vn beau couroux tes troupes échauffées
Deuroient dans Babylone arborer des trophées,
Regagner ces drapeaux que le Parthe a gagnez,
Et vanger de Craſſus les Manes indignez,
On void tes Conquerans chercher vne victoire
Fatale à ta grandeur, & funeſte à ta gloire.
Ouy, dans ces noirs projets, qui vont de tes Guerriers
Profaner la vaillance & flétrir les lauriers,
Qui te rendent toy-meſme à toy-meſme ennemie,
Le plus heureux ſuccez eſt remply d'infamie,
L'vne & l'autre Fortune a d'égales rigueurs,
Et l'affrõt des Vaincus eſt vn crime aux Vainqueurs.
Helas, du ſang verſé dans cette injuſte guerre
Tu pouuois t'aſſeruir & la Mer & la Terre,
Eſtonner l'Vniuers du bruit de tes hauts faits,
Et porter ta grandeur plus loin que tes ſouhaits;
On verroit à tes loix l'Araxe tributaire,
Et le Gange ſoûmis auſſi bien que l'Ibere,
Le Tygre adoreroit ta pleine authorité,
Le Scythe gemiroit dans ſa captiuité;
Enfin tu regnerois du Couchant à l'Aurore,
Et tiendrois dans tes fers le Sarmate & le More.
Lors que du Monde entier le pouuoir abbatu
Aura remply tes vœux & laſſé ta vertu,
Rome, puiſque le crime a pour toy tant de charmes,
Tourne contre ton ſein la pointe de tes armes;

Alors de tes Enfans fais toy des Ennemis,
Mais attens qu'à tes loix l'Vniuers ſoit ſoûmis.
A voir de tous coſtez les Prouinces pillées,
Les Chaſteaux démolis, les plaines deſolées,
A voir regner par tout le deſaſtre & l'horreur,
Et ces reſtes ſanglans d'vne injuſte fureur,
A te voir ſi long-temps gemir dans l'eſclauage,
Qui croira que tes maux ne ſoient que ton ouurage?
En vain le Roy d'Epire & le ieune Affriquain
Ont paru ſur tes bords la foudre dans la main,
Les plus rudes aſſauts d'vne haine eſtrangere
N'ont porté contre toy qu'vne atteinte legere,
Ces guerriers en ſemãt l'épouuãte en to⁹ lieux (dieux,
N'ouuroient qu'vn champ de gloire à tous tes Demy-
Ils rehauſſoient ton luſtre en pourſuiuant ta peine,
Et Rome ſeule a pû mettre Rome à la chaîne.
Toutefois ſi du Sort les jugements couuerts
Ne donnoient qu'à ce prix Neron à l'Vniuers,
Si le Ciel couſte aux Dieux tant de peines diuerſes,
Tant de longues ſueurs & de rudes trauerſes:
Ou ſi l'Arbitre meſme & du Sort & des Dieux
Ne veid ſon trône ferme & ſon nom glorieux,
Qu'apres que dans l'ardeur d'vne juſte vengeance,
Son bras eut des Titans foudroyé l'inſolence;
Deſtins, loin d'éclater lâchement contre vous,
Nous deuons de l'encens à cet ardent couroux;
Heureuſe cruauté! fureur officieuſe,
Dont le prix eſt illuſtre & la fin glorieuſe!
Crimes trop bien payez! trop aimables hazards,
Puiſque nous vous deuons le plus grand des Ceſars!
Que les Dieux conjurez redoublent nos miſeres,
Que Leucade ſous l'onde abyſme nos galeres,
Que Pharſale reuoye encor nos bataillons
Du plus beau ſang de Rome inonder ſes ſillons,

Immoler l'Ausonie aux manes de Cartage,
Et signaler leur crime autant que leur courage;
Que Munda soit témoin de nos derniers malheurs,
Que Modene aux abois nous arrache des pleurs,
Qu'on voye encor vn coup l'erouse desolée,
Destins, Neron gouuerne, & Rome est consolée;
Nous voyons nos trauaux dignement couronnez,
Et vous nous ostez moins que vous ne nous donnez.
Vy donc heureux, Cesar, & rends ta Rome heureuse,
Couronne vne entreprise, & haute & glorieuse:
Puisque dans son éclat on void mieux ta grandeur,
Rends-luy par tes bien-faits sa premiere splendeur,
Fay voir les Nations calmes & fortunées,
Puis retourne à tes Dieux plein de gloire & d'années.
Certes quand ils voudront enleuer de ces lieux
Le plus rare present qui soit venu des Cieux,
Honteux de te laisser dans la Terre où nous sommes,
Et de voir si lõg-temps vn Dieu parmy les Hommes;
Ou quand, pour t'assurer vn temple & des autels,
La Mort viendra te mettre au rang des Immortels,
Le Sort, dont ta vertu t'a desia fait le Maistre,
Te laissera choisir quel Dieu tu voudras estre;
Tu pourras t'égaler au Maistre des Humains,
Et porter comme luy la foudre dans tes mains:
Ou plein d'vn noble orgueil & d'vne belle audace
Enleuer la Couronne au Demon de la Thrace:
Ou brillant d'vn éclat qui n'a point de pareil,
Donner vn nouueau guide aux Coursiers du Soleil,
Au Ciel vn nouuel astre, au iour vn nouueau pere,
A l'Vniuers entier vn Démon tutelaire.
Ouy, Cesar, on verra les Dieux à ton aspect
Saisis d'estonnement, & remplis de respect,
Admirer en tremblant l'éclat qui t'enuironne,
Et soûmettre à ton choix leur gloire & leur courõne.

Alors il ne faut pas que ta Diuinité
Choiſiſſe pour ſon trône vn climat écarté,
D'où tes yeux ne pourroient ſur Rome gemiſſante
Verſer qu'vne influence oblique & languiſſante.
Si l'vn ou l'autre Pole auoit remply ton choix,
Ses eſſieux trop chargez gemiroient ſous le poids:
Mais au plus beau climat eſtably ta ſeance,
Et du milieu des Cieux tien les Cieux en balance,
Laiſſe-toy poſſeder, & ſouffre que les Dieux
Contemplent les rayons qui partent de tes yeux.
Du moins entr'eux & nous ne ſouffre aucun nuage
Qui cache à nos regards l'éclat de ton viſage:
Diſſipe ces vapeurs, rend les Cieux tout ſerains,
Et laiſſe à Rome encor voir l'Aſtre des Romains.
C'eſt alors que la Paix, cette illuſtre Bannie,
Eſtalera par tout vne pompe infinie,
Que nos contentemens paſſeront nos ſouhaits,
Et que l'Hydre au cercueil ne renaiſtra iamais.
Mais deſia ta bonté montre dans nos miſeres
Du Dieu qu'elle promet les plus beaux caracteres,
Et ſans ſeruir aux loix du Deſtin & du temps,
T'inſtruit à receuoir nos vœux & nos encens,
A répandre ſur nous des graces inconnües,
Et faire ce qu'vn iour tu feras ſur les nües.
Ne m'inſpires-tu pas ces diuines chaleurs
Que le Dieu de Cirrhée allume dans nos cœurs?
A-toſt que cette flame échauffe ma penſée,
Ay l'ame toute émeuë, & la voix rehauſſée,
Et j'oſe conceuoir vn deſſein glorieux,
Sans inuoquer le Ciel ou conſulter ſes Dieux.
Animé de ton feu, guidé de ta lumiere,
Entreprens de courir vne vaſte carriere,
Et ie veux eſtaler aux yeux de l'Vniuers
Ces funeſtes ſujets d'vn funeſte reuers;

Par quel noir Aſcendant la maiſtreſſe du Monde
Fit vn vaſte débris ſur la Terre & ſur l'Onde,
Par quel charme inconnu toutes les Nations
Entrerent à l'enuy dans ſes diſſentions.
C'eſt vn arreſt des Dieux, vne puiſſance extréme
Cede à ſon propre poids, & ſe détruit ſoy-meſme;
Le comble des grandeurs ſappe leurs fondemens,
Leur éleuation fait leurs abaiſſemens,
Et le Deſtin jaloux des ſuprémes Puiſſances (ces,
Dans leurs plus hauts progrez trouue leurs decaden-
Rien de grand n'eſt durable, & l'Vniuers vn iour
Rompra ces nœuds ſecrets d'alliance & d'amour,
Tous ces heureux accords, ces douces ſympathies
Qui font regner la paix dans toutes ſes parties;
C'eſt alors qu'on verra les Aſtres reuoltez
Diſputer au Soleil ſon trône & ſes clartez,
Ces enfans inſolens s'armer contre leur pere,
Et la Sœur vſurper le partage du Frere,
La Nymphe de la nuit ſur le Démon du iour
Prendre vn injuſte empire & regner à ſon tour,
Les Cieux mal ſouſtenus, s'écrouler ſur nos teſtes,
La Terre s'entr'ouurir, l'Air s'armer de tempeſtes,
L'Ocean furieux ſoûleuer tous ſes flots,
Et le Monde rentrer dans ſon premier Cahos.
Ainſi ce vaſte corps, cette maſſe eſtenduë,
Sous vn pompeux débris ſe verra confonduë:
Ainſi, Rome, au plus fort de ta haute ſplendeur
Tu tombes ſous le poids de ta propre grandeur;
Au lieu de ſoûleuer vne force eſtrangere;
Pour haſter ta ruyne & ſeruir leur colere,
Loin d'engager le Scythe à perdre les Romains,
Sur toy les Immortels n'ont porté que tes mains;
Leur Monarque jaloux de te voir dans ton luſtre,
Ne t'accorde pas meſme vne diſgrace illuſtre,

Et le meſme pouuoir qui détruit ton orgueil,
Mettra ton innocence en vn meſme cercueil.
Entre trois Souuerains lâchement partagée
Tu conſens à ta honte, & la Terre eſt vengée;
Le Deſtin veut ta perte, & bien-toſt tes Enfans
De tes Maiſtres qu'ils ſont, deuiendront tes Tyrans.
Princes, pour qui la gloire a de ſi puiſſans charmes,
Pourquoy cõfõdez-vous voſtre empire & vos armes?
Que ſert à voſtre orgueil de tenir plus long-temps
Vos reſpects incertains, & le Monde en ſuſpens?
Appaiſez ce tumulte, & laiſſez-luy connoiſtre,
Le trois Maiſtres égaux qui deuiendra ſon Maiſtre.
Depuis qu'on void la Terre aſſiſe ſur ſon poids
Soûſtenir & ſoy-meſme, & le Monde à la fois,
Depuis que du Soleil la courſe meſurée
N'finit tous les ans ſans finir ſa durée,
Depuis que ſa lumiere éclaire nos trauaux,
La puiſſance des Grands ne veut point de Riuaux,
La Foy ne regne point où regne plus d'vn Maiſtre,
Et chacun ſe croit ſeul aſſez digne de l'eſtre.
Ne cherchons point ailleurs des exemples certains,
Laiſſons-là les forfaits d'Argos & des Thebains;
L'Orgueil eſt en tous lieux & cruel & perfide,
Il vid nos premiers murs rougir d'vn Parricide,
Dont le prix n'eſtoit pas l'Empire des Humains,
Mais vn morceau de Terre arma deux Souuerains.
Entre Iule & Pompée vne paix incertaine
Suſpendit quelque temps leur audace & leur haine,
Et Craſſus redoutable à leur ambition
Estoit vn grand obſtacle à leur diſſention;
Ainſi qu'entre deux Mers on void vn bras-de-terre
Seruir regner la paix au milieu de la guerre,
Les leurs flots irritez n'oppoſer que ſes bords,
Contraindre leur furie, & rompre leurs efforts,

Mais apres que le Ciel en la mort d'vn ſeul Homme
Donna le coup mortel à la grandeur de Rome,
Et que Craſſus ployant ſous le Parthe vainqueur
Remit en liberté l'audace & la rigueur,
Ce feu long-temps couuert, cette flame captiue
Parut dans ces Riuaux plus boüillante & plus viue,
Ce torrent arreſté deuint plus furieux,
Son cours fut plus rapide & plus imperieux,
Et roulant tous ſes flots auec plus d'inſolence
Fit gronder ſa colere & tonner ſa vengeance.
Arſacides cruels, Vainqueurs trop inhumains,
Vous auez en Craſſus domté tous les Romains,
Et donnant aux Vaincus cette funeſte guerre,
Vous auez mis aux fers les Maiſtres de la Terre.
Les deux Chefs emportez de leur ambition
Se donnent tout entiers à la diſſention:
Rome void par leurs mains démembrer ſa puiſſance,
Cét Empire orgueilleux, cette grandeur immenſe,
Cét ouurage eſtonnant des plus fameux Vainqueurs,
Qui remplit l'Vniuers, ne remplit pas deux cœurs.
Iulie auoit deſia finy ſa deſtinée,
Et le cours acheué de ſon triſte Hymenée,
Les nœuds eſtoient rompus, & les liens briſez,
Qui pouuoient vnir ces eſprits diuiſez.
Si la loy des Deſtins trop cruelle & trop fiere
T'euſt permis de fournir vne iuſte carriere,
Tu pouuois t'oppoſer à ce boüillant courroux,
Et deſarmer les mains d'vn Pere & d'vn Eſpoux,
Attaquer cette humeur inſolente & jalouſe,
Montrer à l'vn ſa Fille, à l'autre ſon Eſpouſe,
Le Gendre à ſon Beau-pere, & par des nœuds ſi ſaints
Rejoindre en meſme tẽps leurs eſprits & leurs mains.
Ta mort à ces cruels laiſſe tout entreprendre,
L'vn n'a plus de Beau-pere, & l'autre plus de Gendre,

s noms ſont étouffez dans ces fiers ennemis,
violence eſt libre, & le crime eſt permis.
Eſtrange aueuglement dont leur ame eſt ſaiſie!
clat de leur vertu picque leur jalouſie,
ar vn triſte effet de leur ambition,
qui doit les vnir, fait leur diuiſion.
n compare à regret les Gaules tributaires
joug de Cilicie, & de tous ſes Corſaires,
malgré la Syrie & les Armeniens
int qu'vn nouueau Triõphe efface tous les ſiens,
utre de ſes progrez flate ſon grand courage,
Ouurier orgueilleux admire ſon ouurage,
roit à ce beau feu qui brûle dans ſon cœur,
e la ſeconde place offence ſa valeur;
f dans cette fierté que leur glóire a fait naiſtre,
n ne veut point d'égal, & l'autre point de maiſtre.
ſi hauts partiſans s'arment pour chacun d'eux,
õ ne ſçait qui deffendre, ou qui blâmer des deux,
des deux a tiré plus iuſtement l'épée,
Dieux ſeruent Ceſar, mais Caton ſuit Pompée.
gueil aſſortit mal ces ſuperbes Riuaux,
ien que concurrens ils ne ſont pas égaux;
n gouuerne en repos les Peuples de la Terre,
ſtre dans la Paix autant que dans la Guerre,
e ſoin où la Robbe attache ſes vieux ans,
entit cette ardeur qui fait les Conquerans.
es que ſes trauaux ont haſté ſa vieilleſſe,
üit des lauriers qu'a cueilly ſa jeuneſſe,
oulant à ſon âge accorder ſes deſirs,
rche d'autres honneurs & de plus doux plaiſirs.
ne, qui doit ſa gloire à ſes premiers ſeruices,
t à ſes derniers ſoins ſa pompe & ſes delices;
ſpectacles, les jeux, les diuertiſſemens
ſouuent ſon eſtude & ſes empreſſemens,

Et par ce doux repos, & cette paix profonde,
Il eſt maiſtre des cœurs auſſi bien que du Monde:
Au bruit deſia ſemé de la rebellion
Il demeure ſans trouble & ſans émotion:
Pour voir la rage eſteinte & l'audace trompée,
Il leur veut ſeulement montrer le grand Pompée,
Et l'ombre de ce nom, qu'on adore en tous lieux,
Luy paroiſt vn rempart contre les factieux.
Tel vn Arbre chargé de ſuperbes trophées,
D'armes, d'or & d'azur richement étoffées,
D'Ecus, de Iauelots, de Carquois, de Drapeaux,
Bien que déja ſon âge ait ſeiché ſes rameaux,
Malgré la loy des ans, & leur cruel outrage,
Fait ombre de ſon tronc, au lieu de ſon fueillage;
Et bien qu'il ſoit en proye à l'injure du temps,
Le butin de l'orage, & le joüet des vents,
Que cent arbres touffus eſtalent leur richeſſe,
Et montrent les preſens d'vne verte ieuneſſe,
Il attire luy ſeul les yeux des nations,
Et ſeul trouue des vœux & des ſoûmiſſions.
Ceſar n'a pas encor ny cette renommée,
Ny cette experience & pleine & conſommée;
Mais vn eſprit boüillant, enflé d'ambition,
Toûjours dans les deſſeins, toûjours dans l'action;
Pour qui la gloire meſme auroit de foibles charmes,
S'il ne la deuoit pas au pouuoir de ſes armes;
Qui fait de ſes lauriers ſon ornement plus cher,
Mais qui veut les cueillir moins que les arracher;
Preſt à faire ſeruir & le fer & la flame
Aux fortes paſſions qui regnent dans ſon ame,
Qui laiſſe aueuglement tyranniſer ſon cœur
Tantoſt à ſon eſpoir, tantoſt à ſa fureur;
Eſprit impetueux que l'audace commande,
Plus le Deſtin luy donne, & plus il luy demande;

: la faueur des Dieux trop prompte à le ſeruir
rite ſon orgueil, au lieu de l'aſſouuir.
n'eſt pour s'agrandir point de ſang qu'il ne verſe,
e pouuoir qu'il n'abatte, ou de ſein qu'il ne perce,
pour luy la Grandeur n'eſt pas d'aſſez haut prix,
l ne s'y voit monté par vn fameux débris.
elle au choc furieux du vent & des orages
échirant ſa priſon & creuant les nuages,
a Foudre fait briller ſes eſclairs en tous lieux;
it pâlir la Nature, & fait trembler les Cieux;
: torrent enflamé, cette ardeur penetrante,
et orage fumant, cette vague brûlante,
rce, enfonce, deuore, & traîne fierement
: rauage & l'horreur auec l'embrazement,
onſume les Autels, auſſi bien que la fange,
tourne ſa fureur ſur les Dieux qu'elle vange;
es plus nobles foreſts fait de triſtes buchers,
eſerte la campagne & briſe les rochers.
Cette diuerſité de mœurs, & d'auantages
rme l'auerſion dans ces deux grands courages;
: Deſtin, qui conduit la chute des Eſtats,
uoriſe leur crime, & ſoûtient leurs debats,
des troubles publics la funeſte ſemence,
luxe, qui détruit la plus haute puiſſance,
epare à ces autheurs de la ſedition
: lâches partiſans de leur ambition;
ome ayant à ſes loix veu la Terre ſujette, (faite;
s Vainqueurs dans leur proye ont trouué leur dé-
vain nous auons veu l'Aſie à nos genoux,
iſque l'or de l'Aſie a triomphé de nous,
que ſes grands Eſtats deuenus nos victimes,
ous ont enfin donné leur richeſſe & leurs crimes;
luxe des habits, l'éclat des ornemens,
s meubles precieux, l'orgueil des baſtimens,

Le pompeux appareil d'vn ſuperbe équipage
Eſpuiſent le Pactole auſſi bien que le Tage;
Nos repas ſomptueux ſont le tribut des airs,
L'hommage de la terre & celuy des deux mers;
La nature eſt en peine à fournir nos delices,
Les plaiſirs anciens ſont pour nous des ſupplices,
S'ils ne viennent d'Aſie, on ne les ſouffre plus,
Et l'on n'en connoiſt point, s'ils ne ſont inconnus.
Ce n'eſt plus cette Rome & ſi ſainte & ſi pure,
Ses plus chaſtes deſirs outragent la nature,
Et cette âpre vertu ſi chere à nos ayeux,
Si feconde en Heros, eſt vn monſtre à ſes yeux;
Le champ du grand Camille, & celuy de Curie
S'étend ſous leurs neveux au-de-là d'Heſperie,
La ſainte pauureté de ces braues guerriers
Semble eſtre leur opprobre & ternir leurs lauriers,
Et ce qui fit de Rome autrefois l'opulence,
Feroit d'vn ſeul Romain la honte & l'indigence.
De là naiſſent bien-toſt ces émulations,
De là ces attentats & ces émotions,
Cette dépence énorme & ces grandes largeſſes,
Et de là l'indigence au milieu des richeſſes;
Le deuoir étouffé, la Iuſtice aux abois,
Le pouuoir deuenu la regle de nos loix,
La brigue de l'employ, la faueur populaire,
Les ſuffrages vendus, l'honneur mis à l'enchere,
Le merite ployant ſous d'injuſtes efforts
Sont l'ouurage du luxe & celuy des threſors.
Les Tribuns emportez d'vne vaine impudence,
Auecque les Conſuls entrent en concurrence,
La foy, ce nœud ſacré, ce lien precieux
N'eſt plus qu'vn beau phantôme, & qu'vn nom ſpecieux,
Et des plus diſſolus la richeſſe épuiſée
Trouue dans le deſordre vne reſource aiſée.

Desia plein de couroux & de ses grands projets,
Desia mettant Pompée au rang de ses Sujets,
Cesar auoit franchy les Alpes étonnées,
Ces roches de frimats & d'horreur couronnées;
Desia du Rubicon il découuroit les eaux,
Quand au milieu des joncs & parmy les roseaux
Il void de sa patrie vne image viuante
Toute défigurée & toute languissante,
Les bras à demy-nuds, & les cheueux épars,
Où, dit-elle, où va-t-on porter mes Estendars?
Si le droit, si l'honneur accompagne vos armes,
Connoissez vostre Mere, & respectez ses larmes;
Ne portez pas plus loin vostre orgueil & vos pas,
Et desarmez vos mains, ou ne m'approchez pas.
Ces mots entrecoupez de soûpirs & de plaintes
Liurerent à Cesar de sensibles atteintes,
Vne crainte inconnuë, vne secrette horreur
L'arrache à son audace, & suspend sa fureur:
Vne langueur mortelle affoiblit son courage,
Et retient, malgré luy, ses pas sur le riuage.
Dieu, dit-il, qui sousticns la foudre dans tes mains,
Et du mont Tarpeïen veilles sur tes Romains,
Toy, le Iupiter d'Albe, & vous, Dieux de mes Peres,
Appuyez des projets & justes, & sinceres,
Toy, ma Diuinité, toy, Rome, que ie sers,
Soustien mon entrepriſe, & vien briſer tes fers.
Ie ne viens pas icy factieux & perfide
Couronner mes hauts-faits par vn noir parricide,
Ny la rage dans l'ame, & le fer à la main,
Enfant dénaturé, le plonger dans ton sein;
Pourueu qu'à mon ardeur ton courage réponde,
Ie vange d'vn Tyran la maistresse du Monde,
Ie te rends tes enfans si long-temps desirez,
Et briſe les liens qui leur sont preparez;

Tu ne dois accuſer de cette violence
Que ce Maiſtre cruel & que ſon inſolence,
Et le crime forcé que Ceſar a commis,
Eſt celuy de Pompée & de mes ennemis.
Il finit, & ſon cœur accuſant ſa foibleſſe
Commande à ſa fierté d'étouffer ſa tendreſſe,
D'éloigner ces frayeurs, de vaincre ce remors
Qui trahit ſa vengeance & retient ſes efforts,
Et ſans ſe conſeiller qu'à ſon boüillant courage,
D'vn air impetueux paſſe à l'autre riuage.
C'eſt ainſi qu'vn Lyon dans ces vaſtes cantons
De l'ardante Libye, ou des noirs Naſamons,
Preſſé de l'ennemy, s'arreſte & delibere,
Tient ſa vigueur captiue, & ſuſpend ſa colere,
Conſulte ſa vaillance, interroge ſon cœur,
Tant qu'il ſe ſoit armé de toute ſa fureur;
Puis ſe battant le flanc, heriſſant ſa criniere,
Et de rugiſſemens étonnant la frontiere,
Si du More indiſcret le fer precipité
Luy porte quelque atteinte & picque ſa fierté,
Si le coup trop certain d'vne pointe aſſaſſine
Luy fait couler le ſang de ſa large poictrine,
Ce Monſtre redouté ſe lance furieux
Au trauers des Chaſſeurs & parmy les épieux,
Met ſes ongles cruels & ſes dents en vſage,
Fait trembler le plus ferme, & triompher ſa rage.
Ce Fleuue qui ſerpente au plus creux des vallons,
Et du terroir Gaulois ſepare nos ſillons,
N'eſt qu'vn foible ruiſſeau d'vne plus foible ſource
Quand les feux de l'Eſté rallentiſſent ſa courſe;
Mais l'Hyuer orageux, & ſes froides vapeurs,
Réparoient largement l'injure des chaleurs,
Vne pluye abondante & la neige fonduë
Rendoient ſon eau rapide & ſa vague épanduë.

ule, dont tous les vœux ſont violens & prompts,
ait au trauers des flots marcher ſes Eſcadrons:
e Soldat ſuit apres la route plus aiſée,
ar où l'onde eſt rompuë & la vague briſée.
e ſuperbe Vainqueur ſuiuy de tous les ſiens
e voyant ſur les bords des champs Heſperiens,
nflé de ſon eſpoir, preſſé de ſa vangeance,
e laiſſe icy, dit-il, la Paix & l'Alliance,
rriere vain reſpect du deuoir & des loix,
orte ailleurs tes conſeils, ie n'entens plus ta voix;
ortune, c'eſt à toy que Ceſar s'abandonne,
u rehauſſe, ou détruis l'éclat qui l'enuironne,
lus mon deſſein eſt grand, plus il eſt glorieux,
uoy qu'ordõnent de moy les Deſtins & les Dieux,
l faut les conſulter au milieu des alarmes,
econnoiſtre leur voix au ſuccez de mes armes,
t ſans m'aſſujettir à d'autres iugemens,
on triomphe, ou ma mort ſerõt leurs truchemens.
A ces mots agité d'vne chaleur nouuelle
l marche, il court, il vole où ſon couroux l'appelle,
t cette paſſion qui brûle dans ſon cœur,
emble inſpirer aux ſiens vne pareille ardeur.
ans l'effroy de la nuit ils courent les campagnes,
rauerſent les foreſts, franchiſſent les montagnes,
t les rayons confus de l'Aſtre qui nous luit,
ommençant à percer les ombres de la nuit,
ls font de Rimini leur premiere victime,
'eſſay de leur fortune & celuy de leur crime.
nfin ce iour paroiſt, ce iour infortuné,
u'au deſordre naiſſant les Dieux ont deſtiné,
t douteux s'il doit luire, ou ſe cacher au monde,
ſclairer l'inſolence, ou retourner ſous l'onde,
our épargner ſa honte & ſatisfaire aux Dieux,
l voile en meſme temps & découure ſes yeux;

Il répand dans les airs vne lumiere ſombre
Qui tient également & du iour & de l'ombre,
Et couurant ſes rayons ſous l'horreur des frimas
Il luit à l'injuſtice, & ne l'éclaire pas.
Enfin par ces cruels que la rage maiſtriſe,
La reuolte eſt ouuerte, & la place ſurpriſe;
Les tambours, les clairons qui rempliſſent les airs,
Font retentir par tout leurs ſiniſtres concers,
La terreur ſe répand à ces triſtes alarmes,
Le repos eſt troublé, le peuple crie aux armes,
Et chacun redemande aux Temples de ſes Dieux
Des coutelas rompus & des tronçons d'épieux,
Des armes que la roüille a preſque deuorées,
Et qu'vne longue paix leur auoit conſacrées.
Ils s'aſſemblent en foule, & marchant à grands pas
Courent à leur vangeance, ou bien à leur trépas;
Mais voyant ces drapeaux que l'Vniuers adore,
Ces aigles que connoiſt le Couchant & l'Aurore,
Ils remarquent Ceſar au milieu des Romains,
Et le fer de luy-meſme échape de leurs mains;
La peur & le reſpect tient leurs forces contraintes,
Deſarme leur colere & deuore leurs plaintes;
Dans leurs cœurs ſeulement par des ſoûpirs ſecrets
Ils digerent leur trouble, & forment ces regrets.
Sejour infortuné! déplorable contrée,
Qu'à tant de maux diuers le Deſtin a liurée!
Falloit-il, Cieux cruels, permettre à nos ayeux
D'affermir leur demeure en ces funeſtes lieux?
Lors que vous répandez ſur le reſte du monde
Vn calme ſi durable, vne paix ſi profonde,
Nous ſommes expoſez aux premiers mouuemens,
L'objet de la licence & des débordemens.
Que ne nous donniez-vous les ſables d'Arabie,
Les neiges du Sarmate, ou les feux de Libye,

u lieu de nous contraindre à garder ces confins
t contre le Barbare, & contre nos Voisins?
Jous auons les premiers veu la rage Cimbrique,
'ardeur des Senonois, & la foudre d'Afrique,
e Teuton insolent a déchargé sur nous
es premieres fureurs & ses plus rudes coups,
t Rome n'a iamais veu tonner de tempestes
Que leur premier éclat n'ait fondu sur nos testes.
'est ainsi que chacun querelle ses malheurs,
ntretient en secret sa crainte & ses douleurs,
ompose son maintien, déguise sa colere,
t craint d'estre coupable en pleignant sa misere.
Iule au premier essay de ses noirs attentats
ent fremir son courage & balancer son bras,
t malgré sa fureur si boüillante & si promte,
entend murmurer les restes de sa honte.
e Sort, pour assurer & son cœur & ses mains,
herche vne iuste cause à d'injustes desseins,
issipe ce tumulte, authorise le crime,
end la reuolte illustre & l'orgueil legitime.
Le Senat consultant vn rigoureux deuoir
annit tous les Tribuns & suspend leur pouuoir,
t prenant cet affront pour vn honteux supplice,
u camp des factieux ils cherchent la justice.
Cet Orateur fameux, ce Romain si vanté,
adis la voix du peuple & de la liberté,
Qui iusques dans la pourpre attaquoit l'insolence,
oustenoit la foiblesse & brauoit la puissance,
Curion auec eux abordant ce Heros
Dont mille soins diuers trauersoient le repos:
Tant que mon eloquence emportoit la victoire,
'ay, dit-il, prolongé ton empire & ta gloire;
En dépit du Senat & de tes enuieux,
qui tes grands exploits ébloüissent les yeux,

Et pour qui tes honneurs ſont de ſanglans outrages,
I'ay triomphé du peuple & forcé les ſuffrages.
Mais enfin elle cede au pouuoir des plus grands,
On void mourir les loix ſous l'orgueil des tyrans,
On bannit les Tribuns, on proſcrit l'innocence,
Embraſſe, grand Ceſar, leur cauſe & ta vangeance!
Souſtien leurs intereſts en ſouſtenant les tiens,
Et rends par ta valeur Rome à ſes Citoyens:
Ne perds point cette ardeur iuſtement allumée,
Dompte vne faction tremblante & deſarmée,
Et trouue en ménageant ces precieux momens,
La fin de tes deſſeins dans leurs commencemens.
Le joug de tes Gaulois t'a couſté dix années,
Foible eſſay des grandeurs qui te ſont deſtinées;
Icy la peine eſt moindre, & le prix eſt plus grand,
Plus digne de remplir l'ame d'vn Conquerant,
Tu triomphes de Rome en cette iuſte guerre,
Et Rome ſous tes loix y met toute la Terre.
Quand pour les beaux efforts d'vn bras victorieux,
L'appareil d'vn triomphe & riche & glorieux
Doit étaler ſa pompe & ſa magnificence,
Couronner tes hauts faits, conſacrer ta vaillance,
Ton Riual au mépris de l'honneur & des loix
Ne peut meſme à ton bras pardonner tes exploits,
Et ton abaiſſement a pour luy tant de charmes,
Qu'il voudroit te punir du ſuccez de tes armes;
Le Gendre poſſedé de ſes vaſtes projets
Veut mettre ſon Beau-pere au rang de ſes ſubjets,
Il ne peut pas ſouffrir le partage du monde;
Mais tu peux regner ſeul ſur la Terre & ſur l'onde.
Il finit de la ſorte, & cet emportement
D'vn feu deſia trop grand fait vn embraſement,
Et d'vn trouble nouueau la fureur agitée
Deuient plus inſolente & plus precipitée.

nſi qu'aux jeux d'Elide vn courſier indomté
nt la voix qui l'anime, & prend plus de fierté,
en que deſia brûlant d'entrer dans la carriere
rompe ſes liens & force la barriere.
onc l'ame toute émeuë & les yeux éclatans,
ſar fait ſur le champ venir ſes combatans;
is calmant le tumulte en montrant ſon viſage,
impoſe ſilence, & leur tient ce langage.
Compagnons, dont le bras toûiours victorieux
end voſtre nom illuſtre & Ceſar glorieux,
uincibles guerriers, qui depuis dix années
uez à mon party rangé les Deſtinées,
uoy! tãt de maux ſoufferts aux plus triſtes climats,
ant de ſang répandu, tant de rudes combats,
e thrônes renuerſez, de nations domtées,
e perils eſſuyez, & de morts affrontées
ont aux yeux de Pompée & de nos Citoyens
e crime de Ceſar, & la honte des ſiens!
uoy! pour vne ſi rude & ſi grande conqueſte
e ſont là les lauriers que Rome nous appreſte!
ertes à ces frayeurs que répand mon courroux,
ce grand appareil qu'on dreſſe contre nous,
n croiroit qu'Annibal a franchy les montagnes,
t du ſang d'Auſonie inondé les campagnes;
n croiroit qu'agité d'vn courroux vehement
traîne le rauage & le ſaccagement,
u'il approche de Rome & menace ſes portes,
ant elle eſt empreſſée à remplir ſes cohortes.
es vaiſſeaux monſtrueux deſertent les foreſts,
on Senat contre nous fait tonner ſes arreſts,
t trouuant dans ma perte vne importante guerre
rme contre Ceſar & la mer & la terre.
uel plus dur traitement pourroit-il receuoir,
i ſon bras infidelle euſt trahy ſon deuoir.

Chargé ſon nom de honte, & Rome d'infamie,
Et ployé lâchement ſous la force ennemie?
Mais pour ſes Enuieux ſes exploits ſont trop grãds,
Leur orgueil ne veut point de pareils Conquerans,
Son courage éleué leur paroiſt redoutable,
Et plus il eſt heureux, plus il deuient coupable:
Ceſar triompheroit, s'il le meritoit moins,
Et Pompée à ma gloire euſt donné tous ſes ſoins.
Sus donc arrachons-luy les hõneurs qu'il nous vole,
Le Ciel me le commande, & j'entens ſa parole,
Les ſecrets mouuemens qu'il inſpire à mon cœur,
Preſagent ma victoire, & marquent ma grandeur.
Ouy, qu'il vienne ce Chef fondu dans les delices,
Aſſoupy dans le calme, & noyé dans les vices,
Qu'il anime au combat ces graues Senateurs,
Ces ſages Magiſtrats, ces fameux Orateurs,
Ce Marcellus armé ſeulement de la langue,
Et qui n'eſt genereux que dans vne harangue,
Ce Caton ſi farouche, & dont les qualitez
Ne ſont qu'vn beau fantôme & des noms inuentez;
Que flatté vainement de ſes grandes penſées.
Il arme contre nous ſes troupes ramaſſées,
Et qu'au gré de ſa haine, & de mes enuieux,
Il triomphe, s'il peut, de Ceſar & des Dieux.
Souffrir qu'vne ſeruile & baſſe deference
Flatte ſa tyrannie, adore ſa licence,
A ſon ambition égale ſon pouuoir,
C'eſt meriter ſa chaîne & trahir ſon deuoir.
L'aura-t-on veu pompeux & couronné de gloire
Briller auant le temps ſur vn char de victoire,
Verray-je l'aſcendant où l'ont mis ſes flateurs,
Pour eſtre ſeulement de ſes adorateurs?
Mais vous ſouuient-il pas de cette loy ſi dure
Qui fit languir le peuple & gemir la nature,

fit ſeruir la faim & la ſterilité
ndigne ſurcroiſt de ſon authorité ?
ne ſçait qu'on a veu la Iuſtice eſtonnée,
Camp dans le Barreau, la Robbe profanée,
Accuſé tremblant au milieu des ſoldats,
ans les Iugemens l'image des combats ?
aint malgré les ans, de laiſſer inutiles
bras accouſtumez aux diſcordes ciuiles,
Sylla, dont l'exemple inſtruiſit ſa fureur,
t ſemé plus que luy de carnage & d'horreur,
t eſprit jaloux nous veut faire connoiſtre,
l a dequoy paſſer les crimes de ſon Maiſtre,
les meurtres nouueaux brauent les anciens,
u'il ſçait mieux verſer le ſang des Citoyens.
me vn Tygre farouche & dans ſon premier âge
uit à ſe gorger de ſang & de carnage
riuoiſe de ſorte à cette cruauté,
n ne luy void iamais dépoüiller ſa fierté ;
Pompée, ainſi ton ame eſt alterée
ang, dont elle a fait vne infame curée,
barbare faim de ces cruels repas
euient naturelle & ne s'aſſouuit pas.
enfin juſqu'à quand ta puiſſance & tes crimes
nt-ils des Romains leur proye & leurs victimes?
e auec ton Sylla, que ce rang odieux
roche de la foudre, en t'approchant des Dieux;
ſes remors, ainſi que ſon offence,
y comme luy ton crime & ta puiſſance.
s-tu triompher de Ceſar & des ſiens,
me du Roy de Pont & des Ciliciens,
uer encore vn coup des palmes toutes preſtes,
u'vn nouueau Poiſon acheue tes conqueſtes ?
d'vn zele faux tu te fais applaudir,
e rends criminel, afin de t'agrandir ;

Sans doute mon ſupplice orneroit bien ta gloire,
Ce penible deſſein, cette haute victoire
Eſleueroit ton nom ſur les plus grands guerriers,
Et mon ſeul châtiment vaudroit tous tes lauriers.
Mais pourquoy falloit-il que tes loix redoutables,
Du crime de Ceſar fiſſent tant de coupables?
Si pretendre le prix de mes nobles trauaux
Eſt vne offence énorme aux yeux de mes riuaux,
Reſerue au criminel ta haine & ſes ſupplices,
Et ne luy donne pas tant d'illuſtres complices:
Separe de Ceſar ces guerriers genereux,
Et fay les triompher ſous vn chef plus heureux.
Apres auoir franchy tant de peines diuerſes,
Blanchy ſous le harnois, vieilly dans les trauerſes,
Quelle douce retraite, ou quel heureux ſejour
Conſole leur vieilleſſe & charme leur retour?
Tes Pyrates vaincus, l'objet de tes careſſes
Ont-ils mieux merité tes ſoins & tes largeſſes,
Et pourray-ie ſouffrir que de lâches forçats
L'emportent à mes yeux ſur ces braues ſoldats?
Ah! c'eſt trop differer, & c'eſt trop ſe contraindre,
C'eſt au bras ſeulemẽt que le cœur ſe doit plaindre,
Malgré ce vain lien, qui joint nos deux maiſons,
Ce fer, mieux que ma voix, luy dira vos raiſons;
En vain de ce Tyran la rage enuenimée
Diſpute la iuſtice à la puiſſance armée,
Ce mépris outrageux permet de tout oſer
Et nous accorde tout, penſant tout refuſer.
Ne conſultons donc plus, le Sort nous authoriſe,
Sa main doit appuyer vne iuſte entrepriſe:
Le deſir du butin, ou celuy de regner,
N'eſt pas le noble eſpoir qui nous a ſçeu gagner;
Rome, nous effaçons ta honte & tes baſſeſſes,
Et nous allons briſer vn joug que tu careſſes.

ce diſcours farouche il s'éleue ſoudain
nurmure confus du Soldat incertain,
nage du deuoir veut prendre quelque empire
cette dureté que le fer leur inſpire,
nour de la patrie & la crainte des Dieux
utent le reſpect qu'exige vn furieux.
s au prix de Ceſar les Dieux & la patrie
vn foible aſcendant ſur leur ame aguerrie,
plaiſir brutal du meurtre & des combats
s charmes plus forts & de plus doux appas.
elie, à qui l'employ de premier Capitaine
doit l'ame plus fiere & l'humeur plus hautaine,
ndant en des mots, ou flatteurs, ou zelez,
ue d'emporter ces eſprits ébranlez.
j'oſe, grand Ceſar, m'expliquer pour tant d'au-
atience enfin a trop laſſé les noſtres, (tres,
fait de violence à ton iuſte couroux,
douté des Dieux? as-tu douté de nous?
es troubles ciuils détruire l'inſolence
e offencer ta gloire, ou trahir ta vaillance?
-tu donc voir regner vn Senat reuolté,
terraſſer pas ſon thrône & ſa fierté? (ges
qu'vn beau feu ſoûtient l'ardeur de nos coura-
tu voir ta grande ame inſenſible aux outrages?
ut contre le Scythe armer nos bataillons,
rmy ſes frimats planter nos pauillons,
battre vaillamment les monſtres de Libye,
les ſables de Syrte, ou ceux de l'Arabie,
s tes Eſtendarts ranger tout l'Vniuers,
ous vois preparez à ces trauaux diuers.
t'ouurir le paſſage à de nouueaux trophées,
e nouuelle ardeur tes troupes échauffées,
raues combatans changez en matelots
ſçeu briſer la vague & triompher des flots;

Le Rhein & l'Ocean de leurs grotes profondes
M'ont cent fois veu laſſer la fureur de leurs Ondes,
Et quoy qu'il faille oſer pour vn ſi grand Vainqueur,
Ce bras ne dément point l'aſſeurance du cœur.
Ie ſçay quel Ennemy ta vengeance me nomme,
Mais Rome t'a fâché, ie ne connois plus Rome,
Et que nos Citoyens ſoient armez contre toy,
Nos Citoyens armez ſont des Scythes pour moy;
Les reigles du deuoir ont vn nœud reciproque,
Le premier qui le rompt, conſent qu'on les reuoque,
La patrie & le ſang ſont des noms ſuperflus,
Et ces liens briſez ne nous attachent plus.
Ie jure ta valeur tant de fois couronnée,
Et qui traiſne apres toy la victoire enchaînée,
Pour ſeruir ta vengeance & haſter tes deſſeins,
Si dans le ſang d'vn Frere il faut tremper mes mains,
Si t'immoler vn Pere accablé de vieilleſſe,
Si d'vne Eſpouſe meſme étouffer la groſſeſſe,
Et confondre le ſang de la mere & du fils,
Ta loy ſera gardée, & tes ordres ſuiuis.
Tu verras cette main contrainte à cet office,
Acheuer en tremblant ce rude ſacrifice;
Pere, femme, n'ont plus ny de fils ny d'époux,
Quand ils ſont deuenus l'objet de ton couroux.
Mais plûtoſt, grand Ceſar, veux-tu voir ton armée
Campée aux bords du Tybre & ſon onde alarmée?
Aux yeux de ce Démon qui preſide à ſes eaux
I'iray marquer la place, & poſer tes drapeaux.
Veux-tu voir à l'aſſaut de tes fortes machines
Nos murs enſeuelis dans leurs vaſtes ruines?
Ce bras ſous tes beliers fera de toutes parts
Ecrouler à tes yeux ces ſuperbes remparts,
Enfin ſi les Dieux meſme irritoient ta colere,
S'ils trompoient tes deſirs, s'ils oſoient te déplaire,

Leurs

rs Temples démolis & leurs ſceptres briſez
répondroient bien-toſt de tes vœux mépriſez.
e diſcours inſolent, cette enorme licence
e dans tous les cœurs l'audace & l'impudence,
ans ces noirs eſprits la voix d'vn furieux
taire en vn moment la Nature & les Dieux.
cun ſe dépoüillant de honte & de tendreſſe
des cris redoublez marque ſon allegreſſe,
bruit confondu de la bouche & des mains
once aux Elemens la fureur des Romains.
i quand ſur Oſſa le fier vent de la Thrace
vn ſouffle éclatant ſignale ſon audace,
foreſts d'alentour ployant ſous ſes efforts,
oudain ſe dreſſant par de ſecrets reſſorts,
ces deux mouuemens d'vne égale viteſſe
bois qui ſans relâche ou ſe panche, ou ſe dreſſe,
ntend reſonner par le milieu des airs
ifflemens aigus, & de bruyans concers.
l'ardeur qui remplit ces ames forcenées,
reconnoiſſant la voix des Deſtinées,
nt que trop differer ſes projets glorieux
aſſe la Fortune, & rebute les Dieux;
oins, pour ne voir pas leurs faueurs ſuſpenduës
ppelle ſoudain ſes troupes épanduës,
Gaulois aſſeruy rend les fers moins peſans,
zarde en vn iour l'ouurage de dix ans.
ces garniſons, de qui la tyrannie
encore la guerre apres qu'elle eſt finie,
gne inſolemment ſur des Peuples ſoûmis,
chent vne autre proye & d'autres ennemis;
dans peu de iours la Gaule eſt preſque libre,
hône peut brauer la puiſſance du Tybre,
hein peut ſecoüer le joug de ſon Tyran,
yer ſeulement tribut à l'Ocean,

Pour le Peuple de Seine & pour celuy de Loire
Le trouble des Romains eſt vne ample victoire ;
L'Auſtraſie eſt en paix, Belges & Neuſtriens
Reprennent leur commerce & leurs droits anciens,
Ou dorment à loiſir ſur ces riues profondes,
Qui tantoſt ſont du ſable & tantoſt ſont des ondes,
Et que par des combats qui durent nuit & iour,
La terre & l'Ocean diſputent tour à tour.
Si du fier Aquilon les haleines bruyantes
Roulent iuſqu'à leurs bords ces vagues écumantes,
Si l'onde ayant laſſé l'effort de ſon tyran,
Retourne d'elle-meſme au ſein de l'Ocean,
Si de l'Aſtre des nuits les courſes inégales
De ces deux mouuemens reglent les interuales,
Ou ſi le Dieu du iour, pour rallentir ſes feux,
Eſleue iuſqu'à luy ces flots impetueux,
Ie le laiſſe reſoudre à ces ames ſublimes
Qui meſurent les Cieux & ſondent les abyſmes ;
Mais vn iuſte reſpect me deffend de chercher
Vn ſecret, que les Dieux ont voulu me cacher.
A cet éloignement des Legions Romaines
Le Celte recommence à cultiuer ſes plaines,
Et de ce doux eſpoir il flatte ſes ſueurs
Qu'il doit ſeul moiſſonner le fruit de ſes labeurs.
Le voiſin de Charante & celuy de Garonne
Dõne à ſes premiers ſoins la Paix, qu'on luy redonne;
Bref, en ce temps heureux on void de toutes parts
Renaiſtre l'allegreſſe & reflcurir les Arts ;
Ces diuins Enchanteurs, de qui les puiſſans charmes
Font reuiure vn Heros abbatu ſous les armes,
Qui tranſmettent ſa gloire à la poſterité
Et trouuent dans ſa mort ſon immortalité :
Les Bardes entonnant leurs cantiques celebres
Rappellent leurs Guerriers du milieu des tenebres;

innocence renaiſt, le culte des autels
fait fumer l'encens qu'on doit aux Immortels,
e Druide en repos reprend ſes exercices
l'appareil ſanglant de ſes noirs ſacrifices.
r les Eſprits diuers ces Eſprits curieux
nt ſeuls droit de cõnoiſtre, ou d'ignorer les Dieux;
u milieu du ſilence & des bois ſolitaires
a Nature en ſecret leur ouure ſes myſteres,
a retraite pour eux épuiſe ſes faueurs,
es ſages veritez, ou les belles erreurs.
s penſent que des corps les Ombres diuiſées
e vont pas s'enfermer dans les Champs Eliſées,
ne connoiſſent point ces lieux infortunez
u'à d'eternelles nuits le Ciel a condamnez;
e ſon corps languiſſant vne ame ſeparée
n reprend vn nouueau dans vne autre contrée,
le change de vie, au lieu de la laiſſer,
ne finit ſes iours que pour les commencer.
fficieux menſonge! agreable impoſture!
a frayeur de la Mort des frayeurs la plus dure
'a iamais fait pâlir ces fieres nations,
ui trouuent leur repos dans leurs illuſions;
e là naiſt dans leurs cœurs cette boüillante enuie
'affronter vne Mort qui donne vne autre vie,
e brauer les perils, de chercher les combats,
ù l'on ſe void renaiſtre au milieu du trépas.
Ceſar à ce retour des Cohortes Romaines
empare des chaſteaux & des villes prochaines,
es Miniſtres cruels d'vn Maiſtre furieux
ont traînant le rauage & l'horreur en tous lieux,
leur Chef meditant vne affreuſe vengeance,
r tout ce qu'il rencontre inſtruit ſa violence.
ome au débordement qu'exercent ces Mutins
onnoiſt ſon infortune & comprend ſes deſtins;

Ce Tyran des Eſprits, enfant de leur foibleſſe,
De qui chacun ſe plaint, & que chacun careſſe,
Le Bruit, cet impoſteur, qui captiue nos ſens,
De ſes maux éloignez luy fait des maux preſens,
A ſa diſgrace vraye en adjouſte de feintes,
Et de vaines frayeurs aux legitimes craintes.
La Ville eſt toute émeuë, & le peuple alarmé
Sent deſia ſon malheur auant qu'il ſoit formé;
L'vn ſoûtient que Meuagne au pied de ſes Murailles
A veu les champs couuerts de mille funerailles,
Des Eſcadrons armez, & d'épais Bataillons
De ſang & de carnage inonder les ſillons:
Vn autre a veu camper ces Troupes forcenées,
Qu'à ſon cruel Vainqueur le Barbare a données,
Où le Nar ſerpentant au trauers des roſeaux
Va perdre dans le Tybre & ſon nom & ſes eaux.
On ſçait que ce Guerrier en approchant des portes
Diuiſe en pluſieurs corps ſes nombreuſes cohortes;
Mais le Ceſar tracé dedans leur ſouuenir
N'eſt pas ce fier Ceſar armé pour les punir;
Chacun ſe le dépeint plus grand & plus horrible,
Son air eſt plus affreux, ſa veuë eſt plus terrible,
Et ſon ame changée a pris cette fierté
Du farouche Gaulois, que ſon bras a domté.
Ces barbares ſoldats armez pour ſa querelle,
Satellites cruels d'vne ame plus cruelle,
Ont promis à ſa rage & leurs cœurs & leurs mains,
Et viennent ſaccager Rome aux yeux des Romains.
Ainſi cette tremblante & foible populace
Par de viues terreurs redouble ſa diſgrace,
Et ſans chercher l'autheur du bruit qu'elle a ſemé,
Redoute vn vain Phantôme, apres l'auoir formé.
Mais ces noires vapeurs & ces ſombres nuages,
Qui parmy le vulgaire excitent ces orages,

ennent à l'inſtant vn mal contagieux,
aſſent du plus foible au plus audacieux.
enat penetré d'vne frayeur mortelle
ipitant ſa fuite & trahiſſant ſon zele,
net aux deux Conſuls ce penible deuoir,
vaincre les Tyrans, ou de les receuoir.
s au lieu de reſoudre en cette conjoncture,
quel lieu les expoſe, ou quel lieu les aſſure,
l chemin les dérobe, ou les liure à Ceſar,
leur fuite à couuert, ou leur vie en hazard,
pâles Magiſtrats, cette troupe timide
rche en confuſion où ſon trouble la guide,
ſemble auec le Peuple en cette extremité
puter de baſſeſſe & de timidité.
rs cette frayeur que la Pourpre authoriſe,
eint plus viuement les cœurs qu'elle maiſtriſe,
ns de vagues tranſports tout ce Peuple égaré
t d'vn peril douteux vn deſaſtre aſſuré,
andonne ſa Ville au lieu de la deffendre,
va chercher la mort qu'il n'oſeroit attendre;
croiroit que la foudre ait fait en vn moment
Rome toute entiere vn vaſte embraſement,
e la Terre agitée au fonds de ſes entrailles
onne leurs palais & ſappe leurs murailles,
nt ces cœurs oubliant la gloire & le deuoir
ns leur fuite honteuſe ont mis tout leur eſpoir.
mme vn Vaiſſeau battu des ondes reuoltées
guant à la mercy des vagues irritées,
dans cette ſecouſſe on void enfin les maſts
mir ſous la tourmente & tomber en éclats,
Pilote tout pâle abandonnant la pouppe,
ns écouter les cris de ſa mourante trouppe,
lance dans les flots, & chacun va chercher
n ſalut, ou ſa perte auecque ſon Nocher;

De crainte du naufrage en ce peril extréme,
Chacun ſe fait ſoudain ſon naufrage luy-meſme,
Chacun ſe précipite afin de ſe ſauuer,
Et va chercher la mort de peur de la trouuer.
Ainſi ce Peuple émeu du bruit qui le menace,
S'expoſe par ſa fuite au peril qui le chaſſe;
Le Pere tout panché ſous la rigueur des ans,
Tâche en vain par ſes cris d'arreſter ſes Enfans,
C'eſt en vain que la Femme étale tous ſes charmes,
Et montre à ſon Eſpoux ſon viſage & ſes larmes;
Sans auoir dignement encenſé les autels,
Sans conceuoir des vœux aux pieds des Immortels,
Pour la derniere fois cette Troupe inſenſée
Se remplit de ſes murs la veuë & la penſée,
Fuyant elle contemple auec des yeux mourans
Cette Rome qu'elle aime & liure à ſes Tyrans.
Eſtrange loy des Dieux, qui creuſent des abyſmes
Sous le trône orgueilleux des Puiſſances ſublimes!
Cruel arreſt du Sort, qui permet à ſon bras
D'éleuer la Grandeur, & ne la ſoûtient pas!
Cette auguſte Cité, ſouueraine du Monde,
Dont le nom redouté remplit la Terre & l'Onde,
Mere des Conquerans, Nourrice des Heros,
Aux premieres frayeurs qui troublent ſon repos,
Au ſeul bruit répandu de la reuolte ouuerte,
Rome n'a plus d'Enfans qui détournent ſa perte;
Ces Guerriers, qui parmy les aſſauts étrangers
Dédaignent les hazards, prouoquent les dangers,
Qui vont chercher la Mort & brauent ſa rencontre,
Meurent d'étonnement auant qu'elle ſe montre.
Certes, dans les Climats qui ſont plus écartez,
Le Romain ſe trouuant preſſé de tous coſtez,
Loin de voir balancer ſon ame grande & fiere,
Vne foible tranchée, vn monceau de pouſſiere,

Des murailles d'argile, ou de gazons legers,
Assurent son repos au milieu des dangers.
Toy, Rome, au premier bruit qui t'annonce ta perte
Tu deuiens à l'instant vne Cité deserte,
Tes Citoyens nombreux, ces remparts animez
Dans tes fermes remparts sont encore alarmez.
Mais souffrons la terreur dont leur ame est atteinte,
La fuite de Pompée authorise leur crainte,
Et dans l'étonnement du plus grand des Humains
Les Dieux marquent assez la chûte des Romains.
Mesme ne void-on pas que le Ciel en colere,
Pour leur faire sentir plus long-temps leur misere,
Pour étouffer l'espoir d'vn traitement plus doux,
Par cent monstres diuers exprime son courroux?
Des prodiges affreux & des spectres horribles
Sont d'vn malheur prochain les presages visibles.
Au trauers de la nuit on void dedans les Cieux
Esclater des flambeaux inconnus à nos yeux,
On void parmy les airs des torches enflamées,
Des jauelots brûlans, des lampes allumées,
Cet astre malheureux qui change les Estats,
Dispense sa lumiere & l'horreur icy bas,
Et d'vn sombre ascendant l'influence secrete
Fait d'vn feu lumineux vn siniſtre Comete.
Le Dieu de la clarté dans le plus haut des Cieux
Sous vne épaisse nuit enueloppe ses yeux:
La Lune, au plus haut point de lumiere & de force,
D'auecque le Soleil souffre vn triste diuorce,
Et la Terre couurant ses noires actions,
De ce flambeau sacré fait mourir les rayons.
L'Apennin agité iusques dans ses racines,
A crû s'ensseuelir dans ses propres ruines,
Et sur nous la Sicile a vomy de ses flancs
Des orages de soufre, & des cailloux brûlans.

Ces Demy-dieux, que Rome a placez ſur les aſtres,
Ont ſenty nos trauaux & pleuré nos deſaſtres,
Les carreaux de la foudre en frappant les autels
Ont d'auec les Humains banny les Immortels,
Et nos Dieux familiers, nos Démons tutelaires,
Par des ſueurs de ſang expliquent nos miſeres.
Ces ſiniſtres oyſeaux l'Orfroye, & les Hiboux,
Endurent le Soleil, & viuent parmy nous.
La Nature produit mille formes hideuſes,
D'affreux enfantemens, des couches monſtrueuſes:
A ces triſtes objets les ſens ſont interdits,
Et la Mere fremit en regardant ſon Fils.
La cendre des tombeaux pouſſe des voix humaines,
Et l'on entend gemir des Vrnes toutes pleines.
Vne Furie armée & d'ongles & de dents
Fait alentour des murs ſiffler mille ſerpens,
Et roulant en ſa main vne torche allumée
Empoiſonne les airs de ſa noire fumée,
Marius & Sylla, ces Manes odieux
Reuiennent des Enfers ſe montrer à nos yeux,
Et donnent par leurs cris vn funeſte preſage
Que Rome va bien-toſt acheuer leur ouurage.
Ces ſpectacles hideux, ces noires viſions,
D'vn outrage ſanglant viues expreſſions,
Liurant à tous les cœurs de mortelles atteintes,
Pour aſſurer ſon trouble, ou diſſiper ſes craintes,
Chacun veut conſulter ces Oracles diuers,
Pour qui les Cieux n'ont point de miſteres couuerts.
Sur tous le grand Aruns, cet illuſtre Prophete,
Des Deſtins & des Dieux le ſçauant Interprete,
Aruns, à qui la Foudre & tous ſes mouuemens
Des volontez du Sort ſont d'exprés truchemens,
Qui dans le ſeul aſpect des beſtes immolées
Enuiſage de prés les choſes reculées,

Et pour qui des oyſeaux le vol & les chanſons
Sont de ſçauans diſcours & de doctes leçons;
Ce Vieillard arraché du calme & du ſilence
Leur offre ſon étude & ſon experience.
Donc apres que du culte & des vœux vſitez
Il eut reglé la pompe & les ſolemnitez,
Et preſcrit à ce Peuple eſclaue de ſa crainte,
Que de ſes vaſtes murs il parcoure l'enceinte:
Soudain l'auguſte Corps des Pontifes ſacrez
A l'entour des remparts marche à pas meſurez,
Et ceux qui dans le Temple ont de moindres offices,
Accompagnent ces Chefs des diuins Sacrifices.
Les Vierges de Veſta, les ſçauans Titiens,
Les Epulons joyeux, & les fiers Saliens,
Les Flamins, les Augurs, & les depoſitaires
Des Oracles diuers & des ſecrets Myſteres,
Tous marchẽt en bel ordre, & pouſſent vers les Dieux
Des vœux & des ſoûpirs qui ne vont point aux Cieux.
Apres cet appareil de la ceremonie,
Rome purifiée, & la pompe finie,
La Victime s'approche, & le coûteau tout preſt
On ſent qu'elle reſiſte à ce cruel arreſt,
Par de rudes efforts trouble ſon ſacrifice,
Et refuſe ſon ſang à ce funeſte office,
Qu'elle ne peut ſouffrir les yeux des Immortels,
Et qu'vn ſecret inſtinct l'arrache des autels.
Elle tombe pourtant ſous le coup des Miniſtres:
Mais, ô prodige affreux! ſpectacles trop ſiniſtres!
On void en meſme temps de ſon goſier ouuert
Couler à gros boüillons vn poiſon noir & verd;
Le Prophete arrachant les entrailles viuantes
Examine le foye, & ſes fibres mouuantes,
Il cherche dans le cœur & dans les inteſtins
La colere des Dieux, & l'arreſt des Deſtins;

D'vn ſang noir & pourry leurs membranes tachées,
Les poulmons alterez, & leurs fibres cachées,
Le cœur ſans mouuement, les veines ſans couleur
Portent dans ſon eſprit le trouble & la douleur;
Au coſté qu'il aſſigne à la force ennemie,
La couleur eſt vermeille, & la chair affermie,
L'autre eſt tout languiſſant & tout défiguré,
Et ce qui luy prononce vn malheur aſſuré,
A la teſte du foye vne autre eſt attachée,
L'vne à demy pourrie & preſque deſſeichée,
L'autre dans ſa vigueur & dans ſon mouuement
Explique les progrez d'vn cruel changement.
O Dieux! s'écrie Aruns, que vous a fait la Terre,
Que ne puiſſe expier la flame du tonnerre?
Puis-je, ſans offencer le reſpect de ces lieux,
Annoncer aux Humains la vengeance des Cieux?
Arbitre des Mortels, qui deteſtes le crime,
Ie ne t'immole pas cette infame Victime,
Elle tombe en partage à des Dieux inhumains,
Et l'Enfer conjuré l'arrache de mes mains;
D'vn trouble ſans pareil ie me ſens l'ame atteinte,
Mais le malheur de Rome eſt plus grãd que ma crain-
Puiſſe l'art de Tages eſtre vn art captieux, (te;
Et toute ma ſcience vn ſonge ſpecieux,
Puiſſent les Immortels changer nos Deſtinées,
Reuoquer leurs arreſts, ou trencher nos années.
Ainſi le Grand Aruns pâle & défiguré
Marque en termes douteux vn deſordre aſſuré,
Son entretien confus, ſa parole contrainte
Inſpire à tous les cœurs vne nouuelle crainte,
Il augmente leur trouble en déguiſant le ſien,
Et ne leur dit que trop en ne leur diſant rien.
Mais cet Eſprit ſi grand & ſi plein de lumiere,
Qui des Globes de feu meſure la carriere,

Le ſçauant Figulus, qui iuſques dans les Cieux
Va lire la penſée & le ſecret des Dieux;
Ou les Aſtres, dit-il, roulent à l'auanture,
Et les loix du Hazard gouuernent la Nature:
Ou ſi quelque Démon anime ce grand Corps,
Regle ſes mouuemens, & conduit ſes reſſorts:
Certes ie voy les Cieux armez contre la Terre
Liurer à ſes Enfans vne cruelle guerre.
Monarque des Humains, quels aſſez rudes coups
Doiuent enfin laſſer ton bras & ton courroux?
Eſt-ce vn arreſt du Sort, que la Terre où nous ſommes
S'entr'ouure ſous nos pas & deuore les Hommes?
Qu'aux premiers mouuemens de ſes flancs agitez
Elle ſoit le tombeau des plus nobles Citez?
Que des Cieux courroucez l'influence funeſte
Verſe parmy les airs le poiſon & la peſte?
Qu'au gré de tes rigueurs redoublant ſes efforts
L'Ocean ſe reuolte & briſe tous ſes bords?
Quoy que prononce enfin la fiere Deſtinée,
Ie voy que de pluſieurs la courſe eſt terminée;
Si Saturne éleué dans le plus haut des Cieux
Euſt joint ſes feux obſcurs aux Aſtres pluuieux,
Le Ciel encore vn coup euſt noyé les campagnes,
Et la Mer inondé la cime des montagnes;
Si de l'Aſtre du Iour les feux & la clarté
Du Lion redoutable échauffoient la fierté,
L'Vniuers embraſé, la Nature enflamée
Ne feroit qu'vn amas de cendre & de fumée.
Toy, Démon des combats, Miniſtre de l'horreur,
Qui viens du Scorpion irriter la fureur,
Et dont les yeux brûlants conſument la Balance,
Que veut cette menace & cette violence?
Venus eſt toute pâle, & ſon teint ſans vigueur
Ne peut de ce Cruel deſarmer la rigueur;

L'Aſtre de Iuppiter au bout de ſa carriere
Plonge dans l'Ocean ſon char & ſa lumiere;
Mercure ſous l'effort d'vn Demon plus puiſſant
Sent ſa force détruite & ſon feu languiſſant,
Et ce Dieu malheureux, qui preſide à la Guerre,
S'eſt rendu le Tyran du Ciel & de la Terre.
Que d'énormes projets ! que de ſanglans combats
Ses yeux empoiſonnez allument icy bas!
Que de ſang répandu ! que de triſte rauage !
Ie voy regner la force & triompher la rage,
L'innocence eſt vaincuë & ſes droits abbatus,
Et les crimes heureux ſont les grandes vertus.
Cette indigne fureur verra beaucoup d'années :
Mais qu'elle continuë au gré des Deſtinées;
Rome, au lieu de trancher le cours de tes malheurs,
Fay viure ta diſgrace & traîne tes douleurs,
En prolongeant tes maux, tu recules ta honte,
Tu regnes dans le trouble, & le calme te domte,
A l'infame retour de ta tranquillité
Tu fais cruellement mourir ta Liberté,
Cette honteuſe Paix ne vient qu'auec vn Maiſtre,
Et tu te mets aux fers en la voyant renaiſtre.
Ces preſages mortels n'auoient que trop ſemé
La détreſſe & l'effroy dans ce Peuple alarmé;
Mais pour accorder mieux leur crainte à leurs diſgra-
Le Ciel à ſon courroux accorde ſes menaces. (ces
Telle que du ſommet de ce Mont fortuné,
Où preſide le Dieu de pampres couronné,
D'vn pas impetueux deſcend vne Bacchante,
Les yeux eſtincelans, & la bouche écumante;
Telle au milieu de Rome vne Dame en fureur
Par ſes cris éclatans redouble la terreur.
Que me veut Apollon ? quelle force inconnuë
D'vn vol précipité m'emporte ſur la nuë ?

Ie découure à la fois cent differents climats,
I'apperçois le Pangée & ſes triſtes frimats,
Les champs Philippiens, cette plaine funeſte,
Le theatre ſanglant de la haine celeſte.
Triſte déreglement, que les Dieux ont permis !
Comment voir des combats, ſans voir des ennemis,
Voir la confuſion à la gloire aſſortie,
Rome victorieuſe, & Rome aſſujettie ?
Maintenant ie m'enuole aux cantons du Leuant,
Où le Sort va pouſſer ſes rigueurs plus auant :
Ie reconnois ce Tronc expoſé ſur le ſable,
Des cruautez du Nil monument déplorable ;
Ie prens vne autre route, & du milieu des airs
I'entreuoy la Lybie & ſes vaſtes deſerts,
Où des cruels Deſtins l'ordonnance fatale
A tranſporté ſoudain les reſtes de Pharſale.
Mais vn vol plus rapide & plus audacieux
M'éleue dauantage, & m'approche des Cieux,
Ie contemple ſous moy l'orgueil des Pirenées,
Franchis legerement les Alpes étonnées,
Et trouue à mon retour qu'vn iuſte aſſaſſinat
Tranche nos differens au milieu du Senat ;
Toutesfois ie m'abuſe, & des cendres d'vn Maiſtre
D'autres plus inhumains commencent à renaiſtre,
La fureur ſe répand en cent climats diuers,
Et ie vay de nouueau parcourir l'Vniuers ;
Donc, ô grand Apollon, qui me preſtes des aiſles,
Montre moy d'autres Mers & des Terres nouuelles,
Dans les crimes nouueaux cachons les anciens,
Et ne reuoyons plus les champs Philippiens,
A ces mots la douleur luy tranche la parole,
Son viſage ſe trouble, & ſon ame s'enuole.

FIN DV PREMIER LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN,

OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

TANT de Monſtres diuers expriment en tous lieux
L'inconſtance du Sort & la haine des Dieux,
Et les déreglemens du Ciel & de la Terre
Annoncent l'injuſtice & préſagent la guerre.
Monarque tout-puiſſant, qui conduis les Humains,
Pourquoy nous laiſſes-tu lire dans tes deſſeins,
Préuoir noſtre infortune, aller à ſa rencontre,
Et ſentir ta vangeance auant qu'elle ſe montre?

Soit que dés ce moment, où naſquit l'Vniuers,
La Nature ait preſcrit ſes mouuemens diuers,
Et qu'vn ordre fatal des cauſes enchaînées
La ſoumette elle-meſme aux loix qu'elle a données,
Que l'immuable cours de ſes fermes arreſts
Face la decadence, ainſi que les progrez:
Ou ſoit que le Hazard & ſes incertitudes
Reglent nos changemens & nos viciſſitudes;
Cache vn peu ton courroux, & permets ſeulement
Qu'il tonne & qu'il foudroye en vn meſme moment,
Aſſouuis ta rigueur, mais ſuſpens tes menaces,
Et laiſſe-nous ſentir, ſans haſter nos diſgraces,
Sans aller vainement chercher dans l'auenir
Et dequoy te vanger & dequoy nous punir.
Donc aux objets d'horreur qu'eſtale la Nature,
Tout le peuple fremit de ſa perte future,
Les Grands ſuiuent le Peuple en ce commun malheur,
Prennent ſes veſtemens, ainſi que ſa douleur,
Et changeant leur éclat en vn ſombre équipage
Accordent leurs habits auecque leur viſage;
Leurs ſanglots ſont vnis, leurs accens confondus,
La Grandeur éclipſée, & ſes droits ſuſpendus.
De ces foibles Romains les premieres alarmes
Font parler ſeulement les ſoûpirs & les larmes,
Et n'ont, pour accuſer la vangeance des Dieux,
Que ce muet diſcours & du cœur & des yeux.
Ainſi quand le Cizeau de la Parque ſeuere
Tranche les iours du Fils dans les bras de la Mere,
Son eſprit étonné n'appelle à ſon ſecours
Ny les cris éclatans, ny les triſtes diſcours,
Et ne met pas encor ſes ongles en vſage
Et contre ſa poitrine & contre ſon viſage;
Mais voyant ce teint pâle & ces traits effacez,
Cette lumiere éteinte, & ces yeux enfoncez,

Elle ſent que l'horreur de ſon ame agitée
Tient ſa douleur captiue & ſa voix arreſtée,
Et ſon cœur abbatu ſous ces rudes combats
Contemple ſa diſgrace & ne la comprend pas.
A cette émotion, dont la Ville eſt atteinte,
Les Femmes vont meſlãt leur détreſſe & leur crainte,
Déchirent leurs atours, s'arrachent les cheueux,
Et pouſſent vers le Ciel des plaintes & des vœux;
Leur ame trop ſenſible au ſoin qui la deuore,
Aigrit en meſme temps le pouuoir qu'elle adore;
Chaque Téple eſt ouuert, l'encens fume en tous lieux,
On diuiſe ſes cris, on partage les Dieux,
Et le Temple du Dieu qui regit la Nature, (re.
N'a pas ſeul tous leurs vœux, ou ſeul tout leur murmu-
Pleurons, pleurons, dit l'vne, en plombant de ſa main
Par des coups redoublez ſon viſage & ſon ſein,
Ne gardons point nos pleurs à nos derniers orages,
Et de plus grands ennuis à de plus grands outrages:
Tant que de nos deux Chefs le Sort eſt en ſuſpens,
La douleur eſt permiſe & nos cris innocens;
Lors que de l'vn des deux Rome ſera la proye,
Il faudra conceuoir, ou feindre de la joye,
Adjouſter cette honte à tant de maux ſoufferts
D'adorer vn Tyran, & de baiſer nos fers. (mune
Meſme ceux dont la gloire, ou dont l'erreur com-
A l'vn des deux Riuaux attache la fortune,
La colere dans l'ame & le feu dans les yeux
Interrogent le Ciel, & querellent ſes Dieux.
Pourquoy n'auons-nous veu l'orage de Lybie
Et teint de noſtre ſang, ou Cannes, ou Trebie?
O Ciel! cruel autheur de nos diſſentions,
Reuolte contre nous toutes les Nations,
Anime le Perſan, arme les Maſſagetes,
Soûleue en meſme-temps les Daces & les Getes,

Ne nous redonne point les charmes de la Paix,
Mais des troubles ciuils étouffe les projets:
Ou ſi tu mets ta gloire à perdre l'Heſperie,
Eſpargne nous le crime & ſaoule ta furie,
Foudroye en meſme temps nos Chefs auecque nous,
Auant que nos forfaits prouoquent ton couroux.
Veux-tu qu'vn long progrez de meurtre & de rauage
Decide à qui des deux Rome tombe en partage?
A peine eſt-il permis à des cœurs genereux
D'arracher à ce prix la couronne à tous deux;
Ainſi contre le crime où leur ame eſt contrainte,
Le deuoir expirant fait ſa derniere pleinte.
Mais les foibles Vieillards, ces Peres malheureux
Trẽblant pour leurs Enfans, cõme ils tremblent pour eux,
Accuſent leur vieilleſſe & ſes faueurs cruelles
Qui les gardent encore aux Diſcordes nouuelles.
Helas, s'écria l'vn, les yeux noyez de pleurs,
Cherchant vn grand exemple à ſes grandes douleurs,
Ie reuoy l'appareil de ces noires tempeſtes,
Que le Ciel autrefois enfantoit ſur nos teſtes,
Lors qu'apres la Lybie & les Cimbres défaits,
Il cacha Marius ſous des roſeaux épais:
Lors qu'il rauit ce Monſtre à ſa perte prochaine,
C'eſt ainſi qu'il formoit les projets de ſa haine.
Ce Tyran toutesfois veid ſes ſens eſtonnez,
Sa fierté retenuë & ſes bras enchaînez:
Ce Tyran, qui malgré ſa barbare conduite
Deuoit aux yeux de Rome, apres Rome détruite,
Apres les noirs progrez d'vn ſanglant attentat,
Expirer dans la Pourpre & mourir dans l'éclat,
Vange deſia les Dieux de ſa rage inſenſée,
Et reçoit de ſon crime vne peine auancée.
La Mort ſouuent nous fuit, en vain vn furieux
Penſe tremper ſes mains dans ce ſang odieux,

A ſes premiers efforts ſa vigueur eſt glacée,
Sa vaillance interdite & ſa main repouſſée ;
Il void de tous coſtez les ſpectres des Enfers,
Et Marius terrible au milieu de ſes fers ;
Vne éclatante voix l'interrompt & luy crie,
Sauue, ſauue cet Homme, & calme ta furie,
Il doit auparauant que ſes iours ſoient finis,
Conſommer des forfaits, qui ſont deſia punis ;
Cimbre, ſi ta défaite échauffe ta vaillance,
Sçache que cette vie importe à ta vengeance ;
La clemence des Dieux n'épargne pas ſes iours,
Mais pluſtoſt leur colere en prolonge le cours,
Et leur haine perdoit en la mort d'vn ſeul Homme
La chûte d'Auſonie & le débris de Rome.
Enfin las d'eſtre en proye à de ſi longs trauaux,
Il cherche vn ſort plus doux, ou des tourmens nou-
Il aborde en Lybie au trauers des orages, (ueaux,
Il void ce triſte Champ de ſes premiers rauages,
Et va porter ſa honte & montrer ſa douleur,
Où ſon bras fit jadis triompher ſa valeur.
Cartage & Marius dans leur chûte commune
Se conſolent l'vn l'autre en voyant leur fortune,
L'vn de l'autre peſant le ſort capricieux,
Ils charment leur ſupplice & pardonnent aux Dieux.
Sur ces bords malheureux d'vne Terre ennemie,
Theatre de ſa gloire & de ſon infamie,
Il conçoit à loiſir vn monſtrueux deſſein,
Digne enfant de l'Afrique & non pas d'vn Romain,
Si-toſt que le Deſtin complice de ſa rage,
A ce fier Malheureux montre vn plus doux viſage,
Il dreſſe l'appareil de ſes grands attentats,
Remplit des legions de ſerfs & de forçats,
Rappelle les bannis, affranchit les Eſclaues,
Et les plus ſcelerats ſont pour luy les plus braues,

Il abhorre d'en voir ſous ſes honteux drapeaux,
A qui les grãds forfaits ſoient des mõſtres nouueaux.
O Dieux quand ce cruel eut forcé nos murailles,
Que d'horreur! que de ſang! & que de funerailles!
On void rougir la Terre & pâlir le Soleil,
La Thiare & la Pourpre ont vn deſtin pareil,
Et ce Barbare meſle au gré de ſa colere
Le Sang Patricien à celuy du Vulgaire;
En cherchant des objets dignes de ſon couroux,
Il fait choir en paſſant la foule ſous ſes coups;
C'eſt en vain qu'à ſes yeux les Vieillards trop timides
Montrent en ſoûpirant leurs cheueux & leurs rides,
Et pour luy les Enfans ſont dignes de perir,
Si toſt qu'ils ont la vie & qu'ils peuuent mourir.
C'eſt ſuiure lentement la rage qui l'anime,
D'eſpargner l'innocence & de chercher le crime;
Et pour ne perdre point ſa vangeance & ſes pas,
Souuent il verſe vn ſang qu'il ne connoiſſoit pas.
Le ſeul eſpoir qui s'offre en ces peines cruelles,
C'eſt d'appliquer la bouche à ſes mains criminelles;
Mais trop dignes Romains de tant de maux ſoufferts,
Trop dignes d'vn tel Maiſtre & de porter ſes fers!
A peine eſt-il permis à des ames bien nées
D'acheter à ce prix de nombreuſes années,
Bien loin d'en prolonger l'infamie & le cours,
Tant que Sylla reuienne & qu'il tranche vos iours.
Heureux ceux qu'vne mort officieuſe & prompte
Par cent coups redoublez arrache à cette honte!
Trop heureux Bebius d'irriter ces efforts
Qui conſacrent ta gloire en déchirant ton corps!
Antoine fortuné, dont la teſte chenuë
Tombe ſous le trenchant d'vne lame inconnuë,
Et pare d'vn Tyran les infames repas,
Tu préuoyois ta perte & ne la fuyois pas.

Toy, vieillard glorieux, Sceuole magnanime,
De Preſtre de Veſta, tu deuiens ſa Victime!
On t'immole, & tu tiens pour vn ſort bien-heureux
De tomber à ſes pieds & mourir dans ſes feux;
Mais ton ſang tout glacé dans ce corps qu'on enta-
Se refuſe aux couteaux & pardonne à la flame. (me,
Apres tant de carnage & tant d'excez nouueaux,
Marius prend encore & Haches & Faiſceaux,
Et ſa fureur laſſée, & non pas aſſouuie,
Il finit dans la Pourpre & ſon crime & ſa vie,
Luy, qui pour expier des actes ſi ſanglants
Deuoit vn grand exemple à des forfaits ſi grands.
Eſtranges changemens! rare viciſſitude!
Quel Deſtin plus propice, ou quel Deſtin plus rude?
Le Ciel en vn ſeul Homme a-t-il iamais vny
Et Vainqueur moins heureux, & Tyran moins puny?
Mais la Porte Coline & le Port de Preneſte,
Theatres odieux d'vn ſpectacle funeſte,
Virent en meſme temps le maſſacre & l'horreur
Au-delà de ſa mort eſtendre ſa fureur,
Virent à ce cruel ſuruiure ſa vangeance,
Rome preſque ſujette & ſon ſort en balance,
Les Samnites fougueux tramer à ſes Enfans
La honte de Caudis, ou des malheurs plus grands.
Enfin Sylla reuient apres tous ces outrages
Armé d'vne autre foudre & de plus grands orages;
Plus fier que ſon Riual, & plus impetueux,
Il apporte dans Rome & le fer & les feux,
Et vange dans l'ardeur d'vn couroux trop funeſte
Le ſang qu'elle a perdu, ſur le ſang qui luy reſte;
Le fer fume en tous lieux, ſes couteaux acerez
Des membres corrompus vont aux moins alterez;
Il proſcrit, il eſt vray, la baſſeſſe & le crime,
Mais helas! ſa rigueur n'a plus d'autre victime;

Sa haine se déborde, & son cours indomté
Ne trouue point d'obstacle à sa rapidité.
Ces suppostz inhumains que son pouuoir engage,
Consultent leur vangeance aussi bien que sa rage;
Soudain leurs ennemis sont deuenus les siens,
Qu'ils versent à leur choix le sang des Citoyens,
Qu'ils outragent le Ciel, qu'ils blessent la Nature,
C'est restablir leur Maistre & vanger son injure:
Sylla les authorise & commande à leurs bras
Toutes les cruautez qu'il ne leur deffend pas.
Les serfs sur leur seigneur vangent leur seruitude,
Le plus rude attentat pour eux est trop peu rude,
Le Frere de son Frere est le crime & le prix,
Le Pere est deuenu l'assassin de son Fils,
Le Fils plonge le fer dans le sein de son Pere,
Et le bras tout sanglant, demande son salaire.
On fuit, on se dérobe, on cherche du secours
Dans le creux des tõbeaux, dans les grottes des Ours.
L'vn contre sa poitrine armant sa violence
Rauit à ses Tyrans sa vie & leur vangeance;
L'autre dans le poison cherchant vn doux trépas
Espargne à ses frayeurs de plus rudes combats.
L'vn auant que sa main déchire ses entrailles,
Prepare son bucher, dresse ses funerailles,
Puis il s'ouure le flanc, & maistre de son sort
Rend luy mesme en mourant les deuoirs à sa mort;
L'autre se precipite, & par vn coup estrange,
Tombant sur ses Bourreaux il se tuë & se vange.
Tout succombe à la force, on void de toutes parts
Des montagnes de morts, de funestes remparts,
Des flots impetueux & de sang & de larmes,
Et la teste des Chefs à la pointe des armes.
Tout ce qu'a veu jadis sous vn Ciel rigoureux
La cauerne d'Anthée & de triste & d'affreux,

Cede au deſtin de Rome, & ſon Vainqueur efface
Et le Tyran de Piſe, & le Tyran de Thrace.
Bien-toſt ces corps pourris exhalent en tous lieux,
Dequoy punir la Terre & corrompre les Cieux,
Et bien-toſt dans les airs ces vapeurs agitées
Vangent de leurs Bourreaux leurs Ombres irritées.
C'eſt alors que tout pâle & les ſens interdits
Le Fils cherche ſon Pere & le Pere ſon Fils;
Que la Femme penſant au milieu du carnage
D'vn Eſpoux égorgé démeſler le viſage,
Et ſouuent abuſée à des traits effacez
Hazarde innocemment des baiſers inſenſez,
Que ſur vne apparence & foible & menſongete
Elle preſſe à loiſir vne bouche eſtrangere,
Et conſultant apres tous les lineamens
Retracte ſes baiſers & ſes embraſſemens.
C'eſt alors que tremblant & le cœur plein de glace
A mille & mille troncs étendus ſur la place
Ie tâche d'aſſortir les reſtes precieux,
La teſte d'vn cher Frere abbatuë à mes yeux.
Puis-ie vous retoucher la peinture odieuſe
D'vne Mort trop barbare & trop ingenieuſe,
Dont les coups redoublez & les traits confondus
Ont cent fois à Catule immolé Marius,
D'vne Mort immortelle, & dont les artifices
D'vne ſeule Victime ont fait cent Sacrifices?
Manes trop appaiſez, vous ne demandiez pas
Les farouches deuoirs d'vn ſi rude trépas!
Marius, d'vn Tyran le complice & le Frere,
Reçoit pour l'vn & l'autre vn rigoureux ſalaire;
En mille & mille endroits on déchire ſon corps,
Dans vne ſeule vie on cherche mille morts;
Et bien qu'à chaque membre on égale ſa playe,
On épargne ſon ame autant comme on l'effraye,

L'artifice cruel de ces Courages bas
Fait languir ſon ſupplice, & viure ſon trépas;
Sa Langue eſt arrachée, & parmy la pouſſiere
Acheue en palpitant vne plainte groſſiere,
Elle accuſe tout bas ces cruels traittemens,
Qui deffendent les cris à de ſi grands tourmens.
L'oreille ſuit la langue, & le nez ſuit l'oreille,
Ses mains ſouffrent en ſuite vne rigueur pareille,
Et ſes yeux tout remplis de ces coups inhumains
Ont la meſme diſgrace & vont chercher ſes mains.
Bref il ne peut mourir & la fureur eſt laſſe,
Son corps n'eſt plus enfin qu'vne hideuſe maſſe,
Sans rapport, ſans figure, & pareille à ces corps
Que l'Ocean deuore & vomit ſur ſes bords:
Ou pareille au débris de ces foibles Hoſties,
Dont les carreaux du Ciel confondent les parties.
Parricides trompez, Bourreaux trop indiſcrets,
Vous perdez vos fureurs en effaçant ſes traits! (ſtre,
Pour offrir vn doux charme aux yeux de voſtre Mai-
Pour flater ſa vangeance, il deuoit le connoiſtre:
Mais dans ce reſte affreux de cent & cent trépas
Il cherche Marius & ne le trouue pas.
Sylla pour couronner enfin ſa tyrannie
S'immole la Ieuneſſe & la fleur d'Auſonie.
Certes que tant de Morts s'étalent icy bas,
Souuent c'eſt la fureur du Démon des combats,
Ou de l'Air infecté l'impreſſion funeſte,
Qui verſe dans les cœurs le poiſon & la peſte:
Quelquesfois l'Ocean & ſes flots reuoltez,
Qui franchiſſent leurs bords & couurent les citez,
Ou la Terre creuſant vn affreux precipice;
Mais iamais tant de Morts ne furent vn ſupplice,
Iamais d'vn cœur outré des tranſports vehemens
N'ont permis tant d'éclat à ſes reſſentimens.

Au trauers de la foule & parmy le carnage
La main des assassins trouue à peine vn passage;
Mais ces corps malheureux secondent leurs Tyrans,
Et la chûte des morts acheue les mourans.
L'impitoyable autheur de ce funeste orage
Du haut de sa fierté contemple son ouurage,
De ces objets sanglants ce barbare Vainqueur
Repaist auidement & ses yeux & son cœur;
Loin de fremir d'horreur en regardant sa proye,
Ainsi que dans le sang, il nage dans la joye;
Enfin, pour consommer ses cruels attentats,
Ayant proscrit la vie, il proscrit le trépas;
Au lieu d'abandonner ces victimes sanglantes (tes,
Aux deuoirs qu'on veut rendre à leurs Ombres erran-
On roule dans les flots ces cadavres hideux,
Les vns sont dans le Tybre, & les autres sur eux;
A ce triste rempart l'onde arreste sa course,
Et malgré ses efforts remonte vers sa source;
Mais aux fleuues de sãg, qui baignent tous ses bords,
Elle s'enfle soudain & reuomit les corps,
A ce nouueau secours redouble sa furie,
Et porte à l'Ocean les crimes d'Hesperie.
C'est ainsi qu'on acquiert ces tiltres glorieux
Et d'Appuy de l'Estat & de Victorieux.
Auoir au Champ de Mars vn riche Mausolée,
C'est le prix éclatant d'vne rage aueuglée.
Voilà, voilà, Romains, les funestes crayons
Des horreurs que desia trament nos factions;
Desia dans ces portraits ie lis nos auantures,
Et dans nos maux passez nos disgraces futures.
Toutesfois ie m'abuse, & le Ciel en courroux
Destine les Humains à de plus rudes coups;
Marius & Sylla n'alloient qu'à la vangeance,
Nos Chefs en se vangeant assurent leur puissance.

Et ainsi de ces Vieillards le trouble ingenieux
Haste leur infortune & deuance les Dieux.
Brute de ces frayeurs deffend son grand courage,
Et conserue le calme au milieu de l'orage;
Au point que la nuit sombre efface les couleurs,
Dispense le sommeil & charme les douleurs,
Il va chercher Caton, ce sublime Genie,
L'Oracle de l'Estat & le Dieu d'Ausonie;
Cette Ame inaccessible aux changemens diuers
Rouloit dans son esprit le sort de l'Vniuers,
Veilloit sur ses Romains, leur partageoit son zele,
Et craignoit tout pour eux, sans rié craindre pour elle.
Seul exemple, dit Brute, & reste precieux
De cette âpre Vertu qu'adoroient nos Ayeux,
Diuinité visibile, Homme au dessus de l'Homme,
Sur qui roule l'attente & le Destin de Rome!
Assure mon esprit, instruis ses mouuemens,
Et sur tes volontez regle mes sentimens;
Qu'en ces diuisions chacun se face vn Maistre,
Brute n'en connoist point, si Caton ne veut l'estre.
Que resout donc ton cœur? où panchent tes desseins?
Vois-tu sans t'émouuoir le trouble des Romains?
Ou bien au gré du sort mélé dans la tourmente
Rens-tu la honte illustre & la rage innocente?
Ces foibles Partisans, qu'arment nos Factieux,
N'outragent pas en vain la Nature & les Dieux,
Ils vendent à leurs Chefs leur bassesse & leurs crimes,
Et d'vn lâche interest ils se font les victimes.
L'vn dans la violence & dans la cruauté
A des forfaits publics cherche l'impunité:
L'autre à son indigence accommodant son zele,
S'arme bié moins pour luy qu'il ne s'arme cõtre elle.
Mais la Guerre n'a rien digne de tes sueurs,
Tu vois son infamie & non pas ses faueurs;

Que dira ta vertu, que dira ton courage,
Si toy-meſme à la fin tu détruis ton ouurage?
Que dira ce Caton la gloire des Latins,
Si Caton eſt enfin le ſecours des mutins?
De tes nobles trauaux tu pers la recompenſe,
Et tout ce que t'apporte vne longue innocence,
C'eſt que dans ces Partis que la fureur ſoûtient,
Chacun entre coupable, & Caton le deuient.
Ah plûtoſt que de prendre vne ſi noire enuie,
Plûtoſt que d'imprimer cette tache à ta vie,
D'appuyer la Diſcorde & ſes forfaits diuers,
Laiſſe, laiſſe perir & Rome & l'Vniuers.
Chacun dans la chaleur du meurtre & des alarmes
Voudroit eſtre ton crime & mourir de tes armes,
Chacun voudroit tomber ſous vn ſi noble effort
Et flétrir ta vaillance en conſacrant ſa mort.
Du haut de ta vertu, dans vne paix profonde,
Toûjours ſemblable à toy, voy les troubles du mõde;
Garde cette belle ame à de plus beaux deſſeins,
Et ſepare Caton du reſte des Humains.
Voy ces Spheres de feu, ces Globes de lumiere,
Rien n'interrõpt leur courſe, ou change leur carriere;
Voy l'Olimpe orgueilleux, ſa cime dans les airs
Contemple ſans frayeur la foudre & les éclairs:
Elle void à ſes pieds épaiſſir les nuages,
Eclater la tempeſte & fumer les orages.
Enfin de tant de Corps qu'embraſſe l'Vniuers,
Les plus bas ſont en proye aux changemens diuers:
Mais les plus éleuez gardent vne bonace
Que iamais rien n'altere & que rien ne menace.
Quelle gloire à Ceſar, quel charme à ſa fureur,
D'auoir troublé la paix iuſque dedans ton cœur!
Te joindre à ſes Riuaux, auec luy te commettre,
C'eſt flater ſon orgueil & non pas le ſoûmettre,

Et rien à ſa fierté n'offre vn appas plus doux
Que de ſauoir iugé digne de ton couroux.
Tu vois toute la Pourpre & tout le choix de Rome
Se ranger à ſenuy ſous les loix d'vn ſeul Homme,
S'expoſer ſous Pompée aux plus affreux hazards,
Et d'vn Homme priué ſuiure les étendarts;
Fuy donc ces Factions que ſorgueil a fait naiſtre,
Ou ſeul dans ſVniuers Ceſar n'a point de maiſtre.
Que ſi ſamour des loix & de la liberté
Inſpire dans noſtre ame vne ſainte Fierté,
Brute dans le repos, tant qu'il verra ſuſpendre
Les funeſtes progrez du Beau-pere & du Gendre,
Suſpend les mouuemens & du bras & du cœur,
Mais apres le combat il détruit le Vainqueur.
A ces nobles tranſports d'vne ame grande & belle,
La ciuile fureur n'eſt que trop criminelle,
Ses excez, dit Caton, eſtonnent le plus fort,
Mais la vertu ſe range aux volontez du Sort;
Forte dans le bonheur, forte dans les deſaſtres,
Sans contrainte elle ſuit la contrainte des Aſtres.
Dûſſay-je deuenir ſappuy des Factieux,
Le crime de Caton eſt le crime des Dieux.
Qui pourroit ſans fremir voir le débris du Monde,
Voir la confuſion de la Terre & de ſOnde?
Le Sage s'accommode aux changemens diuers,
Et ſHomme genereux ſe doit à ſVniuers.
Rome dans les douleurs, Rome dans les diſgraces
Tu forces la pitié des Getes & des Daces!
Et Caton cependant du haut de ſa vertu
Verra d'vn œil égal ton empire abbatu?
Il verra ſans horreur ta liberté ſeduite,
Ta vaillance captiue & ta gloire détruite?
Non non, tel qu'vn Vieillard qui dans ſes derniers ans
Void mourir ſon attente auecque ſes enfans,

Au gré de ſes ennuis dreſſe leurs funerailles,
Allume le bucher qui brûle ſes entrailles,
Et d'vn cœur abbatu cherche dans ſon malheur
Dequoy nourrir ſa peine & picquer ſa douleur ;
Ainſi, Rome, appuyant ta gloire chancelante,
I'embraſſe auecque toy tã liberté mourante :
L'image des trauaux ou celle des tourmens
Ne ſçauroient t'arracher à mes embraſſemens.
Ouy, ſuiuons les Deſtins & leurs loix inhumaines,
Donnons à leur couroux tout le ſang de nos veines.
Que les traits de la Mort me ſeroient precieux,
S'ils deuoient appaiſer les Enfers & les Cieux!
O courſe de mes iours noblement raccourcie,
Si Caton en mourant a le ſort de Decie ! (coups,
Qu'au milieu des deux Camps percé de tous leurs
De tous il ſoit la proye & le ſalut de tous,
Heureux en expirant d'eſtre ſeul tout leur crime,
Si des Dieux irritez il eſt ſeul la victime.
Mais helas ! ie me flatte & ie perds mes ſouhaits,
Le Ciel veut plus de ſang, l'Enfer plus de forfaits ;
Allons donc, Brute, allons, où le Sort nous entraiſne,
Executons ſur nous les ordres de ſa haine ;
Attendant que les Dieux prononcent leurs arreſts,
Ie me donne à Pompée & ſuy ſes intereſts,
Ou plûtoſt dans ſon Camp, où le Senat m'appelle,
Ie me donne à l'Eſtat & ſoûtiens ſa querelle ;
Qu'il ſçache ce Guerrier, dont ie me rends l'appuy,
Que ſi les Dieux enfin s'intereſſent pour luy,
Si ſa haute vaillance enfin n'eſt pas trompée,
Il a vaincu pour Rome, & non pas pour Pompée.
Ce diſcours ſi preſſant, ce conſeil glorieux,
Aux oreilles de Brute eſt l'oracle des Dieux,
Il ouure tout ſon cœur au beau feu qui l'anime,
Et la Guerre n'a plus de honte ny de crime.

Cependant au moment que renaiſt le Soleil,
La pieuſe Martie en vn ſombre appareil
De ſon Hortenſius la courſe terminée,
Redemande à Caton ſon premier Hymenée.
De cet illuſtre Eſpoux jadis les chaſtes feux
Firent toute ſa gloire, & furent tous ſes vœux ;
Mais quand elle eut donné de ſa couche feconde
Des Enfans à Caton, & des Heros au Monde,
Il veut qu'en d'autres lieux cette chaſte Beauté
Porte l'heureux eſpoir de ſa fecondité.
Donc ſans interroger ſa douleur ou ſa joye,
Elle eſt d'vn autre Eſpoux le bon-heur & la proye ;
La Parque ayant enfin rompu ces ſeconds nœuds,
Et les feux d'vn bucher eſteint ces nouueaux feux,
Laiſſant à ſa détreſſe abbattre ſon courage,
Se plombant la poitrine, outrageant ſon viſage,
(Charme aux yeux de Caton bien puiſſant & biẽ doux)
Soudain elle ſe rend à ſon premier Eſpoux.
Tant qu'vn ſang plus fecond a roulé dans mes veines,
I'ay de tes volontez fait des loix ſouueraines,
I'ay, dit-elle, Seigneur, en de nouueaux liens
Accomply tes deſirs & triomphé des miens ;
Mais ce ſang tout glacé, cette vigueur laſſée
Souffre que ie remonte à ma gloire paſſée,
Rends Caton à Martie, & Martie à Caton,
Ou plûtoſt de l'Hymen rends-moy l'ombre & le nom:
Qu'vn iour de nos deux cœurs cette derniere étreinte,
Gloire de mon ſepulchre & de ma cendre éteinte,
Sauue ma renommée & prouue à nos Neveux,
Qu'vn aueugle reſpect à fait mes ſeconds vœux ;
Que ta vertu ſeuere, & non mon inconſtance,
A rangé mes deſirs ſous vne autre puiſſance.
Ie ne viens pas chercher les douceurs de la paix
En vn temps où la guerre étale ſes forfaits ;

Au milieu du repos, au milieu des alarmes,
Caton a pour mes yeux toûjours les meſmes charmes:
Ie veux dans les hazars, compagne de tes maux,
Suiure ta deſtinée, & ſentir tes trauaux,
Et ie ne puis au calme abandonner ma vie,
Ou craindre des perils, qu'affronte Cornelie.
Ces nobles mouuemens d'vne tendre amitié
Dans l'ame de Caton trouuent de la pitié,
Et bien que la douleur d'vne ville étonnée
Semble oppoſer ſes droits à ceux de l'Hymenée,
Aux yeux des Immortels ces Amans genereux
Sans pompe & ſans éclat ſe rengagent leurs vœux;
Ce ſaint Iour ne void point leurs portes étoffées
D'Eſcharpes, de Bouquets, de Feſtons, de Trophées,
Le feu des Diamans, la pourpre des Rubis
Ne méle point ſon luſtre à celuy des habits;
Ombre d'Hortenſius ne ſoyez point jalouſe,
Martie en meſme temps fait la Veuue & l'Eſpouſe,
Saintement partagée entre Caton & vous,
Comme vn de ſes enfans, elle embraſſe vn Eſpoux,
Et fait en ce grand iour que ſa vertu ſignale,
De ſa robe de deüil ſa robe nuptiale;
Leur Hymen eſt ſecret, & ſeul en ce beſoin
Brute eſt d'vn feu ſi pur l'auſpice & le témoin;
Meſme au point que Caton ſous ce joug ſe rengage,
Vn air toûjours égal regne ſur ſon viſage,
Vne maſle triſteſſe, vne graue douleur
Du malheur de l'Eſtat fait ſon propre malheur.
Voila de ce Heros la Secte rigoureuſe,
La vertu la plus dure eſt la plus glorieuſe,
Ce qui flate les ſens, ne va point iuſqu'à luy,
Et leur plus douce amorce eſt ſon plus grand ennuy;
Exempt des mouuemens d'vn courage vulgaire
Il eſt de ſa Patrie & l'Eſpoux & le Pere,

D'vn rigoureux deuoir ſectateur rigoureux,
Et du ſolide honneur ſeulement amoureux ;
Loin de trouuer du charme aux feſtins magnifiques,
Aux habits ſomptueux, aux ſuperbes portiques,
Son luxe eſt d'adoucir, ſa gloire eſt de brauer
Les rigueurs de la faim, & celles de l'Hyuer ;
Sur les chaſtes deſirs d'vne ſainte lignée
Il ſe regle l'vſage & les droits d'Hymenée,
Et lors que les plaiſirs ſont joints à ſon deuoir,
Pour luy c'eſt les ſouffrir, & non les receuoir.
Deſia le grand Pompée & ſa troupe timide
Marchant d'vn pas leger où la crainte les guide,
Auoient choiſi Capouë & deſſus les remparts
On void au gré du vent flotter leurs étendarts.
C'eſt là qu'on établit le ſiege de la guerre,
L'eſperance de Rome & celle de la Terre,
De là que le Senat & le choix des Latins
Croit ſoûtenir vn iour l'approche des mutins.
En ce lieu l'Apennin au deſſus des nuages
Va porter ſon orgueil & brauer les orages,
Eſleue iuſqu'au Ciel le front de ſes rochers,
Void toute l'Heſperie & commande aux deux Mers ;
De ſes flancs ſpacieux il enfante des ondes,
Qui font au gré du Ciel les campagnes fecondes,
Qui traiſnent l'abondance, & qui ſont en tous lieux
L'ornement de la Terre ; & le charme des yeux.
Mais le fier Eridan, dont les vagues mutines
Entraînent les foreſts auecque leurs racines,
Qui porte à l'Ocean le débris de ſes bords,
Sur les Fleuues Latins ſignale ſes efforts.
Autrefois de Peupliers ombrageant ſes deux riues
Il cachoit la pudeur des Nayades craintiues :
Mais enfin dépoüillé de tous ces ornemens,
Quand le Fils du Soleil brûla les Elemens,

Il vid auec effroy ſes vagues enflammées,
Ses riuages deſerts & ſes eaux conſumées ;
Le Tibre qui n'a pas vn lit ſi ſpacieux,
Vne vague ſi forte, vn cours ſi furieux,
Void pourtant ſous ſes Loix & le Nil & l'Ibere,
Void l'Euphrate ſoûmis & le Rhein tributaire.
Iadis cette Montagne alongeant ſes confins
Vniſſoit la Sicile auecque les Latins :
Puis des flots conjurez les cruelles approches
S'ouurirent vn paſſage au trauers de ſes roches,
Et le Sicilien détaché du Latin,
Pelore garde encor les reſtes d'Apennin.
Cependant Iule marche, & ſa fierté n'écoute
Que l'énorme deſir d'enſanglanter ſa route,
S'il n'a Guerre ſur Guerre, & combats ſur combats ;
Il trahit ſon courage & croid perdre ſes pas ;
Les obſtacles diuers flatent ſa violence,
Qui cede à ſon pouuoir, outrage ſa vaillance,
Et la campagne libre, ou les chaſteaux ouuerts,
Trop faciles progrez, ſont de honteux reuers ;
Les portes qu'il terraſſe, ou les champs qu'il rauage,
Font au gré de ſa haine vn plus noble paſſage,
Et la plaine jonchée & d'armes & de Morts
Eſt ſa plus haute gloire & ſes plus doux tranſports.
Le bruit de ſa fureur à ſa fureur contraire
Auance les progrez que ſon bras deuoit faire :
Son Nom fait en tous lieux l'office de ſes mains,
Et luy rauit ſa joye en haſtant ſes deſſeins.
Dans ces viues terreurs les Villes chancelantes
Entre deux mouuuemens diuerſement flotantes,
N'oſant luy reſiſter, n'oſant le receuoir,
Conſultent tour à tour leur trouble & leur deuoir.
On s'arme toutesfois, & bien qu'elles ſoient preſtes
D'eſtre au premier aſſaut ſa proye & ſes conqueſtes,

On remunit les Forts, on void de toutes parts
Et creuſer les foſſez & hauſſer les remparts,
On place ſur les Tours & des dards & des roches,
Qui puiſſent de leurs murs deffendre les approches:
Les Cœurs ſont pour Pompée, il a tous leurs ſouhaits,
Et Ceſar a pour luy leur trouble & ſes forfaits.
Quand l'éclat orgueilleux de ſa haute puiſſance
Arrache le reſpect, force la déference,
Qu'il fait ſous ſes drapeaux fléchir les Nations,
Son Riual regne ſeul ſur leurs affections.
Ainſi quand des Autons les forces redoublées
Agitent à leur gré les Campagnes ſalées,
En vain vn ſecond Vent déployant ſa vigueur
Diſpute l'Ocean à ſon premier Vainqueur.
Mais bien que le deuoir s'arme contre la crainte,
Elle porte aux Eſprits vne plus rude atteinte,
La Foy cede à la Force, & le zele impuiſſant
N'a qu'vne voix confuſe & qu'vn feu languiſſant.
La fuite de Libon aſſeruit l'Etrurie,
Thermus à ſon vainqueur abandonne l'Ombrie,
Moins inſtruit que ſon Pere aux Ciuiles fureurs
Sylla ſe donne en proye à ſes noires terreurs:
A peine d'Auximon les tours ſont aſſaillies,
Que Varus alarmé croid les voir démolies;
Il trahit en fuyant ſes plus chers intereſts,
Et va cacher ſa honte au plus creux des foreſts.
Lentulus oubliant ſa gloire & ſa vaillance,
Laiſſe Aſcoli ſans Maiſtre & ſes murs ſans deffence:
Il fuit auec les ſiens, il s'auance à grands pas,
Mais Ceſar les punit de ne le punir pas,
Il les preſſe, il les charge, il vange l'Heſperie
Des faciles progrez que trouue ſa furie.
Toy-meſme, Scipion, dont le nom eſt ſi grand,
Tu liures Lucetie à ce fier Conquerant!

Que fait donc ton courage & que ſont deuenuës
Ces fortes Legions, que le Parthe a connuës?
Sans doute elles n'ont plus ny de cœur ny de mains,
Quand il faut ſeruir Rome en perdant les Romains.
Mais plein d'vne autre force & d'vne autre aſſurãce
Domitius aux ſiens inſpire la vaillance,
Et de Corfinium ferme & conſtant appuy
Il veut ou le deffendre, ou tomber auec luy.
Si-toſt qu'vn gros nuage éleué dans la plaine
Luy preſage ſa gloire, ou ſa perte prochaine,
Que parmy la pouſſiere il void de toutes parts
Briller confuſément des caſques & des dards:
Courez, dit-il, Soldats, courez vers le riuage,
Coupez le pont d'Aterne & fermez le paſſage;
Toy Démon de ce Fleuue oppoſe tous tes flots
A cet Audacieux, qui trouble ton repos,
Sors plus impetueux de ton palais humide,
Et deuore, ou du moins arreſte ce perfide;
De quelque haut ſuccez qu'il oſe ſe flatter,
Tu triomphes de luy, ſi tu ſçais l'arreſter.
A ces mots il deſcend, & d'vn boüillant courage
Suiuy de tous les ſiens il fond ſur le riuage.
Ceſar tout poſſedé d'vn éclatant courroux,
Laches, s'écria-t-il, indignes de mes coups?
Ce n'eſt donc pas aſſez, que dedans vos murailles
Vous cachiez la terreur qui glace vos entrailles:
Vous fermez la campagne, & penſez que les eaux
Seront noſtre barriere ou ſeront nos tombeaux;
Non non, les flots vnis du Gange ou de l'Ibere
Ne ralentiroient pas ma courſe ou ma colere;
Et ſi le Rubicon n'a ſçeu troubler mes ſens,
Ie puis brauer les flots & franchir les torrens.
Sus donc, ſus compagnons, préuenons leur baſſeſſe,
Préuenons le ſecours qui reſte à leur foibleſſe;

Bien que leur épouuante ait desarmé leurs mains,
Songeons, songeons encor que ce sont des Romains;
Et loin de les laisser au trouble qui les domte,
Forçons-les de combattre & de mourir sans honte.
Le Gendarme à ces mots tout fier & tout fumant
Pousse vers l'Ennemy son Coursier écumant,
Se rend maistre du Fleuue, & sur l'autre riuage
On void de mille dards fondre vn espais nuage;
La vertu cede au nombre, & malgré sa valeur
Le Chef dans ses rempars va cacher sa douleur;
Cesar franchit l'Aterne, & ses Troupes sçauantes
Dressent contre les murs leurs machines roulantes.
Mais, ô noir attentat! stratageme odieux
Contre toutes les loix des Hommes & des Dieux!
Au point qu'on bat la Ville on void ouurir les portes,
On void Domitius trahy par ses Cohortes,
Qui tout chargé de fers aux pieds de son Vainqueur
Braue encore sa haine & picque sa rigueur.
Tu triomphes, dit-il, & pour vn noble augure,
L'Enfer arme pour toy le crime & le parjure;
Ioüy de ta victoire, vse de mes liens,
Et termine des iours qui menacent les tiens.
Non non, répond Cesar, ta disgrace est finie,
Va monstrer ma clemence aux Peuples d'Ausonie,
A ces cœurs agitez de troubles superflus,
Les projets du vainqueur & le sort des Vaincus;
Retourne, si tu veux, sous les loix de Pompée,
Si ton bras est heureux & ma valeur trompée,
Ie ne t'impose rien en brisant tes liens,
Et les dons de Cesar n'engagent point les tiens.
Trop indigne pardon! rigoureuse clemence,
Dont la vertu rougit & la gloire s'offence!
A qui n'est criminel, que d'opposer son bras
A l'iniuste progrez des plus noirs attentats,

Que de rendre à l'Eſtat de genereux ſeruices,
Le pardon eſt pour luy le plus grand des ſupplices,
Domitius fremit d'vn traitement ſi doux,
Et dans le fond du cœur irrite ſon courroux.
D'vne indigne pitié victime infortunée
Où pourray-je cacher ma noire deſtinée?
Dois-je trancher mes iours, ou traîner mes douleurs,
Et jouïr de ma honte, ou perdre ſes faueurs?
Ouy, mon cœur, détruiſons vn don qui nous accuſe,
Cherchõs dans les hazards la mort qu'on nous refuſe,
Et que d'vn trait perçant le fer officieux
Ruïne d'vn Tyran le preſent odieux.
Pendant que la Diſcorde en ces lieux allumée
Répand déja bien loin ſa flame, ou ſa fumée,
Qu'elle jette l'effroy parmy les Regions,
Pompée en meſme temps groſſit ſes Legions,
Deſtine au premier iour l'eſſay de leur vaillance,
Et tâche à les remplir d'vne maſle aſſurance.
Terreur des Factieux, Romains, dont le Senat
A fait l'appuy des Loix & l'eſpoir de l'Eſtat,
Vous, que n'engage point aux trauaux de la Guerre
Vn intereſt priué, mais celuy de la Terre,
Preparez cette ardeur, que ie lis dans vos yeux,
A domter la Reuolte & ſeconder les Dieux.
Souffrir la Tyrannie & ſuſpendre ſa peine,
C'eſt tremper dans ſon crime & ſoûtenir ſa haine.
Déja les Factieux ſément confuſément
Le carnage, l'opprobre, & le ſaccagement;
Grace à leur cruauté, les premieres tempeſtes
Qu'enfante la Diſcorde, ont fondu ſur nos teſtes:
Son crime eſt leur ouurage, & i'offre ſans remors
Mon bras, & ma fortune à punir leurs efforts.
Oüy, Guerrier aueuglé, puiſque tu ſuis la trace
De ce monſtre, dont Rome a terraſſé l'audace,

Que de Catilina tu formes les ſouhaits,
Ie garde meſme peine à de meſmes forfaits.
Au lieu que ton Deſtin veut te joindre aux Camilles,
T'vnir aux Scipions, t'adjoûter aux Emiles,
Marius & Cinna, l'exemple des Tyrans,
Ont pour toy plus d'éclat & des charmes plus grands.
L'aueugle ambition de ton ame perfide
Rappelle des Enfers & Carbon & Lepide,
Tu fais reuiure en toy leur tyrannique effort,
Mais en voyant leur vie, enuiſage leur mort;
Ou, ſi tu veux qu'icy ma colere s'explique,
Leur ſupplice pour toy n'a rien d'aſſez tragique:
Pleuſt au Ciel que Craſſus au gré de ſes deſſeins
Euſt ſubjugué le Parthe & reueu ſes Romains,
Que meſurant ta peine à ta rage effrenée
Du ſort de Spartacus il fiſt ta deſtinée.
Ouy, ie pleins ma vaillance, & rougis que mon bras
Eſgale ton ſupplice à de juſtes combats;
Toutesfois, ſi le Ciel t'adjoûte à mes conqueſtes,
Mon ame eſt reſoluë & mes armes ſont preſtes.
Ne me reproche point le nombre des mes ans,
Ce bras foudroye encor l'audace des Tirans,
Et pendant qu'vn Soldat commande ton Armée,
Rome ſous vn vieux Chef n'eſt pas moins animée;
Ce Cœur pour qui le calme a de juſtes attraits,
Sçaura ſouffrir la Guerre, auſſi bien que la Paix.
Vous le ſçauez, Romains, & iuſqu'où la Victoire
Au gré d'vn Eſtat libre a fait monter ma Gloire;
Vos faueurs n'ont laiſſé rien au deſſus de moy,
Que le tiltre odieux de Tyran & de Roy.
Qui veut ſur ma grandeur voir la ſienne éleuée,
Ne ſe contente pas d'vne grandeur priuée,
Et qui plus loin que moy veut porter ſes projets,
Vous met déja peut-eſtre au rang de ſes Sujets.

Mais pourquoy retracer icy ma renommée,
Puiſque des Conquerans compoſent noſtre Armée ?
Les Conſuls auec nous affrontent les hazards,
Le ſang Patricien eſt ſous nos eſtendars,
Rome eſt dans noſtre Camp, & ſoûtient ſa querelle,
Qu'oſera donc prétendre vn Factieux ſur elle ?
Par quel injuſte arreſt des Aſtres ennemis
Verra-t-il Rome eſclaue & le Senat ſoûmis ?
Non, Deſtin, tu n'es pas ou de bronze ou de roche,
Si ſtupide à la honte & ſi ſourd au reproche.
Quoy, ſa Gaule vaincuë & ſes progrez ſi lens
Font-ils de ſa fierté les tranſports violens ?
De deux Luſtres entiers cét incertain ouurage
Pourroit-il à ce point reuolter ſon courage ?
Apres auoir fait voir ſur les riues du Rhein
Du trouble & des frayeurs dans le cœur d'vn Romain,
Fait voir à l'Ocean ſa honte & ſes baſſeſſes,
Quel charme aſſez puiſſant diſſipe ſes foibleſſes ?
Peut-eſtre cé grand bruit, qu'épand ſa cruauté,
En deſertant la Ville, échauffe ſa fierté,
Mais, cœur preſomptueux, ton audace eſt trompée !
On ne fuit point Ceſar, mais chacun ſuit Pompée,
Chacun ſuit ce Vainqueur de la Terre & des Eaux,
Qui fait briller ſa gloire où brillent ſes drapeaux.
A peine de la nuit l'inégale Courriere
Auoit fourny deux fois vne meſme carriere,
Quede honte & de fers les Pyrates chargez,
Ie rendis la Mer libre & tous ſes Dieux vangez.
Le Monarque de Pont preſſé de ma vaillance
Dans ſa mort ſeulement chercha ſon aſſurance :
Partiſan de ma gloire & de mes hauts deſſeins,
Pour moy, contre ſoy-meſme arma ſes propres mains.
Auec moy la Victoire a parcouru la Terre,
Moiſſonné des lauriers, où i'ay porté la guerre,

Et les Climats brûlans & les Climats glacez
Ont veu ſour mes efforts des trônes renuerſez.
On me craint au Couchant, on me craint ſous l'Auro-
Sous moy l'Ibere tremble, & l'Arabe m'adore; (re,
En vain la Paleſtine arma contre mon bras
La puiſſance d'vn Dieu, qu'elle ne connoiſt pas;
I'ay reduit la Colchide & domté les Sophenes,
L'Armenie a fléchy ſous les Aigles Romaines;
Les voiſins de Taurus, les Cappadociens,
Parlent de ma victoire en montrant leurs liens.
Que reſte-t-il, Ceſar, à tes bras inutiles,
Que la honte & l'horreur des diſcordes ciuiles?
Ce diſcours impréueu ne met point dans les cœurs
Cet éclatant couroux, qui promet les vainqueurs;
Du combat projetté les ſanglantes images
Intimident leur zele, & glacent leurs courages.
Le Chef apperceuant le trouble des Soldats,
Tourne ſoudain ailleurs ſa penſée & ſes pas,
N'expoſe point le ſort de ces Troupes émeües,
De qui Iule triomphe, auant qu'il les ait veües.
Comme vn Taureau vaincu dans les premiers aſſauts
Se bannit à l'inſtant d'auecque les troupaux,
Va cacher ſes regrets dans les bois les plus mornes,
Et fait contre les troncs l'épreuue de ſes cornes:
Puis ayant à ſon gré ralumé ſa chaleur,
Ayant remis ſa teſte & forcé ſa douleur,
Plus fier qu'auparauant il rentre aux pâturages,
Entraîne les troupaux & preſide aux boccages.
Ainſi le grand Pompée inſtruit de ſes Deſtins
Dans Brindes va cacher l'opprobre des Latins,
Attendre vn aſcendant plus propice à ſes armes,
Et de ſes Legions diſſiper les alarmes.
Iadis ce Port fameux, ce tranquille ſejour,
Fut des Peuples de Crete & Pazile & famoux,

Apres qu'vn Vaiſſeau Grec & ſa voile changée
Eut aſſuré leur fuite en abuſant Egée.
C'eſt là qu'vn bras de terre alongé dans les eaux,
De ſa pointe entr'ouuerte embraſſe les vaiſſeaux,
Et ſe void commandé des ſourcilleuſes roches
D'vne Iſle, qui des vents repouſſe les approches.
D'vn & d'autre coſté de ſuperbes rochers
Rompent la vague émeüe & couurent les Nochers.
De ce Havre, les Mers s'ouurent à l'Heſperie,
Et celle de Corcyre, & celle d'Illyrie:
Il eſt l'heureux eſpoir des triſtes Matelots,
Quand le fier Adria ſoûleue tous ſes flots,
Quand Ceraune battu du vent & de la foudre
Voit ſa teſte briſée, & ſes roches en poudre,
Ou quand l'onde agitée & la Mer en fureur
Couure Saſon d'écume & ſes riues d'horreur.
Donc voyant que la crainte aſſeruit l'Heſperie,
Que des Monts ſpacieux luy ferment l'Iberie,
Ce ſage Infortuné choiſit de ſes Enfans
Celuy qui joint l'adreſſe à la vigueur des ans;
Va, dit-il, va par tout où ma vaillance éclate,
Voy les riues du Nil & celles de l'Euphrate,
Va, juſqu'où de ce bras l'effort victorieux
A rendu Rome illuſtre & mon nom glorieux,
Arme le Roy d'Egypte, échauffe ſon audace,
Encourage Tygrane, & réueille Pharnace;
Voy les Ciliciens errans de toutes parts,
Et rengage à la Mer ſes Corſaires épars,
Sollicite le Pont, parcours la Bithinie,
Intereſſe pour nous l'vne & l'autre Armenie,
Aſſure-toy Colchos, meſle à nos differens
Le Palus Meotide & les Monts Riphéens:
Enfin toute l'Aſie ou me craint, ou m'adore,
Et mon Nom te répond des Climats de l'Aurore:

Releue ces Guerriers que j'auois terraſſez,
Et remets dans mon Camp mes Triomphes paſſez.
Vous; qui tenez en main le timon de l'Empire,
Conſuls, trauerſez l'onde, & paſſez en Epire;
Pendant que la ſaiſon de glace & de frimats
Suſpendra la reuolte & ſes fiers attentats,
Voyez la Grece entiere, animez ſes Prouinces,
Et gagnez à l'Eſtat leurs Peuples & leurs Princes.
Il parla de la ſorte, & ſoudain ces Heros
Eſquippent leurs vaiſſeaux & montent ſur les flots.
Mais Ceſar ennemy du calme & du ſilence,
Ne trouuant ſon repos que dans ſa violence,
Tâche d'oſter aux Dieux, qui flattent ſon ardeur,
Le temps de retracter l'arreſt de ſa Grandeur.
Il ſuit ſes Ennemis, il trauerſe leurs fuites,
Tant de murs démolis, tant de places reduites,
Rome meſme expoſée à ſes premiers aſſauts
N'eſt pas encore vn prix digne de ſes trauaux:
Donner vn Souuerain à cette Souueraine,
N'offre pas à ſes vœux vne gloire aſſez pleine,
Et ſe rendre en vn iour le plus grand des Humains,
Luy ſemble eſtre vn ouurage indigne de ſes mains.
Sa valeur n'a rien fait au gré de ſa colere,
Tant qu'il luy reſte encor quelque progrez à faire;
L'Auſonie a par tout fait joug à ſes efforts,
Mais il void que Pompée en tient les derniers bords:
Il oſe en accuſer les Dieux & ſa Fortune,
Et ſe pleint qu'à deux Chefs l'Auſonie eſt commune.
O que de ſoins diuers prouoquent ſon ennuy!
Il ne peut voir ſon Gendre ou prés, ou loin de luy,
Et de ce grand Objet, que cherche ſa vengeance,
Le ſejour l'importune, & la fuite l'offence.
De peur que ce Riual au milieu de la mer
Ne s'aſſure vn azyle, il penſe la fermer,

Eſleuer vne digue au trauers de ſes ondes,
Et combler de rochers ſes cauernes profondes;
Auſſi bien qu'à la Terre, il veut donner aux Eaux
Vn nouueau Souuerain & des ordres nouueaux:
Mais il perd ſes efforts, les flots inſatiables
Deuorent les Rochers & les mélent aux ſables.
Ainſi du Mont Gaurus le front audacieux
Sous l'Auerne perdroit ſon débris ſpacieux:
Ainſi la Mer Egée au fond de ſes abyſmes,
Ou d'Erix, ou d'Athos engloutiroit les cimes.
Rien n'eſtonne Ceſar & rien ne le ſurprend,
Moins ſon orgueil ſuccede & plus il entreprend:
Donc voyant que la Mer enſeuelit les marbres,
Il abat des foreſts; il enchaîne des arbres,
Fait des ponts ſpacieux de trones entrelaſſez,
Dont le Havre eſt couuert & les flots embraſſez:
Il conſtruit ſur les eaux des machines tremblantes,
Des baſtions flotans, & des tours chancelantes.
Autrefois du Perſan l'étonnant appareil
Sur les eaux d'Helleſpont fit vn chemin pareil,
Ioignit Abyde à Seſte, & l'Europe à l'Aſie,
Du Démon de la Mer picqua la jalouſie,
Et couurant de vaiſſeaux la ſurface des flots,
Sembla porter ſes maſts à la cime d'Athos,
A la fierté des vents oppoſa des cordages,
Deffia la tourmente, & braua les orages.
Du grand Pompée alors les yeux ſont eſtonnez
De voir l'onde captiue & les flots enchaînez:
Mais ce ſage Heros commande à ſon courage
De briſer cette chaîne & d'ouurir le paſſage;
Souuent pluſieurs vaiſſeaux cinglant en meſme temps
Par vn iuſte concours de la rame & des vents,
Et d'vn choc furieux enfonçant les machines,
En ont parmy la vague épandu les ruïnes:

Des bords & du tillac ſur ces murs chancelants
Souuent on a lancé des jauelots brûlants.
Enfin le port ouuert, la fuite eſt projettée,
L'ordre en eſt concerté, l'heure en eſt arreſtée;
Cependant on preſcrit le ſilence aux Nochers,
Les fifres, les clerons n'oſent troubler les airs,
Eſmouuoir l'Ennemy dans ſes proches demeures,
Ou releuer la garde, & partager les heures;
On void dedans la Ville, on void deſſus les flots,
Parmy l'empreſſement l'image du repos.
Déja l'Aſtre du Iour proche de ſa naiſſance
Alloit de ſes ardeurs échauffer la Balance,
Quand Pompée embarqué cherche auec ſes Romains
Sur vn fier Element des Deſtins plus humains;
Il fuit dans le ſilence, & ſes Troupes craintiues
D'inutiles clameurs n'alarment point les riues,
Par des cris mutuels ils ne s'excitent pas
Quand ils arrachent l'ancre ou redreſſent les maſts,
Et d'vn ton gemiſſant ne charmẽt point leurs peines
En déployant la voile ou courbant les antennes.
Le Chef pouſſe des vœux dans le vague des airs
Capables d'attendrir la bronze & les rochers.
Deſtin, puiſque ton bras ſoûtient la Tyrannie,
Puiſque tu me deffends de garder l'Auſonie,
Souffre que ie la perde, & ſenſible à mes pleurs
Ne force point mes yeux d'éclairer ſes malheurs.
A peine du Deſtin ſa voix eſt écoutée,
Le murmure des vents & la vague agitée
Trahiſſent ſa retraite, & les cables tendus
Font par tout reſonner des ſifflemens aigus.
Brindes en meſme temps ouure toutes ſes portes,
Et reçoit dans ſes murs Ceſar & ſes Cohortes,
Accommodant ſon zele aux changemens du Sort.
Quitte le moins heureux & ſe donne au plus fort.

Mais Ceſar ſent bien-toſt éuanouïr ſa joye,
Lors que l'onde & les vents luy rauiſſent ſa proye;
Pour luy le grand Pompée interdit & fuyant
Ne ſemble pas encore vn trophée aſſez grand,
Et la terreur qu'il donne au Vainqueur de l'Aſie
Ne fait pas dans ſon cœur mourir la jalouſie;
Enfin las d'outrager & les vents & les flots,
Las de leur commander qu'ils rendent ce Heros,
Il s'anime, il s'empreſſe, il parcourt le riuage,
Et d'vn œil furieux cherche où vomir ſa rage.
Au point que du canal de ce Havre fameux
Les nauires montant ſur les flots écumeux,
Déja prenoient le large en vne mer plus grande,
Deux cedent au pouuoir du ſort, qui les commande,
S'arreſtent au paſſage, & deuiennent pour tous
L'objet trop racourcy d'vn trop vaſte couroux;
La flote eſt plus heureuſe, & ſa fuite couuerte
La rauit, ou du moins la differe à ſa perte.
Ainſi dans les vieux temps la trouppe de Iaſon
Brûlant de conquerir la fameuſe Toiſon,
Et la Terre au trauers des ondes mutinées,
D'vn choc impetueux pouſſant les Cyanées,
Ce bruit fut ſeulement la terreur des Nochers,
Et la pouppe d'Argo, le butin des rochers:
La fiere Symplegade en fermant ſes deux cimes
Engloutit ſeulement les vents & les abyſmes.
Déja le Dieu du Iour dans ſon char lumineux
Rapportoit aux Humains ſes clartez & ſes feux,
Et des premiers rayons verſez dans ſa carriere
Oſtoit à ſes Enfans leur flame & leur lumiere:
Déja tous ces Flambeaux mouroient de toutes parts,
La Pleïade étonnée abaiſſoit ſes regards,
Et ſous vn feu trop pur l'Ourſe défigurée
Reprenoit la couleur de la voûte azurée.

Desia tu sillonnois la surface des flots,
Illustre Malheureux, infortuné Heros,
Tu cherchois vn azile au milieu des tempestes,
Dont tu fis autrefois le champ de tes conquestes.
Tous les Dieux de la Mer pâlissent de frayeur,
De voir vn Fugitif dans son Liberateur.
Tant de Sceptres brisez, tant d'Hydres estouffées
Ont-lassé ta Fortune & finy tes trophées.
Auec toy ta Famille au trauers des dangers
Va porter sa disgrace en des bords étrangers:
Mais malgré la licence & le couroux des Astres,
Glorieux dans ta fuite, & grand dans tes desastres,
Tu vois que le Romain souple à tes volontez,
S'attache à ta fortune, & marche à tes costez.
Que dis-ie, toutefois? cette escorte celebre,
Cette suite nombreuse est ta pompe funebre:
Auec cet appareil tu ne vas que chercher
Le fer d'vn Parricide & les feux d'vn bucher;
Non que ta cendre illustre abhorre ta Patrie,
Mais le Ciel estonné pardonne à l'Hesperie,
Et sur les tristes bords des barbares climats
Le Destin va cacher son crime & ton trépas.

FIN DV SECOND LIVRE.

APOLI

LA PHARSALE DE LVCAIN,

OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE TROISIESME.

AVssi-toſt que la rame & les voiles enflées
Ont porté les Vaiſſeaux ſur les plaines ſalées,
Les Nochers ſecondant l'aſſiſtance des Dieux
Tournent vers l'Ionie & le cœur & les yeux:
Mais le Chef plus atteint des maux de ſa Patrie,
L'eſprit chargé d'ennuis, l'ame toute attendrie,
Renuoye à tous momens des ſouhaits ſuperflus
Vers ces bords malheureux qu'il ne reuerra plus.

Il voit en ſoûpirant leurs montagnes chenües,
Et le front des côtaux ſe perdre dans les nües:
Ces champs infortunez, ces ſteriles rochers
Semblent en s'éloignant luy deuenir plus chers,
Et lors qu'il ne voit plus de port ny de riuage,
De toute l'Auſonie il ſe repeint l'image.
Pendant que ſon eſprit entretient ſa douleur,
S'exagere ſa peine & groſſit ſon malheur,
Il ſemble qu'abaiſſant ſes paupieres laſſées
Il va tromper ſes maux & charmer ſes penſées:
Mais, ſommeil trop cruel & dont les noirs pauots
Inſpirent l'épouuante au milieu du repos!
Il croit voir à l'inſtant le Soleil qui ſe couure,
Le Ciel qui s'épaiſſit, la Terre qui s'entr'ouure,
Iulie enuironnée & de feux & de fers,
Qui perce le Chaos & reuient des Enfers.
Indigne Eſpoux, dit-elle, autant qu'indigne Gendre,
Sont-ce-là les deuoirs que tu rends à ma cendre?
Ma mort a donc produit vos ciuils mouuemens,
Le feu de mon Bucher ces noirs embrazemens,
Ou pluſtoſt de ton cœur l'ambition cruelle
Fait d'vne Ombre innocente vne Ombre criminelle.
Va va, cruel Eſpoux, tes deſtins ſont changez,
Ton audace abatuë, & mes Manes vangez;
I'ay veu, j'ay veu déja les fieres Eumenides
Eſpancher leur poiſon ſur vos armes perfides,
Et de leurs noirs brandons diſtiller dans les cœurs
Des troubles effrayans & de ſombres terreurs.
Cent inſtrumẽs nouueaux de cent nouueaux ſupplices
Sur les riues du Styx attendent tes complices,
L'appareil menaçant des flames & des fers
Eſtonne les Démons & laſſe les Enfers.
O que de ſang verſé! que de trames coupées!
Que de crimes perdus! que de fureurs trompées!

Helas! tant qu'vn beau feu consumoit nos deux cœurs
Tes armes effaçoient les plus fameux vainqueurs :
Mais les Cieux t'ont puny, leur puissance jalouse
A changé ta fortune en changeant ton épouse,
Et cet indigne objet de ta nouuelle ardeur,
En profanant ta couche a détruit ta grandeur ;
Toûjours dans ses amours funestement trompée,
Bien-tost à son Crassus elle égale Pompée.
Qu'au milieu du repos, qu'au milieu des combats,
Que par tout on la voye attachée à tes pas,
Pourueu que du sommeil l'industrie odieuse
Te retrace toûjours mon Ombre furieuse,
Et qu'aux honteux projets de vos lâches amours
Ie rauisse les nuits & mon Pere les iours.
L'oubly qu'on boit là bas sur vn sombre riuage,
Dans mon esprit jaloux pardonne à ton image:
Ce portrait odieux redouble mes malheurs,
Mais les Dieux m'ont permis de vanger mes douleurs,
D'aller dans les combats te forcer à reprendre
Ces tiltres profanez & d'Espoux & de Gendre,
D'irriter tes remors, de déchirer ton cœur,
Et t'arracher les noms de Grand & de Vainqueur.
Ouy, ne t'abuse pas, c'est en vain que tu penses
Qu'vn fer injurieux tranche nos alliances ;
Ie veux, ie veux, cruel, joüir de ton courroux,
Et les troubles ciuils te feront mon Espoux.
A cet affreux discours cette Ombre menaçante
Fuit, & laisse à Pompée vne viue épouuante :
Mais ce ferme courage étouffe à son réueil
Les troubles de la nuit & l'horreur du sommeil :
Que ce triste Phantôme ou l'instruise ou l'abuse,
A ces basses frayeurs son grand cœur se refuse ;
Et lors que tous les Dieux presagent son trépas,
Il comprend leur menace & ne s'en émeut pas.

Cette reflexion sent vn peu la Philosophie d'Epicure.

Pourquoy trembler, dit-il ? la Parque seiche & blême
Ne laisse rien de nous, ou n'est rien elle-mesme,
Et ses trairs fortunez plûtost que rigoureux
Ou font mourir tout l'Hõme, ou le fõt plus heureux.
Déja le Soleil pâle au bout de sa carriere
Noyoit sous l'Ocean sa flame & sa lumiere,
Et montroit seulement d'vn feu tout languissant
Autant que sa Riuale en montre en son Croissant.
Déja d'vn beau climat la riue desirée
Offroit aux Latiens vne facile entrée;
On abaisse la voile, on abaisse les masts,
On gagne le riuage à la force des bras,
Et l'on saluë enfin cette fatale terre
Que le Ciel abandonne aux fureurs de la guerre.
Cesar voyant ainsi les Romains exilez,
Ses projets en desordre, & ses vœux reculez,
Voyant que la terreur qu'il a par tout semée
N'a laissé rien à faire à sa haine enflamée,
Qu'on a trop-tost ployé sous sa premiere ardeur,
Ne peut goûter sa gloire ou sentir sa grandeur;
Le bruit de son couroux, l'éclat de sa vengeance,
Retarde ses progrez autant qu'il les auance,
Et sa rapidité qu'il n'a pû retenir,
A transporté la guerre en pensant la finir.
Vainqueur précipité, suspens ton allegresse,
Va chercher l'Ausonie au milieu de la Grece,
Va trouuer dans son Camp, ou porter les dangers,
Et vaincre ta Patrie en des bords étrangers.
Donc ayant accusé le bon-heur de ses armes,
Ayant de son Riual condamné les alarmes,
Il impose silence à ses boüillants projets,
Et redonne à l'Estat l'image de la Paix.
Pour s'acquerir les cœurs & vaincre leur colere,
Il fait d'vn Factieux vn Maistre populaire;

Inſtruit que l'abondance en la main des Vainqueurs
A des liens ſecrets qui captiuent les cœurs,
Qu'au ſeul reſpect alors le Peuple s'entr'exhorte
Et ne ſent point le joug ny la chaiſne qu'il porte,
Que les loix de la faim brauent toutes les loix,
Reuoltent les Citez & détrônent les Rois,
Il veut aux yeux de Rome étaler l'abondance,
S'aſſujettir les cœurs en charmant leur ſouffrance;
Et ſur le vain éclat de ces empreſſemens
Aſſurer ſa grandeur & leurs abaiſſemens;
Il veut que Curion tranſporte dans la Ville
Les riches magazins que garde la Sicile,
Que pour luy la Sardaigne épuiſant ſes treſors
De ſes larges moiſſons enrichiſſe nos bords.
Sous vn Ciel bien-heureux ces Prouinces fecondes
Chargeant de leurs preſens le vaſte ſein des ondes
Fourniſſent aux beſoins des Peuples éloiguez
Le fidelle tribut de leurs champs fortunez.
Au prix de leur terroir les campagnes du Phare,
Les plaines de Memphis ſont vn climat auare,
Et les bords Lybiens moüillez des Aquilons
Iamais de tant d'eſpics n'ont paré leurs ſillons.
A ces ſoins deceuants d'vne bonté cruelle
Ceſar adjoûte encore vne feinte nouuelle,
Deſarme ſes Soldats, prend vn air plus humain,
Et marche enfin vers Rome en Citoyen Romain.
O Guerrier aueuglé, ſi la gloire ſolide
Euſt picqué ta vaillance & t'euſt ſeruy de guide,
Si vainqueur ſeulement du Rhein & des Gaulois
Tu venois receuoir le prix de tes explois,
Montrer à tous les yeux ſur vn char de victoire
Vn Heros triomphant & couronné de gloire,
Traiſner pompeuſement des Princes enchaiſnez,
L'Ocean dans les fers, & ſes flots étonnez,

Quelle viue allegreſſe & quels viſibles charmes
Semeroit dans nos cœurs le ſuccez de tes armes!
Quelle ſeroit ta joye en ce iour precieux
De briller à noſtre ame auſſi bien qu'à nos yeux!
Sur tout, ſur tout tu perds ce riche diadéme,
Que la vertu pourſuit & ſe donne elle meſme,
Ce triomphe caché qui ſe fait dans le cœur,
Et le plus digne prix que cherche la valeur.
L'amour d'vn faux honneur a fait mourir ta gloire,
Pour auoir trop vaincu tu détruis ta victoire,
Et ton ame renonce aux plus nobles tranſports,
Pour ſe donner en proye à de cuiſans remors.
Mais puiſqu'à ton humeur & vaine & factieuſe
La gloire des Tyrans eſt la plus precieuſe,
Certes vn beau ſuccez couronne ta fureur,
Ceſar tout deſarmé ſéme de la terreur,
Tout tremble à ton aſpect, en veux-tu plus encore?
On te hait en tous lieux, en tous lieux on t'abhorre,
Et de ce noir plaiſir ton eſprit tout charmé
Ne le changeroit pas au plaiſir d'eſtre aimé.
Déja haſtant ſa courſe & volant d'allegreſſe
Ceſar auoit d'Anxur franchy la fortereſſe,
Veu la route Appienne & ſes vaſtes mareſts,
Trauerſé d'Artemis les épaiſſes foreſts,
Parcouru les chemins de Diane Aricine,
Et celuy qui montre Albe à la Pourpre Latine;
Alors il voit de loin l'objet de ſes ſouhaits,
Le prix de ſa fureur, l'eſpoir de ſes forfaits,
Il voit confuſément d'vne ſuperbe roche
Cette Rome qu'il domte auant qu'il en approche,
Qu'apres dix ans d'abſence & de trauaux guerriers
Il vient charger de fers au lieu de ſes lauriers.
A ce premier aſpect vne pitié legere
Sollicite ſon ame & combat ſa colere,

Vne ſombre tendreſſe, vn remords languiſſant
Fait contre ſon orgueil vn effort impuiſſant :
Mais ces promts mouuemens qu'inſpire la nature,
Luy deuiennent bien-toſt vne foible impoſture,
Bien-toſt ſa paſſion perſuade à ſon cœur
Que des fers ſõt bien doux ſous vn ſi doux vainqueur.
Siege des Dieux, dit-il, Cité que ie reuere,
Ainſi donc tes Enfans s'enleuent à leur Mere ?
Qui peut de ton Tyran réueiller la chaleur
Si tu n'es pas vn prix digne de ſa valeur ?
O Dieux ! ſi ſous vn Chef ſi foible & ſi timide
Le Deſtin contre Rome euſt armé l'Arſacide,
Si l'on euſt veu ſur toy fondre de tous coſtez
Les Gelons furieux, les Daces irritez,
Les forces du Sarmate & de la Pannonie,
Que deuenoit alors & Rome & l'Ausonie ?
Les Cieux t'ont épargné de cruels châtimens,
De ne t'abandonner qu'aux ciuils mouuemens.
Ce vainqueur auſſi-toſt entrant dans ſes murailles,
Porte à tous la frayeur iuſqu'au fond des entrailles,
Sous vn air déguiſé chacun void ſa rigueur,
Et dans ſon Citoyen abhorre ſon Vainqueur ;
On croit qu'il doit vſer du cruel droit des armes,
Faire couler des flots & de ſang & de larmes,
Qu'il va porter la flamme & le fer en tous lieux,
Et terraſſer enfin les Autels & les Dieux ;
Voilà de quel effroy leurs ames ſont atteintes,
Et comme à ſa puiſſance ils meſurent leurs craintes.
Loin de luy rendre hommage & ployer les genoux
Pour racheter ſa haine & fléchir ſon courroux,
Loin de faire éclater vne fauſſe allegreſſe,
Leurs viſages mourans trahiſſent leur détreſſe,
Au lieu de cris de joye & de ſoûmiſſions,
Leur cœur ſuffit à peine à leurs auerſions ;

Ou plûtoſt leurs eſprits occupez de leur crainte,
Ne trouuent pas le temps de ſonger à la feinte,
Et meſme dans l'effroy dont ils ſont agitez,
Le dépit & la haine y ſont mal écoutez.
Les foibles Senateurs, ces Vieillards inutiles,
Que leur âge rauit aux diſcordes ciuiles,
Se rendent au Senat, & ſans ordre & ſans choix
Font aux loix de Ceſar ceder toutes les loix.
Ce ſaint lieu ne voit point ſon éclat ordinaire,
Ny les Sieges ſacrez la Pourpre conſulaire:
Ce Palais profané ne voit point le Préteur
Eſtre d'vn attentat l'organe ou le fauteur;
Ceſar préſide ſeul, il eſt ſeul toutes choſes,
Ces Vieillards ſont trãſis, & leurs bouches ſont cloſes,
Au ſeul ſoin de luy plaire ils donnent tous leurs ſoins,
Et d'vne voix priuée ils ſe font les témoins.
Qu'il veüille des Autels, qu'il veüille vn Diadéme,
Qu'il prétende ſur Rome vn empire ſupréme,
Qu'il demande leur ſang, leurs ſuffrages ſont preſts,
Sa penſée eſt leur regle, & ſes vœux leurs Arreſts.
Faut-il, Rome, faut-il que ton Tyran rougiſſe
Plûtoſt de te punir, que toy de ton ſupplice,
Que ſa haine t'épargne & n'oſe t'impoſer
Des fers que tes enfans s'appreſtoient à baiſer:
Mais parmy la baſſeſſe & la honte de Rome.
La Liberté reſpire encore en vn ſeul Homme,
Et ramaſſant ſa force en ſes derniers abois
A l'injuſte puiſſance elle oppoſe ſes droits.
Le hardy Metellus au point que les Cohortes
Du Temple de Saturne alloient forcer les portes,
Ioindre le ſacrilege auecque l'attentat,
Et rauir lâchement les treſors de l'Eſtat,
Perce les Legions d'vne courſe aſſurée,
De ce lieu precieux va deffendre l'entrée,

S'expoſe à tous les traits, ſe liure à tous les dards,
Tant l'amour des treſors mépriſe les hazards.
Le deuoir opprimé, les loix dans le ſilence
Ne trouuent point de bras à vanger cette offence;
L'Or, cette indigne amorce & ce honteux appas
De l'ame la plus vile & du cœur le plus bas,
Ce neant precieux, cette vapeur luiſante
Réueille en vn moment la valeur languiſſante.
Ce Tribun tranſporté de zele & de courroux
D'vn ſuperbe vainqueur ſollicite les coups:
Sçache, ſçache cruel, dit ce boüillant courage,
Qu'il faut m'ouurir le flanc pour t'ouurir le paſſage,
Qu'auant que d'enleuer les treſors des Romains,
Il faut au ſacrilege accoûtumer tes mains;
Il faut qu'à m'immoler ta vengeance s'appreſte,
Et que d'vn ſang ſacré tu baignes ta conqueſte.
Mais certes autresfois ce pouuoir outragé
Vid ſa honte lauée & ſon mépris vangé,
Et l'imprecation qu'il a jadis vomie,
Sacrifié deſſus à la force ennemie.
Ouy, ie viens prouoquer vn trépas glorieux
Pour attirer ſur toy la vengeance des Dieux;
Remply donc tes ſouhaits, & frappes ſi tu l'oſes,
Ne ſouffre point d'obſtacle à ce que tu propoſes,
Ne crains point d'offencer les yeux de tes Soldats,
Ils ſont accoûtumez à voir tes attentats,
Ne crains point que le Peuple oſe vanger ma perte,
Le bruit de tes forfaits rend la Ville deſerte:
Ou ſi quelque remords r'allentit tes deſſeins,
Va chercher vn butin plus digne de tes mains,
Il eſt d'heureux climats & de riches Prouinces,
Va piller leurs treſors & détrôner leurs Princes,
Là tu peux t'enrichir, tu peux te couronner
Sans troubler cette paix que tu ſembles donner.

Non non, répond Ceſar d'vne voix dédaigneuſe,
En vain tu viens chercher vne mort precieuſe,
En vain tu viens chercher ta gloire & ton malheur,
Il faut vn ſang plus noble à tenter ma valeur,
Il faut vn plus beau crime à picquer mon audace,
Et déja ta baſſeſſe a merité ta grace;
Sous moy la Liberté n'a pas à ſuccomber,
Vn ſoûtien ſi honteux l'empeſche de tomber;
Encor qu'à la pitié mon ame ſoit ouuerte,
Vn ſoûtien plus illuſtre euſt pû haſter ſa perte,
Et ce noble trépas l'obſcurciroit bien moins
Que ton zele impuiſſant, ou que tes foibles ſoins.
Le Tribun à ces mots plus fortement s'obſtine
A deffendre l'Eſpargne, ou trouuer ſa ruïne.
Ceſar las de forcer ſon viſage & ſon cœur,
Quitte le Citoyen & reprend le Vainqueur,
Et ſe donnant en proye au feu qui le maiſtriſe,
Il veut tremper ſes mains dans vn ſang qu'il mépriſe.
Alors Cotta s'auance, & contraint Metellus
D'arracher de ſon cœur des projets ſuperflus.
La Liberté, dit-il, ſous le pouuoir ſuprême
Acheue de perir par la liberté meſme,
Au lieu que nos reſpects & nos ſoûmiſſions
En font reuiure encor quelques foibles crayons.
Il n'eſt plus temps d'oſer ce que ta valeur oſe,
Ny de regler le poids du joug qu'on nous impoſe,
C'eſt redoubler des maux que tu veux appaiſer,
Et rétreſſir nos fers en penſant les briſer;
Trouue dans ta foibleſſe, ou trouue en la contrainte
Le pardon de ta honte & celuy de ta crainte.
Enfin, apres que Rome a ſçeu tout ſupporter,
Ou qu'vn noble intereſt l'inſtruiſe à reſiſter,
Ou qu'apres tant d'affronts, apres tant de baſſeſſes
Elle ſe laiſſe encore enleuer ſes richeſſes,

Les beſoins de l'Eſtat qui ſuiuent ces forfaits,
Touchent vn peuple libre, & non pas des ſubjets.
Le Tribun s'apperçoit à cette remonſtrance
Qu'il prodigue ſa vie & perd ſa reſiſtance,
Il fait taire ſon zele, & ſouffre qu'à ſes yeux
Ceſar pille le Temple & mépriſe les Dieux.
En vain tant de Heros, tant de foudres de Guerre
Auoient groſſy l'Eſpargne en ſubjugant la Terre,
Tout ce qu'auoient donné tant de fameux ſuccez,
Le malheur de Philippe & celuy de Perſez,
La dépoüille d'Afrique, & celle de Carthage,
Malgré toutes les loix deuient ſon heritage.
C'eſt pour luy que Pirrhus en fuyant de nos bords
A ſon heureux Vainqueur laiſſa tous ſes treſors,
C'eſt pour luy que Caton à la Chipre ſoûmiſe,
Enleua ſa richeſſe auecque ſa franchiſe,
Et que la Crete enfin, & ſes peuples vaincus,
Virent leur opulence en proye à Metellus.
Mais, ô noire fierté dont cette ame eſt ſaiſie!
Les trauaux de Pompée & le butin d'Aſie,
Cet Or qu'en ſon beſoin ont reſpecté ſes mains,
Enrichit ſon Riual & détruit les Romains:
Tout eſt mis au pillage, & l'on voit vn ſeul Homme
Plus riche que l'Eſtat & plus puiſſant que Rome.
Déja du grand Pompée & les fameux explois,
Et ce nom redouté qui fait trembler les Rois,
Qui iuſques dans les Cieux porte la jalouſie,
Rangeoient ſous ſes drapeaux & l'Europe & l'Aſie.
Les Grecs, que leur deuoir attache à ſes Deſtins,
Font voir vn promt renfort dans le camp des Latins.
Ce Mont toûjours propice à des vœux legitimes,
Le Parnaſſe pour eux deſerte ſes deux cimes.
Vn reſpect genereux meſle dans leurs deſſeins
La jeuneſſe d'Epire & celle des Thebains.

Ce fleuue qui s'abiſme & qui roule ſes ondes
Par des canaux obſcurs & des routes profondes,
Et qui ſenſible encore aux tourmens amoureux
Cherche deſſous la mer vn chemin tenebreux,
Tant qu'enfin renaiſſant il trouue en cette ruſe
L'admirable ſecret de reuoir Arethuſe,
Alphée enuoye au Camp & parmy les hazards
Ces Athletes que Piſe inſtruit aux jeux de Mars.
On voit abandonner aux Selliens antiques
Ces Cheſnes éloquents, ces Arbres profetiques
A qui le Ciel impoſe vn ſilence odieux
Et qui furent jadis l'organe de ſes Dieux.
Athenes deſertant ſes murs & ſa contrée
Fait voir peu de vaiſſeaux au Havre de Pyrée;
Mais cette Iſle ſi chere au Dieu de l'Vniuers,
La Crete, fait vn corps de cent Peuples diuers:
Au Golfe d'Adria l'Abſirte tributaire,
A ce commun deuoir n'oſe pas ſe ſouſtraire,
Et ceux qui du Penée occupent les deux bords
Préparent leur courage à de meſmes efforts.
C'eſt en ce lieu qu'Argo, cette Nef inſolente,
Se commiſt la premiere auecque la tourmente,
Défia les Deſtins & fournit au trépas
Des traits que iuſqu'alors il ne connoiſſoit pas.
Pholoé voit partir ces redoutables Freres
Que la Fable a mélez de deux formes contraires.
On quitte la Myſie, on quitte Pitané,
Les riues de Strymon & les champs de Coné,
Celene qui gemit, Celene qui conſerue
Vne ſecrete horreur pour les dons de Minerue,
Et qui de ſon Marſie enuiſageant le ſort
Donne encore des pleurs à ſa honteuſe mort.
Les Richeſſes de l'Herme & celles du Pactole (vole,
N'empeſchent point qu'au choc tout leur peuple ne

Tout le choix d'Ilium ſe joignant aux Latins,
Dans ce camp malheureux porte ſes noirs Deſtins,
Et Ceſar que la Fable a fait naiſtre de Iule,
Ne mêle point de glace à l'ardeur qui les brûle.
Auſſi-toſt la Syrie encourage aux combats
La Milice de Gaze & celle de Damas,
L'Iduméen n'a plus de moments qui ſoient calmes,
Ailleurs qu'en Idumée il veut cœuillir des Palmes,
On dépeuple Niniue, on laiſſe à l'abandon
Et la Pourpre de Tyr & celle de Sydon,
Et du Phenicien le beau zele s'offenſe
Qu'il luy faille vn exemple à hâter ſa vaillance;
C'eſt de luy que nous vient cet art ingenieux
De peindre la parole & de parler aux yeux,
Et par les traits diuers des figures tracées
Donner de la couleur & du corps aux penſées.
Memphis auparauant ſur de rudes metaux
Donnoit à ſes ſecrets l'air de ſes animaux,
Et des Lyons ſans ame, ou des Aigles müettes,
De ſes conceptions étoient les interpretes.
Les murailles de Tarſe & les champs de Taurus
Redemandent leur peuple & ne l'obtiennent plus;
Les forts Ciliciens, jadis lâches Corſaires,
Au Port de Coricie équippent leurs Galeres,
Ils font voir au port d'Ege, à l'abry des rochers,
Des vaiſſeaux innocens & de juſtes Nochers,
Et tant de regions qu'engage l'Auſonie,
Attirent auſſi-toſt l'vne & l'autre Armenie.
Le bruit d'vn armement ſi pompeux & ſi grand,
Sollicite l'ardeur des Peuples du Leuant.
Ce fleuue audacieux dont la ſource feconde
Contre le iour naiſſant oſe rouler ſon onde,
Dont la vague rapide & le lit ſpacieux
Du Pelléen ſuperbe épouuanta les yeux,

Et fiſt voir à ce cœur tranſporté d'arrogance,
Qu'il ne faloit qu'vn Monde à laſſer ſa vaillance;
Le Gange reueré dans la ſuite des temps,
Va perdre ſes voiſins,& perdre leur encens.
L'Inde où jette l'Hydaſpe vne vague aſſez forte,
Sans luy faire ſentir le tribut qu'il luy porte,
Ne voit plus ſur ſes bords ces jeunes vagabonds
Qui pilloient la douceur de ſes Roſeaux feconds,
Ny ceux qui font floter ſur leurs veſtes ſuperbes,
Des cheueux abreuuez de la liqueur des herbes,
Ny ces cœurs poſſedez d'vn chagrin genereux
Qui dreſſent leur bucher & meurent dans ſes feux,
Qui tranchent leurs deſtins,& ſe rendent eux-meſmes
Et les derniers honneurs & les deuoirs ſuprémes,
Trop heureux dans leurs maux de ne remettre pas
Aux caprices du Sort le choix de leur trépas,
De pouuoir faire aux Dieux ce libre ſacrifice,
Et de donner leur vie auant qu'on la rauiſſe.
Vous que le Sort attache à de cuiſans ſablons,
Arabes, vous plantez ailleurs vos Pauillons:
Vous à qui des braſiers conſument les entrailles,
Noirs Ethiopiens, vous courez aux batailles,
Et par vn air hideux & de ſombres couleurs
Vous étonnez les yeux auſſi bien que les cœurs.
On voit les Nazamons, on voit les Garamantes
Sortir en meſme temps de leurs plaines brûlantes,
Et du Temple d'Ammon juſqu'aux roches d'Atlas
On arme la Lybie & l'on vole aux combats;
On voit abandonner ces campagnes fecondes
Que le Tygre & l'Euphrate arrouſent de leurs ondes.
Nez de la meſme ſource, apres de longs détours
Ils n'ont qu'vn meſme lit en acheuant leur cours,
Au point que l'vn & l'autre en vne large couche
Confondent le Tribut de leur vague farouche,

On doute en ce moment de leur confuſion,
Qui des deux va garder ou va perdre ſon nom.
Tant que de ſon Riual l'Euphrate ſe ſepare,
Il fait ce que le Nil fait aux plaines du Phare,
Mais le Tygre ſoûmis à de contraires loix
S'abyſme pour renaiſtre vne ſeconde fois,
Et retenant long-temps ſon onde empriſonnée
Il ſe remonſtre enfin à la Perſe étonnée.
Le Parthe enuiſageant le trouble des Romains,
Dans la neutralité tient ſon cœur & ſes mains,
Rauy d'auoir commis les deux Chefs d'Heſperie
Il veut en liberté joüir de leur furie.
Mais le Scythe farouche empoiſonnant ſes dards
Vient partager au camp la gloire & les hazards,
Et met ſous ſes drapeaux auec la Sythonie
Les Sauuages de Bactre & ceux de l'Hircanie.
Là, quand le ſang humain fume ſur les Autels
On prétend s'acquerir le cœur des Immortels,
Se purger dans le crime & dans la violence,
Et par la cruauté meriter leur clemence,
Comme ſi les forfaits les plus noirs d'icy bas
Eſtoient vn ſacrifice à deſarmer leur bras.
Ces Barbares qu'exerce vne contrée ingrate,
Le Dace, le Gelon, le Moſque, le Sarmate,
Le cruel Maſſagete & le fort Arien,
Par crainte ou par deuoir portent l'Heſperien.
Ce Fleuue qui diſtingue & l'Europe & l'Aſie,
Autheur de leur concorde & de leur jalouſie,
Qui d'vn cours tortueux ſerpentant dans ſon lit,
Tantoſt élargit l'vne & tantoſt l'étreſſit,
Le fameux Tanaïs coulant des monts Riphées
Voit d'vne meſme ardeur ſes riues échauffées.
Enfin où l'Ocean, peu jaloux de ſes droits,
Gémit dans la contrainte vne quatriéme fois,

Et d'vn nouueau détroit ſouffrant la tyrannie,
Voit ſon onde captiue & ſa fierté punie.
On s'agite, on s'empreſſe, on fait de toutes parts
Reforger les épieux & retremper les dards.
Iamais quand de Cyrus la vangeance hardie
Alla porter la guerre au Tyran de Lydie,
Iamais quand le Perſan ſur de vaſtes gueretz
Sçeut le nombre des Siens par le nombre des traits,
Ny quand le Grec armé d'vne juſte colere
Vangea l'inquietude & les amours d'vn Frere,
On ne vid dans vn camp tant de Rois ny d'Eſtats,
Et iamais ſous vn Chef on ne miſt tant de bras.
Cent Peuples differents d'habit & de viſage,
De conduite & de loix, de mœurs & de langage
Seruent le grand Pompée, & donnent aux Latins
De fameux compagnons de leurs mauuais deſtins.
Ces Dieux mal éclairez qui réglent les batailles,
Dreſſent à ce Heros d'illuſtres funerailles;
En abaiſſant ſa gloire & trompant ſa valeur
Ils donnent pour le moins du luſtre à ſon malheur,
Et ſemblent n'oſer pas détruire vn ſi grand Homme
Sans que le Monde entier ſuccombe auecque Rome.
Ainſi l'heureux Ceſar, pour vaincre l'Vniuers,
N'a point à parcourir tous ſes climats diuers,
Et des Dieux empreſſez la faueur liberale
Luy donne l'Vniuers dans les champs de Pharſale.
Apres qu'il eut pillé l'Eſpargne des Romains
Il vole en temeraire à de nouueaux deſſeins,
D'vne courſe rapide il franchit les montagnes,
Et ſous ſes Eſcadrons fait gemir les campagnes,
Au ſeul bruit de ſa marche on voit de tous coſtez
Fléchir les Nations & ployer les Citez:
Mais lors qu'on voit par tout ces exemples de crainte,
Marſeille ny ſes Grecs n'en ſouffrent point l'atteinte,

Au lieu de ſe ranger du party des Deſtins,
Qui flatent l'inſolence & ſeruent les mutins,
Elle oſe eſtre équitable, elle oſe eſtre fidelle,
Et brauer le peril qui vient fondre ſur elle;
Ce Peuple toutesfois appelle à ſon ſecours
La graue remonſtrance & les preſſants diſcours,
Et pour fléchir l'orgueil de ce boüillant cõurage
Il ſe pare d'Oliue & luy tient ce langage.
Si l'Hiſtoire, dit-il, & ſes vieux monumens,
Des ſiecles écoulez ſont les vrais truchemens,
Quand Rome aux bouts du Monde a cherché la vi-
Marſeille & ſes enfans ont eu part à ſa gloire, (ctoire,
Et ſi tu veux porter juſqu'aux derniers climats
L'ardeur de ton courage & l'effort de ton bras,
Si tu répans ailleurs le trouble & le rauage,
Ils t'offriront encor leur bras & leur courage;
Mais puiſque Rõme panche à d'injuſtes projets,
Que dans ſes Citoyens elle veut des Subjets,
Que l'horreur, que la haine accompagne ſes armes,
Nous n'y pouuons méler que d'impuiſſantes larmes,
Ou du moins dans le cours d'vn temps ſi rigoureux
Marſeille eſt ſeulement ouuerte aux malheureux.
Certes ſi les Titans, ces enfans de la Terre,
Auoient fâché le Dieu qui porte le Tonnerre,
Ou ſi les factions ſe gliſſoient dans les Cieux,
Et contre les Dieux meſme auoient armé les Dieux,
Mortels trop impuiſſants nous laiſſerions la foudre
Mettre bas l'inſolence & les Titans en poudre,
Nous laiſſerions les Dieux aſſoupir leurs debats,
Ou nos plus ſaints efforts ſeroient des attentats.
Ainſi dans ce deſordre on ſeduit noſtre zele,
En nous armant pour Rome, on nous arme cõtre elle,
Et nos cœurs luy feroient des affronts apparens
S'ils oſoient ſe promettre à ſes grands differens.

Mais bien qu'à ce repos noſtre deuoir s'obſtine,
Elle peut bien ſans nous acheuer ſa ruïne,
Et de ſon grand pouuoir tous les peuples jaloux
Sçauront ſe vanger d'elle en ſeruant ſon couroux.
Le crime dans les cœurs répand aſſez d'amorce
Sans employer encor la contrainte & la force,
L'injuſtice eſt illuſtre à la ſuitte des Grands,
Et leurs plus noirs deſſeins trouuent des partiſans,
Puiſſent auecque nous & l'Europe & l'Aſie
Déteſter la fureur dont voſtre ame eſt ſaiſie ;
On verra vos debats mourir en vn moment
S'ils n'arment pas les mains qui s'arment juſtement;
Si Rome contre Rome eſt ſeule ſoûleuée,
La diſcorde eſt éteinte & la guerre acheuée,
Le ſang contre le ſang s'échauffant à regret,
Sentira murmurer la nature en ſecret,
Et bien-toſt il verra ſa fierté r'allentie,
Sa vengeance étonnée & ſa flame amortie.
Enfin, quoy que les Dieux ordonnent des Romains,
Marſeille dans leur ſang ne trempe point ſes mains.
S'il importe à tes vœux d'entrer dans nos murailles,
Quitte cet appareil de tant de funerailles,
Deſarme ton couroux, laiſſe hors des remparts
Cette Aigle menaçante & ces fiers étendars, (terre
Pour ton Gendre & pour toy, ſouffre qu'vn coin de
S'exempte heureuſement des horreurs de la guerre,
Qu'apres le triſte eſſay des ciuils attentats
Vous puiſſiez l'vn & l'autre y calmer vos debats;
Ou s'il faut vn beau charme à ton humeur altiere,
L'Ibere à ta vaillance offre vne ample matiere ;
Marſeille à tes deſſeins eſt d'vn trop foible poids,
Pour en faire vn obſtacle au cours de tes explois,
Encor qu'à vos hauts faits aſſez ſouuent meſlée,
Bien plus que ſon pouuoir ſa foy l'a ſignalée,

Et ſur tout, elle n'a ny force ny chaleur
A ſoûtenir le crime & ſoüiller ſa valeur.
Ne croy pas toutesfois alarmer ſon courage,
Laiſſe-luy l'innocence & mets tout en vſage,
Frappe, tonne, foudroye, & fais de toutes parts
Sous le coup des Beliers écrouler ſes remparts,
Tu perdras tes rigueurs, tu verras ſa conſtance
Deſeſperer ta haine & laſſer ta vengeance,
Ou du moins au beſoin creuſer ſon monument,
Et tu triompheras d'vn cerceüil ſeulement;
Si d'vn ſuccez heureux ta fortune eſt ſuiuie,
Chacun te rauira ta conqueſte & ſa vie,
Et ſans plus t'arreſter & ſans plus diſcourir, (rir.
Nous ſçaurons nous deffendre, ou nous ſçaurõs mou-
Ceſar à ce diſcours qu'vn beau couroux prononce,
Sur ſon front tout changé laiſſe voir ſa réponſe,
Vn tranſport tout de flame, vn trouble furieux
Se peint ſur ſon viſage & brille dans ſes yeux:
Quoy, dit-il, inſolens, vous penſez que l'Ibere
En prouoquant mon bras vous couure à ma colere?
Non non, bien que ie coure à de plus beaux hazards,
Ie puis bien en paſſant terraſſer vos remparts.
Ce n'eſt donc pas aſſez au Peuple de Marſeille
De me fermer la porte auſſi-bien que l'oreille;
Il prétend m'enfermer, & ſe voir dans ſon Fort
Arbitre de ma vie & maiſtre de mon ſort:
Que pour ne jetter pas l'effroy dans ſes entrailles,
Et ſeul, & deſarmé, j'entre dans ſes murailles,
Et que traiſtre à l'Eſtat, ie remette en ſes mains
La fortune de Rome & celle des Humains.
Les horreurs, dites-vous, des diſcordes ciuiles,
Tiennent vos cœurs tranſis & vos bras inutiles;
Non non, infames Grecs, ie comprens vos terreurs,
Vous en craignez la peine & non pas les horreurs,

Mais ce calme honteux en vn siecle d'alarmes
Vous coûtera bien-tost & du sang & des larmes,
Et si vostre salut vous est vn bien si cher,
C'estoit sous mes drapeaux qu'il falloit le chercher.
Sus donc, braues Guerriers, inuincibles Cohortes,
Allons de cette Ville, allons briser les portes;
Des Peuples dont ie puis abatre la fierté
I'aime l'emportement & la temerité,
Les timides respects, la prompte déference
Laissent en peu de temps r'allentir la vaillance,
Tout ce qui la prouoque aide à la soûtenir,
Et j'aime la reuolte, ou ie sçay la punir.
A ces mots, agité d'vne ardeur sans pareille
Il ne respiroit plus que le sac de Marseille,
Lors que des champs voisins il voit des étendarts,
Et des Soldats nombreux couronner les remparts.
Là se découure vn Mont dont la cime étenduë,
De soy fortifiée, & de soy deffenduë,
Forme en s'applanissant vn assez large champ,
Que Cesar & les Siens choisissent pour le camp.
Le Chasteau de Marseille embrasse vne eminence,
Et de mesme hauteur & de mesme deffence,
Et ces Monts diuisez d'vn vallon seulement,
De cent riches vergers contemplent l'ornement.
Alors ce Conquerant forme vn dessein penible,
Qui tient du temeraire, & qui semble impossible;
Il veut que ses Soldats à force de gazons,
Ferment cette vallée & joignent ces deux Monts.
Cet ouurage tracé, du pied de sa montagne
Il creuse des fossez & coupe la campagne,
On voit les Legions à l'enuy s'animer
A mener les trauaux iusqu'aux bords de la mer;
On les voit à l'enuy dans ces nouuelles routes,
De branches & d'argile éleuer des redoutes,

Employer ardemment & les nuits & les iours
A faire de gazon des remparts & des tours.
On deserte les bois, & de peur que la terre
Ruïne en s'éboulant cet appareil de guerre,
On en fait vne chaisne à ses flancs spacieux,
Et d'arbres enlassez on la serre en tous lieux.
On voit auprés du Camp vne Foreſt sacrée,
Formidable aux humains, & des temps reuerée,
Dont le feüillage sombre & les rameaux épais
Du Dieu de la clarté font mourir tous les traits;
Sous la noire épaisseur des Ormes & des Hestres,
Les Faunes, les Syluains ou les Nymphes champestres
Ne vont point accorder aux accens de la voix
Le son des chalumeaux ou celuy des hautsbois.
Cette ombre destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du Soleil ses cruels sacrifices,
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux,
Offencent la Nature en reuerant les Dieux.
Là, du sang des Humains on voit suer les marbres,
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres,
Tout y parle d'horreur, & mesme les Oiseaux
Ne se perchent iamais sur ces triſtes rameaux.
Les farouches Sangliers, les bestes les plus fieres
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanieres:
La foudre accoûtumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, & n'y tombe iamais.
Là, de cent Dieux diuers les grossieres images
Impriment l'épouuante & forcent les hommages,
La mousse & la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects & les vœux:
Sous vn air plus connu, la Diuinité peinte
Trouueroit moins d'encés, & feroit moins de crainte,
Tant aux foibles Mortels il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre & qu'il faut adorer.

Là, d'vne obſcure ſource il coule vne onde obſcure,
Qui ſemble du Cocyte emprunter la teinture ;
Souuent vn bruit confus trouble ce noir ſejour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour,
Souuent du triſte éclat d'vne flame enſouffrée
La foreſt eſt couuerte & n'eſt pas deuorée,
Et l'on a veu cent fois les troncs entortillez
De Ceraſtes hideux & de Dragons aiſlez.
Les voiſins de ce bois ſi ſauuage & ſi ſombre
Laiſſent à ſes Démons ſon horreur & ſon ombre,
Et le Druïde craint en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, & d'y trouuer ſes Dieux.
Il n'eſt rien de ſacré pour des mains ſacrileges,
Les Dieux meſme les Dieux n'ōt point de priuileges,
Ceſar veut qu'à l'inſtant leurs droits ſoient violez,
Les arbres abatus, les autels dépoüillez,
Et de tous les Soldats les ames étonnées
Craignant de voir cōtre eux retourner leurs coignées,
Il querelle leur crainte, il fremit de couroux,
Et le fer à la main porte les premiers coups.
Quittez, quittez, dit-il, l'effroy qui vous maiſtriſe,
Si ces bois ſont ſacrez c'eſt moy qui les mépriſe ;
Seul, j'offence aujourd'huy le reſpect de ces lieux,
Et ſeul ie prens ſur moy tout le couroux des Dieux.
A ces mots, tous les Siens cédant à la contrainte,
Dépoüillent le reſpect ſans dépoüiller la crainte :
Les Dieux parlent encore à ces cœurs agitez,
Mais quand Iule commande ils ſont mal écoutez.
Alors on voit tomber ſous vn fer temeraire
Des Cheſnes & des Ifs auſſi vieux que leur Mere,
Des Pins & des Cyprez dont les feüillages verds
Conſeruoient le Printemps au milieu des Hyuers.
A ces forfaits nouueaux tous les Peuples fremiſſent,
A ce fier attentat tous les Preſtres gemiſſent ;

Marſeille ſeulement qui le voit de ſes tours,
Du crime des Latins fait ſon plus grand ſecours.
Elle croit que les Dieux d'vn éclat de tonnerre
Vont foudroyer Ceſar & terminer la guerre.
Mais helas ! que les traits qui partent de leurs mains,
Se baignent à regret dans le ſang des Humains!
Leur Iuſtice balance, & ſur les plus coupables
Ses coups ſont auſſi lents qu'ils ſont inéuitables.
Apres qu'on eut détruit la gloire des foreſts,
On rauit les Taureaux aux fertiles guerets,
Et de cent chariots les routes incertaines
Eſtouffent la ſemence & l'herbe dans les plaines.
Ceſar à qui les Dieux ſembloient auoir promis
Le prompt abaiſſement de tous ſes ennemis,
Surpris de ne voir plus des Palmes toutes preſtes,
Remet à ſes Tribuns ces tardiues conqueſtes,
Il marche vers l'Ibere à des explois diuers,
Et va chercher la gloire aux bouts de l'Vniuers.
Apres que des trauaux on eut bordé les riues
De pieux entrelaſſez & de larges ſoliues,
Par de ſecrets reſſorts & d'obſcurs mouuemens
On voit rouler deux tours ſur les retranchemens,
Et leur hauteur égale à celle des murailles
Fait paſſer par les yeux l'effroy dans les entrailles.
Marſeille, à voir trembler ces baſtions mouuans,
Croit la terre agitée au milieu de ſes flancs,
Croit que ſes tremblemens font mouuoir ces machines,
Et qu'elle en va ſur l'heure engloutir les ruïnes.
Cependant les Romains approchent des remparts,
Et du haut de leurs tours font pleuuoir mille dards:
Mais la pointe des traits que Marſeille décoche
Liure vn aſſaut plus rude à tout ce qui l'approche ;
Ayant porté la mort qu'ils laiſſent apres eux,
Ils vont plus loin encor chercher des malheureux,

Et les impreſſions des reſſorts qui les pouſſent,
Forcent plus d'vn obſtacle auãt qu'elles s'émouſſent.
Toutesfois la Baliſte en lançant des cailloux
Semble des aſſiegez mieux ſeruir le couroux;
On croiroit qu'vn rocher coupé d'vne montagne,
Vient d'vn air furieux fondre dans la campagne,
Et l'on voit ſous le poids d'vn coup ſi vehement
Le fer, le ſang, les os mêlez confuſément.
Donc ſoudain releuant leur attente abatuë,
Et joignant de concert leurs Eſcus en Tortuë,
Les Romains vont couuerts juſqu'au pied des rẽparts,
Et laiſſent derriere eux les cailloux & les dards.
Marſeille à cet abord des Cohortes Latines
Ne peut pas reformer le coup de ſes machines,
Ny de ſes traits lancez par de puiſſants reſſorts
Racourcir la portée ou régler les efforts.
Son peuple toutesfois picqué de ces approches
Roule à force de bras des poutres & des roches;
Pendant que la Tortuë vnit tous les écus,
Les coups les plus peſants ſont des coups ſuperflus:
Mais laiſſant à la fin démentir ſes écailles
Elle cede auſſi-toſt aux foudres des murailles,
Et l'on voit ſous le faix, des hommes écraſez,
Des membres confondus, & des caſques briſez.
Au lieu de r'allentir l'ardeur de ſon courage,
L'Armée à cet échec s'enflame dauantage,
Sous de forts Mantelets & d'épais Gabions
Elle vient s'attacher au pied des Baſtions,
Sapper les fondemens des Tours & des Courtines,
Et pointer les Beliers ſous le bois des Machines.
Mais enfin des Romains l'appareil menaçant
N'a contre la valeur qu'vn effort impuiſſant,
Leur attente eſt deçeuë, & le bois qui les couure
Sous des coups étonnans ſe dément & s'entr'ouure,

Et

Et Marſeille ſur eux fait pleuuoir à la fois
Les poutres, les rochers, le bitume & la poix;
Chacun met ſon eſpoir dans vne fuite promte,
Et ſous ſes Pauillons il va cacher ſa honte,
Ces inuincibles Grecs acheuent des hauts faits,
Qu'ils n'auroient pas oſé promettre à leurs ſouhaits.
Leurs vœux les plus hardis au milieu de leurs peines
N'alloient qu'à ſoûtenir les Legions Romaines,
A deffendre leurs murs & laſſer les dangers,
Mais ils vont les porter au Camp des Eſtrangers;
Ils ſortent dans la nuit, & par des routes ſombres
Marchent à la faueur du ſilence & des ombres,
A leur iuſte vengeance ardemment animez
Ils couurent de boucliers des brandons allumez,
Font voir en vn moment des torches attachées
A ces remparemens qui bordent les tranchées,
Et le ſouffle des vents ſecondant leurs deſſeins
Porte l'embrazement dans le Camp des Romains.
Si-toſt qu'en ce bois verd la flame eſt allumée,
Elle ſe meſle aux flots d'vne épaiſſe fumée,
Sa pointe qui s'agite au gré des Aquilons,
Vole ſur les trauaux & ſur les Pauillons,
Et change auidement à l'égal de la foudre
Les remparts en buchers. & les tentes en poudre;
Enfin ce Camp fameux eſt en cendres reduit,
Et paroiſt bien plus vaſte apres qu'il eſt détruit.
Genereuſe Marſeille, au lieu qu'à ces Cohortes
La crainte & le reſpect ouurent par tout les portes,
Tu ſoûtiens mille aſſauts, & la ſeule longueur
Laſſe enfin ta défence & te donne vn Vainqueur;
C'eſt beaucoup que les Dieux qui ſous les loix d'vn
Se hâtent d'aſſeruir le Mõde auecque Rome, (Hõme
Pendant que ta vertu fait durer ton ſecours,
Reculent leurs faueurs, & perdent tant de iours.

Le Romain tout confus à ce funeſte orage,
Sent mourir ſon attente & languir ſon courage,
Ou du moins tout l'eſpoir qui reſte à ſon couroux
C'eſt d'aller ſur les flots attendre vn ſort plus doux.
On conſtruit des Vaiſſeaux, on arme des Galeres
Sans reliefs, ſans ſculpture, & ſans Dieux tutelaires,
Et des troncs mal polis & des arbres tout verds
On fait vn champ funeſte à cent combats diuers.
Déja Brute & les Siens ayant quitté la rade,
D'vn mouuement leger côtoyoient la Stecade;
Déja ce camp mobile & ces remparts flottans
Eſtaloient l'épouuante aux yeux des habitans.
Le Grec qui iuſqu'alors voit que tout luy ſuccede,
A des perils ſi promts medite vn promt remede,
Il arme ſes Vaiſſeaux, & comme les Latins,
Aux hazards de la mer il commet ſes deſtins.
Si-toſt que le Soleil du vaſte ſein de l'onde
Eut rapporté le iour & l'allegreſſe au Monde,
Que le Ciel trop cruel tout enſemble & trop doux,
De la vague & des vents eut calmé le couroux,
Chacun quitte ſon poſte, & d'vne force égale
On voit cingler ſur l'onde & le Grec & l'Itale,
Des Rameurs empreſſez les cris & les efforts
Font écumer la vague & retentir les bords.
La flote des Latins jette ſur les deux aiſles
Les plus forts Galions & les Nefs les plus belles,
Elle place en bel ordre au milieu de ſes flancs
La Fregate legere & qui cingle à deux bancs,
Et ſon front recourbé d'vne juſte meſure,
De la Lune croiſſante exprime la figure.
Mais parmy tant de Nefs qui font gemir les eaux,
L'Amirale commande au reſte des Vaiſſeaux,
Elle flote à ſix rangs, & ſa chiorme puiſſante
Dans l'vn & l'autre camp imprime l'épouuante.

Les Grecs en meſme temps preſſez des meſmes ſoins
Se mettent en bataille & s'élargiſſent moins ;
Puis ſi-toſt qu'en preſence on voit les deux armées,
D'vn éclatant couroux l'vne & l'autre animées,
Eſtouffent par leurs cris le bruit des auirons,
Le murmure de l'onde & le ſon des clerons.
A ce bruyant ſignal du combat qu'ils meditent,
Par de nouueaux efforts les Rameurs s'entr'excitent
Et leurs coups redoublez ſecondant leurs deſirs,
La courſe des vaiſſeaux deuance les Zephirs.
Enfin on s'entr'approche, & les rames contraires
D'vn air impetueux font choquer les Galeres,
Et la proüe éleuée à ces rudes aſſauts,
La pouppe en meſme temps s'enfonce dans les eaux;
De cent viues clameurs les riuages mugiſſent,
L'air ſe noircit de traits, les deux Camps s'élargiſſent,
Et diuerſe Fregate à force de ramer
Se coule dans les rangs & ſe laiſſe enfermer.
Comme au milieu des mers le cruel vent de l'Ourſe
Du flus ou du reflus interrompant la courſe,
La vague & l'Ocean l'vn à l'autre oppoſez
Font voir en deux partis tous les flots diuiſez :
Ainſi ſur cette mer tant de fortes Galeres
Cinglant en meſme temps par des routes contraires.
D'vn trouble reciproque agitent ſon repos,
Et pouſſent tour à tour où repouſſent les flots.
Mais celles des Gregeois ſe montrent mieux inſtruites
A prouoquer l'attaque & feindre des refuites,
A couper la paſſade auec agilité,
Et ſuiure du timon l'ordre précipité.
Les Romains au contraire, ainſi que ſur la terre,
Se font vn ferme champ ſur leurs vaiſſeaux de guerre,
Brute leur General commande à ſon Nocher
Qu'il attende les Grecs s'ils oſent l'approcher,

Qu'au lieu de pratiquer ou la feinte ou la ruſe,
Il laiſſe aux Ennemis cet art qui les abuſe,
Et que ſans s'engager à ces combats errants,
A leur agile Proüe il oppoſe les flancs.
Le Pilote obeït, & ſoudain execute
Les regles de ſon art & les ordres de Brute,
Et qui s'oſe approcher de cet écueil flotant
Voir ſa Proüe entr'ouuerte, ou briſée à l'inſtant.
A ces premiers ſuccez les Cohortes Romaines
S'arment en meſme temps de griffes & de chaiſnes,
Et tâchent par de promts & de ſecrets reſſorts
Ou d'engager la rame, ou d'accrocher les bords.
La mer paroiſt couuerte, & ſa face liquide
Pour cet affreux combat ſoûtient vn champ ſolide,
Les dards, ces meſſagers de carnage & d'horreur,
N'apportent plus de loin la mort ou la terreur:
A des coups mieux conduits la vengeance occupée
Doit ſes plus hauts exploits au tranchant de l'épée,
Et meſle de ſi prés de contraires efforts,
Que ſouuent vn trépas enſanglante deux bords;
Le fer de tous côtez déchire les entrailles,
On voit rougir la mer de tant de funerailles,
D'vn ſang noir & caillé ſes flots ſont infectez,
Cent cadavres viuans y ſont précipitez,
Et cette affreuſe digue empeſche qu'on n'approche
Les Galeres qu'on ſuit, ou celles qu'on accroche.
Les vns deſia mourans tombent de leurs vaiſſeaux,
Et vont boire leur ſang meſlé parmy les eaux,
Les autres diſputant les reſtes de leur vie
Au fer impetueux qui l'a preſque rauie,
Trouuent en vn moment apres ce vain effort,
Dãs leurs vaiſſeaux briſez leur ſepulchre & leur mort.
Des traits que l'air agite ou que l'adreſſe pare,
Souuent parmy les flots l'atteinte ſe repare,

Et leur fer en tombant acheue le trépas (pas.
Des malheureux qu'il trouue & qu'il ne cherchoit
Pendant qu'entre deux Nefs de la Flote contraire
La valeur des Romains conſerue vne Galere,
Et pour mieux balancer de differens efforts,
Entre ſes combatans partage ſes deux bords ;
Du haut de ſon tillac Tagus plein de courage
Fait pleuuoir ſur les Grecs la mort & le carnage.
Mais à peine il s'attache à l'vn de leurs timons,
Que deux traits oppoſez luy perçent les poulmons,
Leur pointe ſe rencontre en ouurant ſa poitrine,
Son ame ne ſçait pas le coup qui l'aſſaſſine,
Et long-temps ſuſpenduë elle penſe à loiſir
Quelle route il luy faut ou laiſſer ou choiſir,
Tant qu'auecque vigueur repouſſant ces deux fléches,
Son ſang à gros boüillons coule par ces deux bréches,
Et Tagus épuiſé dedans ce double effort,
Diuiſe enfin ſon ame, & partage ſa mort.
Ce Pilote fameux que Marſeille nous vante,
L'infortuné Telon, de qui la main ſçauante
Rendoit le timon ſouple à tous ſes mouuemens,
Et qui brauoit l'orgueil des plus fiers élemens,
Cet illuſtre vieillard qu'inſtruiſoient les étoiles
A préſentir l'orage & compoſer ſes voiles,
Du bec de ſon vaiſſeau par des coups éclatans
D'vn Galion Romain auoit creué les flancs,
Quand d'vn trait rigoureux la pointe trop fidelle
Luy porte dans le ſein vne atteinte mortelle ;
Son cœur reſiſte encore à ce coup inhumain,
Et ſa Nef obeït à ſa mourante main.
Gyarée auſſi-toſt d'vne courſe rapide
Vient à ce gouuernail offrir vn nouueau guide,
Mais vn dard à l'inſtant qu'il y porte les mains,
L'attache à ſa Galere & retient ſes deſſeins.

Deux Freres bien connus ſur la terre & ſur l'onde,
L'eſperance & l'honneur de leur Mere feconde,
Dedans les meſmes flancs formez en meſme temps,
Conſomment en ce lieu des deſtins differens.
La Nature auoit mis en l'vn & l'autre Frere (Mere,
Des rapports qui trompoient iuſqu'aux yeux de leur
Mais la mort les diſtingue, & ſa promte fureur
Diſſipe auant le temps cette agreable erreur:
Elle prend l'vn des deux, & celuy qu'elle laiſſe
Au cœur de ſes parens reproduit la détreſſe,
Et par vn trop fidelle & trop juſte rapport
Dans le Frere viuant montre le Frere mort.
L'vn d'eux ſur vne Nef qu'il auoit accrochée,
Oſant porter la main la voit ſoudain tranchée;
A ce coup qui l'irrite & ne l'étonne pas,
La main retient ſa priſe ayant quitté ſon bras,
Et les nerfs racourcis la ſerrant dauantage,
Il ſemble qu'elle veut acheuer ſon ouurage.
Alors ce Grec illuſtre au lieu de s'alarmer,
A preſſer ſes deſſeins ſemble mieux s'enflamer,
Et brûlé d'vne ardeur, qui paroiſt indiſcrete,
Auecque la main gauche il veut vanger la droite;
Mais au point qu'il s'élance, vn plus fier coutelas
Emporte en meſme temps & la main & le bras.
Ce Guerrier toutesfois en ce malheur extréme
Sans bouclier & ſans mains ſe ſoûtient de ſoy-méme,
Son cœur pour tous les Siens l'oppoſe à tous les dards
Et dans ce tronc viuant conſume les hazards.
Il laſſe les Romains, il couure à leur colere,
Perclus & deſarmé, les armes de ſon Frere,
Et ſa mort épuiſant l'effort des Latiens,
Eſpuiſe mille morts qui tomboient ſur les Siens.
Enfin pour couronner cette illuſtre auanture,
Percé de tant de coups il force la Nature,

Son ame qui fuyoit par cent chemins ouuerts
Retourne au fond du cœur par ces chemins diuers,
Et ménageant ſa force & le ſang qui luy reſte,
Il rend meſme ſa mort aux Ennemis funeſte:
A vanger ſa douleur n'ayant plus que ſon poids
Il paſſe dans leur Nef en ſes derniers abois,
Et ce corps ſi long-temps à cent trépas en bute,
Eſcraſe en expirant ſes meurtriers ſous ſa chute.
Le Nauire comblé de morts & de mourants,
Battu des jauelots qui luy perçent les flancs,
D'vn & d'autre côté s'entr'ouure & ſe creuaſſe,
S'eugloutit ſous le poids, & met l'onde en ſa place,
Et la vague qui ſemble auec luy s'abyſmer,
S'enfonce en tournoyant juſqu'au ſein de la mer,
Tant que des flots voiſins le tribut neceſſaire
Par vn concours fidelle applaniſſe leur Mere.
Ainſi de ce Guerrier les penibles trauaux
Eſtaloient aux humains des miracles nouueaux,
Quand les ongles perçans d'vne griffe acerée,
D'vne atteinte trop vague & trop peu meſurée,
Cherchãt d'vn vaiſſeau Grec ou les bords ou les maſts,
Rencontrent ſeulement les flancs de Lycidas.
A ce fer deuorant ſa troupe le diſpute,
Le retient par les pieds & retarde ſa chute,
Mais leur cruel ſecours & leur dure pitié
Déchire affreuſement ſon corps par la moitié.
Le ſang à ce grand coup, dont la Parque s'effraye
Ne ſort pas lentement comme il ſort d'vne playe,
Et ſon feu l'agitant dans ſes canaux briſez
Le verſe à gros boüillons ſur les flots oppoſez.
Les flots dans ſes vaiſſeaux portant vne autre ſource,
De ſes eſprits errants interrompent la courſe,
Et leur irruption repouſſe vers le cœur
Vn reſte languiſſant & d'ame & de chaleur.

De ce tronc déchiré la plus baſſe partie
Exhale en vn moment ſa vigueur & ſa vie,
Mais celle où les eſprits ont vn braſier plus fort,
Se diſpute long-temps aux aſſauts de la mort.
Apres que de ſon ſang elle eſt preſque épuiſée,
Son ame tient encore à ſa chaiſne briſée,
Se refuſe à la Parque, & par de vains combats
Fait viure ſa douleur & languir ſon trépas.
Lors que d'vne Fregate ardemment aſſaillie,
Contre ce rude choc la troupe ſe rallie,
Qu'elle accourt à la foule & charge trop les bords,
Qui ſeuls des ennemis ſoûtiennent les efforts:
Des deux flancs agitez d'vne façon diuerſe,
L'vn s'enfonce dans l'onde & l'autre ſe renuerſe;
Les Soldats enfermez ne peuuent de leurs bras
Luter contre la vague & contre le trépas,
Et periſſant captifs dans cette mer captiue, (ue.
Leur mort en eſt plus promte & leur peine eſt plus vi-
L'vn d'entr'eux ſeulement cherchant deſſous les eaux
Vne route inconnuë, & des chemins nouueaux,
Rapportoit ſur les flots encore aſſez de vie
Pour vaincre les perils qui l'auoient pourſuiuie,
Quand deux vaiſſeaux cruels à de ſi beaux efforts,
Dans leur choc reciproque ont rencontré ſon corps.
Mais bien qu'il ſoit en bute à deux aſſauts contraires,
Il ne rompt pas la force ou le coup des Galeres,
Et l'vn & l'autre bec trop forts & trop perçans
Se portent leur atteinte au trauers de ſes flancs,
Luy font vomir le ſang auecque les entrailles,
Et d'vn bruit éclatant ornent ſes funerailles,
Puis la vague s'en jouë, & de ſes flancs briſez
Elle fait vn paſſage à ſes flots oppoſez.
On voit en meſme temps les reſtes d'vn naufrage
Demander ardemment leur vie à leur courage,

Briſer la vague émeuë & rompre ſes efforts,
Et d'vn vaiſſeau connu chercher enfin les bords ;
Mais ils flatent leurs maux d'vne attente legere,
Leurs mains en s'accrochant font pancher la Galere,
Et les voyant trancher par des coups inhumains,
Ils cedent à leur poids & tombent de leurs mains,
De leurs fiers Citoyens ils deteſtent la rage,
Et retournent dans l'onde acheuer leur naufrage.
Déja la violence & l'ardeur des combats
Ayant de tous leurs traits épuiſé les Soldats,
Chacun ſe promettant le ſuccez des alarmes,
Commande à ſon couroux de luy trouuer des armes ;
C'eſt alors que des cœurs le trouble induſtrieux
Sans fléches & ſans traits deuient plus furieux :
L'vn tâche à reparer ſes armes épuiſées
Par des maſts éclatez & des pouppes briſées,
L'autre des auirons faiſant des jauelots,
Met ſa Nef & ſa vie à la mercy des flots :
L'vn malgré les Rameurs & leurs pleintes fidelles,
De leurs bancs arrachez fait des armes nouuelles,
Et l'autre pour ſuffire à ſes projets ſanglants,
Briſe de ſon vaiſſeau le tillac ou les flancs.
Dans les troncs étendus les fléches ramaſſées
Retournent contre ceux qui les auoient pouſſées,
Les autres s'arrachans le jauelot du ſein,
Contre leurs aſſaſſins le lançent d'vne main,
Et tant que leur vengeance ais adoucy leurs peines,
L'autre arrête le ſang & l'ame dans leurs veines.
Mais de tant d'inſtrumens de carnage & d'horreur,
Qui ſément ſur les eaux la mort ou la terreur,
Rien n'a dans tous les cœurs verſé plus d'amertume,
Qu'vn orage enflamé de ſouffre & de bitume ;
La poix qui des vaiſſeaux a reuétu les flancs,
Offre vne prompte amorce à ces brandons volans,

Et l'on voit auſſi-toſt les planches deuorées
Du feu contagieux des torches enſouffrées.
Les vns creuant leurs Nefs ſollicitent la mer
Ou d'éteindre la flame ou de les abyſmer,
Les autres embraſſant de planches mal éteintes
Reculent leur trépas & prolongent leurs craintes;
Entre tant de perils ils penſent faire aſſez,
D'échaper aux premiers dont ils ſont menaçez,
Et bien qu'aucun ſuccez à leurs vœux ne réponde,
On affronte les feux pour s'affranchir de l'onde,
On ſe plonge dans l'onde en ſe ſauuant des feux,
Et le mal qu'on éprouue eſt le plus rigoureux.
Rien ne peut toutesfois abatre le courage,
Et la vertu jouït meſme de ſon naufrage.
Les vns deſſous les flots preſts d'eſtre enſeuelis,
Armẽt leurs compagnons des traits qu'ils ont cueillis,
Les autres réueillant leurs vengeances laſſées,
Tâchent d'vſer encor des fléches ramaſſées,
Et pluſieurs ſous les eaux traiſnant vn ennemy,
Ne ſentent leur diſgrace ou leur mort qu'à demy,
Tant ces cœurs indomptez où préſide la gloire,
Et foibles & vaincus deſirent la victoire,
Tant en perdant la vie en ces rudes combats
Chacun craint ſeulement de perdre ſon trépas.
Vn jeune Grec inſtruit à nager ſous les ondes,
A chercher leur butin dans leurs caues profondes,
Sans ſuſpendre iamais ſous ce fier élement
La liberté des yeux ou du raiſonnement,
Ce Grec joignant la force auecque l'induſtrie
Sur vn foible Romain ſe lançe de furie,
L'entraiſne ſous les flots, & ne le quitte pas
Qu'il ne luy face boire & l'onde & le trépas:
Mais remontant ſur l'eau d'vne courſe legere
Il heurte de la teſte au fond d'vne Galere,

Et ſa vigueur laſſée en efforts ſuperflus,
Il rentre au ſein de l'onde & ne retourne plus.
Lygdame cependant, cet homme incomparable,
A lancer de la Fonde vn plomb inéuitable,
Et de qui le bras juſte autant que furieux
Frappoit toûjours au but qu'auoient marqué ſes yeux:
Ce robuſte vaillant, d'vne bale inhumaine,
Rompt l'vne & l'autre tẽple au malheureux Tirrhene,
Et ce plomb luy briſant les nerfs en vn moment,
Sur ſes yeux étonnez répand l'aueuglement:
Ce Romain alarmé de ſa triſte auanture,
Admire l'épaiſſeur de cette nuit obſcure,
Il croit que ce grand coup a terminé ſon ſort,
Et ces ombres pour luy ſont celles de la mort.
Mais enfin retrouuant de ſa vigueur premiere
Aſſez pour ſeconder ſon ame grande & fiere,
Donne, donne, dit-il, à vanger ta douleur
Ce qui te reſte encor de vie & de chaleur,
Mourant tu peux encor ſuffire à ton enuie,
Tu peux eſtre bleſſé comme vn corps plein de vie,
T'expoſer pour les Tiens aux perils les plus grands,
Et retenir les traits qui cherchent les viuans.
Ses Romains attendris du coup qui l'aſſaſſine,
Changent comme il luy plaiſt ce cadavre en machine,
Le tournent du côté que luy vient le trépas,
Et laiſſent aux Deſtins à conduire ſon bras.
Mais helas! les Deſtins ſtupides au reproche
N'adreſſent que trop bien les pointes qu'il décoche:
Argus de race illuſtre & d'vn ſang vertueux,
Reçoit de tous ces traits le plus impetueux,
Et ſa chute enfonçant le fer dans ſes entrailles,
Il hâte innocemment ſes triſtes funerailles.
Son Pere infortuné qui dans ſes jeunes ans
Obſcurciſſoit l'éclat des Chefs les plus vaillans,

Et qui deuenu vieux ſans deuenir timide
Seruoit encore aux Siens & d'exemple & de guide.
Ce Vieillard malheureux aſſis ſur vn des bords
Void ſon Fils abatu ſous de cruels efforts,
Et venant de plus prés inſtruire ſa triſteſſe,
Souuent parmy les bancs il tombe de foibleſſe;
Mais enfin il ſe traiſne au gré de ſa douleur,
Et ne trouue en ſon Fils qu'vn reſte de chaleur.
Alors loin d'accuſer ou les Dieux ou les Armes,
D'arracher ſes cheueux ou de verſer des larmes,
Ses eſprits étonnez, ſon corps ſans mouuement
De ſon trouble mortel ſont le ſeul truchement;
Ses yeux ſentent leur force & le iour diſparoiſtre,
Et regardant ſon Fils ceſſent de le connoiſtre.
Argus qui voit le Pere & le Fils aux abois
Sent redoubler ſa peine & meurt plus d'vne fois,
Pour charmer les douleurs de cette ame alarmée
Sa langue cherche en vain ſa voix accoûtumée;
Son cœur ſuffit à peine à de foibles ſoûpirs,
Et ſes yeux ſeulement expliquent ſes deſirs,
Il tourne vn peu la veue, & d'vn regard qui touche
Il demande à ſon Pere & les bras & la bouche,
Et qu'en ces durs momens d'vn zele officieux
Il recueille ſon ame & luy ferme les yeux.
Mais lors qu'en ce Vieillard l'excez de la triſteſſe
Eut recueillé les ſens & vaincu la foibleſſe:
Ne perdons point, dit-il, ces momens precieux
Qu'offre à mon deſeſpoir la cruauté des Dieux,
Perçons ce foible ſein, rauiſſons à leur haine
Le barbare plaiſir qu'elle trouue en ma peine,
Et toy ſouffre, mon Fils, que mes reſſentimens
Te volent mes baiſers & mes embraſſemens:
Tu reſpires encore,, & tu peux me ſuruiure,
Ce fer va m'épargner la honte de te ſuyure,

Et ma mort rétablit par des coups redoublez
L'ordre de la Nature & ſes droits violez.
Donc ſa lame enfoncée & ſa poictrine ouuerte
Il ſe lance dans l'eau pour aſſurer ſa perte,
Et voulant de ſon Fils deuancer le trépas
Il a peur qu'vne mort ne luy ſuffiſe pas.
Apres tant de hauts faits qu'inſpire la vengeance,
Le Deſtin des Romains couronne leur vaillance,
Les Grecs ſont en deſordre, & de tous leurs vaiſſeaux
La plus grande partie a coulé ſous les eaux ;
Quelques-vns dãs leur crainte & dans leur fuite prõte
Rencontrent à la fois leur ſalut & leur honte ;
Les autres éprouuant de plus nobles rigueurs,
Ont changé de Pilote, & portent les Vainqueurs.
Qu'elle eſt parmy les Grecs l'abatement des Peres,
Quel eſt le deſeſpoir des Femmes & des Meres,
Pluſieurs croyant tenir vn Fils dedans leur ſein,
N'y trouuent à la fin qu'vn cadavre Romain ;
Les rigueurs de la Parque & celles du naufrage
Ont ſi fort alteré tous les traits du viſage,
Que le bûcher dreſſé, les flambeaux allumez,
Pour payer à la mort ſes droits accoûtumez,
Les Amis inuitez aux pleintes ordinaires,
Vn Fils eſt diſputé ſouuent entre deux Peres,
Et que l'on voit ſouuent deux Femmes en courroux
Aux yeux de leurs Parens diſputer vn Eſpoux.
C'eſt ainſi que ſur l'onde en ce iour plein de gloire,
Brute acquiert à Ceſar la premiere victoire,
Pendant qu'vn autre Brute en vn Cãp moins heureux
Trame d'autres deſſeins & conçoit d'autres vœux.

FIN DV TROISIESME LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE QVATRIESME.

CEsar en meſme temps porte aux bouts de la Terre
L'orgueil de ſes projets & l'effroy de la Guerre,
Auecque peu de ſang il fait de hauts progrez,
Qui mettent les Deſtins dans ſes grands intereſts.
Au Camp des Ennemis deux Chefs pleins de vaillance
Soûtenoient tour à tour vne égale puiſſance;
Petreïus partageoit auec Afranius
Le ſoin des Legions & les droits abſolus,

Et dans ces deux Riuaux la conduite eſt ſi ſage,
Qu'vne étroite vnion ſubſiſte en ce partage:
On voit ſous leurs drapeaux à l'enuy ſe ranger
L'Aſtur infatigable & le Vecton leger,
On voit s'armer pour eux de zele & de colere
Ceux qu'autrefois le Celte a donnez à l'Ibere.
Aux bords du Sicoris s'éleue vn petit Mont
En mille fruits diuers également fecond,
Où les murs d'Ilerda de ciment & de brique
Gardent les Monumens de leur ſtructure antique.
Les troupes de Pompée auprés de ces beaux lieux
Choiſiſſent pour leur poſte vn rocher ſpacieux.
Le Camp de ſon Riual occupe vne éminence
Et d'égale étenduë & d'égale deffence,
Et l'eau qui lentement ſerpente dans le roc,
Diuiſe les deux Camps, & retarde le choc;
De là va s'étendant vne fertile plaine,
Où ſoudain l'œil s'égare & ſe retrouue à peine,
Le Cingue impetueux en borne les ſillons,
Et va chercher l'Ibere au trauers des Vallons.
Le premier iour eſt calme & fournit ſa carriere
Sans qu'aucun trait d'horreur offuſque ſa lumiere,
Elle voit ſeulement briller de toutes parts
De ſemblables drapeaux & de ſemblables dards.
C'eſt alors qu'aux regrets tous les cœurs s'abãdõnent,
Leur eſprit ſe confond, leurs projets les étonnent,
Auant cette entreueuë ils n'apperçeuoient pas
Toute la cruauté qu'on demande à leurs bras,
Et celle qu'à leurs Chefs ils ont oſé promettre
Leur deuient plus énorme au point de la commettre;
Mais malgré la Nature & ſes juſtes efforts
Ils ne donnent qu'vn iour à de ſi beaux remors,
Ils ne donnent qu'vn iour au reſpect legitime
Du deuoir qu'on trahit & des loix qu'on opprime.

A peine la lumiere eut fait place à la nuit,
Que Ceſar ſe retranche & ſans pompe & ſans bruit,
Pendant que hors du Camp des troupes auancées
Sous vn autre maintien feignent d'autres penſées;
Puis aux premiers rayons du Soleil renaiſſant
Ce Guerrier toûjours prompt & toûjours agiſſant
Tâche de ſe poſter ſur vn côtau fertile
Qui ſepare le Camp des rempars de la Ville.
Mais les Afraniens s'oppoſant à ſes vœux
Occupent les premiers ce poſte auantageux;
Vn ſenſible regret qu'vn autre les excite,
Qu'il inſtruiſe leur zele, ou qu'il le ſollicite,
R'allume dans leur ame vne noble chaleur,
Et tâche à faire en eux ce que fait la valeur.
On voit en meſme temps les Cohortes trompées
Grauir auec ardeur ſur des roches coupées,
Accrocher les cailloux, accrocher les halliers,
Se ſoûtenir l'vn l'autre auecque leurs boucliers,
Et ne mettre les dards ou l'épée en vſage,
Qu'à raſſurer leurs pas, ou s'ouurir le paſſage.
Ceſar voyant enfin ſes guerriers en danger
Eſſuyer mille aſſauts qu'ils ne ſçauroient vanger,
Par vn ordre ſoudain commande à ſes Gendarmes
Qu'au Camp des Ennemis ils portent les alarmes,
Et qu'ayant diuerty leurs plus fermes ſoûtiens,
Ils aſſurent ce poſte ou la retraite aux Siens.
Ainſi bien qu'agité d'vne douleur ſenſible,
Le Soldat abandonne vn deſſein impoſſible,
Le Vainqueur s'intimide au lieu de les charger,
Et du danger du Camp fait ſon propre danger.
Le fer juſqu'à ce iour & le Dieu de la guerre
Ont reglé les ſuccez ſur l'onde & ſur la terre,
Mais l'Air d'intelligence auecque les Deſtins
Semble tramer comme eux la perte des Latins.

O Ciel, quand les Mortels ont lassé ta clemence,
Fais toûjours de la sorte éclater ta vengeance,
Et commets à la Foudre, ou bien aux Elemens,
Les ordres de ta haine & de nos châtimens;
De ta juste fureur la coupable victime
Doit-elle en t'appaisant cõmettre vn nouueau crime,
Et nous faut-il enfin assouuir ton couroux
Par les mesmes forfaits qui l'arment contre nous?
Du vent & de l'Hyuer la rigueur inconnuë
Glaçoit depuis long-temps la vapeur dans la nuë,
Endurcissoit la pluye, épaississoit les airs,
Et couuroit les sillons de ses frimats diuers;
Mais le Démon du iour ayant fait son entrée
Au Palais éclatant de la Toison dorée,
Et son Char lumineux au milieu de son cours
Reprenant sur les nuits pour alonger les iours,
Les humides chaleurs succedent à la glace,
Et le vent de l'Aurore à celuy de la Thrace;
Ce Tyran orgueilleux signale son pouuoir
Des terres du matin iusqu'à celles du soir,
Et d'vn souffle rapide agitant les nuages,
Les porte auecque luy iusqu'aux derniers riuages.
Tout ce que dans l'Asie enfantent les Marais
De grossieres vapeurs & de broüillards épais,
Tout ce qu'en voit former la riue Orientale,
Ce qu'en pousse le Gange, ou que l'Inde en exhale,
Viennent auecque pompe enfler au gré du vent
Les riuieres du Soir des fleuues du Leuant.
L'Air gemit sous le faix d'vn si pesant orage,
Les bouts de l'Vniuers luy ferment le passage,
Et ces torrens volants, ces fleuues suspendus,
Par vn choc reciproque & creuez & fondus,
Sur ces tristes climats se versent de furie,
Et d'vn vaste deluge inondent l'Iberie;

La foudre en meſme temps allume ſes éclairs,
Fait trembler la Nature, & fait mugir les Airs,
Les neiges qui couuroient la cime des montagnes,
Deuiennent des torrens pour noyer les campagnes,
Et les glaces long-temps rebelles au Soleil,
Reprennent leur nature, & font vn bruit pareil.
Les Fleuues qui deuoient ſeulement à leur ſource
Ce durable tribut qui fait durer leur courſe,
Reçoiuent de leurs bords de plus larges preſens,
Que leur canal trop plein ne garde pas long-temps;
Bien-toſt auec éclat ils rendent ces orages,
L'onde hors de ſon lit fait marcher ſes riuages,
Et confond alentour & ſentiers & ſillons,
Boccages & vergers, campagnes & vallons.
Le Peuple ne voit pas quel conſeil il doit prendre,
S'il doit chercher la mort, ou bien s'il doit l'attendre,
Si gagner les côtaux à force de nager,
Et par le danger meſme éuiter le danger:
Ou s'il doit conſtamment & d'vn ferme courage
Voir au gré des Deſtins croiſtre ou baiſſer l'orage.
Les Troupes de Ceſar à ces débordemens
Pâliſſent de frayeur dans leurs retranchemens,
Et malgré leur fierté cette promte ruine
En comblant le foſſé les rend à leur colline;
Mais leur peril ſe change & n'eſt pas acheué,
La faim les inueſtit en ce Poſte éleué,
Et les riches conuois que donnoit la campagne,
N'oſent trauerſer l'onde & chercher la montagne.
Là ſans profuſion la pluſpart des Soldats
De toute leur fortune achetent vn repas,
Et l'amorce du gain ſçait ſi bien les ſurprendre
Qu'elle en force beaucoup de jeûner & de vendre.
Déja la vague forte entraiſne les Bergers
Auecque leurs troupeaux & leurs toits paſſagers;

Les Fleuues élancez de leurs couches profondes
Ne reconnoiſſent plus ny leurs noms ny leurs ondes,
Et leurs flots incertains ſur la plaine épandus
Dans vn vaſte Marais ſe trouuent confondus.
O que les Cieux obſcurs & l'horreur des tenebres
Eſpargnent aux Humains de ſpectacles funebres!
Cent deſaſtres nouueaux, cent objets odieux
Se perdent dans la nuit, & pardonnent aux yeux.
Par tout on auroit veu des ames effrayées,
Des Châteaux abyſmez, & des Villes noyées.
Mais, helas! quel ſecours à ces cœurs abatus!
On entend les malheurs quand on ne les voit plus,
Et ſoit par la foibleſſe, ou ſoit par la coûtume,
Souuent moins on en voit, & plus on en préſume.
Par tout vn bruit confus de cent mourantes voix
Met des plus aſſurez la conſtance aux abois,
L'épaiſſeur de la nuit & les nuages ſombres
Redoublent la terreur en redoublant les ombres,
Et le Soleil trouuant ces remparts tenebreux,
Accuſe ſa lumiere & condamne ſes feux.
C'eſt ainſi que du iour les flames éclipſées
Entretiennent l'horreur ſous les zones glacées,
Et la terre liurée à cette obſcurité,
Sent mourir ſa vigueur & ſa fecondité.
Monarque ſouuerain dont la force inconnuë
Raſſeréne les Cieux, ou fait groſſir la nuë,
Au lieu de tout permettre à ton juſte courroux,
Fais pleuuoir ſeulement vn deluge ſur nous:
Et toy, Démon des flots, ſi la pitié te touche,
Fais-toy de l'Vniuers vne ſuperbe couche,
Pour r'allentir l'ardeur de nos emportemens,
Soûleue le plus fier de tous les élemens,
Pour arreſter le cours des trames criminelles,
Romps auecque fierté tes digues eternelles:

Ce n'eſt pas te vanger, ce n'eſt pas nous punir
Que d'arréter le crime, ou de le préuenir;
Obligeante fureur, débordemens vtiles,
S'ils rauiſſent la Terre aux diſcordes ciuiles!
Mais helas! le Deſtin trop ſeuere & trop doux
Va bien-toſt rétracter vn ſi juſte couroux,
Et les Dieux ſe parant d'vne fauſſe clemence
Meritent que Ceſar pardonne à leur vengeance.
L'orage ayant enfin laſſé tous ſes efforts,
Le iour deuient plus pur & ſes rayons plus forts,
La chaleur de ſes traits diſſipe les nuages,
Les fleuues abaiſſez effacent leurs rauages,
Découurent les côtaux, découurent les guerets,
Et laiſſent leurs poiſſons au milieu des foreſts.
Déja du Sicoris la vague moins farouche
Abandonne la plaine & rentre dans ſa couche,
Déja l'Aſtre du iour endurcit les ſillons,
Redreſſe les vergers, & ſeiche les vallons.
C'eſt alors que de ſaule & de branches dociles
Les Soldats empreſſez font des barques agiles,
Dont les flancs reuétus de bitume & de peaux
Cinglent impunément ſur la face des eaux;
Ainſi dans la Fregate on voit floter ſur l'onde
Ces Peuples que la Mer a diuiſez du Monde:
Ainſi vogue ſur l'eau l'art des Venitiens,
Quand l'Eridan ſuperbe a briſé ſes liens.
Ceſar voit à l'inſtant ſes Cohortes fideles
Franchir le Sicoris dans leurs foibles nacelles,
Pour éleuer vn Pont ſur ce fleuue mutin,
Faire choir ſous le fer & le Cheſne & le Pin,
Et leur zele boüillant ſçait ſi bien les conduire,
Que ce Pont ſemble naître & non pas ſe conſtruire.
Mais pour ne reuoir plus la licence des eaux,
De ce fleuue inſolent on fait pluſieurs ruiſſeaux,

On diuiſe le cours de ſes ondes rebelles,
On le force d'entrer en des routes nouuelles,
Et contraint d'obeïr à ces promts changemens,
Il voit punir ſes eaux de ſes débordemens.
Petreius eſt ſurpris en cette conjoncture,
Que Ceſar s'authoriſe à forcer la Nature,
Que la faueur des Dieux qui le ſert à ſon choix,
Permette aux Elemens de reſpecter ſes loix,
Et laiſſant dans ſon cœur parler ſa deffiance
De l'inſtabilité d'vn Peuple qui balance,
Il quitte d'Ilerda les ſuperbes remparts,
Il veut en d'autres lieux porter ſes étendarts;
Et s'attend de chercher iuſqu'aux bouts de la Terre
Des Peuples déuoüez au Démon de la guerre.
Ceſar qui voit leur fuite & qui ne la veut pas,
Commande aux Legions de marcher ſur leurs pas,
Et ſans chercher le Pont ou choiſir le paſſage,
De mettre l'induſtrie & la force en vſage,
De luter contre l'onde & briſer hardiment
Les flots imperieux de ce froid Element.
Cet ordre ſurprenant n'a rien qui les rebute,
A peine il eſt connu que chacun l'execute,
Et l'on tente ardemment en courant aux combats
Des hazards qu'en fuyant on ne tenteroit pas.
Soudain ſur l'autre bord ces guerriers intrepides
Remettent le harnois ſur leurs membres humides,
Et d'vn zele boüillant que rien ne fait tarir,
Rappellent la chaleur à force de courir.
Déja des Eſcadrons la courſe plus legere
Contre les derniers rangs eſſayoit leur colere,
Et l'on voit en ſuſpens ces timides Romains
S'ils choiſiront la fuite ou s'ils viendront aux mains.
Au bout d'vn vaſte champ vne étroite vallée
Voit ſous de hauts rochers ſon ombre redoublée,

Et cache ſous l'horreur de ces côtaux altiers
Des détours tortueux & de profonds ſentiers.
Si l'Ennemy fuyant ſe coule ſous les ombres
De ces noirs défilez & de ces routes ſombres,
Ceſar comprend aſſez que leur obſcurité
Luy dérobe ſa proye & trompe ſa fierté;
Donc pour ne laiſſer pas auorter ſon attente;
Sus, dit-il, compagnons, ſi la gloire vous tente,
Allez, marchez ſans ordre, & courez ardemment,
Contraignez ces fuyards de perir noblement,
Et ne les laiſſez pas dans vne fuite promte
Aſſurer leur opprobre & joüir de leur honte.
Les Siens à ce diſcours plus bruſques & plus chauds
Courent vers l'Ennemy qui gagnoit les côtaux,
Et l'vne & l'autre armée en vne meſme plaine
Campent en meſme temps & reprennent haleine.
D'vn interualle étroit les deux Camps diuiſez
Aux crimes d'vn combat ſe montrent diſpoſez,
Tant qu'arrétant les yeux ſur le party contraire,
L'vn y remarque vn Fils, l'autre y découure vn Pere,
Et qu'enfin reuenus de leurs égaremens
Ils comprennent l'horreur des ciuils mouuemens.
D'abord ſous la rigueur d'vn pouuoir tyrannique,
Par de ſimples regards la Nature s'explique,
Et n'oſant ſe ſouſtraire à ce joug odieux,
Fait parler ſeulement & le geſte & les yeux.
Mais par vn ſaint inſtinct que ſa main nous imprime,
Bien-toſt le faux deuoir fait place au legitime,
Ces guerriers attendris abandonnent les rangs,
Et dans leurs Ennemis vont chercher leurs Parens;
Le ſang deſabuſé réueille ſes tendreſſes,
L'amitié renaiſſante étalle ſes carreſſes,
En ce moment de joye on ſe croit tout permis,
Et quiconque eſt Romain cherit ſes Ennemis.

Que de cuiſants regrets, que d'amoureuſes pleintes
Portent à tous les cœurs de viſibles atteintes!
Que de profonds ſoûpirs, que de gemiſſemens
Se mêlent aux douceurs de leurs embraſſemens!
C'eſt alors que chacun reproche à ſa colere,
Non les maux qu'elle a faits, mais ceux qu'elle a pû faire,
Et repaſſant les yeux ſur ces chers Ennemis,
Ce qu'il penſoit commettre il croit l'auoir commis.
Pourquoy, lâche, pourquoy cette douleur extréme,
Pourquoy blâmer vn ſort que tu te fais toy-meſme?
Si de honteux reſpects ont ſoüillé ta valeur,
Accuſe ta baſſeſſe & non pas ton malheur.
Parce que tranſporté d'orgueil ou de furie,
Ceſar veut impoſer le joug à ſa patrie,
Faut-il donc que ta main s'offre à le couronner,
Et faut-il te trahir, parce qu'il veut regner?
Quel intereſt te porte à ce deſſein coupable?
Redoutes-tu celuy que tu fais redoutable?
Et par mille forfaits te faut-il acheter
Les fers qu'il te prépare & que tu veux porter?
Que ſes triſtes Clerons prouoquent au carnage,
Diſpenſe-toy de ſuiure ou d'appuyer ſa rage:
Qu'il face impudemment briller ſes étendarts,
Ne cherche point ta honte au milieu des hazards;
Son bras ſans tes pareils ne peut rien entreprendre,
Et s'il perd ſon armée il reconnoiſt ſon Gendre.
Douce chaîne des cœurs, digne preſent des Cieux,
Qui répands l'allegreſſe & l'amour en tous lieux,
Qui reproduits le calme au plus fort de l'orage,
Precieuſe Concorde, acheue ton ouurage,
Affermy l'vnion de ces cœurs égarez,
Qu'vn indigne reſpect a long-temps ſeparez;
Déja dans leurs eſprits la vengeance & le crime
A repris ſon horreur, & n'eſt plus legitime,

Chacun

Chacun connoiſt ſon ſang, & dans l'aueuglement
Ne trouue plus d'excuſe à ſon emportement.
Donc en cet heureux iour la paix ſembloit renaître,
On députe à Céſar, on ne veut plus de Maiſtre,
Et dans leurs Ennemis ne ſçachant que haïr
Ils ſemblent ſe reſoudre à ne plus obeïr:
Dans l'vn & l'autre Camp l'allegreſſe des troupes
Celebre des feſtins & couronne les coupes;
On couche en meſme tente, & de charmans propos
Vſurpent doucement les heures du repos.
Mais cet amour ſi tendre, & cette paix ſi promte,
Ne ſert qu'à redoubler & leur crime & leur honte;
Ils preſtent de nouueau le ſerment odieux,
D'oublier la Nature & d'offenſer les Dieux,
D'immoler le reſpect à la fureur d'vn Maiſtre,
Et d'outrager leur ſang qu'ils viennent de connoiſtre.
Si-toſt que Petreïus inſtruit de leur ſouhaits,
Sçait que chacun ſe donne à l'amour de la Paix,
Qu'aux projets d'vn Traité déja l'on ſe hazarde,
Soudain il fait marcher les troupes de ſa garde,
Il oppoſe la force à ces beaux mouuemens,
Et le fer à la main rompt leurs embraſſemens,
Il fond auec ardeur ſur ces troupes ſans armes,
Il verſe plus de ſang qu'ils n'ont verſé de larmes,
Et portant dans ſon Camp luy-meſme la terreur,
Auecque ce diſcours r'allume la fureur.

Ingrates Legions, Cohortes infidelles,
Eſt-ce ainſi qu'on trauaille à dompter les rebelles?
Que l'intereſt de Rome & de la liberté
Vous inſpire du zele & de la fermeté?
Certes ſi des Deſtins la ſeuere puiſſance
Couronne l'injuſtice & flate l'inſolence,
Si contre vous & Rome ils ſemblent conjurer,
Du moins en la ſeruant vous pouuez expirer,

Et la main qui vous liure à la force ennemie,
Trame voſtre défaite & non voſtre infamie.
Mais pendant que chacun a des traits à pouſſer,
Vne vie à commettre & du ſang à verſer,
Que les arreſts du Sort ne ſe font point connoiſtre,
Pourquoy chercher des fers & vous dõner vn Maiſtre?
Si iuſqu'au rang ſupréme il porte ſes proiets,
Du moins que ſa valeur luy face des Subjets:
Si le Ciel veut vn iour vous rendre ſes eſclaues,
Du moins ne forgez point vous meſmes vos entraues,
Et ne conſentez pas que ces durs traitemens
Vous coûtent de la honte & des abaiſſemens.
Vos Chefs pour qui vos ſoins ménagent ſes careſſes,
Ne veulent point deuoir leur vie à vos baſſeſſes,
Ny qu'à ce faux deuoir s'étant laiſſé gagner,
A leurs hautes vertus il oſe pardonner.
L'intereſt de la vie ou celuy de ſes charmes
N'eſt pas ce qui nous mêle aux ciuiles alarmes,
On la laiſſe traîner à qui veut ſe trahir,
Et l'on donne la paix à qui peut obeïr.
Mais cette Liberté pour qui chacun ſoûpire,
C'eſt ce qui nous échauffe & ce qui nous attire,
C'eſt ce charme puiſſant qui braue les hazards,
Qui forge les épieux, & qui trempe les dards,
Qui fait voir ſur le front des plaines écumantes,
Et des Châteaux mouuans, & des Villes flotantes,
Et contre les aſſauts des Peuples reuoltez,
De murs & de remparts enferme les Citez.
Que te ſert, grand Pompée, en vn climat étrange
D'armer pour ta querelle & l'Euphrate & le Gange,
D'intereſſer la Terre & tous ſes Potentats
A groſſir ton armée & ſeconder ton bras?
Quite cet appareil dont l'Vniuers s'étonne,
On te promet la vie, & Ceſar te pardonne.

O zele punissable ! ô seruice odieux,
Que Rome desauouë & qui trompe ses Dieux !
Reprenez, compagnons, vne plus noble enuie,
N'immolez point la gloire aux appas de la vie,
Songez, songez plûtost, que vous estes Romains,
Et que Rome a remis son Sort entre vos mains.
A ce pressant discours la chaleur se r'anime,
Et l'amour de la Paix cede à l'amour du crime;
C'est ainsi qu'vn Lyon dans la captiuité
Rend sa fierté docile & perd sa cruauté,
Dépoüille cette ardeur si farouche & si promte,
Et s'accoustume à voir le Maistre qui le dompte.
Mais si d'vn sang tout chaud les appas desirez
Abreuuent vne fois ses poulmons alterez,
Sa fureur éueillée & sa rage auertie
R'allume cette ardeur qui sembloit amortie.
L'alarme est dans le Camp, chacun tâche à percer
Ceux qu'il viét de connoistre & qu'il viét d'embrasser,
D'abord qu'on les engage à reprendre les armes,
Ce rigoureux deuoir leur coûte quelques larmes,
Et le couroux d'abord n'adresse pas leurs coups,
Mais leurs coups adressez allument le couroux.
Leur bras auoit à peine essayé leur furie
Que chacun hait les Siens en leur ostant la vie,
Leur courage en frapant se sent plus affermy,
Et dedans vn Parent retrouue vn Ennemy.
Cruauté monstrueuse & digne du tonnerre !
La Paix fait en ce iour plus que n'a fait la Guerre,
Et la foy parmy nous a produit des horreurs
Qu'à peine auroient osé les plus noires fureurs.
Apres que de leur sang ils ont fait des victimes,
Ils craignent de cacher ou de perdre leurs crimes,
Pour vanter à leur Chef leur zele officieux
Ils viennent étaler leurs monstres à ses yeux,

Et chacun pour ſe faire vn ſort plus fauorable,
Veut paroiſtre ou plûtoſt eſtre le plus coupable.
Conſole-toy, Ceſar, tu perds en ces combats
Des amis éprouuez & de vaillans Soldats,
Mais certes en ce iour ton bon-heur ſe declare
Beaucoup mieux qu'à Marſeille ou ſur les eaux du (Phare,
Le Ciel en t'expoſant à ce foible reuers -
Te ſert mieux que Pharſale en domptant l'Vniuers,
Tes crimes ſont voilez, & ta honte cachée,
Tu trouues la juſtice & ne l'as point cherchée,
Et ce meurtre honteux, ces attentats nouueaux
Ont forcé l'innocence à ſuyure tes drapeaux.
Apres les noirs progrez d'vne action ſi noire,
Petreïus étonné ſe reproche ſa gloire,
Il croit en s'éloignant de ces funeſtes lieux
Se cacher à ſoy-meſme ou ſe cacher aux Dieux,
Et loin de concerter de nouuelles batailles,
Il penſe d'Ilerda regagner les murailles.
Mais Iule détachant des Eſcadrons nombreux
Enferme l'Ennemy dans des côtaux affreux,
Et d'vn large foſſé leur coupant le paſſage,
Leur défend d'appaiſer la ſoif qui les outrage,
Ou que de leur tranchée vn ſpacieux détour
Embraſſe en ſe courbant les ſources d'alentour.
Donc voyant le peril qui menace leur vie,
Ils changent à l'inſtant l'épouuante en furie,
Le deſſein de la fuite en vn deſſein plus haut,
Et les ſouhaits de viure aux projets d'vn aſſaut.
Vn noble deſeſpoir échauffant leur courage
Ils veulent ou perir ou ſe faire vn paſſage,
Et s'ils perdent la vie en ce penible effort,
Chacun prétend au moins ne perdre pas ſa mort.
Ceſar réſout bien-toſt quel conſeil il doit ſuyure,
Il croit les punir mieux en les forçant de viure,

Et mettre leur ſupplice au deſſus du trépas,
S'ils cherchent leur défaite & ne l'obtiennent pas,
Laiſſez, laiſſez, dit-il, cette chaleur extréme
Se conſumer en vain, & mourir de ſoy-meſme,
Laiſſez éuanouïr ces aueugles tranſports,
Sans que la reſiſtence irrite leurs efforts;
Souuent le deſeſpoir fait plus que la vaillance,
Qui prouoque la mort ne meurt pas ſans vengeance,
Gardez tout voſtre ſang à de plus beaux hazards,
Et parez ſeulement ſans renuoyer les dards.
Ces cœur dans le deſordre où leur peine les jette,
N'aſpirent qu'à tramer & vendre leur défaite,
Mais ſans trouuer icy, ny donner le trépas,
Qu'ils acheuent leur perte & ne la vangent pas.
A ce conſtant repos qu'inſpire la prudence
L'Ennemy s'apperçoit qu'il perd ſa violence,
Et que ne voyant pas matiere à ſa valeur,
Il faut dans ſes rochers reporter ſa douleur.
C'eſt ainſi que percé d'vne pointe mortelle,
Vn Guerrier genereux prend vne ardeur nouuelle,
Et ſon ſang échauffé ſecondant mieux ſon bras,
Commande à ſon couroux de vanger ſon trépas;
Mais à ce coup fatal quelque feu qui s'allume
Du tourment qu'il éprouue & de ſon ſang qui fume,
Si la frayeur ou l'art luy rauit ſon vainqueur,
Il ſent croiſtre ſa haine & mourir ſa vigueur.
Ce Peuple infortuné qui ſe retrouue encore
Au milieu des rochers où ſon feu le deuore,
Dans le ſein de la Terre & le fond des côtaux
Cherche vn treſor plus cher que les plus chers me-
L'or des Aſſyriens & ſa ſource feconde (taux;
Les plonge moins auant dans ſa Mine profonde.
Mais helas! en ces lieux ſi reculez du iour
On ſollicite en vain les roches d'alentour,

Elles n'enfantent point ces ondes priſonnieres,
Ces fleuues enfermez ou ces ſombres riuieres
Qui roulent ſous la terre & qui portent leurs eaux
Par des chemins obſcurs & de ſecrets canaux;
D'aucun ruiſſeau naiſſant la fraîcheur deſirée
Ne promet du ſecours à leur bouche alterée,
Et dans ce noir abyſme aucune humidité
Ne vange ces Guerriers de ſon obſcurité.
Donc ce Peuple ſéduit à qui rien ne ſuccede,
Sent redoubler ſes maux en cherchant leur remede,
Et les ſueurs qu'il donne à leurs ſoulagemens
Augmentent ſes ardeurs & ſes embraſemens:
Ils retournent enfin de cette nuit épaiſſe,
Plus foibles à porter le tourment qui les preſſe,
Et loin de reparer leurs eſprits conſumez,
Chacun ſe priue encor des mets accoûtumez,
Au lieu de reſtuer ſa vigueur abatuë,
La faim ſert de remede à la ſoif qui le tuë.
Ce n'eſt pas que leur peine & leur extremité
N'éueille l'induſtrie & la ſubtilité,
On exprime le ſuc des herbes & des plantes,
On deuore ardemment ces liqueurs degoûtantes,
Et meſme en ce beſoin ils ne pardonnent pas
Au limon croupiſſant qu'ils trouuent ſous leurs pas.
Mais loin que leur tourment cede ou ſe r'allentiſſe,
Cet importun ſecours eſt vn nouueau ſupplice,
Et qui voit le remede où l'on oſe courir,
Doute ſi c'eſt pour viure, ou ſi c'eſt pour mourir.
Heureux ceux dont Iugurthe arréta la pourſuite,
Que ce lâche Ennemy terraſſa dans ſa fuite,
Et dont en corrompant l'innocence des eaux
Il termina les iours & finit les trauaux!
Mets, Ceſar, mets ta haine aux plus lâches épreuues,
Rends l'onde criminelle, empoiſonne les fleuues,

Meſle publiquement à leurs flots innocens
Le ſuc de l'Aconit & le fiel des Serpens,
Et ce Peuple trop foible à porter ſa ſouffrance
Ira boire ſa mort & ſaouler ta vengeance.
Déja dans tous les corps ces atomes viuans,
Les Eſprits deuenus plus chauds & plus mouuans
Reportent trop de braiſe au cœur qui les enuoye,
Et bien-toſt de leur Pere ils vont faire leur proye;
La langue toute ſéche & les yeux tout ardans
Expriment au dehors les flâmes du dedans,
Les poulmons alterez gâtent l'air qu'ils reſpirent,
Plus le cœur en demande & moins ils en attirent,
Et dans l'ardeur cruelle où l'on ſe voit reduit,
Chacun auidement hume l'air de la nuit.
On redemande au Ciel la pluye & les orages
Dont la fureur n'aguere étonnoit leurs courages,
Et les yeux vainement à la nuë attachez,
Ils comprennent enfin que les Dieux ſont fâchez.
Mais ce qui met le comble à leurs peines cuiſantes,
Ils ne ſont pas campez aux bords des Garamantes,
Ils n'ont pas de Syene vſurpé les ſablons,
Ou bien dans Meroé planté leurs Pauillons,
L'aſpect du Sicoris & celuy de l'Ibere,
Rend leur ſoif plus ardente & leur ſort plus ſeuere.
Les Chefs iugeant enfin qu'à combatre leurs maux
Ils perdent leur repos, & perdent leurs trauaux,
Que ce Peuple aux abois eſt inutile aux armes,
Que le ſecours des Dieux ſe refuſe à ſes larmes,
Et que nul autre eſpoir ne flate leurs ſouhaits,
Ouurent enfin leur ame aux conſeils de la paix.
Afranius vaincu par des raiſons ſi fortes,
Méne au Camp de Céſar ces mourantes Cohortes,
Et bien qu'il ſe preſente aux yeux de ſon Vainqueur,
Il marque ſur le front l'aſſurance du cœur;

Sous le port d'vn Vaincu que ſon deſtin outrage,
Il laiſſe encore voir ſon rang & ſon courage,
Et demande la vie en Guerrier aſſez fort,
Pour brauer vn refus & ſouſcrire à ſa mort.
Si ie ployois, dit-il, ſous vn lâche aduerſaire,
Ce fer teint de mon ſang euſt trompé ta colere,
Mais à ſouffrir la vie on m'a veu m'obſtiner,
Parce que ie t'ay crû digne de la donner.
Ie ne viens pas icy complaiſant ou timide
Excuſer des conſeils où la gloire préſide,
Nous auons contre toy défendu ces confins,
Nous le ferions encor s'il plaiſoit aux Deſtins.
Ce ne fut pas l'amour des ciuiles alarmes
Qui regla noſtre choix & nous mit ſous les armes,
Nous tenons vn party que nous auons tenu
Long-temps auparauant que le tien fuſt connu,
Autant que le deuoir ou le Ciel l'authoriſe
Nous gardons cette foy que nous auons promiſe;
Mais enfin las de perdre vn impuiſſant effort
A luter vainement contre l'Arreſt du Sort,
Nous laiſſons le Couchant ſoûmis à ta puiſſance,
Et nous ouurons l'Aurore à ta haute vaillance.
Ces progrez ſignalez te ſont d'autant plus beaux
Qu'ils ne t'ont point coûté de ſang ny de trauaux,
Et tes reſſentimens au milieu de ta gloire
N'ont rien à pardonner ſi ce n'eſt ta victoire.
Au reſte, grand Céſar, ſouffre que ces Soldats
Ne ſe promettent point à de nouueaux combats,
Tu ne dois pas meſler des armes condamnées
A celles que les Dieux ont déja couronnées;
Ce Peuple a conſommé pleinement ſes Deſtins,
Sa diſgrace l'acquite enuers tous les Latins;
Ces malheureux Guerriers que leur honte importune
Porteroient dans ton Camp leur mauuaiſe fortune,

Et c'eſt aſſez enfin qu'ils viuent ſous ta loy,
Sans forcer des Vaincus à vaincre auecque toy.
Il finit de la ſorte, & ce Vainqueur facile
Leur remet les trauaux de la fureur ciuile.
A peine cette Paix fut connuë aux Soldats,
Que vers l'onde prochaine ils adreſſent leurs pas,
Et ſur les bords du fleuue étendus à leur aiſe,
Ils cherchent dans les flots vn remede à leur braiſe;
Beaucoup à ce doux charme attachez ardemment,
Hument, ſans prendre haleine, vn ſi froid élement,
Et l'air ne pouuant pas ſe couler dans leurs veines,
Ils étouffent leur ame en ſoulageant leurs peines;
Les autres moins ardents boiuent plus à loiſir,
Et prolongeant leur ſoif prolongent leur plaiſir.
D'adord elle reſiſte & ſe met en deffence,
Ce qui doit l'appaiſer picque ſa violence,
Et tant que l'on s'obſtine à reprimer ſes feux,
Le combat eſt ſenſible, & le ſuccez douteux:
Enfin on voit bien-toſt cette ardeur affoiblie,
Les braſiers amortis, la force rétablie,
Et ce Peuple enchanté par ces charmes nouueaux
Admire ſa vigueur & le pouuoir des eaux.
Toy qui rends ſi ſouuent ta ſoif ingenieuſe,
Ton mal delicieux, ta faim ambitieuſe,
Apprens de la Nature à moderer tes ſoins,
Et qu'vn foible ſecours ſuffit à ſes beſoins.
Ce Peuple ne boit pas dans l'Or ou dans la Myrrhe,
Dans les coupes de Iaſpe ou celles de Porphyre,
D'vn fleuue officieux l'innocente liqueur
L'arrache à ſes tourmens & luy rend ſa vigueur.
Donc la ſoif appaiſée & les armes renduës
Dans les climats diuers ces troupes épanduës,
Loin du trouble ciuil & de ſes noirs complots
Vont porter l'innocence & chercher le repos.

Chacun conçoit alors les trauaux & les crimes,
Où le Dieu des combats expoſe ſes victimes,
La Nature aſſoupie & long-temps aux abois
Réueille ſes inſtincts & retrouue ſa voix,
Si ſtupide au milieu du ſang & des alarmes
Elle deuient ſenſible en dépoüillant les armes,
Et chacun affranchy des ciuils differens
R'appelle ſon idée & connoiſt ſes Parens.
Doux malheur, diſent-ils, heureuſe décadence,
Qui va nous épargner le meurtre & la licence!
Mais plus heureuſe encor, s'il nous eſtoit permis
De nous croire innocens en nous voyant ſoûmis.
Que prétẽdoient nos cris, que prétendoiẽt nos larmes
En demandant aux Dieux le progrez de nos armes?
O qu'ils nous puniſſoient en écoutant nos vœux,
Et qu'vn ſuccez meilleur euſt fait de malheureux!
Les Vainqueurs n'ont ſur nous qu'vn ſiniſtre auãtage,
A cent nouueaux hazards ce bon-heur les engage,
Il faut dans les progrez de leur brutalité,
A ſes premiers efforts chercher l'impunité,
Pour aſſurer d'vn Maiſtre & le ſort & la gloire,
Il faut vaincre cent fois apres cette victoire,
Parcourir l'Vniuers, forcer les Elemens,
Et le ſuyure au trauers de tant d'éuenemens,
Preſter à ſon orgueil le ſecours de leurs crimes,
Pour en eſtre à la fin eux-meſmes les victimes.
En vn Siecle d'orage, & ſi prés d'vn malheur,
Qui va du Monde entier meriter la douleur,
Heureux qui retiré dans vn coin de la terre
Pourra voir en repos & deteſter la guerre,
Conſoler vne Eſpouſe, éleuer ſes Enfans,
Et cultiuer l'eſpoir de leurs plus jeunes ans:
Ou ſi de ce bon-heur la Fortune eſt jalouſe,
Mourir entre les bras d'vn Fils ou d'vne Eſpouſe.

Ce Peuple en liberté voit les ſuccez douteux,
Sans former de ſouhaits & ſans perdre de vœux,
Dans ce calme profond où ſon deſtin le jette,
Il épargne à ſon cœur la faueur inquiete,
Et s'il connoiſt ſon Chef en l'vn des deux Riuaux,
En l'autre il voit celuy qui borne ſes trauaux.
Ceſar ne trouue pas dans toutes les contrées
Comme aux riues du Soir des Palmes préparées,
Les Dieux pour luy laiſſer mieux ſentir leur ſecours,
Oſent de ſes progrez interrompre le cours.
Prés des bords d'Illyrie où l'Adria farouche
Iuſqu'aux bords de Salone étend ſa froide couche,
Où l'Iader tout tiede au trauers des roſeaux
Roule vers les Zephirs & ſon nom & ſes eaux,
Antoine conſultant ſes chaleurs indiſcretes,
Ou ſe confiant trop aux armes des Curetes,
Se poſte dans leur Iſle au milieu de la mer,
Y tranſporte la guerre & s'y laiſſe enfermer.
Retranché dans ſon Camp, il peut dans ſa prudence,
Il peut dans ſa valeur chercher ſon aſſurance,
Mais la faim qui reduit les plus fermes remparts,
Luy porte dans ſon Fort de plus preſſants hazards;
L'imperieux beſoin que le Soldat endure,
Luy fait aux Cheuaux meſme enuier leur pâture,
A des mets inconnus former ſes appetis,
Et deuorer le foin qui croiſt dans les Patis.
Enfin leurs compagnons ſur la riue oppoſée
Leur faiſant conçeuoir vne retraite aiſée,
Ils penſent en mettant leur eſpoir ſur les flots,
Se rauir à la faim, & trouuer le repos.
Leurs Nauires n'ont pas ny la pouppe exaucée,
Ny les flancs alongez, ny la proüe auancée,
Conſtruits d'vn nouuel ordre & d'vn ſecret nouueau,
Des Eſquifs arrondis les ſoûtiennent ſur l'eau,

Ou plûtoſt alentour des cuues enchaiſnées
En défendent l'approche aux vagues mutinées,
Et la ſolidité des ſommiers trauerſants
Entretient leur aſſiete & les attache aux flancs.
Les Matelots couuerts de ces chaloupes rondes,
Briſent ſans ſe montrer la ſurface des ondes.
Ce miracle nouueau d'vn obſcur mouuement
D'abord dans tous les cœurs met de l'étonnement,
Et cette Nef qui ſemble & ſans voile & ſans rame
Fait entrer par les yeux la ſurpriſe dans l'ame,
Mais auant que d'entendre à leurs décampemens,
On obſerme la mer & tous ſes mouuemens,
Si-toſt que ſon reflus élargit ſon riuage,
On commet trois vaiſſeaux à tenter le paſſage,
Et le plus ſpacieux porte entre ſes deux flancs
Vne tour menaçante & des creneaux tremblans.
Octaue qui commande aux forces d'Illyrie,
Pour ne conſumer pas vainement leur furie,
Et pour bien ménager les faueurs du Deſtin,
Laiſſe remplir les nefs & croiſtre ſon butin,
Tant qu'enfin cette paix qu'on ſe promet ſur l'onde,
A la premiere courſe adjoûte la ſeconde.
C'eſt ainſi qu'vn chaſſeur ſous des arbres touffus
Attend à découpler que ſes rets ſoient tendus,
Ou laiſſe de ſes chiens briller parmy les terres
Ceux qui n'ont point de voix en éuentant les erres,
Qui démêlent du Cerf la piſte ſourdement,
Et qui montrent ſa couche au ſimple mouuement.
Déja l'on découuroit dans la campagne ſombre
Vn mélange confus & du iour & de l'ombre,
Et de ces deux Riuaux l'aſſemblage douteux,
N'eſtoit ny l'vn ny l'autre, & ſembloit tous les deux.
Alors ces malheureux qu'attendent leurs diſgraces,
S'embarquent à l'enuy ſur leurs peſantes maſſes,

Quittent les bords de l'Iſle, & veulent ſur les eaux
Ou ſoulager leur peine ou changer leurs trauaux.
Mais le Cilicien dans les troupes contraires
Appelle à ſon ſecours ſes fraudes ordinaires,
Tend des pieges couuerts, diſpoſe ſous les flots
Des liens inconnus à l'art des Matelots,
Et les extrémitez de ces chaiſnes cachées
Sont à de hauts rochers fortement attachées.
Deux Vaiſſeaux que la rame agite bruſquement,
Sur ces pieges ſecrets gliſſent impunément:
Mais le troiſiéme enfin plus profond & plus large
S'enfonce trop auant ſous le poids de ſa charge,
Et parmy ces cordeaux, ſes flancs embarraſſez,
Ses auirons contraints, ſes eſquifs enlaſſez,
Apres auoir en vain luté contre ſa chaiſne,
Il ſe laiſſe conduire où la force l'entraiſne.
Sur les bords d'Illyrie eſt vn antre bruyant
Sous les flancs eſcarpez d'vn rocher effrayant,
Qui toûjours va tomber, & qui toûjours ſubſiſte,
Tant à ſon propre poids ſa fermeté reſiſte.
Là des Ifs ou plûtoſt des objets de terreur
Font douter s'ils en ſont l'ornement ou l'horreur;
Sous l'abyſme profond de ces grotes ſauuages,
La mer jette ſouuent le reſte des naufrages,
Des pouppes, des timons, des membres & des corps
Que ce gouffre écumant reuomit ſur ſes bords,
Et les flots qu'il rejette auecque vehemence,
Font plus haut que Scylla tonner leur violence.
Prés de ce lieu fatal Vulteïus & les Siens
Se trouuent engagez dans ces triſtes liens;
Auſſi-toſt l'Ennemy pouſſe des cris de joye,
Abandonne ſon Poſte, accourt à cette proye,
Il arme ſur la terre, il arme ſur les eaux,
Et contre vn ſeul vaiſſeau pouſſe tous ſes vaiſſeaux;

C'eſt en vain que le Chef met le fer en vſage,
En vain il veut briſer ce funeſte cordage,
Et ne ſçachant enfin à quels Dieux recourir,
Il demande à combatre, & s'attend d'y perir.
Il oſe, il fait pourtant en vn Sort ſi contraire
Tout ce que la vertu peut oſer ou peut faire;
Au milieu des vaiſſeaux dont il eſt inueſty
Sa Galere fait ſeule & ſoûtient ſon party;
Contre tant d'Ennemis vne ſeule Cohorte
Paroiſt trop courageuſe, & paroiſt aſſez forte,
On voit des deux côtez le carnage & la mort,
Et la nuit ſeulement arrête leur effort.
Pendant l'obſcurité ce courage fidelle
Inſpire à ſes Guerriers vne chaleur nouuelle.
Sus, dit-il, conſultons de nobles mouuemens,
La liberté pour nous n'a que peu de momens
A nous faire vn deſtin qui ſoit digne d'enuie,
Donnons ce qui nous reſte & de force & de vie,
Iamais elle n'eſt courte à qui l'arreſt du Sort
Permet de ſe reſoudre & de choiſir ſa mort,
A qui peut conſtamment d'vn malheur neceſſaire
Faire à ſon grand courage vn malheur volontaire;
Que le peril nous cherche ou ne nous cherche pas,
On acquiert meſme gloire à hâter ſon trépas;
Trancher peu de momens, trancher beaucoup d'an-(nées,
C'eſt dans le meſme honneur finir ſes deſtinées,
Et la rigueur peut bien nous forcer de mourir,
Mais elle ne peut pas nous forcer d'y courir.
Sus donc, executons ce que l'honneur commande,
Donnons tout nôtre ſang auant qu'on le demande,
Laiſſons vn grand exemple à la poſterité,
De courage, de zele & de fidelité.
Au lieu d'ouurir ſon ame aux tranſports de la joye,
Que l'Ennemy fremiſſe en regardant ſa proye,

Qu'il ſçache que ſa mort l'attendoit ſur les eaux,
S'il auoit dans ſes lacs trouué plus de vaiſſeaux.
Souuent dans les combats la plus haute vaillance
Succombe dans la foule, & meurt dans le ſilence,
Souuent elle rencontre en terminant ſon ſort
La peine de l'oubly dans celle de la mort.
Mais icy la valeur nous répond de la gloire,
Elle a dequoy briller dans l'ombre la plus noire;
Graces aux Immortels & graces à leurs ſoins,
Dans tous les deux partis elle aura des témoins,
De tous les deux partis ſon ardeur éclairée
Sera de tous les deux ou crainte ou reuerée,
Les vns vont s'alarmer, les autres s'attendrir,
Et peut-eſtre tous deux voudroient nous ſecourir.
Ie ſçay qu'on prétendra ſeduire nôtre enuie
En nous offrant la Paix & nous donnant la vie,
Mais ce honteux pardon qui ne nous tente pas,
Va donner ſeulement plus de prix au trépas,
Et l'on ne croira point cette ardeur de courage,
L'inſtinct du deſeſpoir ou l'effort de la rage;
Par des faits éclatans il nous faut meriter
Que Ceſar étonné ſonge à nous regreter,
Qu'à nôtre fermeté ſon eſtime réponde,
Qu'il penſe beaucoup perdre en perdant peu de mõde,
Que ce beau zele enfin dont nous ſommes pouſſez,
Efface l'auenir & les Siecles paſſez.
Déja, déja mon ame à cette noble idée
Des douceurs de la mort ſe trouue poſſedée,
Vne illuſtre fureur s'empare de mes ſens,
Et ie goûte déja le bon-heur que j'attends.
Il faut, il faut toucher à cette heure fatale,
Pour bien apperçeuoir les charmes qu'elle étale.
L'approche du trépas a des rauiſſemens
Que l'homme ne conçoit qu'en ces derniers momens,

On luy cache les biens dont la mort eſt ſuiuie,
Afin qu'il ſe conſerue & qu'il ſouffre la vie ;
Mais enfin ſa raiſon commence à l'éclairer
Quand la Parque ſe montre & qu'il faut expirer.
A ces mots pleins de feu cette ardente Ieuneſſe
Au milieu du peril retrouue l'allegreſſe,
Et ceux qui redoutoient la naiſſance du iour,
Importunent les Dieux de hâter ſon retour.
Sa Riuale ou plûtoſt ſon obſcure aduerſaire
Ne regnoit pas alors long-temps ſur l'Hemiſphere,
Et le Soleil déja dans le Ciel des Beſſons
N'échauffoit pas long-temps l'Element des Poiſſons;
Bien-toſt aux yeux de tous ſes flames lumineuſes
Montrent les Iſtriens ſur des roches affreuſes,
Bien-toſt elles font voir ſur la face des eaux
Le Peuple de Libourne & beaucoup de vaiſſeaux.
D'abord on veut tenter la Paix & l'Alliance,
On veut des Aſſiegez corrompre l'aſſurance,
Et par le doux eſpoir d'vn fauorable Sort
Leur faire aimer la vie en retardant leur mort :
Mais à ces cœurs pouſſez d'vne vertu farouche,
Il n'eſt rien qui les flate, il n'eſt rien qui les touche.
Ils regardent la vie & ſes plus doux appas
Comme vn bien qui déja ne les regarde pas.
Donc auecque dédain ces offres rejettées,
On voit d'vn beau couroux ces ames tranſportées,
Ioindre la reſiſtance au deſſein de mourir,
Et vanger leur trépas auant que d'y courir,
Soûtenir mille aſſauts, ſignaler leur défenſe,
Et de mille aſſaillants laſſer la violence.
Mais apres ces efforts le Chef ne conſent pas
Qu'aux traits des Ennemis ils doiuent leur trépas ;
A ſe preſter leurs mains il inſtruit leur furie,
Et prouoque leur fer à luy trancher la vie.

Qui d'entre vous, dit-il, prompt à me ſecourir,
En me donnant la mort montre qu'il veut mourir?
Qui du coup glorieux d'vne pointe fidelle
Oſe m'ouurir le ſein & me prouuer ſon zele?
A ces mots étonnants, percé de pluſieurs coups,
Il voit ſes aſſaſſins, & les carreſſe tous,
Bien qu'il ſoit aux abois, vne promte vengeance
Prouue ſa gratitude & ſa reconnoiſſance,
Et contre les premiers déchargeant ſon effort,
Il penſe mourir quite & payer bien ſa mort.
A l'exemple du Chef les Soldats s'entr'exhortent,
Ils ſouffrẽt ſans gemir les coups qu'ils s'entreportent,
Et dans vn ſeul party ces cruels Genereux
Font voir ce que la guerre a de plus rigoureux.
Ainſi que de Cadmus la Semence charmée
Fiſt ſortir de la terre vne moiſſon armée,
Et de Freres mutins naiſtre vn Camp menaçant
Qui ſe défit ſoy-meſme, & mourut en naiſſant.
Du Dragon terraſſé les dents empoiſonnées
Enfanterent ſoudain des troupes acharnées,
Et Medée à l'aſpect de ces fiers bataillons
Se vit craindre ſon charme & le fruit des ſillons.
Ainſi dans cette Nef où fume le carnage,
Ces farouches Vaillans acharnent leur courage,
Ils portent de concert & reçoiuent la mort,
Et mourir eſt pour eux le plus facile effort;
En maſſacrant vn Fils, en égorgeant vn Pere
La pitié ſemble encore échauffer leur colere,
Et tout ce que le ſang exige de leurs bras
C'eſt qu'vn coup ſeulement acheue le trépas.
Dans leurs derniers abois leur ame grande & fiere,
D'vn regard dédaigneux contemple la lumiere,
Eſtale aux yeux de tous ſon illuſtre malheur,
Et ſent auec plaiſir l'effort de ſa douleur.

Cette Diuinité de langues & d'oreilles
N'a iamais publié des fermetez pareilles,
Parmy toûs les climats elle en va diſcourir,
Et cette illuſtre mort ne peut iamais mourir.
Mais malgré ſon éclat les Nations timides
Qui n'ont point la vertu ny la gloire pour guides,
N'oſeront auoüer que pour ne ſeruir pas,
C'eſt vn facile effort de courir au trépas.
Ceux à qui trop de pente aux douceurs de la vie,
Défend de conçeuoir vne plus noble enuie,
Ignorent que le fer ſeruoit à nos ayeux
A perdre les Tyrans, ou mourir glorieux.
Plûſt aux Dieux immortels, & plûſt aux deſtinées
Que la Parque oubliaſt les ames étonnées,
Qu'elle ne cherchaſt point qui n'oſe la chercher,
Et que la vertu ſeule euſt droit de l'approcher.
Le Deſtin de Ceſar ſur les ſables d'Afrique
N'eſt pas moins rigoureux qu'au Golfe Adriatique.
Curion s'éloignant des bords Siciliens,
Paſſe legerement iuſqu'aux bords Lybiens,
D'abord il moüille l'anchre auprés de ce riuage,
Qui regarde Clupée & qui touche à Carthage,
Et de là va ſoudain planter ſes Pauillons
Où Bagrada ſerpente au milieu des ſablons.
Puis marchant au trauers des grotes eſcarpées,
Des côtaux raboteux & des roches coupées,
Il trouue ſur ſa route vn lieu plein de terreur,
Qui conſerue d'Anthée & le nom & l'horreur,
Et brûlant d'en ſçauoir la naiſſance & la vie,
Il en fait diſcourir vn Vieillard de Lybie.
La Terre ayant, dit-il, enfanté les Titans,
N'auoit pas épuiſé la vigueur de ſes flancs,
L'énorme accouchement qu'a veu cette contrée,
Porta ſon nom plus haut qu'Eurite ou Briarée,

Et reſeruer Anthée à ces funeſtes lieux, (Dieux.
Ce fut aux Champs de Phlegre épargner tous les
Ce monſtre reparoit ſa force redoutable,
En touchant à ſa Mere & couchant ſur le ſable,
Et la Terre inſpiroit à ſes membres tout nuds
Vne vigueur nouuelle & des feux inconnus.
Inſtruit à terraſſer les beſtes les plus fieres,
Souuent il les forçoit iuſque dans leurs tanieres.
Au lieu de ſe coucher ſur vn lit de rameaux,
Dans la peau des Lyons ou celle des Chameaux,
Dormant dans la pouſſiere, & ſe roulant ſur l'herbe,
Il ſe leuoit toûjours plus fort & plus ſuperbe.
Ces rochers diffamez, ces antres tenebreux
Furent l'affreux Palais de ce Monarque affreux;
Des Peuples d'alentour le ſang & le carnage
Aſſouuiſſoient à peine & ſa faim & ſa rage:
Les Hommes égorgez eſtoient ſes plus doux mets,
Et ce Roy monſtrueux deuoroit ſes ſubjets.
Mais enfin ce Vainqueur plus craint que le tonnerre,
Dont le bras étouffoit les monſtres de la terre,
Alcide, qui cherchoit la gloire & le danger,
Sçeut les crimes d'Anthée, & voulut nous vanger.
Ces deux fiers Aſſaillants ſe voyant en preſence,
Se menaçent des yeux & de la contenance,
Et ſe lançant tous deux des regards violens,
Auant que de ſe joindre ils s'admirent long-temps.
L'vn dépoüille la peau du Lyon Cleonique,
L'autre d'vn moins affreux que vit naiſtre l'Afrique:
L'vn comme aux jeux de Piſe excite ſa vigueur
En s'abreuuant les nerfs d'vne épaiſſe liqueur,
L'autre pour tout ſecours à ſa force premiere,
Se couure ſalement de ſable & de pouſſiere;
Puis ſoudain la colere & l'éclair dans les yeux,
Ils fondent l'vn ſur l'autre en Taureaux furieux;

Leurs bras entrelaſſez, l'vn & l'autre veut faire
Sous les premiers aſſauts ployer ſon aduerſaire:
Mais chacun inuincible à l'effort ennemy,
Se tient la teſte droite & le corps affermy;
L'vn & l'autre eſt confus de cette reſiſtance,
Et de voir ſon pareil il s'étonne & s'offenſe.
Alcide ſe ménage, & ne veut pas d'abord
Laiſſer à ſon [illegible]and cœur pouſſer tout ſon effort,
Il fatigue à loiſir ce Geant qui s'empreſſe,
Qui ſans ordre & ſans choix ſe tourmente ſans ceſſe,
Il tâche à l'épuiſer d'eſprits & de chaleur,
Il le fait écumer & changer de couleur,
Il luy trompe les yeux & trouble la penſée,
Il luy met ſur le front vne ſueur glacée:
Le pied contre le pied, le bras contre le bras,
Il tente ſa défaite & ne l'acheue pas,
Il luy porte à tous coups des atteintes certaines
Du bras dans la poitrine, & du pied dans les aînes,
En d'inuincibles nœuds il transforme ſes mains,
Il luy preſſe la gorge, il luy preſſe les reins,
Tant que cet Aſſaillant qui ſembloit indomtable
Se voit tout de ſon long étendu ſur le ſable.
La Mere intereſſée à la honte du Fils
Luy repare ſoudain ſes membres déconfits,
Luy rendurcit les nerfs à de nouuelles peines,
Et luy remet du ſang & du feu dans les veines.
Si-toſt qu'il eut ſenty renaiſtre ſa vigueur,
Son courroux le dérobe aux mains de ſon Vainqueur.
Ainſi l'vn reuétu des forces de ſa Mere,
L'autre fort de ſoy-meſme & fort de ſa colere,
Ils rentrent au combat, & retrouuent en eux
Dequoy le rendre encore & penible & douteux.
Alcide eſt indigné de cette force extrême,
Qui ſemble en s'épuiſant renaiſtre de ſoy-meſme,

L'Hydre qui luy fit voir ſes dragons reparez,
Fut vn moindre prodige à ſes yeux aſſurez,
Et ce Serpent fecond de ſa propre défaite
Ne fiſt pas la ſurpriſe où ce Monſtre le jette.
Iamais à ſa Marâtre il ne fut plus permis
De flater ſa vengeance & le croire ſoûmis:
Ce front qui pût ſuffire à porter ſes deſaſtres,
A laſſer les Deſtins, à ſoûtenir les Altres,
En ces nouueaux hazards détrempé de ſueurs,
Semble ſe préſager ſa honte & ſes malheurs.
Toutesfois ce Vainqueur que la peine encourage,
A ce nouuel Anthée inſulte dauantage;
Luy pour ne mettre plus ſa défenſe aux abois,
Préuient ſon infortune, & tombe de ſon choix;
Couché ſur la pouſſiere il ſent dedans ſon ame
Couler ce que la Terre a d'eſprits & de flame,
Et retrouuant enfin ſon corps tout affermy,
Il oppoſe à ce Grec vn plus fort Ennemy.
Mais ce ſage Vaillant éuente l'artifice
Qui rend à ſon Riual vn ſi preſent office,
Pour luy faire quiter ces ſablons reparants,
D'vne étreinte mortelle il luy ſerre les flancs,
Il le ſoûtient dans l'air où la Terre alarmée
Ne peut pas enuoyer ſa force accoûtumée,
Et le tient ſi long-temps captif entre ſes bras,
Qu'il y trouue à la fin ſa honte & ſon trépas.
Il meurt, ce redoutable, il épargne au tonnerre
Le ſoin de reprimer l'audace de la Terre,
Il meurt dans ſa furie, & ne laiſſe en ces lieux
Qu'vne indigne memoire & qu'vn nom odieux.
Mais du grand Scipion la valeur indomtée,
Donna de plus grands noms au Royaume d'Anthée,
C'eſt en ce lieu qu'il fit ſes premiers campemens,
Et de ſes hauts progrez vid les commencemens.

Curion à ces mots flate ſon eſperance
De voir dans ces rochers couronner ſa vaillance,
Comme ſi la fortune & le bon-heur des lieux
Acheuoit les ſuccez ou corrompoit les Dieux.
Dans vn Camp fortuné ſes Cohortes joyeuſes
Poſent aueuglement des Aigles malheureuſes,
Et rauiſſent bien-toſt à ces côtaux changez
Ce préſage éclatant & ces hauts préjugez.
Tout ce que dans l'Afrique auoit ſubjugué Rome,
Reconnoiſſoit alors le pouuoir d'vn ſeul Homme.
Varus y ſoûtenoit l'intereſt de l'Eſtat,
La gloire de Pompée & les droits du Senat:
Mais s'aſſurant trop peu ſur les forces Latines,
Il intereſſe encor les Nations voiſines,
Et Iuba leur Monarque en luy preſtant ſon bras
Luy preſte le ſecours de tous ſes grands Eſtats,
De ce vaſte Domaine où l'on voit reconnoiſtre
A cent Peuples diuers la puiſſance d'vn Maiſtre;
Des Colomnes d'Alcide au ſaint Temple d'Ammon,
Des champs du Garamante à ceux du Naſamon,
Dans l'eſpace infiny des brûlantes contrées
Il voit ſon nom auguſte & ſes loix reuerées.
Mais il ne donnoit pas aux troubles des Romains
De ce grand appareil les éclatans deſſeins,
Le vif reſſentiment d'vne offenſe priuée
Auoit formé ſa haine & l'auoit ſoûleuée.
Curion declaré contre toutes les loix
Auoit déja tenté de luy rauir ſes droits,
De ſouſtraire l'Afrique au pouuoir d'vn ſeul Homme
Pendant que ſous vn Maiſtre il veut aſſeruir Rome,
Et ce crime perdu, ce vain emportement
Semble aller ſur ces bords chercher ſon châtiment.
Ce Tribun indiſcret dont l'attente facile
Triomphoit de Varus en ſortant de Sicile,

Qui ſans en approcher l'auoit déja ſoûmis,
Voit trop peu de ſecours, & voit trop d'ennemis.
Deux Legions qu'il méne & dont la perfidie
Merita que Ceſar leur accordaſt la vie,
Qui dans Corfinium bleſſerent leur deuoir,
Sont toute ſa défenſe, & font tout ſon pouuoir.
Ces courages flotans, ces ames incertaines
Entre leurs nouueaux Chefs & leurs vieux Capitaines,
Se préparant à tout, ſe croyant tout permis,
Peuuent changer de Maiſtre & changer d'Ennemis;
Déja par le bruit ſeul ces troupes débauchées
Deſertent les remparts, & ſortent des tranchées;
Mais enfin Curion réueille ſa valeur,
Et leur cachant ſa crainte il diſſipe la leur.
Quiconque oſe beaucoup, dit-il en ſa penſée,
Couure au moins la terreur dont ſon ame eſt glacée;
Préuenons l'Ennemy, portons les premiers coups,
Et preſſons le Soldat pendant qu'il eſt à nous,
Gardons de luy laiſſer en cette conjoncture
Le temps de raiſonner, & le temps de conclure:
Souuent trop de loiſir met dans ſes ſentimens
Diuerſe inquietude, & diuers mouuemens,
Mais au point d'arréter ou pouſſer l'aduerſaire,
Toutes ſes paſſions font place à la colere,
Il n'examine plus en vn ſi chaud abord,
Quelle cauſe eſt plus juſte ou quel party plus fort,
Celuy qu'il a choiſi c'eſt celuy qu'il approuue,
Ou du moins il s'y tient à cauſe qu'il s'y trouue,
Et ſi quelque remords veut ſe faire écouter,
Le combat le diſſipe ou le fait auorter.
Tenté par ces raiſons, Curion ſe trauaille
A mettre ſur le champ ſes troupes en bataille;
Il entre dans la plaine, il cherche le danger,
Et le Deſtin le flate afin de l'engager,

D'vn eſpoir deceuant l'ame toute enflamée
Il pouſſe rudement Varus & ſon Armée,
Il fait tomber ſur eux la mort ou la terreur,
Et leur Camp ſeulement les cache à ſa fureur.
Auſſi-toſt que Iuba connoiſt leur décadence,
Plein de joye & d'ardeur il court à leur défence,
Heureux que ſes Deſtins reſeruent à ſon bras
L'éclat de ſa vengeance & l'honneur des combats;
Il recommande aux Siens le ſilence & la feinte,
Et ne craint en marchant que de ſemer la crainte.
Sabbura qu'il connoiſt auſſi prudent que chaud,
Auec vn Camp volant va prouoquer l'aſſaut,
Et par vne écarmouche & trompeuſe & legere
Feindre que l'Ennemy n'a point d'autre aduerſaire:
Cependant pour charger ces Romains imprudens,
Tout le gros de l'armée attend l'ordre & le temps,
Et tant que l'artifice engage la mêlée,
Elle ſe tient couuerte au fond d'vne vallée.
Ainſi l'agilité d'vn animal ſubtil
En abuſe vn plus grand ſur les riues du Nil,
Les mouuemens legers d'vne ombre menſongere,
Trompent l'Aſpic du Phare & picquent ſa colere,
Et l'effort indiſcret qui tâche à le vanger,
Le montre à l'Ichneumon qui le vient égorger.
Les Dieux auoient promis le ſuccez à la ruſe,
Curion s'abandonne à l'eſpoir qui l'abuſe,
Enflé de ſes progrez il ne balance plus,
Il croit faire à Iuba le deſtin de Varus;
Au lieu de conſulter, au lieu de reconnoiſtre
Ce qu'on peut luy cacher & ce qu'on fait paroiſtre,
Dans l'effroy de la nuit des Eſcadrons legers
Vont chercher leur diſgrace & preſſer les dangers,
En ces lieux inconnus il oſe plus encore,
Il ſe met en campagne au retour de l'Aurore;

On repreſente aſſez à ſes yeux indiſcrets
Que l'Art des Lybiens fait leurs plus hauts progrez,
Que deuant les aſſauts, qu'au milieu du carnage
Leur fraude les ſert mieux que ne fait leur courage,
Mais que ſert de luter contre l'arreſt des Dieux?
Quād ils veulent nous perdre ils nous fermēt les yeux,
Souuent leur prouidence & ſes ordres ſuprémes
Pour les vanger de nous, nous liurent à nous meſmes,
Et ce juſte couroux qu'ils veulent ſignaler
Nous méne au précipice, ou nous y laiſſe aller.
Cet artiſan fameux & du trouble & du crime
Eſt de ſes factions luy meſme la victime;
Le Ciel qui l'abandonne à ſes mauuais deſtins
Va faire de ſa perte vn exemple aux Mutins.
Poſté ſur des rochers, poſté ſur des collines,
Il montre ſon armée aux campagnes voiſines;
L'Ennemy qui l'obſerue & qui veut l'attirer,
Feint de prendre la fuite ou de s'y préparer,
Et luy qui ne ſçait pas démeſler cette feinte,
Fait de leur artifice vne ſubite crainte,
Il deſcend dans la Plaine, il les charge de prés,
Il croit de tout leur ſang abreuuer les guerets:
Mais bien-toſt de frayeur ſon ame eſt alarmée
Quand les Vallons cruels enfantent vne armée,
Et qu'il voit enfermer ſes Guerriers impuiſſans,
De bataillons nouueaux & d'eſcadrons naiſſans.
L'épouuante ſaiſit les ames les plus fortes,
Elle étonne le Chef, & glace les Cohortes;
Tout leur ſemble interdit en ce preſſant malheur,
Le combat au courage, & la fuite à la peur.
Dans leurs cheuaux recrus la trompette bruyante
Ne peut pas reproduire vne fougue agiſſante,
Et l'on ne les voit pas écumans de couroux
Ronger leur frein d'acier, & briſer les cailloux,

Faire ondoyer leur crin ſur leur teſte inquiete,
Et du haniſſement répondre à la trompette.
Vn battement preſſé leur épuiſe les flancs,
L'écume s'endurcit ſur leurs mords tout ſanglants,
Ils ont la teſte baſſe & la langue tirée,
Les poulmons gemiſſans & la bouche alterée.
En vain la violence & les coups aſſidus
Tâchent à r'allumer les feux qu'ils ont perdus,
Ils ne reprennent point cette ardeur qui renuerſe,
Cette fougue qui rompt, qui terraſſe & qui perce,
Seulement ſous leur maiſtre ils auancent aſſez
Pour l'expoſer aux dards qui luy ſont adreſſez;
Mais ceux du Lybien pleins d'vne ardeur fumante
Ont l'œil étincelant, & la bouche écumante,
Et des clerons bruyants le concert écouté
Leur inſpire la force & la rapidité.
Quel obſtacle puiſſant contraindroit leur furie
Quand ils rompent d'aſſaut les troupes d'Heſperie?
Le Sort n'eſt point douteux, & la mort des Soldats
Vſurpe tout le temps qu'ils deuoient aux combats.
Au moins ſi leur deſtin s'acheuoit dans la gloire,
S'ils faiſoient au vainqueur acheter ſa victoire,
Le coup qui les abat ſeroit moins rigoureux,
Mais il n'eſt plus permis d'étre ſi genereux.
En bute à tous les dards, à tous les traits en bute,
Le cœur ne reſoud rien que le bras execute:
Seulement dans la foule on croit ſe conſeruer,
On trauaille à s'y perdre afin de s'y ſauuer,
On étreſſit les rangs, & l'on ſerre les files,
Chacun en ſe preſſant rend ſes bras inutiles,
L'vn croyant ſe ſouſtraire aux atteintes du fer,
Se coule dans la preſſe & s'y ſent étouffer,
L'autre en pouſſant les Siens s'enferre dãs leurs armes,
Et trouue ſa défaite en fuyant les alarmes,

Leur Camp qui s'étendoit sur de larges sillons,
Dans vn Camp racourcy mêle ses bataillons.
Comme eux le Lybien se serre & s'embarrasse,
Sa main pour les charger a peine à trouuer place,
Et bien que sa valeur ne se trauaille plus
Qu'à vaincre des Guerriers qui sont déja vaincus,
Il semble qu'il se lasse en acheuant sa gloire,
Et bien peu des vainqueurs ont part à la victoire;
Mais en ce beau succez son cœur ne goûte pas
Ce farouche plaisir qu'apportent les combats,
Il ne voit point alors couler le sang qu'il verse,
Expirer ceux qu'il tuë, & tomber ceux qu'il perce,
Et les morts confondus auecque les viuans,
Sont portez de la foule, & conseruent leurs rangs.
Implacable Démon qui te plais au carnage,
Offre ce Sacrifice aux Ombres de Carthage,
Appaise si tu veux du sang des Latiens
Les Manes d'Annibal & ceux des Lybiens.
Le Sort s'est abusé, sa faueur s'est trompée
Si dans l'affront de Rome il croit seruir Pompée.
Et c'est assez & trop qu'en domtant les Romains,
L'Afrique ait en ce iour seruy les Afriquains.
Desesperé, confus, agité de furie,
Curion voit sa honte & celle d'Hesperie,
Factieux & vaincu, coupable & malheureux,
Il fait de son trépas le plus doux de ses vœux,
Et fort d'vne vertu qu'inspire la contrainte,
Il se liure aux perils, & hâte leur atteinte.
Que te sert maintenant cet éloquent orgueil
Qui mit la paix de Rome & ta gloire au cercueil,
Qui sema dans les cœurs l'audace & la colere,
Et commist par ta voix le Gendre & le Beau-pere?
Tu reçois ton supplice, & trouues ton trépas
Auant que dans Pharsale ils tranchent leurs debats.

Quand tu penſois choquer les loix & la Nature,
Des Vautours de Lybie on te voit la pâture,
Tu cherchois la grandeur, tu penſois y toucher,
Et tu ne trouues pas ſeulement vn bûcher.
Artiſans criminels du trouble & des alarmes,
C'eſt ainſi que le Ciel nous vange de vos armes,
Et que ces hauts talens qu'il auoit mis en vous,
Par leur employ funeſte irritent ſon couroux;
Attachez ſeulement à de pompeux caprices,
De toutes vos vertus vous auez fait vos vices,
Ennemis declarez des loix & du repos
Vous auez en Tyrans transformé des Heros,
Vous auez en fureur changé vôtre vaillance,
Mais vôtre orgueil enfin trouue ſa décadence,
Et nous ſerions heureux ſi pour le préuenir
Les Dieux faiſoient autant qu'ils font pour le punir.
Ce Tribun ſoûleué fut le plus haut genie
Que iamais ait veu naiſtre ou Rome ou l'Auſonie,
Des Peuples opprimez le ſoûtien & la voix,
La frayeur des Tyrans & l'organe des loix.
Du luxe & de l'orgueil les forces ramaſſées
Débaucherent enfin ſon cœur & ſes penſées,
Et Curion changé fut d'vn poids important
A ſoûtenir le crime & le rendre éclatant.
Autresfois contre Iule & contre ſa licence
Il auoit declamé iuſqu'à la violence,
Mais ſe voyant en bute aux foudres du Senat,
Des intereſts de Iule il fait ceux de l'Eſtat:
Du Gaulois ſubjugué la dépoüille brillante
Eſt vn puiſſant appas à ſon ame flotante,
Et cet Or deceuant qui luy frappe les yeux,
Met pour luy la juſtice au camp des Factieux.
Perfide à ſes vertus, cruel à ſa memoire,
Au plus honteux commerce il immole ſa gloire;

Marius & Sylla ces Monſtres inhumains
Ont fait couler les pleurs & le ſang des Romains,
L'a Maiſon des Ceſars a ſur la violence
Eſtably ſa grandeur & nôtre dépendance,
Mais l'infame progrez de ces lâches efforts,
A ces cruels Tyrans a coûté leurs treſors,
Et malgré leur puiſſance en tous lieux étenduë,
Tous ont acheté Rome, & luy ſeul ſa venduë.

FIN DV QVATRIESME LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE CINQVIESME.

C'EST ainſi que le Sort en des climats diuers
Meſlant d'heureux ſuccez à de triſtes reuers
Entre les deux Riuaux tient la balance égale,
Et demeure en ſuſpens juſqu'au jour de Pharſale;
Il veut les voir pareils en ces champs rigoureux,
Pour faire mieux ſentir ſa haine au malheureux:
Ou pluſtoſt en ſongeant à ce grand coup de foudre
Sa vengeance eſtonnée a peine à ſe reſoudre.

Déja l'âpre saison qui produit les glaçons,
Endurcissoit les eaux & blanchissoit les monts,
Et déja l'on voyoit tomber les atlantides
De leur palais d'azur dans les plaines humides.
Ce jour à qui Ianus doit son premier honneur,
Ce jour des autres jours la peine ou le bon-heur,
Et qui mettant l'Estat sous de nouueaux Arbitres
Aux Fastes des Latins donne de nouueaux titres,
Ce jour dis-je estoit proche, & les Faisceaux Romains
Alloient bien-tost passer en de nouuelles mains.
L'vn & l'autre Consul dont la puissance expire
S'empressent d'assembler le Senat en Epire;
Cét auguste Conseil, ces illustres Bannis
Sous de vils bâtimens se trouuent reünis,
Et les lambris abjets d'vne Cour estrangere
Sçauent ce qu'on decide & ce qu'on delibere:
Car enfin est-ce vn Camp où l'on void pour drapeaux
Eclater justement & Haches & Faisceaux?
Certes de l'Vniuers la raison s'est trompée,
S'il a creu ce party celuy du grand Pompée,
Et ces Peres armez l'ont assez auerty
Que Pompée au contraire entre dans ce party.
Lentulus les obserue, & croyant leur silence
Vne semonce expresse à sa haute éloquence.
Si le Demon, dit-il, qui preside aux Latins,
N'a pas changé nostre ame en changeant nos destins,
Ou si nous opposons à ses ordres seueres
Des cœurs dignes de Rome & dignes de nos Peres,
Que ces bords estrangers & nos murs éloignez
Ne tiennent point icy nos esprits estonnez:
Mais sous vn autre Ciel & parmy d'autres hommes
Voyõs nostre puissãce & songeons qui nous sommes;
Auant que de pouruoir aux besoins de l'Estat,
Declarons qu'en tous lieux nous sommes le Senat,

Et que par tout en nous l'Vniuers trouue encore
Cette Rome qu'il craint & ce rang qu'il adore.
La rigueur des Destins nous euſt-elle pouſſez
Ou ſous les Cieux brûlants ou ſous les Cieux glacez,
Sur les derniers confins de la Terre ou de l'Onde,
Nous y ſerions encor les Arbitres du Monde;
Nous y ferions briller cét éclat precieux,
Qu'à la Pourpre ſacrée ont tranſmis nos Ayeux,
Et nous verrions enfin auſſi bien qu'en Epire
Marcher à nos coſtez la puiſſance & l'Empire.
Quand Rome fut liurée aux fureurs des Gaulois
Camille en d'autres lieux en tranſporta les droits,
Et lors que les Veïens poſſedoient ce grand Homme,
C'eſt là qu'eſtoit l'Eſtat, & c'eſt là qu'eſtoit Rome.
Ceſar n'a ſous ſes loix que des murs eſtonnez,
Des Palais gemiſſans, des Temples profanez;
La Cour void ſeulement cette Pourpre infidele
Que ſon crime a bannie, & qu'vn Tyran rappelle,
Et dont l'éclat funeſte au bonheur de l'Eſtat
Merite que Ceſar en faſſe ſon Senat.
Aux premieres chaleurs de la guerre & du crime,
Vne crainte ingenuë, vne horreur legitime,
Vn noble deſeſpoir nous rauit à nos bords,
Mais les membres eſpars reuiennent à leur corps,
Et le Ciel declaré contre la tyrannie,
Nous donne l'Vniuers au lieu de l'Auſonie.
Le plus ferme ſoûtien de Ceſar & des ſiens,
Curion ſert de proye aux Vautours Lybiens.
Vulteïus que ſes mains immolent à ſa rage,
Au party des Tyrans eſt vn honteux preſage.
Donc à ces prompts ſuccez, inuincibles Latins,
Preſſez l'impatience & le cours des Deſtins,
A la faueur des Dieux preſtez voſtre eſperance,
Et qu'en vous la fortune échauffe la vaillance;

Pour vous toute la Terre arme ſes Potentats,
Donnez vn digne Chef à de ſi dignes bras,
Et pour voir noblement cette charge occupée,
Connoiſſez-en le poids & connoiſſez Pompée.
Soudain tout le Senat à ce Nom glorieux
Fait parler de ſa joye & la bouche & les yeux,
Et ſoudain il commet aux ſoins de ce grand Homme
La fortune du Monde & le Deſtin de Rome.
Puis ſa rare conduite à s'acquerir les cœurs
Entre ſes Partiſans diuiſe les honneurs ;
Ces illuſtres appuis de ſa juſte puiſſance
Admirent les preſens de ſa reconnoiſſance,
Et les deuoirs à rendre ou les deuoirs rendus,
Dans ſes reſſentimens ſe trouuent confondus,
L'éclat qu'à Sadalés leur éloquence donne,
Brille plus à ſes yeux que ne fait ſa Couronne ;
Les éloges par eux au merite aſſortis
Sont le prix auancé des trauaux de Cotys,
L'ardeur des Rhodiens, la foy de Dejotare
Ne trouue point en eux vne loüange auare ;
Et le Roy de Lybie affermy dans ſes droits
Penſe les receuoir vne ſeconde fois.
Toy meſme, Ptolomée, Ame baſſe & parjure,
Crime de la Fortune, horreur de la Nature :
Prince digne d'vn Peuple & lâche & factieux,
Tu te vois reſtablir au rang de tes Ayeux ;
Mais en te redonnant la couronne du Phare,
Rome ne penſoit pas couronner vn barbare,
Ny que ce plein pouuoir qu'elle a mis en tes mains,
Luy deuſt coûter vn jour le plus grand des Romains.
Sur vne foible ſœur la puiſſance vſurpée
T'a-t-elle acquis vn droit au ſang du grand Pompée?
Si ce n'eſt, malheureux, que ton cœur mutiné
Te force à le punir de t'auoir couronné :

Si ce n'eſt, inhumain, que tu venges toy-meſme
Le tort que ſon ſuffrage a fait au Diadême:
Ou qu'aux vœux de Ceſar conformant tes ſouhaits
Tu veüilles luy rauir le plus grand des forfaits.
Les honneurs partagez, l'authorité reglée,
D'autres ſoins à l'inſtant ſeparent l'aſſemblée;
L'ardeur qui les oppoſe à l'oppreſſeur des Loix,
Les redonne aux trauaux qu'exigent leurs emplois.
Mais pendant que chacun laiſſe au pouuoir des Aſtres
A regler ſon bonheur, ou regler ſes deſaſtres,
Appius ſe trauaille à ne pas ignorer
Les ſuccez qu'il doit craindre ou qu'il doit eſperer:
Il pretend que le Sort & que la Prouidence
De leurs ordres couuerts luy faſſent confidence,
Et ſoudain fait ouurir ces Antres éloquents
Que les Cieux ont inſtruits du deſtin & du temps.
Auſſi loin du matin que des riuages ſombres,
Où le Soleil mourant laiſſe éclorre les ombres,
Ce Mont qui ſert de Temple à deux Diuinitez,
Qui confond leurs encens comme leurs Deïtez,
Et qui void à tous deux d'vne éclatante rage
La Bacchante en fureur rendre vn hideux hommage;
Le Parnaſſe chery de la Terre & des Cieux
S'eſleue ſur la nuë & va chercher les Dieux.
Quand les flots en courroux noyerent la Nature,
Il vid ſeul ſans effroy cette affreuſe auanture,
Et l'Onde apperceuant ce precieux rocher
Se ſoûtint d'elle-meſme & n'oſa l'approcher.
Là jadis Appollon d'vne pointe legere
Sçeut triompher d'vn mõſtre & ſçeut vanger ſa mere,
Et voyant que du ſein des rochers entr'ouuers
Sortoit vn vent fecond en mille accens diuers,
Vn ſouffle intelligent, des vapeurs bien-diſantes,
Soudain il ſe lança dans ces grottes ſçauantes,

Et plongé dans leur ombre il ſe trouua d'abord
L'interprete infaillible & des Dieux & du Sort.
Quelle Diuinité peut vouloir en partage
La nuit & les rochers de cét autre ſauuage?
Quel Dieu peut renoncer au droit de tous les Dieux,
Et qui peut à la Terre auoir changé les Cieux?
L'eternel Confident de l'Arbitre ſupréme
Peut-il à ces priſons ſe deuoüer luy meſme,
Luy qui des Immortels éclaire les deſſeins,
Luy qui de l'auenir informe les humains,
Qui ſçait du Monde entier les reſſorts inſcrutables,
Et de leurs changemens les ordres immuables?
Luy de qui le langage ou ſeuere ou flateur
Eſt de la Deſtinée ou l'organe ou l'autheur?
Car enfin que ſa voix l'exprime ou la deuienne,
Qu'il chante l'ordonnance ou des Dieux ou la ſienne,
Qu'il reuele aux humains ou faſſe des decrets,
Ses diſcours en tout temps ſont pour nous des arreſts.
Certes ce Dieu ſi ſombre & ſi plein de lumiere
N'eſt qu'vne portion de l'Eſſence premiere,
De cét Eſprit viuant dont la fecondité
Fait de tout l'Vniuers toute l'actiuité.
Cette Ame qui par tout s'inſinuë & ſe porte,
Se trouue en ces rochers plus vnie & plus forte,
Et ce n'eſt qu'en ce lieu qu'elle eſtale à nos yeux
Ces ordres eternels qu'elle ſçait en tous lieux.
En ſortant de ſon centre & prolongeant ſa courſe
Ce fidele ruiſſeau tient encore à ſa ſource,
Et joint à ſon principe il connoiſt icy bas
Et ce qu'on fait au Ciel, & ce qu'on n'y fait pas.
Au point que la Phebade entre dans ces tenebres,
Elle change ſes yeux en deux torches funebres,
Son cœur gros de ſon trouble, & ſes poulmons ardans
Exhalent au dehors les trauaux du dedans:

Du Dieu qu'elle a receu l'impreſſion farouche
S'allume dans ſes yeux & tonne dans ſa bouche,
Et ſon ame impuiſſante à porter ces efforts
Veut briſer ſes liens & rompre ſes accords.
C'eſt ainſi que d'Etna la Cauerne bruyante
Vomit auec horreur vne flame ondoyante,
Ou pluſtoſt c'eſt ainſi que Typhon en couroux
Fait trembler Inarime & fondre ſes cailloux.
Ce Dieu dont la grandeur eſt à tous acceſſible,
Ce Dieu qui parle à tous, eſt à tous inflexible;
Il ne ſe charge point du crime de nos vœux,
De nos ſouhaits cachez ou de nos cris honteux,
Et chantant ſeulement des ordres immuables,
Annonçant des arreſts qui ſont ineuitables,
Il neglige nos pleurs & defend aux Mortels
D'apporter leurs deſirs aux pieds de ſes Autels.
Mais encor qu'inſenſible à noſtre impatience,
Il ſemble toutesfois ſenſible à l'innocence:
Souuent il a vengé des ſubjets opprimez,
Souuent il a défait des Eſcadrons armez,
Cent fois il a tary l'influence funeſte,
Qui répand ſur la Terre, ou la Faim, ou la Peſte:
Cent fois il a fixé des Peuples mal-traittez
La courſe vagabonde & les vœux agitez.
Mais cét antre éloquent ſe tient dans le ſilence
Depuis que les Tyrans craignent ſon éloquence,
Que ces grands criminels, ces Monſtres odieux,
Redoutent l'auenir & font taire les Dieux.
La Phebade qui tremble aux celeſtes approches
Ioüyt ſeule en ce temps du ſilence des roches;
Elle craint le retour de ce Dieu clair-voyant,
Dont la ſecouſſe eſt rude & l'abord effrayant.
Elle ſçait que ſouuent vne mort bien ſoudaine
De cét enthouſiaſme eſt le prix ou la peine,

Que l'Ame trouue en soy trop peu de fermeté
Pour soûtenir l'effort d'vne Diuinité,
Et que l'âpre fureur qui remplit ses puissances
En dissoud les accords & rompt les alliances.
Là ce Romain conduit par ses vœux indiscrets
Importune les Dieux & sonde leurs arrests;
On ouure auec effroy ces Portes reuerées,
Qui defendent l'aspect de ces Grotes sacrées,
Et le Pontife méne apres vn rude effort
Phemonoé sous l'antre ou plustost à la mort.
Alors cette Phebade & surprise & glacée,
Quel vain projet, dit-elle, égare ta pensée,
Ausonien credule où tendent tes souhaits
De chercher l'âuenir dans ces antres muets?
Le Dieu qui nous parloit sous ce Temple sauuage
A perdu de la voix, ou suspendu l'vsage,
Et soit qu'à d'autres lieux, ou soit qu'à d'autres temps
Il garde ces Esprits qui formoient ses accens;
Soit que Pithon détruit, & sa cendre enflamée
Entrant dans les canaux de la Grote animée,
Et repoussant le Dieu dans le sein des cailloux
Ait fait mourir la voix qui l'expliquoit en nous:
Soit que ces chants diuins qu'a laissé la Sybile
Rendent aux Nations nostre chant inutile;
Soit enfin que la Terre ait rebuté les Dieux,
Ils n'ont plus de Science ou de bouche en ces lieux,
Et tant que nous blessions cette puissance Auguste,
Leur haine est legitime & leur silence est juste,
En vain Phemonoé dans ce foible discours
Pense contre Appius rencontrer du secours,
Et l'effroy dont son cœur souffre la tyrannie,
Prouue son imposture, & le Dieu qu'elle nie.
Alors sur ses cheueux par ondes separez
Elle met la Guirlande & les Rameaux sacrez,

Cette foible Victime & languiſſante & bleſme
Preſte de s'immoler ſe couronne elle meſme ;
Elle veut toutefois en cette extremité
Eſſayer l'artifice & la ſubtilité ;
De peur de conceuoir le Dieu qui l'intimide,
Sur les premiers degrez de cét antre homicide
Elle arreſte ſes pas & feint aux yeux de tous
Qu'elle en cõçoit la flame & qu'elle en ſent les coups.
Mais bien qu'elle trauaille à prendre vn air farouche,
A troubler ſes regards & ſe tordre la bouche,
Cette fureur paiſible & ces froids mouuemens
Euentent l'induſtrie & les déguiſemens :
On ne void point d'abord ſa treſſe heriſſée,
Sa Guirlande en deſordre ou ſa voix rehauſſée,
On ne remarque point que l'eſprit agité
Gemiſſe ſous le poids d'vne Diuinité,
Ny que l'émotion qu'excitent ſes approches,
Faſſe trembler ſoudain la Cortyne & les roches,
Et l'on connoiſt enfin au calme de ces lieux
Qu'elle n'a point oſé ſe commettre à ſes Dieux.
Lâche, diſt le Romain, as-tu donc cette audace
De trahir Apollon & la foy du Parnaſſe ?
Ou ſcaches que ce fer que tu vois en mes mains,
Va vanger Appius & les Dieux que tu feins,
Ou fais ſur les ſuccez du crime & du tumulte
Parler au lieu de toy le Dieu que ie conſulte.
A ces mots elle cede & ſon cœur ſoûpirant
Vainc ſon premier effroy par vn effroy plus grand.
A peine elle eſt ſous l'antre & touche à la Cortyne,
Que ſon cœur s'abandonne à la fureur diuine ;
Ce farouche Demon qu'elle a tant redouté
S'obſtine à la punir de l'auoir éuité ;
Il porte dans ſon ame vne rage inſenſée,
Il luy change l'Eſprit & rauit la penſée,

C'eſt par luy qu'elle entend, c'eſt par luy qu'elle void,
Et tout l'Homme fait place au Dieu qu'elle conçoit.
Aux premieres chaleurs de cette âpre tempeſte
Elle roule ſes yeux, elle agite ſa teſte,
Ses ſoûpirs empreſſez, ſes durs gemiſſemens
Expriment ſes trauaux & montrent ſes tourmens:
Son viſage s'allume & ſa mobile treſſe
Sur ſon front tout changé hideuſement ſe dreſſe:
Sa courſe vagabonde & ſes pas égarez
Renuerſent la Cortyne & les ſieges ſacrez:
L'ardeur qui la remplit, le feu qui la deuore
A ſon cruel vainqueur ne ſuffit pas encore:
On entend ſur ſon corps tomber les rudes coups
Dont ce Demon farouche exprime ſon courroux,
Meſme cette fureur dont ſon Ame eſt atteinte,
S'irrite par le frein & croiſt ſous la contrainte:
Son Eſprit n'oſe pas éuenter par la voix
Ce penible auenir dont il porte le poids:
Tous les ſiecles futurs, toutes les Deſtinées
Accourent dans ſon Ame en troupes mutinées,
Et dans ce dur combat la preſſent tour à tour
De leur preſter ſa langue & de les mettre au jour.
Mais malgré tout l'effort & l'ardeur empreſſée
De ce vaſte auenir preſent à ſa penſée,
Malgré ces grands Deſtins enſemble confondus,
Elle n'offre ſa voix qu'au deſtin d'Appius:
Il ſe découure à peine, il ſe perd dans le nombre,
Auprés de tant d'éclat il deuient vn peu ſombre,
Au lieu de ſe produire, au lieu de s'approcher,
Il rougit de ſoy meſme & ſemble ſe cacher.
C'eſt ainſi qu'autrefois la Sybille en colere,
Que ſa fureur ſeruiſt à quelque Sort vulgaire,
En limita l'vſage à ſeruir les Latins,
Et preſta ſeulement ſa bouche à leurs Deſtins.

Déja Phemonoé moins âpre & moins farouche,
La ſueur ſur le front & l'écume en la bouche,
De mille accens confus laiſſe éclater le bruit,
Et fait voir dans ſes yeux que ſon cœur eſt reduit.
Alors d'vn ton plus foible & d'vn ſombre langage,
La Paix t'attend, dit-elle, en vn autre riuage,
Les Vallons Eubéens épargnent à tes yeux
Des ciuils attentats le ſpectacle odieux.
A ces mots elle briſe, & le pouuoir celeſte
Luy tranche la parole & ſupprime le reſte.
Grand fauory des Dieux qui tiens entre tes mains
La fortune du Monde & le Sort des Humains,
Maiſtre de nos Deſtins, ou leur depoſitaire,
Quel Dieu te fait parler, ou quel Dieu te fait taire?
Si le Ciel t'eſt ouuert, ſi ton œil clair-voyant
Peut voir ce qui n'eſt pas & lit dans le neant,
Quel pouuoir te défend de montrer à la Terre
Les progrez odieux du crime & de la Guerre?
La perte des Heros, la défaite des Rois,
Sont-ce des entretiens indignes de ta voix?
Cét enfant de la Mort, ce monſtre neceſſaire,
L'oubly doit-il pour eux paroiſtre auant ſa Mere?
N'eſt-ce point que ce Dieu qui regit l'Vniuers
N'a pû reſoudre encor tant de forfaits diuers?
N'eſt-ce point qu'il balance à proſcrire Pompée,
Et ſur ce grand objet tient ſa haine occupée,
Qu'auant ce triſte arreſt il conſulte long-temps,
Et les autres Deſtins demeurent en ſuſpens?
Ou pluſtoſt caches-tu l'entrepriſe de Brute
Afin qu'elle ſe trame & qu'elle s'execute?
Quoy que preſage enfin ce ſilence profond,
L'entendement s'y perd & l'Ame s'y confond.
Phemonoé ſe rend au trouble qui l'emporte,
Du coup de ſa poitrine elle entr'ouure la porte:

Mais helas ! en ſortant de ces rochers affreux,
Elle n'y laiſſe pas ſes tranſports, ny ſes feux,
Elle emporte auec elle & l'ardeur qui l'anime
Et ce Dieu rigoureux dont elle eſt la victime;
On void ſur ſon viſage vne ſombre palleur,
Que la peur ne fait pas, mais qui produit la peur;
Ses regards inconſtans, ſa démarche rapide
Parlent encore aſſez du Demon qui la guide,
C'eſt luy qui regne encor ſur tous ſes mouuemens,
Qui gouuerne ſes yeux & leurs égaremens,
Et de ce fier Captif la force toûjours viue
Par vn ordre nouueau tient ſa priſon captiue.
Ainſi quand la tourmente a ſoûleué les flots,
Ils ſe rendent à peine à leur premier repos,
Leurs vagues mouuemens durent apres l'orage,
Et l'Ocean gemit de frayeur ou de rage.
Victorieux enfin de ce fragile corps,
Apollon s'en retire & reprend ſes tranſports;
Apres les rudes coups d'vne fureur extrême
L'infortunée enfin redeuient elle meſme,
Et ſoudain l'auenir & le ſecret des Dieux
Retourne dans la Grote & ſe cache à ſes yeux:
La verité s'enfuit de ſa foible poitrine,
Les Deſtins en couroux rentrent dans la Cortyne,
Puis on la void paſſer ſans trouble & ſans effort
Des bras d'vn Dieu cruel dans les bras de la Mort.
Toy Romain indiſcret, Ame foible & vulgaire,
Tu flates ton Eſprit d'vn calme imaginaire,
Tu t'ouures à la joye & tu ne conçois pas
Dans ces termes douteux l'arreſt de ton trépas.
Déja les champs feconds de l'Eubeen riuage
A tes yeux indiſcrets deuiennent ton partage,
Les Dieux laiſſent le Monde en vn commun effroy,
Et tu peux t'aſſeurer qu'ils penſent mieux à toy,

Qu'ils t'offrẽt des Subjets quãd ils nous font paroiſtre
Qu'ils balancent encore à luy choiſir vn Maiſtre!
Ils vont remplir pourtant tes indignes ſouhaits,
Sur ces bords deſirez tu vas trouuer la Paix:
Mais quand tout l'Vniuers au trouble s'abandonne,
Qui peut donner la Paix ſi la Mort ne la donne?
Quand l'orage eſt ſi grand, qui d'entre tous les Dieux
A ſon funeſte éclat peut te fermer les yeux?
Donc ce Romain credule à des promeſſes vaines
Va trancher en Eubée & ſes vœux & ſes peines;
Au lieu de la grandeur qu'il penſoit y chercher,
Au lieu d'vn Diadême il y trouue vn bûcher,
La Parque luy prepare vne Paix aſſeurée,
Mais il meurt criminel de l'auoir deſirée.
Pendant que le Senat & le choix des Romains
Dreſſent tout l'appareil de tous leurs hauts deſſeins,
Iule reuient vainqueur d'vn des bouts de la Terre,
Et ſous vn autre Ciel il va porter la Guerre.
Mais les Deſtins preſſez par des remords ſecrets
Oſent preſque arreſter le cours de ſes progrez.
Luy que le peril craint, que le fer n'oſe atteindre,
Au milieu de ſon Camp a le peril à craindre,
Parmy ſes Pauillons où tout ſemble eſtre en Paix,
Il void preſque perir le fruit de ſes forfaits.
Ces coupables guerriers qui ſeruent ſa furie,
Contre leur propre gloire & contre leur patrie
Par vn inſtinct commun ſe trouuent mutinez,
Et veulent ſe reprendre apres s'eſtre donnez;
Les crimes qu'ils ont faits & ceux qu'il leur faut faire,
La honte & le remords émouſſent leur colere;
Le fer qui dans leur marche eſt interdit long-temps,
Laiſſe parler en eux l'honneur & le bon ſens,
Ou pluſtoſt leurs Eſprits teſmoins de leurs offenſes
Veulent aux grands forfaits de grandes recompenſes,

Et chacun mal payé du crime de ſon bras,
En deteſte la cauſe & renonce aux combats :
Ceſar void en ce jour mieux qu'en jour de ſa vie,
Qu'vn fondement douteux ſoûtient ſa tyrannie,
Et que ces Dards mortels dont il fait ſon appuy
Sont à ſes Combatants plus qu'ils ne ſont à luy :
Il void preſque par eux ſa vengeance trompée,
Et ſon plus grand ſecours reduit à ſon eſpée.
Ce frein imperieux des Peuples opprimez,
Cette ſombre terreur qui les tient deſarmez,
Qui leur fait vainemẽt craindre ceux qui les craignẽt,
Et ſe plaindre en ſecret d'eſtre ſeuls qui ſe plaignent :
Cette épouuente, dis-je, a trop peu de pouuoir
Pour contenir les cœurs dans vn lâche deuoir,
Leur nombre & leur concorde aſſeurent leur audace,
Leur mécontentement va iuſqu'à la menace,
Et chacun dans ſon cœur ſe figure aiſément,
Quand le crime eſt commun qu'il eſt ſans chaſtiment.
Souffre, dit l'vn d'entr'eux, ſouffre que ton armée
Se laſſe d'eſtre injuſte & d'eſtre diffamée,
Apres qu'elle a fait voir tant de monſtres au jour,
Permets que l'innocence y reuienne à ſon tour.
Le ſiecle de Ceſar a-t-il ce priuilege
De donner ſeulement du prix au ſacrilege,
De conſacrer l'effort des plus noirs attentats,
Ou de cacher au cœur ce qu'acheue le bras?
A la fin tant d'excez, tant de honteux rauages
Laſſent noſtre impudence & glacent nos courages,
C'eſt trop contre les Dieux ſoûleuer nos fureurs,
Et nos remords enfin les vengent dans nos cœurs.
Il faut ſi nous ſuiuons la chaleur qui t'anime
Vieillir ſous la contrainte & blanchir dans le crime,
Au lieu de ce repos qui nous eſtoit promis,
Nous changeons de fatigue & changeõs d'Ennemis,

Le Rhoſne ſubjugué, la Seine aſſujettie,
De tes vaillans Guerriers te couſte vne partie,
Les voiſins de l'Ibere & les champs Latiens,
Ont veu ſur leurs ſillons couler le ſang des tiens,
Et pourſuiuant pour toy victoire ſur victoire
Ils tombent en vainquant & meurent dans ta gloire.
Que ſert d'auoir ſoûmis le Barbare à nos loix,
D'auoir reduit enfin la fierté du Gaulois,
De l'auoir fait ployer ſous les Aigles Romaines,
Si la fureur ciuile eſt le prix de nos peines?
Le ſang de tes Soldats eſt ſi vil à tes yeux,
Qu'il faut le prodiguer & le perdre en tous lieux.
Mais enfin à tes vœux mets-tu quelques limites,
Preſcris-tu quelque terme au rang que tu medites,
Et puis qu'à ton orgueil Rome ne ſuffit pas,
Quelle eſt cette grandeur que cherchent tes combats?
Ton pouuoir eſtably, tes Cohortes laſſées
Donne enfin quelque tréue à ces vagues penſées,
Donne quelque relâche à ces vaſtes ſouhaits,
Souffre que la vieilleſſe aille mourir en paix,
Et que loin du carnage & que loin des Batailles
Sous l'Empire de Iule il ſoit des funerailles.
Ne pretens plus icy parler en Souuerain
Comme aux riues de Loire ou ſur les bords du Rhein,
Au lieu que pour mon Chef il falloit te connoiſtre,
Ie trouue vn Compagnon & ne vois plus de Maiſtre,
Ce noir engagement qui nous fait tes ſoûtiens
Me releue à tes yeux comme il t'abaiſſe aux miens:
C'eſt là le priuilege ou la peine des vices
De faire des Egaux en faiſant des Complices,
Tu perds de ta grandeur en croyant l'augmenter,
Et tu deſcens autant que tu penſes monter.
Meſme ce qui nous bleſſe & qui nous importune,
Tout ce que font les tiens s'appelle ta fortune,

Mais, & pour l'Italie & contre les Latins,
Sçaches qu'ils ſont ta gloire & qu'iis ſont tes Deſtins:
C'eſt de tous ces Guerriers la valeur couronnée
Qui fixe ta fortune & la tient enchaiſnée,
Nous pouuons nous paſſer de ſeruir ton couroux,
Mais ton couroux a peine à ſe paſſer de nous.
Bien que ton cœur altier flate ſon eſperance,
Que les Dieux n'ont pour toy que de la déference,
Sans nous ils tiendront mal tout ce qu'ils ont promis,
Et ſi nous nous fâchons ils ſont tes ennemis;
C'eſt leur faire apres tout vn inſolent outrage
De croire leur deuoir les ſuccez de ta rage,
D'vn honteux attentat les progrez ſpecieux
Sont le crime des tiens & non celuy des Dieux.
A ces mots vers Ceſar il porte ſon audace,
Et d'vn œil enflamé le braue & le menace.
Ainſi, Dieu tout-puiſſant, quand le reſpect des Loix,
Pour ſe faire écouter n'a ny force ny voix,
Oppoſe la reuolte à l'orgueil tyrannique,
Et la fureur priuée à la fureur publique;
Quand le Peuple reuere vn injuſte pouuoir,
Fais vn deuoir pour luy d'oublier ſon deuoir.
Ceſar plein de ſoy meſme & de ſa renommée
Void ſans émotion les troubles de l'Armée,
Et ſon ame ſe plaiſt dans leur plus rude effort
D'exercer ſa fortune & d'éprouuer ſon Sort;
Les plus âpres hazards ont pour luy tant d'amorce
Qu'il tente la fureur au milieu de ſa force,
Et meſme ſa fierté ne peut pas conſentir,
Qu'vn nouueau ſentiment luy montre vn repentir,
Il ne veut point de zele, il n'en peut plus connoiſtre
Si ſon authorité ne le force à renaiſtre.
Certes que ſes Guerriers apres tant de trauaux
Pour prix de leurs forfaits en veüillent de nouueaux,

Qu'à leur ardeur brutale ils veüillent pour ſalaires
Sacrifier l'honneur des filles & des meres :
Le Chef peut aiſément ſouſcrire à leurs plaiſirs,
Mais il n'accorde rien à de juſtes deſirs.
Que du ſolide honneur leur raiſon s'entretienne,
Qu'elle en parle tout haut c'eſt vn mõſtre à la ſienne.
Où penſes-tu Ceſar ? tu vois que tes ſoldats
Rougiſſent de ton crime & tu n'en rougis pas,
Laiſſe vn peu moderer la fureur qui te domte,
Et ſois honteux au moins de n'auoir plus de honte.
L'inſolence & l'horreur des ciuils mouuemens
Tâchent de ſe ſouſtraire à tes emportemens,
Le deuoir opprimé s'efforce de reuiure,
L'injuſtice te fuit, laſſe-toy de la ſuiure,
Et ſi d'vn noble orgueil ton cœur eſt reueſtu,
Ailleurs que dans le crime exerce ta vertu,
Pardonne à l'Vniuers, eſpargne l'Heſperie,
Ne mets point ta grandeur à perdre ta patrie,
Ne cherche point ta gloire à te rendre odieux,
Ou l'éclat de ton nom à mépriſer les Dieux.
Mais on exhorte en vain des ames poſſedées
D'ambitieux ſouhaits & de vaines idées,
Ce farouche Heros, ce courage indomté
Priſt aux yeux des Soldats toute ſa majeſté,
Vne colere altiere, vne maſle arrogance
Fiſt monter ſur ſon front toute ſon aſſurance,
Il eſtonna tous ceux qui penſoient l'eſtonner,
Et n'ayant point d'effroy merita d'en donner.
Temeraire, dit-il, dont l'ardeur inſenſée
Croit fléchir mon courage ou changer ma penſée,
Si la Guerre t'ennuye ou t'offenſe aujourd'huy,
Finy par mon trépas la Guerre & ton ennuy :
Foible ſeditieux viens chercher dans mes veines
La fin de mes projets & la fin de tes peines,

Frappes ſi tu le peux, & par cette chaleur
Dans ta brutalité marque au moins ta valeur.
Vous qu'ébranle vn perfide & dont l'Ame flotante
Ne void plus qu'à regret ma fortune conſtante,
Las de vous ſignaler & de vaincre en tous lieux,
Allez, allez croupir dans vn calme odieux,
Abandonnez enfin cette gloire importune,
Et laiſſez hardiment Ceſar à ſa fortune;
Le Ciel qui s'intereſſe à mon juſte couroux,
Pour en haſter l'éclat n'a que faire de vous;
Au point où mon bon-heur a mis ma renommée,
Voſtre deſertion va groſſir mon armée,
Et loin que voſtre fuite arreſte mes deſſeins,
Vos armes vont paſſer en de meilleures mains:
Ie puis bien dans ma gloire attendre autant de ſuite,
Que Pompée en deſordre en trouue dans ſa fuite;
Ie puis bien ſans vos bras affermir mon pouuoir,
Et perdre vos pareils ſans m'en apperceuoir.
N'allez pas preſumer que des Ames vulgaires
Soient à mes grands deſſeins des appuis neceſſaires,
Ne vous emportez pas à croire que le Sort
Veille ſur voſtre vie ou ſonge à voſtre mort,
Ces bas empreſſemens ne ſont pas ſon eſtude,
Et les Grands ſeulement ſont ſon inquietude,
Tout ce que le Vulgaire a de riche ou d'heureux,
Tout eſt ſous leur puiſſance, & tout eſt fait pour eux;
Le choix des Immortels nous fait ce que nous sõmes,
Et les Hõmes cõmuns ſont nez pour les grãds Hõmes.
Sous les Loix de Pompée & ſous ſes eſtendarts,
Peut-eſtre vous auriez pery dans les hazards,
Cent fois dans les dangers qu'eſſuye vne victoire,
Le Ciel vous a ſauuez pour éleuer ma gloire,
Et ces cœurs indomtez qui ſemoient tant d'effroy
N'eſtoiẽt que des preſens qu'il vous faiſoit pour moy.

Il vous auoit choisis à des trauaux insignes,
Mais si vous vous lassez vous n'en estes plus dignes.
O que ie dois d'encens au zele officieux
Qu'a pour mes interests le Monarque des Dieux,
Il n'a pas consenty que mon ame surprise
Confiast à vos mains vne haute entreprise:
Auant que ie m'engage à de nouueaux combats,
Il veut que ie commande à de nouueaux Soldats,
Que dans ces hauts desseins des ames plus hautaines
Vous rauissent la gloire & le prix de vos peines,
Et qu'à se signaler des bras mieux animez
Moissonnent les Lauriers que vous auiez semez.
De Guerriers genereux changez en populace,
Lors que vous me verrez couronner leur audace,
Ie vous verray fremir de honte & de couroux
Qu'ils reçoiuent vn prix qui deuoit estre à vous:
Ie veux, ie veux pourtant qu'vne vengeance promte
Aux Artisans du trouble espargne cette honte,
Auant qu'à cet affront vous immoliez vos cœurs
Ie veux les immoler à de iustes rigueurs;
Vous, ieunes Combatans, qui tâchez à me plaire,
Vous qui seruez l'honneur, seruez bien ma colere,
Apprenez sur le champ à les faire perir,
Ou si vous les suiuez apprenez à mourir.
Ce discours vehement, cette fiere menace,
De ces cœurs tout de feu fait des cœurs tout de glace,
Ces Esprits inconstans d'vn Peuple soulevé,
Qui sembloient d'vn Tyran faire vn homme priué,
Qui pouuoient l'abaisser, qui pouuoient le détruire,
Au seul ton de sa voix se laissent tous reduire;
Il semble qu'il commande aux armes des Soldats,
Qu'il peut lancer leurs traits sans employer leurs bras,
Bien qu'il doute en secret que cette âpre vengeance
Ne trouue peu de mains & peu de complaisance,

Ces dociles Mutins ſe mettent en deuoir,
Ou de donner la mort ou de la receuoir;
Toutesfois il a peine à faire ſes victimes
De ſes vieux Combatans accouſtumez aux crimes,
Et pourueu que l'exemple imprime la terreur,
Peu de ſang répandu contente ſa fureur.
Les factieux punis, la tempeſte calmée,
Il ordonne aux Tribuns de commander l'Armée,
Et dans les murs de Brinde apres dix campemens,
D'attendre ſon retour ou ſes commandemens;
Il veut qu'apres dix iours tous les ports d'Italie
Faſſent de leurs Vaiſſeaux vne Flote accomplie,
Et ſoudain ſans eſcorte en maiſtre de ſon Sort,
Il s'auance vers Rome & ſe croit aſſez fort.
Là ſi toſt qu'il ſe montre à ce Peuple timide,
Il verſe dans leur ame vne crainte homicide:
Mais il fait vn reſpect du trouble de leurs cœurs,
Il croit à leur priere vſurper les honneurs,
Aux yeux de ces Romains ſans force & ſans courage
Il ſuprime les Loix, il renuerſe l'vſage,
Et par vne entrepriſe inconnuë à l'Eſtat
Il joint la Dictature auec le Conſulat:
Il meſle impudemment & ſans ordre & ſans regle
Les Haches à l'Epée, & les Faiſceaux à l'Aigle,
Et paré de la Pourpre en Guerrier genereux
Sous cét éclat nouueau rend les Faſtes heureux; (ſtre,
Meſme tous ces grãds Noms que la crainte a fait nai-
Ces titres deceuans dont nous flatons vn Maiſtre,
Les Eloges pompeux, les feints rauiſſemens,
De ſa vaine grandeur ſont les vains ornemens.
Certes la Liberté dans Pharſale attaquée,
Par ce grand Conſulat deuoit eſtre marquée;
Pour faire auec ſplendeur perir toutes les Loix,
Pour mettre noblement ſa Patrie aux abois,

Il falloit que Ceſar au point de l'entreprendre
S'impoſaſt par ſon rang le ſoin de la defendre.
Auant que de remplir toutes ſes volontez,
Le foible champ de Mars feint les ſolemnitez,
On void l'exterieur de la forme vſitée,
Les Peuples ſont nommez, l'Vrne vuide agitée,
Et meſme on void compter par ces courages bas
Les ſuffrages trompeurs de ceux qui n'y ſont pas;
Puis au Iupiter d'Albe il offre vn Sacrifice,
Il veut qu'il s'accouſtume à flater l'injuſtice,
Et que pour meriter ſon Encens & ſes vœux
Il rende l'inſolence & les crimes heureux.
Ainſi par ſon ſuffrage, & choiſi par ſoy meſme,
Il s'eſleue dans Rome à la grandeur ſupreme;
De là cét orgueilleux plus fier que les Torrents;
Plus prompt que les Eclairs, plus leger que les Vents
Trauerſe agilement ces campagnes fertiles
Que la Poüille abandonne aux herbes inutiles,
Et ſon courſier qui vole à l'égal des Zephirs
Suffit encore à peine à ſes boüillans deſirs.
Si toſt qu'au Port de Brinde il eut borné ſa courſe,
Il void les flots ſoûmis au cruel vent de l'Ourſe,
Il void tous ſes Vaiſſeaux à l'abry des Rochers,
Et qu'vn triſte aſcendant eſtonne les Nochers;
Mais il n'eſt point pour luy de frayeur qu'il ne domte,
D'orages qu'il n'attaque, ou de vents qu'il n'affronte,
Tant qu'il peut ſe commettre & qu'il peut s'expoſer,
Il eſt beau de tout faire & beau de tout oſer.
Quand le Printemps, dit-il, excite les orages,
L'inſolence des Vents fait ſouuent des naufrages,
Souuent leurs changemens & ſouuent leurs combats
Egarent le Pilote ou hâtent ſon trépas;
Mais encor que l'Hyuer ait des tempeſtes rudes
Il a moins de contraſte & de viciſſitudes,

Sa violence eſt fiere & ſes vents orgueilleux,
Mais ils ſont plus conſtans & ſont moins perilleux,
Et pour ſurgir au port où le Ciel nous appelle,
Le ſouffle de Borée eſt le moins infidele ;
Qu'il enfle donc la voile & que ſes promts efforts
Nous pouſſent vers l'Epire & nous mõtrent ſes bords,
C'eſt tenir trop long-temps nos projets en balance,
Et trop long-temps enfin perdre ſa violence.
Dé-ja tous ces Flambeaux qu'allume le Soleil,
Quand il eſteint ſa flame & ſe liure au ſommeil,
Ces enfans lumineux du Dieu de la lumiere
Brilloient auecque pompe en leur vaſte carriere,
Et l'inégale Sœur qui luy doit ſes beautez,
Auoit en diuers lieux ſon ombre ou ſes clartez.
Alors ces Legions aux perils intrepides
Montent auec leur Chef ſur les plaines humides ;
Ils recourbent l'Antenne, ils redreſſent les Maſts,
Ils recueillent des vents qu'ils ne garderont pas,
Et la voile qui s'enfle au gré de la Borée,
D'vn ſouffle impetueux cherche en vain la durée :
A peine ils commençoient à voguer ſur les flots
Qu'vn calme ſurprenant fait peur aux Matelots,
Les vents ſont ſans vigueur & la voile inutile
Retombe ſur les Maſts & ſe tient immobile.
Comme en l'âpre ſaiſon où l'outrage du temps,
Par des liens ſecrets enchaiſne les torrens,
Endurcit les ruiſſeaux dans leur couche liquide,
Et d'vn criſtal fondu fait vn criſtal ſolide,
Le Boſphore eſtonné de ſa captiuité
Void ſa vague fixée & ſon cours arreſté,
Il void toutes ſes Nefs dans des chaiſnes de glace,
Et gemit ſous les pas des Courſiers de la Thrace.
Ainſi la paix de l'Air & le repos des Eaux
Arreſte impunément la courſe des Vaiſſeaux :

Ce calme croupiſſant, cette langueur profonde
Eſt plus à redouter que la fierté de l'Onde,
Chacun pâlit de crainte, & ces cœurs alarmez
Remandent aux Cieux les vents qu'ils ont calmez,
Ils tremblent de frayeur que des Nefs plus agiles
Ne viennent inueſtir ces maſſes immobiles,
Qu'aux Auirons legers l'Ocean trop ſoûmis
Ne leur montre bien-toſt de trop forts ennemis,
Ou que pour mettre vn comble au mal qui les menace
Les rigueurs de la faim ne ſuiuent la bonace,
Et que ſans conſommer tant d'illuſtres forfaits
Le Ciel ne les reduiſe à mourir dans la Paix.
Au moins ſi dans l'effroy qui tranſit leur courage,
Il leur eſtoit permis d'eſperer le naufrage,
D'attendre vne plus promte ou moins obſcure mort,
Ils pourroient ſe reſoudre & pardonner au Sort.
Mais l'Onde pareſſeuſe & la Mer aſſoupie,
Menace leur memoire en menaçant leur vie.
Conſolez-vous, Romains, le Soleil renaiſſant
Fait ſucceder l'orage à ce calme impuiſſant,
Quitez cette frayeur d'en eſtre les Victimes,
De mourir innocens ou de perdre vos crimes,
L'Aquilon ſe réueille, & bien-toſt ſon effort
Vous découure l'Epire & vous met dans le Port.
A peine on eut pris Terre en ces plaines fecondes,
Que l'Apſe & le Genuſe enferment de leurs ondes,
Que d'vn eſpace eſtroit les deux Chefs diuiſez,
Firent voir les deux Camps l'vn à l'autre oppoſez.
Helas! tout l'Vniuers que ces deux grands courages
Plongent dans vn abyſme & d'excez & d'outrages,
Se flate vainement que ce premier aſpect
Peut reproduire en eux l'amour & le reſpect,
Il ſe promet en vain qu'en cette conjoncture
Ils pourront l'vn & l'autre écouter la Nature;

Que le crime approché deuiendra plus hideux,
Que ſon énormité ſera peur à tous deux,
Que pouuant l'vn & l'autre, & ſe voir & s'entendre,
Ils reuerront en eux le Beau-pere & le Gendre,
Et qu'ayant reconnu ce ſang qu'il faut verſer,
Ils forceront leur haine & viendront s'embraſſer.
O que contre l'orgueil l'inſtinct a peu de force!
Que pour l'ame des Grands c'eſt vne foible amorce!
Sa voix eſt importune & ſes ſoins ſuperflus,
Iule reuoit ſon Gendre & ne le connoiſt plus.
Quand il ſera ſans vie & ſur les bords du Phare
Immolé lâchement aux fureurs d'vn barbare,
Quand il arrachera des pleurs à tous les yeux,
Tu ſeras ſon Beau-pere & le connoiſtras mieux.
Malgré l'empreſſement, malgré l'impatience
Qu'a ce Guerrier boüillant d'aſſouuir ſa vengeance,
Malgré ce fier couroux qui bruſle dans ſon cœur,
Les troupes qu'il attend contraignent ſa fureur.
Antoine les commande, & dé-ja ſon courage
Medite vne autre Guerre & ſe forme à la rage.
Ceſar qui ne peut pas ſe reſoudre au repos
Le querelle en ſon cœur & luy tient ces propos:
Pourquoy, pourquoy trahir en retardant la Guerre,
Et l'attente de Rome, & l'eſpoir de la Terre?
Pourquoy tromper mes vœux & tenir plus long-temps
Ma fortune en balance & les Dieux en ſuſpens?
Tu ſçais bien qu'en tous lieux leurs faueurs empreſſées
Secondent ou pluſtoſt deuancent mes penſées,
Que rien n'a le pouuoir d'en arreſter le cours,
Tâchons que noſtre ardeur réponde à leur ſecours,
Gardons que leur bonté trop long-temps abuſée
Ne porte enfin ailleurs vne offre mépriſée.
Mais quel peril ſe montre à ton cœur effrayé?
Peux-tu craindre vn chemin que Ceſar t'a frayé?

Au lieu de t'expoſer à la vague infidelle,
Au lieu de t'enuoyer tu vois que ie t'appelle,
Pour aſſurer ton cœur j'ay tenté les dangers
Et de l'Onde inconſtante & des bords Eſtrangers
A reſpecter mes Loix j'ay bien ſçeu les contraindre,
Et ſi tu ne me crains tu n'as plus rien à craindre.
Ie ſçay que ces Guerriers que j'ay mis ſous ta loy
Par le naufrage meſme accourroient juſqu'à moy,
Et tu verras leurs mains contre toy mutinées
Si tu laiſſes perir le temps des Deſtinées.
Apres ces entretiens trop foibles & trop bas,
Il croit manquer aux Dieux qui ne luy manquent pas,
A leurs ſoins éprouuez il croit mal ſatisfaire,
Et n'eſtre pas vaillant s'il n'eſt pas temeraire,
S'il n'ouure tout ſon cœur à des vœux inſenſez:
Et s'il ne fait pas trop il ne fait pas aſſez,
La nuict ny la ſaiſon en orages feconde
Ne peuuent l'empeſcher de remonter ſur l'Onde,
D'oſer dans vn Eſquif ſe commettre à des eaux,
Qui pardonnent à peine aux plus fermes Vaiſſeaux.
Dé-ja d'vn doux ſommeil l'amorce imperieuſe
Verſoit de ſes Pauots la liqueur precieuſe;
Dé-ja tous ces Guerriers qu'vn ſort moins éclatant
Ne met pas tant en peine & n'empreſſe pas tant,
Qui n'ont point de l'orgueil ce funeſte appanage,
Qui laiſſent à leurs Chefs les chagrins en partage,
Qui laiſſent l'auenir aux volontez des Dieux,
Permettoient au repos de leur fermer les yeux.
Ceſar trompe aiſément la Garde qui ſommeille,
Il ſe coule en ſecret ſans qu'elle ſe réueille,
Et bien qu'à les ſeduire il mette tous ſes ſoins,
Quand il les a ſeduits il les en priſe moins;
En Soldat indiſcret plus qu'en grand Capitaine,
Il court auec ardeur vers la riue prochaine,

Cherchant quelque Vaiſſeau, cherchant quelque No-
Il découure vne Barque à l'abry d'vn Rocher, (cher,
Auprés de ce riuage il void vne Cabane,
Conſtruite de Rameaux & couuerte de Canne,
Il s'approche, il appelle, il frappe tant de coups,
Qu'il éueille Amiclas & le met en couroux.
Ce n'eſt pas que le chaume & que le jonc fragile,
Qu'vn faiſte de roſeaux, ou que des murs d'argile
Ne le couurent bien mieux à l'orgueil des Tyrans,
Que les Palais dorez n'en défendent les Grands;
Au point que la diſcorde arme toute la Terre,
Caché dans ſa baſſeſſe il mépriſe la Guerre.
Ceſar qui fait par tout trembler les Potentats,
Vient fraper à ſa porte & ne l'eſtonne pas:
Mais on rompt ce repos qu'il gouſte dans ſa couche,
C'eſt ce qui met la pleinte & l'aigreur dans ſa bouche:
Quel inſolent, dit-il, en ce bord écarté
Apporte ſon audace & ſa temerité?
Quel rebut de la Mer, quel reſte du Naufrage
Vient nous montrer icy le mal-heur qui l'outrage?
Il ouure toutefois, & Ceſar introduit,
D'vn prompt feu de Glajeuls luy void chaſſer la nuit.
Si le bon-heur, dit-il, que t'offre ta fortune,
N'a rien qui te rebute & rien qui t'importune,
Elargis tes deſirs, reſous-toy deſormais
A donner hardiment l'eſſor à tes ſouhaits,
Il importe à mes vœux de reuoir l'Italie,
Sers moy dans ce deſſein, ton attente eſt remplie.
Il parle de la ſorte, & ce cœur éleué,
Sous des habits priuez ſent peu l'homme priué.
Ie crains, dit Amiclas, que de rudes tempeſtes
Dans l'horreur de la nuit n'éclatent ſur nos teſtes,
Quand le iour s'eſt eſteint il n'a point à nos yeux
Raſſerené les airs ou fait rougir les Cieux;

Hier long-temps enfermé dans vn nuage bleſme
Le Soleil n'eſtoit pas d'accord auec ſoy-meſme,
Sa clarté partagée en rayons differens
En des climats diuers ſembloit chercher des Vents:
La rougeur du Croiſſant & ſa pointe émouſſée
Nous preſagent encore vne Mer courroucée.
Mais à quelque peril qu'il faille s'expoſer
I'en ay veu de plus rude & ie puis tout oſer.
A ces mots pleins de zele il s'arme d'aſſeurance,
La crainte de ſon cœur cede à ſon eſperance,
Et tous deux dans la barque entrant en meſme temps,
Laiſſent enfler la voile & recueillent les Vents.
Mais ils trouuent bien-toſt des objets d'épouuante,
Ils découurent dans l'air vne flame volante,
Vn flambeau paſſager qui deuient à leurs yeux
Vn Aſtre qui s'arrache & qui tombe des Cieux.
Par des troubles diuers l'Onde ſolicitée,
Par des Vents oppoſez la vague diſputée,
La ſurface des flots qui ſe noircit d'horreur,
Dans le cœur d'Amiclas reproduit la terreur.
Ie ne ſçay pas, dit-il, ie ne ſçay pas encore
Si l'orage naiſtra du ſoir ou de l'Aurore,
Si des bords du Sarmate ou des bords Affriquains,
Mais d'où qu'il naiſſe enfin les perils ſont certains,
Ces nuages obſcurs qui roulent ſur nos teſtes,
Semblent des bords du More apporter les tempeſtes,
Mais ſi nous conſultons le murmure des eaux,
Vn Vent plus indomté menace les Vaiſſeaux;
Tant qu'il aſſeruira l'Onde à ſa tyrannie,
C'eſt ſe flater en vain d'eſperer l'Auſonie,
Tout le ſecours qui reſte en ces extremitez,
C'eſt de chercher les bords que nous auons quittez,
Ou bien-toſt de ce vent l'inſolence & la rage
Mettront bien loin de nous le plus proche riuage.

Quand l'orage eſt ſi grand, ſouuent la Mer d'Icare
S'éloignant de ſes bords deuient celle du Phare,
Pelore void ſouuent les flots Ciliciens,
Et ſouuent Adria void les flots Lybiens:
Mais des ſouffles diuers la contrainte fatale
Et pouſſe & retient l'eau dans ſa couche natale,
Et ſous ces deux Tyrans foibles & vigoureux
Tour à tour elle cede & reſiſte à tous deux.
En vain la Mer voyant les Ondes mutinées
Cherche ce mouuement qu'elle a des Deſtinées;
En vain elle s'oppoſe à cette émotion,
Elle n'eſt plus que trouble & que ſedition,
Ses abyſmes ouuerts deuiennent leurs conqueſtes,
Le domaine de l'Onde eſt celuy des tempeſtes,
Et les flots coup ſur coup eſlancez dans les airs
Vont preſque dans la nuë eſteindre les Eſclairs.
Il ſemble qu'à punir l'audace de la Terre,
Neptune encore vn coup veut ſe joindre au Tõnerre,
Que l'Onde intereſſée à la haine des Cieux
Va noyer l'Vniuers & va vanger les Dieux.
Amiclas ne ſçait plus quel conſeil il doit prendre,
Quelle vague briſer, ou quelle vague attendre,
Sa Fregate expoſée à des coups differents,
Souuent met ſon eſpoir dans la fureur des Vents,
Pouſſée & repouſſée auec meſme viteſſe,
Cent fois elle ſe panche, & cent fois ſe redreſſe,
Elle demeure entiere au milieu des combats,
Et par trop de dangers elle ne perit pas.
Mais ce Vaiſſeau leger dont la vague ſe jouë
Peut ſe briſer la Pouppe ou ſe briſer la Prouë,
Il peut ſous des efforts ſi longs & ſi diuers,
Voir ſes bords en éclats & ſes flancs entr'ouuers.
Ceſar connoiſt enfin qu'vne ſi rude atteinte
Eſt digne de ſa perte & non pas de ſa crainte.

A quoy penſent les Dieux, le coup de mon trépas,
Eſt-ce vn effort, dit-il, ſi penible à leurs bras?
Quoy ce freſle Vaiſſeau, cette Barque legere
Peut-elle donc ſuffire à laſſer leur colere?
Faut-il pour m'immoler à leurs reſſentimens,
Armer toute leur haine & tous les Elemens?
Ouy mettez, Dieux puiſſans, mettez tout en vſage,
La Mort ſeule aura droit de changer mon viſage,
Vous faites ſans éclat mourir vn Conquerant,
Ie perds de grands deſſeins, mais ie meurs aſſez grãd,
Ma juſte ambition n'a pas eſté trompée,
Le Tybre a veu Ceſar au deſſus de Pompée;
Bien qu'en homme priué je me rende à vos coups,
Aucun, aucun du moins ne le ſçaura que vous,
Et bien qu'auant le temps j'acheue ma carriere,
Conſul & Dictateur ie quitte la lumiere.
N'importe qu'englouty ſous ces Abyſmes noirs
Ie ne reçoiue pas les ſuprêmes deuoirs,
Ceſar en expirant ne veut pas qu'on le pleigne,
Mais que tout l'Vniuers & l'attende & le craigne.
A ces mots inſolens celuy de tous les flots,
Qui fait le mieux fremir les triſtes Matelots,
Qui fait plus de débris que n'en fait le Tonnerre
L'arrache à la tourmente & le rend à la Terre,
Il le rend à ces bords, où ſes vœux imprudens
Auoient commis ſa gloire & ſa fortune aux Vents,
Et cét heureux effort qui l'affranchit de l'Onde
Luy redonne la vie & l'Empire du Monde.
Son retour impréueu fait moins d'eſtonnement
Dans le cœur des Soldats que ſon éloignement.
Trop cruel Genereux, luy diſent ſes Cohortes,
Qui fais reuiure en nous des eſperances mortes,
Si ta vie eſt ſi belle & ſi chere en tous lieux,
Pourquoy tant l'expoſer & tant laſſer les Dieux,

L'ardeur qu'ils ont pour toy s'eſt aſſez découuerte,
Ne force pas leurs mains de ſouſcrire à ta perte,
Et crains qu'en ces hazards qu'on te void trop cherir,
Ils ne penſent te plaire en te laiſſant perir.
Lors qu'à tant de dangers ton courage te liure,
Quel crime a merité que tu nous laiſſes viure?
Fais-tu de noſtre ſang trop ou trop peu de cas,
Pour ne pas l'épargner quand tu cours au trépas?
Ce que tu peux commettre à des ames vulgaires
Rend-il d'vn Demy-Dieu les perils neceſſaires?
Le deſeſpoir ſied bien à des hommes perdus,
C'eſt le ſecours qui reſte à ceux qui n'en ont plus;
Mais ſi des Immortels le pouuoir te ſeconde,
Si tu ſçais que ta vie eſt le ſalut du Monde,
Si le Sort des Humains ſe regle ſur ton Sort,
C'eſt leur eſtre cruel de courir à la Mort.
Le Ciel qui te rauit aux coups de la tempeſte,
Montre aſſez qu'il eſt preſt de couronner ta teſte,
Ce trauail des Deſtins à conſeruer tes jours
Nous prouue de leur zele vn immuable cours;
Mais de leur ſoin viſible & de ton grand courage
Exiger ſeulement le bon-heur d'vn naufrage,
Quand ils veulent ranger l'Vniuers ſous ta loy
C'eſt trop indignement vſer d'eux & de toy.
Ils pourſuiuoient encor ces querelles flateuſes,
Quand le iour apportant ſes flames lumineuſes
Raſſerena les airs, & fit aux yeux de tous,
Voir le Ciel ſans nuage & la mer ſans couroux.
Antoine tranſporté de reuoir la bonace,
Quite auecque les ſiens ce repos qui les laſſe,
Et bien-toſt en bel ordre on void tous leurs vaiſſeaux
Cingler auec ardeur ſur la face des eaux.
La flote en pluſieurs rangs iuſtement partagée
Semble attaquer les flots en bataille rangée;

Mais les vents de la nuit par leur ſedition,
Renuerſent enfin l'ordre & la proportion.
Ainſi quand la chaleur a borné ſa durée,
Quand le Strymon ſe glace au ſouffle de Borée,
Ces Oyſeaux qui ſont nez dans vn air plus ſubtil,
Prennent ſoudain l'eſſor vers les riues du Nil,
Et planant dans les Cieux, d'vne égale meſure,
Expriment diuers chiffre & diuerſe figure:
Mais ſi l'air ſe courouce & ſi le vent s'aigrit,
La figure s'efface & le chiffre perit.
L'Aurore qui du iour eſt la fille & la mere,
Annonçoit à la Terre, & ſon fils & ſon pere,
Lors qu'vn ſouffle d'accord auecque les Deſtins,
Au port de Nymphéum fait ſurgir ces Latins.
Ceſar voyant enfin ſes forces ramaſſées,
N'a plus rien qui s'oppoſe à ſes vaſtes penſées:
Son Riual qui preſſent les cruels attentats
Où pourroit aboutir la fureur des combats,
Où Ceſar peut porter les conſeils de ſa rage,
Veut mettre ſon Eſpouſe à couuert de l'orage.
O que d'vn chaſte amour les precieuſes loix,
Pour parler aux grands cœurs ont vne forte voix!
Que le charme puiſſant de ſes juſtes atteintes,
Inſtruit vne belle Ame aux legitimes craintes!
Ce courage autresfois & ſi ferme & ſi grand,
En vain dans le Mary cherche le Conquerant;
La valeur de Pompée en ce moment s'oublie,
Iuſqu'à laiſſer trembler l'Eſpoux de Cornelie,
Et tant qu'il l'ait ſouſtraite aux coups de la fureur,
Il ne peut retrouuer ny ſon bras ny ſon cœur.
Pour prononcer l'arreſt d'vn ſi triſte diuorce,
Son eſprit agité n'a point aſſez de force;
Il conſulte, il balance, & ces retardemens
Font du moins aux Deſtins perdre quelques momens.

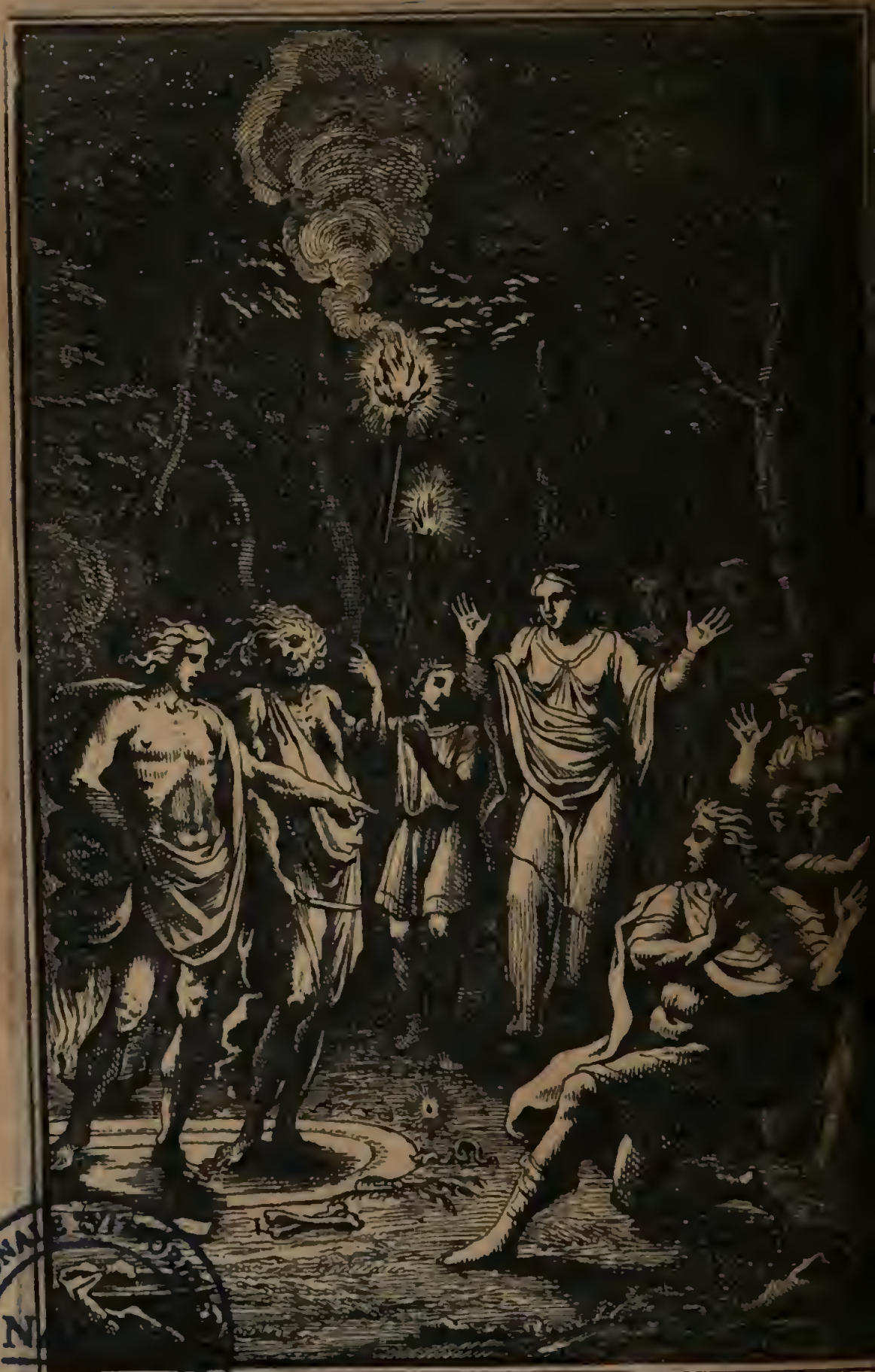
Sur la fin de la nuit pendant qu'il laiſſe prendre
Des baiſers innocens qu'il neglige de rendre,
Bien qu'il cache ſa peine, on peut bien dans ſes pleurs
Connoiſtre ſa bleſſure & trouuer ſes douleurs.
Illuſtre objet, dit-il, d'vne amitié ſincere,
Et d'vn fidelle Eſpoux la moitié la plus chere,
Bien-toſt ce iour paroiſt, ce iour tant abhorré,
Que les Deſtins on trop ou trop peu differé ;
Ceſar que ſon orgueil inceſſamment agite,
Apporte tout Ceſar à l'aſſaut qu'il medite,
Et bien-toſt ce combat qu'on nous force à donner
Va punir l'inſolence, ou va la couronner ;
Mais il faut à vos yeux épargner ce ſpectacle,
Il faut à ma valeur oſter vn grand obſtacle,
En ces iours de licence, en ces iours de forfaits
Leſbos vous eſt ouuerte, & vous offre la Paix.
N'eſſayez point icy la priere ou la plainte,
Digerez vos regrets, cedez à la contrainte ;
Mon cœur murmure aſſez, mais ce cœur abuſé
En me priant pour vous, eſt pour vous refuſé.
Mais bien-toſt mon amour auſſi fort que le voſtre,
Va, s'il plaiſt aux Deſtins, nous rendre l'vn à l'autre.
Les Grands ſont bien ſouuent les plus promts à tõber,
Et nous allons bien-toſt ou vaincre, ou ſuccomber.
Le bruit de mes trauaux vous les fera connoiſtre,
Vous reſoudre à les voir, ce ſeroit les accroiſtre,
Ce ſeroit vn reproche où ie ne conſens pas
De courir au carnage en ſortant de vos bras.
Quand d'vn trouble ſi grand le Monde eſt la victime,
Les chagrins ſont pour nous vn deuoir legitime.
Si voſtre Ame défere aux ſouhaits d'vn Eſpoux,
Cachez bien Cornelie à de ſi rudes coups,
Cherchez loin de Ceſar, goûtez loin de la guerre
Ce calme que les Dieux refuſent à la terre.

Que le ſort n'ait pour nous qu'vn viſage ennemy,
Vous laiſſant apres moy ie ne meurs qu'à demy.
S'il faut craindre vn Vainqueur, & trõper ſa pourſuite,
Ie puis pour vous chercher conſentir à la fuite,
Au lieu qu'en vous mélant aux diſgraces du ſort
Ie pourrois ſeulement conſentir à la mort.
Cornelie admirant cét arreſt qui la bleſſe,
Ne cherche du ſecours que dedans ſa foibleſſe,
Son cœur qui ne peut pas ſuffire à ſon tourment,
Laiſſe aller tous ſes ſens dans l'aſſoupiſſement;
Enfin quand la nature eut reparé ſa force,
Ie ne veux point, dit-elle, en ce cruel diuorce
Imputer aux Deſtins le mal-heur de mes iours,
Ce n'eſt point le trépas qui trouble nos amours,
C'eſt l'excez rigoureux d'vne ſincere flame
Qui m'arrache à Pompée, & qui m'arrache l'ame:
Helas ſi de vos feux c'eſt le gage éclatant,
Moderez-en l'ardeur & ne m'aimez pas tant;
Ne vous promettez pas que cette affreuſe abſence
Puiſſe de mes douleurs tromper la violence,
Au lieu de m'adoucir vos ſoins & vos trauaux,
Mon amour effrayé fera croiſtre vos maux;
Mon cœur ingenieux à s'affliger luy-meſme
Vous rendra mal-heureux à cauſe qu'il vous aime,
Et cent fois ma terreur vous portera des coups
Qui peut-eſtre ſans moy n'iroient pas juſqu'à vous.
Diray-je plus encore? au milieu de la gloire
Peut-eſtre que par moy vous perdrez la victoire,
Vous ſerez triomphant & careſſé des Dieux,
Et la mort dans mon cœur vous fermera les yeux;
Cent fois ſongeant au ſort du Beau-pere & du Gẽdre,
Ie voudray le ſçauoir, & craindray de l'apprendre,
Et ceux qui me viendront annoncer vos exploits,
D'abord en ſe montrant me mettront aux abois;

Attendez la disgrace auant que de vous plaindre,
Vous commencez vos maux en commençant à crain-
Et Cesar a desia de quoy s'enorgueillir, (dre,
S'il vous oste vne Espouse, & s'il vous fait pâlir.
Que vous sert apres tout d'éloigner Cornelie ?
Si le sort vous trahit, elle abhorre la vie,
S'il faut que vos Lauriers se changent en Cyprés,
Son amour la prepare à vous suiure de prés. (rage,
Contre vn malheur plus grãd que n'est tout mon cou-
Ce soin de mon salut est vn soin qui m'outrage,
Et dans ce triste estat, certes c'est m'étonner
De croire que ie viue, ou de me l'ordonner.
Mesme ne pensez pas que ma force abatuë
Attende à s'épuiser que vostre mort me tuë ;
Quand vous seriez heureux, ie ne sçay si ie puis
Me garder à la joye, & porter mes ennuis.
Enfin puis qu'à ce point vos ordres m'ont reduite,
Si les Dieux courroucez vous forcent à la fuite,
Au moins épargnez-vous le soin de me chercher,
L'Espouse de Pompée a peine à se cacher,
On ne sçaura que trop où vostre amour m'enuoye,
Et c'est là que Cesar viendra chercher sa proye.
C'est ainsi que son ame exprime ses douleurs,
Et Pompée y répond seulement par ses pleurs.
Alors presque insensée elle sort de sa couche
Sans luy demander plus ny les bras ny la bouche,
Tous deux sont en desordre, & laissent en ce iour
Perir ce dernier fruict de leur fidelle amour,
Et tous deux étonnez de ce grand coup de foudre,
A s'entre-dire adieu n'osent pas se resoudre ;
On la porte au riuage où son corps sans vigueur
Se couche sur le sable, & cede à sa langueur,
Tant que sans mouuement, & tant que presque morte
Elle se void sur l'onde, & ne sçait qui l'y porte.

Helas quand de Ceſar vous craigniez le couroux,
Voſtre fuite eſtoit douce auec vn cher Eſpoux ;
Mais d'vn plus rude coup le Ciel vous a frappée,
Vous vous éloignez ſeule, & vous fuyez Pompée.
La nuit dont l'épaiſſeur ſuit ce iour odieux,
N'adoucit pas ſes maux en luy fermant les yeux,
Son cœur luy retraçant ce Heros qu'elle adore
Dans l'erreur du ſommeil ſa main le cherche encore,
Son amour qui s'épuiſe en regrets ſuperflus,
Ne peut s'accouſtumer à ne le trouuer plus ;
Mais le Ciel à tous deux cruellement propice,
De leur reünion va faire leur ſupplice,
Lâches ambitieux dont l'aueugle fureur
Penſe trouuer la gloire à ſemer la terreur !
C'eſt ainſi que ſouuent vos brillantes chimeres
Font les ennuis mortels des Femmes & des Meres,
Que nous voyons ployer ſous le poids de vos coups
D'illuſtres Affligez qui valoient mieux que vous,
Et que les vains projets d'vne fierté barbare
Coûtent à l'Vniuers ce qu'il a de plus rare.

FIN DV CINQVIESME LIVRE.



LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SIXIESME.

DE'-IA les deux Riuaux, ces deux grands Ennemis,
Ces Conquerants fameux que les Dieux ont commis,
Auoient pour les deux camps choisy deux eminences,
Et déja dãs leurs cœurs cõmençoient leurs vangeãces.
Ceſar, qui ne conçoit que des vœux éclatants,
Demande à ſa valeur des progrez importants:
C'eſt perdre les forfaits des diſcordes ciuiles,
De forcer ſeulement des Châteaux & des Villes,

Et s'il n'asseruit Rome & Pompée à ses loix,
Il dispense les Dieux d'appuyer ses explois ;
Il demande ardemment cette heure formidable
Qui d'vn heureux Vainqueur doit faire vn grand cou-
Et qui doit attacher au sort de deux Romains (pable,
Et le Destin de Rome & celuy des Humains.
Que le Ciel à ses vœux soit propice ou contraire,
Il faut voir succomber le Gendre ou le Beau-pere,
Il faut dans les hazards tout perdre ou tout gagner,
Ou tomber, ou s'accroistre, ou perir, ou regner.
Trois fois ce cœur boüillant fait faire à son armée
Sur vn large côtau la montre accoustumée ;
Trois fois tous les Clerons entonnent dans les airs
D'vn signal effrayant les farouches concerts,
Et l'on void dans l'éclat qu'il donne à sa furie,
Que iamais il ne manque aux malheurs d'Hesperie.
Ce guerrier empressé qui void que son Riual
Neglige de répondre à ce bruyant signal,
Qu'à l'abry des rempars & que dans les tranchées
La prudence ou l'effroy tient ses forces cachées,
Abandonne son poste, & pour ne laisser pas
Mourir cette ferueur qu'il void dans ses soldats,
Attendant que pour luy son bon-heur se déploye,
Du fort Dyrrachium il veut faire leur proye :
Mais Pompée aussi-tost par des sentiers plus courts
Les préuient & les laisse en de sombres détours ;
Campé sur vn rocher d'vne vaste estenduë,
Il void des Ennemis la course suspenduë,
Il les tient engagez dans des chemins obscurs,
Et de Dyrrachium il conserue les murs.
Cét azile important dont la force est extrême,
Peut sans autre soûtien se suffire luy-mesme,
Sans que de l'art superbe il ait rien emprunté,
A son assiete heureuse il doit sa fermeté ;

Au lieu que ces trauaux qui font gemir la terre,
Sont le butin du temps ou celuy de la guerre.
Sous l'enceinte des murs des rochers eſcarpez
Sentent battre à leurs pieds les flots entrecoupez,
Ces remparts naturels, cette double defenſe
Preſque de tout le Port font toute l'aſſurance,
Les flots interrompus ſeulement d'vn rocher,
Le minent ſans relâche & ſemblent ſe chercher;
Et lors qu'vn vent trop fier rend les vagues mutines,
Leur écume blanchit les tours & les courtines.
Ceſar, qui ſent déja ſes projets auortez,
Sa marche contredite & ſes vœux arreſtez,
Lute contre l'obſtacle & conçoit vn ouurage
Digne de ſon orgueil & digne de ſa rage,
Lors que les ennemis, dont le camp eſt ouuert,
Deuroient ſe retrancher & ſe mettre à couuert,
Il épargne à leurs bras ces ſueurs & ces peines,
Il enferme auec eux les hameaux & les plaines.
On peut dans le contour & des champs & des bois,
Et cent fois décamper & recamper cent fois;
Auecque les côtaux on void que les riuieres,
On void que les foreſts deuiennent priſonnieres:
Mais dans cette priſon les cerfs & les ſangliers
Peuuent broſſer encore au trauers des halliers,
Et malgré la hauteur de cette prompte enceinte,
Leur force & leur ardeur ſentent peu la contrainte.
La tranchée eſt profonde & les Forts éleuez,
De terre & d'arbriſſeaux ne ſont pas acheuez,
L'épaiſſeur des remparts n'ajoûte pas l'argile
Ou le jonc ſeulement à la branche fragile;
L'on meſle aux rameaux verds & l'õ meſle aux gazons
Le debris des rochers & celuy des maiſons,
Des orgueilleuſes tours les maſſes redoutables
Ont aux coups des Beliers des forces indomtables,

Iule en les parcourant épuiſe ſes cheuaux,
Et c'eſt vn grand trauail de reuoir ſes trauaux.
Que maintenãt le Parthe ou que l'Hiſtoire antique
Nous vante Babylone & ſes rempars de brique,
Que maintenant la Fable éleue juſqu'aux Cieux
Le ſuperbe Ilium & l'imputе à ſes Dieux,
Cés Forts precipitez, ces maſſes éleuées,
Que l'on commence à peine & qu'on void acheuées,
Enferment beaucoup plus de terre & de Châteaux
Que le Tygre orgueilleux n'en baigne de ſes eaux,
Que l'Oronte n'en void dans ſa courſe legere,
Et cét ouurage eſt fait auant qu'on l'ait veu faire.
Certes, ce grand effort auſſi vain qu'il eſt promt,
Auroit fait voir la terre où l'on void l'Helleſpont,
Auroit joint les Châteaux & d'Abyde & de Seſte,
Ou fait perdre Corinthe à l'Iſthme qui luy reſte.
On veut dans le contour de ces vaſtes rempars
Faire le champ ſanglant du meurtre & des hazards,
C'eſt là qu'eſt reüny tout le choix d'Italie,
Ce ſang qui doit bien-toſt ſe perdre en Theſſalie,
Qui doit ſe prodiguer en cent climats diuers,
Et faire de ſon ſort celuy de l'Vniuers.
Pompée au premier bruit de ce trauail immenſe
Contre l'étonnement trouue peu de deffenſe;
Ainſi qui ne ſçait pas pour ne point s'effrayer
Que le Peloſe abboye & l'entend abboyer
A ce bruit dont l'éclat aſſourdit le riuage,
Malgré ſa fermeté ſent pâlir ſon viſage.
Mais enfin ce Heros rappellant ſa vigueur
Ne ſouffre pas long-temps la ſurpriſe en ſon cœur.
Afin que l'ennemy diuiſe ſes cohortes,
Qu'en les deſvniſſant il les rende moins fortes,
Soudain il luy fait voir ſes guerriers partagez,
Et ſur diuers côtaux diuerſement rangez.

Il veut afin que l'art au courage réponde,
Dans la premiere enceinte en faire vne ſeconde,
Oppoſer ſes rempars à ceux des ennemis,
Et fruſtrer le ſecours qu'ils s'en eſtoient promis.
Les fifres ſont muets, la trompette interdite
Differe à d'autres temps cette ardeur qu'elle excite;
Les Chefs des deux partis ne laiſſent pas encor
A toute leur fierté prendre tout ſon eſſor,
Et l'on void ſeulement des mains trop aguerries
Eſſayer à l'écart leurs trais & leurs furies.
Mais bien que la chaleur ſemble ſe rallentir,
Ce refroidiſſement n'eſt pas vn repentir,
Dans le camp de Pompée vne affreuſe diſgrace
Bannit les autres ſoins & ſe met à leur place,
Les tours & les retours des Eſcadrons nombreux
Font vn vaſte degaſt qui retourne contre eux,
L'herbe que les cheuaux étouffent dans la plaine,
Les bleds qu'ils font mourir ſõt leur crime & leur peine:
Sous leurs pas inconſtants, les ſillons rauagez,
Leur paſture eſt détruite & les champs ſont vangez.
La faim qui les abbat & leurs trauaux extrêmes
Ne laiſſent à la mort que la moitié d'eux-meſmes,
Et bien-toſt les vapeurs de leurs membres pourris
Vont au cœur des ſoldats alterer les eſprits.
Ce que Typhon vomit de ſouffre & de bitume,
Ce qu'en pouſſe Neſus de ſa grote qui fume,
Ce que l'Auerne enfin exhale dans les vents,
Ne ſont pas aux mortels des venins ſi preſents.
Les airs qui croupiſſoient dans vne paix cruelle,
Se corrompent ſoudain à cette odeur mortelle,
Et de ce noir poiſon ne pouuant s'affranchir,
Ils infectent le ſang qu'ils deuoient rafraiſchir.
Les ſources d'alentour font meſme de leurs ondes
Vn venin fugitif & des morts vagabondes:

Tant de corruption, tant de perils nouueaux
Qui ſejournent dans l'air & coulent dans les eaux,
Du ſoldat malheureux attaquant les entrailles,
Portent en diuers lieux les meſmes funerailles.
Le trauail du dedans ſe produit au dehors,
Vne couleur liuide obſcurcit tout le corps ;
Les yeux pleins d'vne ardeur qui brille & qui menace
Semblent ſe trauailler à ſortir de leur place ;
La teſte participe à la peine du cœur,
La force du poiſon y détruit la vigueur,
Et ſous le nouueau poids d'vne langueur extrême
Elle ne peut ſuffire à ſe porter ſoy meſme.
Souuent la maladie & le point du trépas
Ont des momens preſſez qu'on ne diſcerne pas,
Les corps ſont ſans bucher, les rouler hors des tentes
Sont les derniers deuoirs & leurs iuſtes attentes,
Et le nombre des morts qui corrompent les vents
Augmente châque iour le peril des viuants.
Enfin des Aquilons la fureur ſouhaitable
Domte la cruauté de ce mal indomtable.
Bien-toſt des airs tout purs de la Thrace apportez
Repouſſent loin du camp ceux qui ſont infectez,
Et bien-toſt le retour de cent barques legeres,
Eſtale ſur les bords les moiſſons eſtrangeres.
L'Ennemy qui n'a rien dans ſes poſtes diuers
Qui rende l'eau coupable ou qui gaſte les airs,
Pour ne pas laiſſer perdre vn malheur ſi funeſte,
Auroit joint ſa furie à l'horreur de la peſte.
A cet air homicide il euſt preſté ſes mains,
Mais la faim dans ſon camp s'oppoſe à ces deſſeins ;
Chacun pour adoucir le tourment qui l'outrage,
Oſe tout eſſayer & tout mettre en vſage,
Pour combatre la mort & pour la détourner,
On tente des repas qui peuuent la donner ;

Cependant le Soldat au fort de l'indigence
Assiege vn Ennemy qu'il void dans l'abondance.
Pompée enfin tout prest de courir aux combats
A son cœur éleué ne prescrit rien de bas,
Il ne veut point cacher sa route sous les ombres
Des vallons tortueux ou des bocages sombres ;
Mais en Romain illustre attaquer les Romains,
Et montrer au Soleil sa marche & ses desseins :
Allons allons, dit-il, confondre l'insolence,
Le repos de Cesar prouue son impuissance,
Ménageons ces momens, consentons aux destins
Qui panchent à sa perte, & vangent les Latins.
A ces mots on s'anime, on court à la victoire,
On cherche par la force vn passage à la gloire,
On veut des assiegeants terrasser les remparts
Et jusques dans leurs tours leur porter les hazards,
Sans consulter long-temps, sans voir sur quelles testes
On doit faire tonner les premieres tempestes,
Quel doit estre l'essay d'vn effort genereux,
Le quartier le plus proche est le moins fort pour eux,
L'éclat des estendars, le bruit de la trompette
Au cœur des ennemis commence leur défaite :
L'ame toute éperduë, & les sens agitez,
Auant qu'on les attaque, ils sont déja domtez.
Tout ce qu'en la chaleur de ce pressant orage,
L'honneur & le deuoir obtient de leur courage,
C'est qu'au moins ces Guerriers, au lieu de se sauuer,
Tombent au mesme lieu qu'ils deuoient conseruer ;
A de plus durs combats la valeur disposée,
Semble se reprocher cette conqueste aisée,
On terrasse des forts remplis d'hommes armez,
On attache aux rempars des flambeaux allumez,
On void en peu de temps des Legions forcées,
Des trauaux démolis, & des tours renuersées ;

Et l'Aigle qui paroiſt ſur les murs entr'ouuers,
Redemande à Ceſar les droits de l'Vniuers.
Mais ce que la fierté, la vangeance, la haine,
Ce que tout Ceſar meſme entreprendroit à peine,
Ce que cent bataillons n'auroient oſé tenter,
Sceua l'entreprend ſeul, & croit l'executer.
Seul parmy les vaincus, plein d'vn zele inuincible,
Stupide à la terreur, aux perils inflexible,
Pendant qu'il a des bras à ſeconder ſon cœur,
Il ne peut conſentir à connoiſtre vn vainqueur.
Sur les riues du Rhoſne autresfois ſon courage
Auoit inſtruit ſes mains à l'horreur du carnage,
Guerrier preſt à tout faire, & qui ne ſçauoit pas
Que dans la cruauté des ciuils attentats,
Dans ces troubles honteux que la fureur anime,
La vertu la plus grande eſt ſouuent vn grand crime.
Voyant tant de Soldats eſtendus dans leurs tours,
Tant d'autres dont la fuite eſt le premier ſecours,
Quelle frayeur, dît-il, ou quel trouble vous domte?
N'attendiez-vous icy que l'opprobre & la honte?
Et voulez-vous enfin vous faire en vain chercher
Parmy ceux dont les corps attendent vn bûcher?
Quoy donc? à ce quartier l'attaque ne s'adreſſe
Que parce que Pompée en préuoit la foibleſſe,
Que parce qu'il l'a crû facile à s'alarmer,
Et dans ce dur mépris il faut le confirmer?
Si cet affront ſanglant n'arme pas voſtre zele,
Que la colere au moins ſe montre plus fidelle,
Et forçant la terreur dont vous eſtes ſaiſis,
Puniſſez l'Ennemy de vous auoir choiſis;
S'il faut qu'en ſa faueur le deſtin nous ſeduiſe,
Du moins en triomphant il faut qu'il ſe détruiſe;
Plûſt aux Dieux que Ceſar éclairaſt mes efforts,
Ma mort aux aſſaillants va coûter mille morts;

Mais s'il n'admire pas l'ardeur de mon épée,
Ma perte aura du moins l'eſtime de Pompée.
Que dis-je, Compagnons, nous auons du ſecours,
On va de noſtre honte, on va borner le cours,
La pouſſiere, la flâme & le fracas des armes
Sans doute auront bien loin répandu les alarmes,
Et dequoy que menace vn ſi preſſant danger,
Pendant que nous mourons, Ceſar vient nous vanger.
Ce diſcours plein de feu ne produit dans les ames
Que de vaines chaleurs & d'impuiſſantes flâmes:
On veut voir ſeulement ſi dans ces durs combats,
Sa vertu peut pretendre à plus que le trépas.
D'abord ſur l'Ennemy ſes forces redoublées
Roulent ces troncs hideux dõt les tours ſont cõblées,
Ces cadavres ſanglants abbatus ſans effort,
Peuuent du moins par luy combatre aprés leur mort;
Il menace en Geant ces vainqueurs qu'il abhorre,
De poûtres, de rochers & de ſoy-meſme encore,
Tout eſt armes pour luy, le débris des rempars,
Les arbres, les gazons ſont ſes trais & ſes dards,
A qui l'oſe approcher, ſa mort eſt toute preſte,
Il emporte le bras, il enfonce la teſte,
Il fait voir ſous ſes coups des ſoldats eſtendus,
Des armes & des corps enſemble confondus,
Il terraſſe, il écarte, il diſſipe, il écraſe,
Le feu comme le fer ſert l'ardeur qui l'embraſe,
Et du coup imprévueu des brandons allumez,
Sous leurs habits fumants pluſieurs ſont conſumez.
Aprés que tant de corps & tant de funerailles
Eurent preſque égalé la hauteur des murailles,
Plus fort & plus ardant qu'vn lyon indomté,
Qui contre les épieux ſouleue ſa fierté,
Il ſe lance au milieu des cohortes preſſées,
Il affronte luy ſeul leurs forces ramaſſées,

Contre vne armée entiere il ſe trouue aſſez fort,
Où qu'il porte les yeux, il y porte la mort,
Et ſes affreux regards qui répandent la crainte,
Du trépas qui les ſuit ſont la premiere atteinte.
Son fer dont le tranchant commence à s'émouſſer,
Briſe les ennemis au lieu de les percer.
Il ſe void penetré de cent pointes cruelles,
Tous les dards ſont heureux, toutes les mains fidelles,
Mais malgré tant de trais dont il ſe void courir,
En bute à tant de morts il ne ſçauroit mourir,
Et le Ciel en ce iour admire ſur la terre,
Deux nouueaux aſſaillants, vn Soldat & la Guerre.
Ses armes dont le fer en tous lieux eſt forcé,
Ses braſſals écaillez & ſon caſque fauſſé
N'ont plus à tout ſon corps laiſſé d'autre défence,
Que tous les trais lancez cõtre tous ceux qu'on lance.
Ne laſſez plus, Romains, vos armes ny vos bras,
Pour vne ame ſi grande il faut vn grand trépas,
Il faut que le reſſort des puiſſantes machines
Elance contre luy des roches aſſaſſines,
Que les Beliers pointez contre ce mur viuant,
Ce rempart animé, ce baſtion mouuant,
Le facent cheoir enfin ſous leur force indomtée,
Ou de vos grands ſuccez la courſe eſt arreſtée.
Il quitte ſon bouclier, & contre tant defforts,
Tant de trépas volans, il ne veut que ſon corps;
Il ſemble qu'agité d'vne valeur trop haute,
Il craigne en ces perils de viure par ſa faute,
Ou qu'il rougiſſe au moins d'auoir pour ſon ſecours
Vne main occupée à conſeruer ſes iours.
Sur ſes membres ſanglans tant de fléches pouſſées
Font voir vne foreſt de pointes heriſſées;
Mais pendant que ſes coups reportent les hazards,
Le mouuement du corps en détache les dards.

Ainſi quand l'Elephant, cette viue montagne,
Dont le mobile poids fait gemir la campagne,
Dans ſes deſerts brûlants void de loin & de prés
Fondre ſur tout ſon corps vn orage de trais ;
La ſolide épaiſſeur de ſa peau dure & forte
Emouſſe tous les coups que l'Affriquain luy porte,
Ou s'il faut qu'elle cede à des trais plus perçants,
Vne prompte ſecouſſe en décharge ſes flancs,
Le fer ſur les dehors conſumant ſa furie,
Cherche inutilement la ſource de la vie,
Leur ferme reſiſtance en fruſtre tout l'effort,
Et cent coups ne ſçauroient acheuer vne mort.
Ce farouche Vaillant dont le cœur intrepide
Deuient ſous la douleur plus ferme & plus rapide,
Par vn coup trop certain ſent qu'vn dard furieux
Entame ſon viſage & luy perce vn des yeux,
Sa main en meſme temps officieuſe & fiere
Arrache l'œil ſanglant, & la fléche meurtriere,
Et par vn dur mépris, par vn cruel orgueil,
Il foule ſous ſes pieds & la fléche & ſon œil.
C'eſt auec moins d'ardeur & moins de felonnie,
Qu'aux foreſts de la Dace ou de la Pannonie,
Vne Ourſe ayant d'vn fer ſenty les rudes coups,
Le cherche & veut ſur luy décharger ſon courroux,
Que tournoyant autour de la pointe cruelle
Qui luy perce les flancs & qui fuit auec elle,
Que cent fois ſe pliant & repliant cent fois,
Elle aigrit la douleur qui la met aux abois.
Sceua change de forme à ce cuiſant outrage,
Vne ſanglante pluye inonde ſon viſage ;
Le trouble de ſes ſens, la rage de ſon cœur
Vient toute ſur ſon front & braue le vainqueur.
Toutesfois à ce coup leur aiſe ſe déploye,
Chacun fait retentir les tranſports de ſa joye,

Ceſar couuert de ſang & percé de leurs coups,
Seroit vn moindre charme à leur juſte couroux :
Ce guerrier cependant cache vn peu ſon martyre,
De ſon front adoucy ſa vertu ſe retire.
Enfin, dit-il, enfin pardonnez, Citoyens,
Vos trais peuuent ceſſer quand j'arreſte les miens,
Ma mort n'a plus beſoin que d'autres coups m'attei-
Arrachez ſeulemẽt les dards qui la cõtraignent, (gnẽt,
A mon ſang retenu donnez vn libre cours,
Vous auez la victoire & vous tranchez mes iours ;
Si ma mort à Pompée eſt vn ſpectacle vtile,
Mettez deuant ſes yeux ce cadavre mobile,
Pour vanger tant de morts, pour en punir l'autheur,
Qu'il me voye en ſon camp mourir en deſerteur.
Aulus qui ne ſçait pas déméler l'artifice,
S'offroit auec ardeur à cét eſtrange office,
Lors qu'en ſon ſein credule vn rude coup porté
Eſt le funeſte prix de ſa credulité.
Cet effort ſurprenant, cette atteinte mortelle
Rend à ce grand courage vne vigueur nouuelle ;
Ainſi ie fais, dit-il, ainſi ie fais perir
Quiconque eſt aſſez vain pour m'oſer ſecourir,
Quiconque veut la Paix auecque cette épée,
Qu'il adore Ceſar, & renonce à Pompée.
La gloire du Senat a pour vous moins d'appas,
Que n'en a pour Sceua la gloire du trépas.
A ces mots ſon épée au deffaut de ſa langue,
Par des coups foudroyans acheue ſa harangue ;
Tant que tout las enfin, & preſt à ſuccomber,
Il ſemble auparauant choiſir ſur qui tomber.
Mais voyant dans les airs vne pouſſiere épaiſſe,
Il reſſuſcite encor ſa vigueur qui s'abaiſſe :
Bien-toſt ce grand ſecours que ſon cœur s'eſt promis,
Vient ietter l'épouuante au camp des ennemis,

Ou plûtoſt à leur fuite épargner cette honte,
Que Sceua ſoit tout ſeul tout l'effroy qui les domte.
Leur promt éloignement fait plus que leur combat,
Les coups le ſoûtenoient, & le repos l'abbat;
Son zele ſignalé, ſa vangeance aſſouuie,
N'ayant plus d'aduerſaire, il ne veut plus de vie.
Il ſemble que ſon corps ſouple à ſes volontez,
Meurtry de toutes parts, perçé de tous coſtez,
Seul à tant d'ennemis, & ſi long-temps en bute,
N'attendoit pour mourir que leur fuite ou leur chute.
Chacun offre à l'enuy ſes bras à le porter,
Ils admirent ce cœur qu'ils n'oſoient imiter;
Pour tranſmettre aux Neueux de ſi rares exemples,
De ſes dards tout ſanglants ils vont parer les Téples,
Malgré la cruauté de ces trais acérez,
En ſentant leur atteinte, il les a conſacrez,
Heureux ſi la chaleur de cette illuſtre audace
Auoit mis ſous ſes loix le Teuton ou le Dace,
Heureux ſi ſa vertu changée en attentat,
N'euſt pas eſté funeſte au bonheur de l'Eſtat.
Genereux inſenſé, j'ay pitié de ta gloire,
Ie pleins cette vertu qui ſoüille ta memoire,
Quelques pompeux brillants qui flatent nos ſouhais,
L'obſcurité vaut mieux que l'éclat des forfais.
Helas! que de valeur ton bras a fait paroiſtre,
A perdre ta patrie & luy donner vn maiſtre,
Que de ſang prodigué, que de trauaux ſoufferts
A te rendre coupable & te forger des fers!
Pompée à cet affront des troupes repouſſées,
Medite vne autre attaque & ſuit d'autres penſées,
Pareil aux flots émeus qui battent vn rocher,
Creuez autant de fois qu'ils oſent l'approcher,
Qui cent fois ſont briſez & cent fois ſe mutinent,
Que toûjours il repouſſe & qui toûjours le minent.

Ce ſage Conquerant veut tenter deux efforts,
Attaquer par dedans, attaquer par dehors;
Il fait deux corps puiſſants des troupes qu'il partage,
La Mer à l'vn des deux donne vn libre paſſage,
Et par vn meſme lieu tous deux en meſme temps
Fondant ſur l'Ennemy, le tiennent en ſuſpens,
Sa vaillance conſulte & ſa raiſon balance
Auquel des deux aſſauts il doit ſa reſiſtance:
Mais en ce double effort que ſert de conſulter?
A l'vn & l'autre enfin il ne peut reſiſter;
Les remparts attaquez & les tours aſſaillies
Soudain ſont à ſes yeux & ſur luy démolies.
Pompée en liberté par de ſi promts explois,
Souuent change de poſte & ſe campe à ſon chois;
Ainſi quand l'Eridan d'vne force indomtée
Pouſſe hors de ſon lit ſa vague reuoltée,
Que deſſus les vergers & deſſus les ſillons
Ce fier vſurpateur ſe roule à gros boüillons,
Si la plaine gemit, ſi la terre s'affaiſſe
Sous le peſant effort du Tyran qui la preſſe,
Ce vainqueur inſolent creuſe au trauers des champs
Vne nouuelle couche à ſes flots écumants,
Ce canal vſurpé qu'il s'ouure en ce rauage,
Aux juſtes poſſeſſeurs rauit leur heritage;
Au lieu qu'en meſme temps la ſuite de ſes eaux
A ſes premiers voiſins donne des champs nouueaux.
Sur la cime des tours vne torche allumée
Fait comprendre à Ceſar les affronts de l'armée;
Il accourt à grands pas & ne trouue en ces lieux
Que les froids monuments d'vn débris ſpacieux;
Des vainqueurs aſſurez le calme & le ſilence
Eſt contre ſon orgueil vne nouuelle offenſe,
Et c'eſt dans ſa penſée vn mépris ſans pareil,
Qu'ayant vaincu Ceſar, on ſe donne au ſommeil;

Pour troubler cette paix qu'il explique à sa honte,
Il n'est point de perils ny de morts qu'il n'affronte.
Torquatus qui pressent que d'vn si fier abord
C'est à luy d'essuyer la chaleur & l'effort,
Dans vn espace estroit couure d'vne muraille
Ses troupes qu'il vnit & qu'il met en bataille.
Tel vn sçauant nocher qui void l'air en couroux,
Ployant soudain la voile, en émousse les coups,
Malgré les Aquilons & leurs bouches tonnantes,
En préuoir les fureurs c'est les rendre impuissantes.
Cesar enflé d'audace au trauers des hazards,
Auoit forcé la garde & franchy les remparts:
Mais bien-tost les vainqueurs pleins d'ardeur & d
Viennent de tous costez fondre sur cette proye, (joye
Lors qu'auecque le souffre & les rochers brûlants,
Etna semble sortir luy-mesme de ses flancs,
Qu'aux yeux de ses voisins sa cauerne allumée
Se change en vn torrent de flâme & de fumée;
Les peuples d'alentour semblent moins alarmez,
Que ne sont en ce lieu ces guerriers enfermez,
L'effroy dans tous les cœurs en mesme temps se iette,
La poussiere, le bruit suffit à leur défaite,
Plusieurs pensent rauir leur vie à ces rigueurs,
Qui ne vont qu'en fuyant la porter aux vainqueurs.
Sous ce nuage épais dont la plaine est couuerte,
Ils cherchent leur salut & courent à leur perte.
Ce iour pouuoit suffire à punir les forfais,
A trouuer par le sang vn retour à la paix,
Ces heureux combatans pouuoient à leur partie
Immoler tout Cesar & toute sa furie,
Donner vn plein éclat à leurs ressentimens,
Mais Pompée aussi-tost calme leurs mouuemens;
Trop heureux à son gré d'assurer sa victoire,
Sans qu'vn hideux carnage ensanglante sa gloire.

Ceſar n'a pas pour moy laiſſé ſes noirs exemples,
Il ne ſied bien qu'à luy de profaner les Temples,
De montrer hardiment ſon impudence aux Dieux,
D'éclater dans la pourpre en guerrier furieux,
D'outrager tout enſemble & le Ciel & la Terre,
Et donner vne paix qui reſſemble à la guerre.
Rome, pour écarter ces horreurs loin de toy,
Iuſqu'aux derniers climats j'iray porter l'effroy!
I'iray juſques ſous l'Ourſe, ou la zone brûlante,
Au cœur des factieux verſer de l'épouuante.
I'ay fait preſque à mon nom vn immortel affront,
On a veu la terreur paroiſtre ſur mon front,
On m'a veu te quiter, mais cette fuite promte
Exprimoit beaucoup mieux mon amour que ma hõte;
Pour toy ſeule j'ay craint, pour toy ſeule j'ay fuy,
Et j'éloignois la guerre, eloignant ton appuy;
Te laiſſer tes ſoûtiens, te laiſſer ta deffenſe,
C'eſtoit des factieux t'attirer l'inſolence,
I'ay voulu pour te rendre à des deſtins meilleurs,
T'épargner des perils que ie cherchois ailleurs.
Donc que de ſon orgueil vne ame poſſedée,
Que Ceſar abuſé ſoit ton maiſtre en idée,
Si le pouuoir des Dieux ne trompe mes ſouhais,
Tu reuerras enſemble & Pompée & la paix.
Il finit à ces mots & ce cœur trop fidelle
Commence auec les ſiens vne marche nouuelle,
Il s'auance à grands pas où le ſort le conduit,
Il court à ſa diſgrace & le iour & la nuit,
Tant qu'enfin déja foible il void cette contrée,
Il void la Theſſalie où ſa perte eſt jurée.
Cette riche Prouince a des monts ſpacieux,
Qui portent à l'enuy leur orgueil juſqu'aux Cieux,
Pelion dans l'ardeur de la ſaiſon brûlante,
Oppoſe ſes rochers à l'Aurore naiſſante;

Au lieu que ceux d'Ossa, retardent à leur tour
Dans l'horreur des glaçons la naissance du iour.
Quand du plus haut des Cieux l'ardante Canicule
Verse auec le Soleil la flame qui les brûle,
L'officieux Othris de son front orgueilleux
Emousse les chaleurs qui partent de leurs feux.
L'Olympe aux Aquilons montrant ses vastes roches,
En rompt la violence & frustre les approches,
Et de son épaisseur Pinde cache aux zephirs
L'objet delicieux que cherchent leurs desirs.
Entre ces monts diuers des campagnes fecondes
Se virent autresfois sous l'Empire des ondes,
Plusieurs fleuues cachez s'y venant enfermer,
Ne trouuoient point d'issuë à se rendre à la Mer.
Apporter en ce lieu le tribut de leur source,
S'accroistre & s'exhaler c'estoit toute leur course,
Tant que d'auec Ossa l'Olympe separé,
Alcide ouurit aux flots vn chemin asseuré.
Neptune qui ne veut ny s'enfler ny décroistre,
Des fleuues qu'il reçoit ou de ceux qu'il fait naistre,
Fut surpris en ce iour de voir parmy ses eaux
Vne mer inconnuë & des tributs nouueaux.
C'est alors que parut la region fatale,
Où les flots pour iamais deuoient noyer Pharsale,
Dans ces champs spacieux que l'onde auoit quitez,
L'industrie a bâty de superbes Citez,
Dorion, Pteleos & cette illustre Ville
Larisse, à qui la Terre a dû le grand Achille,
Argos dõt tout l'éclat n'est plus qu'en ses beaux noms,
Et qui sur ses débris void jaunir les moissons.
Celle où jadis Penthée en horreur à sa mere,
Eut d'vn iuste mépris vn injuste salaire;
Ce sage infortuné l'auoit veuë en tous lieux,
Sous l'air d'vne Bacchante effrayer tous les yeux,

Et déteſtant tout haut cette fureur diuine,
De ſa Mere inſenſée il fit ſon aſſaſſine,
Il ſe vid déchiré, tout difforme & tout nud,
Sans connoiſtre ſon crime & ſans eſtre connû;
Mais enfin Agaué rechangée en ſoy-meſme,
A ces reſtes ſanglants rend le deuoir ſupréme,
Et ſe pleint en ſon cœur que ſa main ne peut pas
Payer à tout ſon fils tous les droits du trépas.
Donc cette mer captiue ayant veu ſon paſſage,
En cent fleuues diuers à ſon gré ſe partage,
Qui hors de ces priſons qui viennent de s'ouurir,
Sans connoiſtre leurs cours, s'empreſſent de courir.
L'impetueux Sperchie & l'Epidan rapide,
Se roulent fierement où le hazard les guide,
Mais Eas au contraire & le pere d'Iſis
Montrẽt vne onde calme aux chãps qu'ils ont choiſis,
Ces plaines qui d'vn Dieu ſoûmirent la franchiſe,
Doiuent leur abondance à la courſe d'Amphryſe;
Euene auec fierté ſe creuſe ce canal,
Qu'Alcide a fait rougir du ſang de ſon Riual;
Ce fleuue que des vents la licence réuere,
Anaure pour qui l'air n'a iamais de colere,
Le reſpecte à ſon tour, & n'[illegible]pouſſe jamais
Ny d'obſcures vapeurs ny de broüillars épais.
L'Achelous bourbeux & le lent Enipée
Mélent auec leur onde vne fange vſurpée,
Leurs noms comme leurs flots en deuiennent obſcurs,
Leur couche en eſt ſoüillée & leurs bords ſont impurs.
Penée en ſerpentant dans les plaines fecondes,
Void des fleuues ſoûmis rendre hõmage à ſes ondes;
Mais vn plus orgueilleux le reduit à douter,
Si luy portant ſes eaux, il luy vient inſulter:
Titareſe qui roule vne onde mutinée,
Entre ſans ſe méler dans celle de Penée,

Il la fait en tyran ceder à ſes efforts,
Et les flots diuiſez deuiennent ſes deux bords;
On croid qu'enfant du Styx il ne veut dans ſa courſe
Souffrir aucun mélange indigne de ſa ſource,
Que fier de ſa naiſſance il ſe garde en tous lieux
Le reſpect de la terre & la crainte des Dieux.
Les fleuues ſeparez & la vague écartée,
Entre cent nations leur couche eſt diſputée,
Mais enfin l'Eolide & le Magneſien,
Le Dolope farouche & le fort Mynien,
Sans droit également prenant droit au partage,
De ce preſent des eaux firent leur heritage,
Et bien-toſt par leurs ſoins on cueille des moiſſons,
Où le peſcheur n'aguere a ſeduit les poiſſons.
Les Centaures mutins, ces enfans de la nuë,
Montrerent en ces lieux vne forme inconnuë,
Par vn nouueau commerce & de nouueaux reſſorts,
Du Cheual & de l'Homme ils ne firent qu'vn corps,
Ces monſtres eſtonnants, ces mélanges énormes
Reünirent en eux les vices des deux formes;
Chiron ſur l'vn & l'autre éleuant ſon grand cœur,
Conformant ſa conduite aux conſeils de l'honneur,
Aux loix par qui dans nous la vertu ſe conſomme,
Eſtant Homme à demy, fut au deſſus de l'Homme.
Ce fut en ce climat que l'art induſtrieux
Inſtruiſit aux combats les Courſiers furieux,
Qu'il rendit à ſon gré leur courſe meſurée,
Et mit vn frein d'acier à leur bouche égarée.
C'eſt de là que partit le premier des vaiſſeaux,
Pour deffier les vents & la fierté des eaux,
Pour mieux armer la Parque & joindre à ſes outrages,
La fureur des débris & l'horreur des naufrages.
C'eſt là, foible Ithonus, que tes vœux imprudens
Liurerent les metaux à des braſiers ardens,

Qu'on imprima ſur eux de cruels caracteres
Qui firent des treſors la ſource des miſeres,
Que ton ordre attaquant les ordres eternels,
De ces corps innocens fit de grands criminels:
Mais l'Or bien-toſt ſur toy vange cette injuſtice,
Ce charme de ton ame eſt auſſi ton ſupplice,
Et par ces bas ſouhais qu'il inſpire à ton cœur,
De ta poſſeſſion il fait ton poſſeſſeur.
Monarque malheureux malgré ton diadéme,
Il prend ſur tes deſirs vn empire ſupréme,
C'eſt luy qui s'authoriſe à te faire des loix,
Et le Roy des metaux eſt le Tyran des Rois.
Là d'vn Dragon hideux la menace étouffée
Fut du jeune Apollon le ſuperbe trophée;
Là deux Geants nouueaux, deux objets de terreur,
Aux fureurs des Titans offrirent leur fureur,
Soûtinrent auec eux vne inſolente guerre,
Et juſques dans le Ciel firent monter la terre,
Oſſa ſur Pelion éleuant ſa fierté,
Vid les Aſtres confus & leur cours arreſté;
Enfin à tant d'horreurs cette riue fatale
Ne peut rien ajoûter que l'horreur de Pharſale.
Les deux Riuaux campez en ces funeſtes lieux,
Dont ils font à leur haine vn theatre odieux,
Le Soldat ſe conſulte & roule dans ſa teſte
L'éuenement douteux du combat qui s'appreſte;
Il void que l'heure approche où ces deux Conquerans
Du ſang des legions vont faire des torrens;
Et touchant de ſi prés à ce jour de carnage,
Pluſieurs cherchent en vain leur zele & leur courage,
Leur ſort par leur effroy deuient plus rigoureux,
Et deuant leur malheur ils ſe font malheureux:
Au lieu qu'en quelques-vns l'ardeur mieux preparée,
Aux ſuccez incertains porte vne ame aſſurée:

Ou si de quelque trouble vn grand cœur est surpris,
Il arme contre luy l'espoir ou le mépris.
Mais le timide fils d'vn pere magnanime,
D'vne basse frayeur Sextus est la victime;
Sextus qui fera voir à la mer en frayeur,
Son tyran dans le fils de son liberateur;
Qui de noble Romain se changeant en Corsaire,
Flétrira lâchement les triomphes du Pere.
Cette ame sans vigueur, ce courage abbatu,
Qui contre l'auenir n'arme pas sa vertu,
Laisse entrer dans son cœur des craintes insensées,
Et se fait des perils de toutes ses pensées.
Mais brûlant d'éclaircir son effroy curieux,
Il ne consulte pas les organes des Dieux,
Il n'interroge point les Antres de Cirrhée,
Ny ces arbres sçauants de la foreſt sacrée,
Tout le feu du tonnerre & tous ses mouuemens
Ne seroient pas pour luy d'assez clairs truchemens;
Dans la Fibre mouuante ou dans l'aile qui vole,
Son trouble n'aperçoit qu'vn presage friuole:
Pour montrer l'auenir à ce cœur agité,
Ce qui n'est pas vn crime a trop peu de clarté;
La plus noire magie & ses leçons funestes
Peuuent mieux l'éclairer que les flambeaux celestes;
Et pour luy les Enfers de leur antre profond,
Sçauent mieux nos destins que les Dieux qui les font
La plus presente amorce à ces fureurs timides,
C'est l'assiete du camp qui touche aux Hemonides;
Ces ames dans l'horreur trouuent tous leurs appas,
Leur art est seulement tout ce qu'on ne croid pas;
Ce qui semble passer leur force ou leur malice,
Ce qui de la pensée est vn affreux supplice,
Ce qui seroit enfin vn monstre parmy nous,
Pour ces cœurs abrutis est vn charme bien doux.

Ce climat eſt fecond en herbes criminelles,
Par qui l'enchantement prend des forces nouuelles,
Et dont le ſuc inſpire au charme imperieux
L'infaillible pouuoir de contraindre les Dieux.
Ces Eſtres ſouuerains dont la juſte puiſſance
Souuent pour tous nos cris a peu de complaiſance,
Que ſouuent nos ſoûpirs ne peuuent approcher,
A cette infame voix ſe laiſſent mieux toucher.
De leur Palais brillant elle ſçait mieux la route,
Et leur cœur tout enſemble & l'abhorre & l'écoute;
Que les Mages diuers offrent ſur leurs Autels
Vn culte ſacrilege aux eſprits Immortels,
Qu'ils pouſſent dans les airs vne voix concertée,
Quand l'Hemonide parle elle eſt ſeule écoutée.
Souuẽt ſes mots puiſſants, ſes murmures vainqueurs,
Ont malgré les deſtins mis l'amour dans les cœurs,
D'vn feu qu'elle abhorroit l'ame eſt toute enflâmée,
Et ne ſçait ce qu'elle ayme en la perſonne aymée;
Par vn art tout contraire on a veu des Eſpris
Se demander en vain ce qui les auoit pris,
Et dans l'obiet chery ne voir plus ces amorces
Par qui l'amour contre-eux auoit trouué des forces;
Souuent ſans le ſecours du philtre & du poiſon,
Ce charme a dans l'eſprit éclypsé la raiſon,
Et par luy les vieillards dans leur ame glacée,
Souuent ont veu renaiſtre vne flame inſensée;
Ce langage inoüy, cette inſolente voix
Sur les loix du trépas fait préualoir ſes loix,
Et ces ſombres accens au gré des Hemonides,
Sont des ſources de vie ou des trais homicides.
Mais cet art ſurprenant, ces termes enchantez
A de ſi bas effets ne ſont pas limitez;
L'Vniuers les redoute, & leur force inconnuë
S'éleue impudemment au deſſus de la nuë;

La Nature obeït à leurs impreſſions,
Le Soleil eſtonné ſent mourir ſes rayons;
Sans l'ordre de ce Dieu qui porte le tonnerre,
Le Ciel armé d'éclairs tonne contre la terre,
Les monts applaniſſants leur front audacieux,
Se trouuent transformez en des champs ſpacieux,
Les torrens ſuſpendus interrompent leur courſe,
Les fleuues reuoltez remontent vers leur ſource,
L'Hyuer le plus farouche eſt fertile en moiſſons,
Les flâmes de l'Eſté produiſent des glaçons,
Et la Lune arrachée à ſon trône ſuperbe,
Tremblante & ſans couleur vient écumer ſur l'herbe.
Quel ſoin aux Immortels, quels penibles deuoirs,
D'aſſeruir leurs concours aux forfaits les plus noirs!
Quel trauail à des mains & iuſtes & puiſſantes,
De ſuiure indignement des charmes & des plantes,
De ſeruir ſans diſpenſe aux fureurs d'icy bas,
Ou quelle crainte enfin de ne leur ſeruir pas!
Font-ils de ces reſpects ſi promts & ſi dociles,
Vn tribut neceſſaire ou des trauaux vtiles?
Et quel pact les engage au bruit de cette voix,
A craindre ſa menace ou reuerer ſes loix?
Cét art pernicieux, ce culte plein d'offenſe,
A-t'il ſur tous les Dieux vne meſme puiſſance,
Ou pluſtoſt a-t'il mis quelque Dieu ſous ſa loy,
Qu'vn indigne reſpect deuouë à cet employ,
Vn Dieu foible & puiſſant, qui ſouple à ce murmure
Contraint par ces accens, contraigne la Nature?
Cét vſage odieux, cét effrayant ſçauoir,
Pour l'impie Erichto n'auoit rien d'aſſez noir;
Pour cette ame de rage & d'horreur poſſedée
Le crime le plus grand n'eſt qu'vn crime en idée;
D'execrables efforts & d'infames trauaux
Ont éleué ſon art à des monſtres nouueaux;

Son ſejour le plus doux ſont les bois les plus ſombres,
Du ſein des monumens elle chaſſe les ombres,
Au trauers du chaos ſes regards penetrans
Vont chercher le Cocyte & ſes manes errans,
Et du creux des tombeaux, ou des lieux ſolitaires,
Chere aux Dieux des Enfers elle en void les myſteres.
Ce pouuoir que ſon art luy conſerue ſur eux,
Luy coûte châque iour des forfais monſtrueux;
Souuent à ſon ſçauoir ſa fureur aſſortie
A fait d'vn corps viuant vne brûlante hoſtie;
Souuent contre la mort armant ſes attentats,
Elle vole aux bûchers les reſtes du trépas,
Et laiſſe indignement ſur les riues ardentes
Les manes courouccz & les ombres errantes.
Par ſes herbes ſouuent & ſouuent par ſes cris
L'Enfer intimidé rend ce qu'il auoit pris;
L'ame qui de ſon corps ſe croyoit dégagée,
Gemit ſous ce fardeau dont elle eſt rechargée.
Lors que pour eſſayer de penibles efforts,
Sa furie a beſoin des plus illuſtres morts,
Par le pouuoir cruel de ſes accens profanes,
Par vn ſoûfle homicide elle ſe fait des manes;
L'Auerne & tous ſes Dieux ſont ſouples à ſes loix,
A ſon premier murmure, à ſa premiere voix
Il n'eſt point ſur le Styx de Dieu qui ne réponde,
Tant il ſemble auoir peur d'entendre la ſeconde.
Tantoſt elle s'eſt veuë en de hideux attours,
Diſputer ſalement vn cadavre aux Vautours,
Tantoſt ſur vn mourant eſtendu dans ſa couche
La cruelle en ſecret vient appliquer ſa bouche,
Et l'Ombre qui s'apreſte à déchirer ſes fers,
Reçoit quelque ordre infame à porter aux Enfers.
Les crimes de ſon cœur ſont peints ſur ſon viſage,
L'ame toûjours farouche y fait monter ſa rage;

L'épouuante & l'horreur menace dans ſes yeux,
Et l'air qu'elle reſpire, empoiſonne les Cieux.
Le bruit que fait par tout ſa fureur conſommée,
Bien-toſt juſqu'à Sextus porte ſa renommée;
Il choiſit pour ſa ſuite en ces lieux écartez,
D'infames confidens de ſes brutalitez,
Dignes par leur baſſeſſe & dignes par leurs vices,
Et d'eſtre ſon eſcorte, & d'eſtre ſes complices.
Lors que l'obſcurité ſous des voiles épais
Cache les Elemens & couure les forfais,
Il court d'vn pas leger où ſa frayeur le guide,
Et veut porter ſon trouble aux pieds de l'Hemonide.
Il trouue ſur ſa route vn vallon tenebreux,
Qui coupe deux foreſts & des rochers affreux,
Où ſur la fin du iour vne dure eſcarmouche,
Vn prelude ſanglant d'vn aſſaut plus farouche,
Vne épreuue du crime, vn eſſay des deſtins.
Auoit coupé la trâme à de vaillants Latins.
Burrhus le noble époux de l'Illuſtre Octauie,
En ce cruel combat auoit perdu la vie.
Cette Belle en tous lieux compagne de ſes pas,
Trouuoit par tout des vœux qu'elle n'écoutoit pas,
Et Sextus dédaigné cherchoit dans cette offenſe,
D'vn trop iuſte mépris vne injuſte vengeance.
Déja la Theſſalide accouruë en ces lieux,
De ces trépas fumants aſſouuiſſoit ſes yeux,
Et ſur ce ſang tout chaud vomiſſant tous ſes charmes,
Dans ce climat funeſte elle fixoit les armes;
La guerre tranſportée en d'autres regions,
Elle euſt perdu la mort de tant de Legions,
Et déja dans ſon cœur ſa rage eſt occupée
Sur les reſtes de Iule & ſur ceux de Pompée.
Sextus au ſeul aſpect de cét objet hideux
Reſſent vn nouueau trouble & condamne ſes vœux;

Mais enfin il approche & d'vne voix timide
Il s'efforce à gagner le cœur de l'Hemonide.
Ornement de ces lieux, confidente du sort,
Arbitre de la vie, arbitre de la mort,
Qui peux comme il te plaist aux ames estonnées
Ou predire ou changer le cours des destinées:
Les Romains diuisez diuisent l'Vniuers,
Mais leur Sort est douteux & ses ordres couuerts.
C'est cette obscurité, c'est cette incertitude
Qui fait de mon esprit la noire inquietude.
Ie ne suis pas d'entr'eux celuy qui peut le moins,
Et le fils de Pompée est digne de tes soins;
L'heritier de sa perte ou le maistre du monde
Vient icy te montrer sa blessure profonde,
Mon ame est en desordre, & mon cœur agité,
Rends-luy son assurance & sa tranquillité:
Il ne refuse pas les legitimes craintes,
Mais des vaines frayeurs repousse les atteintes,
Ne laisse pas au Sort ce cruel droit sur nous,
Qu'on sente ses rigueurs, sans en préuoir les coups.
Force la Prouidence & les Dieux, si tu l'oses,
Détourne les Destins, change l'ordre des choses;
Ou si ton art s'obstine à pardonner aux Dieux,
Que les Ombres du Styx se montrent à nos yeux;
Que la mort toûjours souple à ta puissance extrême,
Reuienne de l'Auerne & s'explique elle-mesme;
Interroge la Parque & sonde ses projets,
Voy sur qui d'entre-nous doiuent tomber ses trais:
Iamais de ton sçauoir les clartez sans pareilles,
Sur de plus grands objets n'ont occupé tes veilles.
Ce discours si honteux, cet entretien si bas,
Pour l'impure Hemonide a de puissants appas.
Si tes soins, répond-elle, & ton inquietude
Sur de moindres destins appliquoient mon étude,

Par des nouueaux reſſorts & des charmes ſecrets,
Ie contraindrois les Dieux à changer leurs arreſts.
Mais l'immobilité des hautes deſtinées
Rend mon art impuiſſant & mes forces bornées,
Leurs ordres eternels s'entretiennent ſi bien,
Qu'il faut renuerſer tout, ou n'y renuerſer rien.
S'il faut pour aſſurer ou vaincre tes alarmes,
Eſſayer ma puiſſance & l'effort de mes charmes,
S'il ſuffit à tes yeux de percer l'auenir,
De préuoir des effets qu'on ne peut préuenir,
Ie puis en ta faueur interroger les arbres,
Ie puis faire parler les plantes & les marbres;
Le Ciel, l'onde, la terre & tous les Elemens,
Pour moy des Immortels ſe font les truchemens;
Ie puis à la mort meſme impoſer la contrainte
De répondre à tes vœux & parler à ta crainte,
Et puiſque le hazard nous l'offre dans ces bois,
Il faut qu'elle s'appreſte à reprendre la voix.
A ces mots elle cherche en ce nouueau carnage,
Quelque tronc qui ſoit propre à ce cruel vſage,
Examine à loiſir tous ces morts innocens,
Et dans ces corps glacez cherche encor des accens;
Pendant qu'elle s'empreſſe à choiſir vn Prophete,
Les Manes qu'aux Enfers a mis cette deffaite,
Contents & fortunez d'auoir perdu le iour,
Demeurent en ſuſpens & craignent leur retour;
Elle peut d'vn ſeul mot tromper leurs funerailles,
Contraindre les Enfers de les rendre aux batailles;
Par vn charme inuincible elle peut de ces troncs,
Refaire en vn moment de nouueaux eſcadrons;
Mais ſon choix arreſté ſur l'objet de ſes charmes,
R'aſſure enfin l'Auerne & finit ſes alarmes;
Et ce corps qui doit viure vne ſeconde fois,
Par ſon ordre eſt porté ſous l'épaiſſeur du bois;

Sous

Sous ces arbres touffus la nuit eſt redoublée,
De deux obſcuritez l'horreur eſt aſſemblée,
Mais bien-toſt en ce lieu par des mots concertez
Erichto fait briller des rayons enchantez.
D'abord aux yeux de tous elle change de forme,
Son viſage eſt plus ſombre & ſon air plus énorme,
Sur ſon front obſcurcy ſes cheueux heriſſez
Sont de lezards mouuants ſalement enlaſſez :
Sextus & ſes Romains à leur maintien timide
Laiſſant voir leur foibleſſe aux yeux de l'Hemonide,
Quel ſpectacle, dit-elle, ou quel objet d'horreur
Verſe dans vos eſprits cette indigne terreur ?
Quoy ? s'il faut expoſer à vos ames tremblantes
Le ſoulfre du Cocyte & ſes vagues brûlantes,
Si de ſes fiers Dragons les bruyants ſifflemens
Aſſourdiſſent les airs & tous les elemens,
Si j'étale à vos yeux & l'Enfer & ſa rage,
Où pourrez-vous alors retrouuer du courage ?
Si ie mets deuant vous des monſtres irritez,
Qui peut rendre le calme à vos cœurs agitez ?
Mais quel effroy vous donne, ou quel aſſaut vous liure
Cét innocent aſpect d'vn corps qui va reuiure ?
Si de quelque frayeur vous reſſentez les coups,
Des Manes renaiſſants n'en ont pas moins que vous.
Alors auec le fer on void ſes mains cruelles
Faire à ce tronc ſanglant des bleſſures nouuelles,
Et chercher à loiſir par d'inhumains efforts
Vne nouuelle vie en de nouuelles morts.
Elle abreuue le cœur des écumes gluantes
Que l'Aſtre de la nuit diſtille ſur les plantes,
Pour des charmes pareils elle garde en tous lieux
Tout ce que la Nature enfante d'odieux.
Elle méle à du ſang qu'elle puiſe en ſes veines,
Les entrailles d'vn Lynx & le nœud des Hienes,

D'vn Ceraſte hideux, la dépoüille & les dens,
Les yeux d'vn Baſilic & le fiel des Serpens,
Le ſuc pernicieux des herbes enchantées,
Que ſa bouche & ſes yeux ont ſouuent infectées;
Elle veut ſous ſes loix ranger les loix du ſort,
Et pour rendre la vie empoiſonner la mort.
Apres qu'vn noir venin & des liqueurs charmées
Eurent aſſez baigné les veines entamées,
Des accens confondus d'vne effrayante voix
Elle fait retentir les rochers & les bois;
Il ſemble qu'on entend les ondes gemiſſantes
Briſer contre vn rocher leurs vagues impuiſſantes:
Il ſemble qu'on entend les hurlemens des Loups,
La plainte de l'Orfroye & le cry des Hiboux,
Ou le Ciel en colere, armé de ſon tonnerre,
Auec vn bruit affreux mugir contre la terre.
Apres ces tons diuers, que ſa fureur confond,
Elle s'adreſſe aux Dieux de l'abyſme profond.
Arbitre des Enfers, Monarque déplorable,
Qui d'vn Eſtre immortel fais vn Dieu miſerable,
Qui regnes à regret ſur de hideux objets,
Et trembles dans ta Cour & deuant tes Sujets,
Noires Diuinitez, Eumenides cruelles,
Le ſupplice eternel des Ombres criminelles;
Impitoyables ſœurs, Parques dont les ciſeaux
S'acquierent chaque iour des triomphes nouueaux,
Fleuues toûjours brûlãts, demeures toûjours ſombres,
Vieillard que j'ay laſſé par le retour des Ombres,
Noirs Monſtres du cahos, horreurs, peines, forfais,
Si l'éclat du deuoir ne m'ébloüit iamais,
Si j'ay pour vous fléchir à mon premier murmure,
La bouche aſſez profane & l'ame aſſez impure;
Si j'ay pour conceuoir des vœux dignes de vous,
Acheué des forfaits inconnus parmy nous,

Si j'ay par le blaſpheme & par le ſacrilege
Acquis dans les Enfers aſſez de priuilege;
Preſtez ſoudain l'oreille & le cœur à mes vœux,
Et rendez à la terre vne Ombre que ie veux.
Ie ne demande pas vne Ame accouſtumée
A boire ſur le Styx le ſoulfre & la fumée;
Celle que mon pouuoir redemande au trépas,
Eſt vn nouueau preſent des ciuils attentats.
Si de ces factions l'inſolence & la rage,
Si leur brutalité vous rend aſſez d'hommage,
Qu'à cét illuſtre Sang du plus grand des Latins,
Ces Manes ſoient icy l'organe des Deſtins.
Elle acheuoit ces mots & leur force inuincible
Fait paroiſtre à ſes yeux vne eſſence inuiſible,
A voir vn tronc meurtry, des membres alterez,
Vne poitrine ouuerte & des flancs déchirez,
L'Ombre fait de ſon corps ſa plus rude épouuante,
Et ſemble refuſer cette priſon ſanglante;
Elle accuſe les Dieux, elle ſe plaint au ſort
Qu'vn inſolent pouuoir luy diſpute ſa mort,
Qu'on va juſqu'aux Enfers contraindre ſon enuie,
Et qu'vn charme odieux la condamne à la vie;
Mais malgré ſes refus & malgré ſes efforts,
Cette rebelle enfin ſe replonge en ſon corps.
On void en meſme temps ſes bleſſures fermées,
On void d'vn ſang caillé les flames r'allumées,
L'artere auec le cœur reprend ſes mouuemens,
Le viſage retourne à ſes lineamens.
En ce corps toutesfois la Nature affoiblie
Meſle vn peu du trépas à ce retour de vie,
Il a quoy que mobile, & quoy que reſpirant,
Non la couleur d'vn mort, mais celle d'vn mourant.
Sur le cruel Sextus il attache la veuë,
Son ame de couroux ſemble eſtre toute émeuë,

Et Sextus deuenu tout ſombre & tout confus,
Obſerue ſon viſage & reconnoiſt Burrhus ;
Il ſent ſon cœur qui bat & ſon teint qui ſe change,
Il craint que d'vn Riual vn Mary ne ſe vange,
Il craint qu'vn Ennemy juſtement rigoureux
Ne luy chante ou luy faſſe vn deſtin malheureux ;
Meſme parmy l'effroy, dont l'atteinte le glace,
Son amour criminel reuient prendre ſa place ;
Il reproche à ſon cœur ce trouble curieux,
Qui renuerſe les loix & du Sort & des Dieux,
Qui force le trépas de relâcher ſa proye,
Et tire des Enfers l'ennemy de ſa joye.
Au bruit que cette mort auoit déja ſemé,
Il permettoit l'eſpoir à ſon cœur enflamé,
Et de l'objet diuin qui l'a mis à la chaiſne,
Il penſoit n'auoir plus à domter que la haine,
Au lieu qu'en r'appellant ce cher Eſpoux au jour,
Il void contre ſa flame & la haine & l'amour.
A ce lâche Riual, Burrhus qui le déteſte,
N'explique ſon couroux que des yeux & du geſte,
Et le Sort qui l'anime vne ſeconde fois,
A permis ſeulement la réponſe à ſa voix.
Ie ſçay, dit Erichto, qu'à ton ame interdite
Vne ſeconde vie eſt vn don qui l'irrite ;
Mais étale à nos yeux les volontez du Sort,
Et ie te dois bien-toſt vne ſeconde mort,
Vn trépas immortel & contre qui les charmes
Seront de vains efforts & d'impuiſſantes armes ;
C'eſt là le prix heureux du penible retour
Qui t'enleue à la Parque & qui te rend au jour.
Alors l'enchantement s'ajoûte à la ſemonce,
De ce nouueau Prophete il inſtruit la réponſe,
Et par luy dans ſon ame il ſent bien-toſt couler
Cét auenir qu'on cherche & qu'il doit reueler.

C'eſt pour moy, répond-il, vne injuſte contrainte
De ſeruir d'vn Riual la baſſeſſe & la crainte,
D'vn Riual inhumain, qui ne me permet pas
De pouuoir en repos joüir de mon trépas,
Dont les projets honteux & la coupable enuie
Inſultent à mon Ombre, auſſi bien qu'à ma vie;
Mais puis qu'on me l'impoſe, il apprendra ſon ſort,
Et mourra de frayeur cent fois auant ſa mort.
Bien qu'vn charme trop promt ait empeſché mõ ame
D'interroger la Parque & d'obſeruer ſa trame,
Le tumulte où l'on void les Manes des Latins,
Ne parlent que trop haut du couroux des Deſtins.
L'Auerne eſt en deſordre & ſa loy refuſée,
Les Manes criminels demandent l'Eliſée,
Et laiſſent au tribut des ciuils mouuemens
Ces Antres deſtinez aux plus durs châtimens.
La triſteſſe oſe entrer au ſejour de la joye,
D'vn chagrin genereux l'innocence eſt la proye,
L'vn & l'autre Decie a répandu des pleurs,
Curie à leur détreſſe accorde ſes douleurs;
On entend ſoûpirer l'abbatement d'Emile,
Les regrets de Fabrice & l'ennuy de Camille;
Le vainqueur de Carthage & Caton auec eux
Intereſſent leur plainte au ſort de leurs Neueux.
Parmy l'accablement des Ombres fortunées
Qu'vne vertu conſtante a là bas couronnées,
Brute ſeul void ſans pleurs ces Illuſtres pleurants,
Et ſent ſon nom encor formidable aux Tyrans;
Mais Cethegus triomphe & Marius éclate,
Catilina ſe donne à l'eſpoir qui le flate,
Et voyant leur Patrie en ſes derniers abois,
De leurs fers douloureux ils ſentent moins le poids.
L'arbitre des Enfers qui diſpenſe les peines,
Allume d'autres feux & forge d'autres chaiſnes,

A de nouueaux tourmens il inſtruit ſes rigueurs,
Et prepare vn ſupplice aux Manes des vainqueurs.
Curieux inſenſé, dans l'effroy qui te glace,
Applique ſi tu peux ce charme à ta diſgrace;
Pompée eſt attendu dans ces champs fortunez
Qu'aux Manes innocens le Sort a deſtinez.
N'importe que ſur luy la fureur ſe déploye,
Tomber ſous cét effort, c'eſt tomber dans la joye,
Apres auoir fléchy ſous des coups inhumains,
Il marchera là bas ſur les Dieux des Romains.
Auant que de Ceſar la trame ſoit coupée,
Auant que le Senat l'immole au grand Pompée,
Il faut que ſon orgueil luy merite aux Enfers
Tout ce qu'on luy prepare & d'opprobre & de fers.
Rome les perd tous deux, mais le choix n'eſt pas libre
D'enſanglanter les bords, ou du Nil, ou du Tybre,
Apres ce vaſte éclat de leurs ſoûleuemens,
La mort eſt tout le prix de tant de mouuemens,
Le Demon de la guerre & le Sort des batailles
Decident ſeulement du lieu des funerailles.
Toy qui dans l'infamie as crû te ſignaler,
Apprens ta deſtinée & commence à trembler,
Bien qu'il te ſoit permis de ſuruiure à ta gloire,
Bien-toſt la fiere Parque a ſur toy la victoire.
Si tu peux préſumer qu'vne juſte rigueur
M'authoriſe à verſer le trouble dans ton cœur,
Qu'aux Arreſts de ton Sort ma langue ſe refuſe,
Conſulte tes forfaits, leur voix te deſabuſe.
Ta Race dont l'éclat a remply l'Vniuers,
Le va dans ſon débris remplir de ſes reuers;
L'Aſie auec ſes Rois en triomphe menée,
L'Europe dans les fers, la Lybie enchaiſnée,
A lauer cette honte animent leur courroux,
Et s'apreſtent enfin à triompher de vous,

De ces trois fieres Sœurs la vangeance fatale,
Ne vous peut rien offrir de plus feur que Pharſale.
A peine il acheuoit ce diſcours odieux,
Qu'vn objet ſurprenant ſe découure à ſes yeux.
Par vn bruit aſſaſſin répandu dans l'Armée,
D'vn malheur trop cuiſant ſon Eſpouſe informée,
Eut le cœur auſſi-toſt perçé de tous les coups,
Dont l'injuſte rigueur luy rauit vn Eſpoux;
Cette Illuſtre affligée en ces vallons funeſtes,
Long-temps de ce trépas auoit cherché les reſtes,
Long-temps à la clarté des flambeaux allumez,
Porté ſes yeux mourants ſur cent corps entamez;
Examiné leurs trais, conſulté leurs viſages,
Conté toute ſa peine à ces roches ſauuages,
Et cent fois aſpiré dans ce lieu rigoureux,
A mourir de douleur ſur ce corps malheureux;
Mais le Deſtin contraire à cette juſte enuie,
Luy vole d'vn Eſpoux & la mort & la vie,
Et ne peut pas permettre à ſes viues douleurs,
Qu'elle puiſſe en mourant joüir de ſes malheurs;
Ses ſoins ſont ſuperflus & ſon ame en balance,
Déja méle à ſa crainte vn rayon d'eſperance,
Quand de ſombres clartez qu'on ne diſcerne pas,
Attirent dans le bois & ſes yeux & ſes pas.
Elle approche en tremblant, & ſa veuë incertaine
S'attache ſur Burrhus & le connoiſt à peine:
Celuy dont elle a crû les beaux iours terminez,
Se montre plein de vie à ſes yeux étonnez;
A ce premier aſpect d'abord elle ſe pâme,
Sa joye & ſon ennuy combatent dans ſon ame;
Les tranſports du plaiſir redemandent au cœur
Ce Sang & ces Eſprits qu'y portoit la douleur,
Et ſoudain hors de luy cette flâme épanduë,
Laiſſe de tous les ſens l'action ſuſpenduë.

Enfin d'vne voix foible & d'vn accent confus,
Nous trõpons-nous, dit-elle, ou voyõs-nous Burrhus?
Imposez-vous mes yeux à ma douleur amere,
Ou mourons-nous en vain d'vn coup imaginaire?
C'est luy, n'en doutõs plus, pardõnez, Dieux puissants,
Vn insolent murmure & des cris trop perçants.
Cruel! puis que le Sort a conservé ta vie,
Quel dessein faisois-tu sur celle d'Octauie?
Ce dur éloignement ne pretendoit-il rien,
Que prouuer ton trépas, ou que hâter le mien?
Helas! qu'vn faux malheur, que des disgraces feintes
Coûtent à ton Espouse & d'ennuis & de plaintes!
Et qu'apres cette alarme il falloit peu d'effort,
Qu'il falloit peu de temps pour acheuer ma mort!
Mais d'où viẽt que tõ ame est sourde à mes tendresses?
Quel crime, ou quel dégoust me vole tes caresses,
Respectes-tu ce Lâche, ou crains-tu son courroux,
Et reuoy-je Burrhus sans reuoir vn Espoux?
Quand j'ay d'vn coup mortel crû ta poitrine ouuerte,
Mon amour pardonnoit mon trépas à ta perte;
Mais dans ce dur mépris il ne peut pardonner
La mort que ta froideur s'appreste à me donner.
Trop insensible Espoux, ame trop inhumaine,
Montre-moy mon offence aussi bien que ma peine,
Informe ma douleur, éclaircis mon tourment,
Et fais cesser ou croistre vn si dur châtiment;
Fais sur moy, si tu peux, éclater ta vengeance,
La mort m'afflige moins que ton indifference,
Ou si tes entretiens sont vn crime en ces lieux,
Du moins laisse-moy voir ton amour dans tes yeux;
Si tu n'oses parler à l'ennuy qui m'outrage,
Du moins laisse-moy voir ton cœur sur ton visage,
Et pour rendre le calme à mes sens éperdus,
Montre-moy mon Espoux en me montrant Burrhus.

Helas, répond enfin ce Heros tout en larmes,
Qu'Octauie en ce iour eſt injuſte à ſes charmes !
Et que ſes durs ſoupçons ont tort de préſumer
Qu'on peut l'auoir aimée & ne la plus aimer !
Si vos ennuis ſont grands, ma douleur eſt toute autre,
Ie porte tout enſemble & ma peine & la voſtre,
Et vous me renoyez par vn cruel pouuoir,
Que j'ay peine à vous dire & qu'il vous faut ſçauoir.
Préparez donc voſtre ame au coup inéuitable
Que vous porte à regret vn innocent coupable,
Et ſi tout voſtre cœur deuient voſtre ſecours,
Voſtre diſgrace eſt foible & vos maux ſont biẽ courts.
Chere & fidelle Eſpouſe, adorable Octauie,
Lors qu'on vous a reduite à me croire ſans vie,
Voſtre cœur affligé n'a pas eſté ſeduit,
Et le bruit de ma mort n'eſtoit pas vn faux bruit;
Déja d'vn corps ſanglant mon ame diuiſée,
N'attendoit qu'vn bucher pour auoir l'Eliſée,
Et déja tout plongé dans vn calme bien doux, (vous;
Mon cœur pour eſtre heureux n'attendoit plus que
Ie voyois beaucoup mieux qu'on ne void ſur la Terre,
L'énormité du crime & l'horreur de la guerre,
Ma raiſon deſillée & mes yeux plus ſçauants
Admiroient mon repos & pleignoient les viuants;
Ouy, ſi-toſt que du corps la Parque nous deliure,
Commençant à mourir, nous commençons à viure;
L'erreur change les noms, & ſous vn rude effort
Croyant perdre la vie, on ne perd que la mort.
Mais en ces lieux de paix la mienne eſt agitée,
On me force à reprendre vne vie enchantée,
A montrer l'auenir à ce courage bas,
Et ſa crainte éclaircie, on me doit au trépas.
Octauie à ces mots ne peut plus ſe contraindre,
Elle ſouffre & n'a plus la force de ſe pleindre,

Dans ce retour penible à ſes premiers trauaux,
Son vnique remede eſt l'effort de ſes maux.
Son cœur eſt accablé ſous ce coup inuincible,
Et perd le ſentiment pour eſtre trop ſenſible,
Mais r'appellant enfin ſon ame & ſa chaleur,
Pourſuy, pourſuy, dit-elle, augmente ma douleur ;
Pour acheuer ma mort approfondis ma playe,
Il n'eſt plus de tourment ny de coup qui m'effraye.
Ce Guerrier dans l'excez d'vne forte amitié,
Percé des trais qu'il porte à ſa chaſte moitié,
Si les charmes, dit-il, & ſi les Deſtinées
Auoient à ce retour permis beaucoup d'années,
Certes pour vous ſeruir, pour tromper vos langueurs
I'aurois à cette loy pardonné ſes rigueurs :
Mais encor que ma vie euſt adoucy la voſtre,
Vn iour il euſt fallu que l'vn euſt pleuré l'autre ;
C'eſt à vous de gemir de nous voir ſeparez,
Mais ces triſtes momens ſont bien-toſt expirez,
Bien-toſt vos maux laſſez & vos peines finies,
Nous reuerrons là bas nos Ombres reünies ;
Et ſi l'arreſt du Sort ne me rend pas à vous,
Bien-toſt ſon bras puiſſant vous rend à voſtre époux,
Arriuez l'vn & l'autre à ce bien-heureux terme,
Nous rejoindrons nos cœurs d'vne eſtreinte plus fer-
Les pures amitiez & les chaſtes ſouhais (me,
Paſſent dans l'Eliſée & n'y meurent iamais,
Ces charmes innocens où la vertu s'éleue,
S'ébauchent dans la vie & la mort les acheue.
Ce calme ne craint plus l'orgueil des Conquerants,
La liberté conſtante y braue les Tyrans :
Là plus d'inquietude, & là plus d'injuſtice,
Sous des antres fumants le crime a ſon ſupplice ;
Ces forfaits que la terre a changez en vertus,
Sont monſtres aux Enfers, mais monſtres abbatus,

Ces nobles Scelerats, ces illuſtres Perfides,
Deueloppent leur honte aux yeux des Eumenides,
Leur éclat ſe transforme en leur illuſion,
Et la vertu joüit de leur confuſion.
Ainſi vous n'aurez plus de matieres de plaintes,
D'objets d'auerſion ou de ſujets de craintes,
Dans ces champs fortunez voſtre cœur n'aura plus
A redouter la haine ou l'amour de Sextus;
Il ſentira des feux bien differens des noſtres,
Il portera ſes fers & ſortira des voſtres,
Et de ſes noirs deſſeins les cuiſants châtimens
Seront vn doux ſurcroiſt à nos rauiſſemens;
Donc tant qu'il plaiſt au ſort, tâchez belle Octâuie,
D'étouffer vos regrets & de ſouffrir la vie!
Pour en charmer l'ennuy ſongez que voſtre Eſpoux
Remporte ſous l'Auerne vn cœur tout plein de vous,
Vn cœur qui vous attend, vne ame qui vous aime,
Et dãs des maux ſi courts ſoyez toûjours vous-meſme.
A ces mots il s'approche & d'vn accent plus bas
Il offre à ſon Eſpouſe & la bouche & les bras;
Mais cette Infortunée à ce cruel diuorce,
A cet affreux adieu reperd toute ſa force,
Son courage étonné ne peut la ſecourir;
Elle cede à ſa peine & commence à mourir.
On la reporte au camp, & Burrhus tout en larmes
Redemande la mort & le ſecours des charmes,
Le Sort qui d'vn ſeul coup a conſumé ſes droits,
Ne peut pas ſe le rendre vne ſeconde fois.
Il s'étend ſur le ſable, & l'impie Hemonide
Répand ſur tout ſon corps vn murmure homicide,
Et ſes Manes rendus à ce repos ſi cher,
A ſes membres glacez elle donne vn bucher.
Sextus déja percé du coup qui le menace,
A pû voir Octauie & n'eſtre que de glace,

Eſcouter ſes diſcours ſans y méler les ſiens,
Et prés de ſon vainqueur refuſer ſes liens.
D'vn noir étonnement ſon ame poſſedée
S'aſſaſſine elle-meſme & meurt de ſon idée.
Pour luy dans la frayeur dont il reſſent les trais,
Toute couleur eſt noire, & tout arbre vn Cyprés.
Son trouble imperieux, ſes douleurs vehementes
Font de ſes maux futurs des diſgraces preſentes,
Luy-meſme ſon tourment, luy-meſme ſon Tyran,
Plein d'vne image ſombre il marche vers le camp;
Sa fidelle Erichto s'ajoûte à ſon eſcorte,
Elle luy vend bien cher l'ennuy qui le tranſporte.
Riche de ſes horreurs, riche de ſes forfaits,
Elle tâche à calmer les troubles qu'elle a faits:
Pour cacher ce retour aux yeux des deux armées,
Elle ajoûte à la nuit des tenebres charmées,
Et ſous ſes Pauillons ce Romain agité
Reporte ſa foibleſſe & ſa timidité.

FIN DV SIXIESME LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIESME.

LE Soleil étonné long-temps au sein de l'onde
Resiste aux loix du sort & se refuse au Monde,
Il n'accorde qu'à peine à des desseins peruers
Ce tribut de clarté qu'il doit à l'Vniuers ;
Apres auoir en vain tenté sa defaillance,
Il fait sur l'onde calme agir son influence,
Et formant de vapeurs vn voile officieux,
Il trauaille à cacher la Pharsale à ses yeux.

Le Deſtin courroucé, le Ciel inexorable,
Qui deffend à Pompée vn bon-heur veritable,
Auoit pendant la nuit permis à ce grand cœur
De goûter à loiſir l'appas d'vn faux bon-heur;
Vn ſonge plein de charme, vne douce impoſture,
De ſon Amphitheatre acheuoit la peinture,
Il voyoit ſes Romains, il entendoit leur voix,
On portoit juſqu'aux Cieux ſon nom & ſes exploits,
Au declin de ſes ans, au fort de ſa vieilleſſe
Cette agreable erreur le rend à ſa jeuneſſe,
Et Cheualier Romain il voit les Senateurs
Témoins de ſon triomphe & ſes adorateurs;
Vainqueur des Factieux, terreur de l'inſolence,
Il voit auant le temps couronner ſa vaillance;
Ces objets deceuants qui flatent ce Heros,
Sont ſes derniers plaiſirs & ſon dernier repos,
Au point de voir bien-toſt ſa ſplendeur éclipſée,
Son ame ſe renuoye à ſa gloire paſſée,
Soit que l'illuſion d'vn ſonge careſſant
Sous vn ſort bien-heureux cache vn ſort menaçant,
Soit que de Rome enfin ſon ame poſſedée,
Se rende pour le moins vne Rome en idée.
Rome, que tes enfans auroient de doux momens
S'ils pouuoient de la ſorte enchanter leurs tourmens!
Que tu verrois ta peine heureuſement trompée
Si tu pouuois du moins te rendre ainſi Pompée!
Pourquoy la violence & la haine des Dieux
Vous a-t'elle enuié juſqu'aux derniers adieux?
Que ne peut-il au moins mourir dans tes murailles?
Mais tu perds tout de luy juſqu'à ſes funerailles.
Ton amour toutesfois luy conſerue ton cœur,
Tu rẽdras au Vaincu beaucoup plus qu'au Vainqueur,
Sans pleurs & ſans ſoûpirs tu ne pourras apprendre
Les palmes du Beau-pere & les cyprez du Gendre;

Que ton Tyran luy-meſme annonce ſes progrez,
Ils ſeront ſeulement matiere à tes regrets:
Mais helas! au plus fort de ces dures atteintes
Il faudra te reſoudre à deuorer tes pleintes.
A peine le Soleil naiſſoit de l'Ocean,
Que Pompée apperçoit le murmure en ſon camp,
D'vn farouche aſcendant la funeſte influence
Du malheur des Latins fait leur impatience,
Ils preſſent leur diſgrace, ils en hâtent les coups,
Et ſemblent conſentir au celeſte couroux.
Des Guerriers qui mourront auant que le iour meure,
Sont las d'en ſouhaiter & d'en attendre l'heure,
Il faut de leurs deſtins precipiter le cours,
Et leur Chef les trahit en épargnant leurs iours.
On croit que ce Heros flaté de ſa puiſſance,
A ſes juſtes projets méle vn peu d'arrogance,
Et que maiſtre abſolu des Peuples & des Rois,
Il ſe plaiſt trop long-temps à les voir ſous ſes loix.
Des Princes du Leuant, des-voiſins de l'Euphrate,
Le courage s'offence & le murmure éclate,
Laſſez de voir croupir leur zele & leurs chaleurs,
Ils veulent d'vn aſſaut la gloire ou les malheurs.
O Dieux, ſuffit-il pas que le couroux des Aſtres,
Que la rigueur du Sort nous traiſne à nos deſaſtres,
Sans que prés des dangers & qu'au point de perir,
Vn inſtinct deçeuant nous force d'y courir,
Que d'vn cruel arreſt nous ſoyons la victime,
Sans que noſtre malheur deuienne noſtre crime,
Et ſans que des tranſports aueugles & mutins
Se rangent contre nous du party des Deſtins?
Cet Orateur puiſſant, ce ſublime Genie,
Autrefois le ſalut de Rome & d'Auſonie,
L'Eloquent Tullius, dont les propos vainqueurs
L'ont fait en doux tyran regner ſur tous les cœurs,

Amoureux du barreau, brûlant pour la Tribune,
Déteſtant la longueur d'vne guerre importune,
Porte au Chef la parole, & ſes pompeux diſcours
Font d'vn deſſein funeſte vn important ſecours.
La fortune, dit-il, à tes vœux aſſeruie,
Dont ſouuent les faueurs deuançent ton enuie,
Pour tout reſſentiment de ſes dons éclatans,
T'en veut voir ſeulement accepter de plus grands.
Les Nations, les Rois, Rome auecque le Monde
Demandent qu'à leurs vœux ta conduite réponde,
Ces nobles Supplians t'exhortent par ma voix
A ſouffrir qu'on reduiſe vn Tyran ſous tes loix,
A voir perir Ceſar, à voir finir la guerre,
Et l'audace immolée au repos de la Terre.
Veux-tu donc qu'vn Romain laſſe tous les Romains,
Et qu'il ſoit plus long-temps le trouble des Humains?
Certes ces Potentats qu'autresfois ta vaillance
D'vn progrez ſi rapide a mis ſous ta puiſſance,
S'irritent juſtement de voir que ton grand cœur
Souffre vn vainqueur ſi lent dans vn ſi prompt vain-
Quel charme a ralenty l'ardeur de ton épée? (queur.
Que deuient ta vertu? qu'as-tu fait de Pompée?
Ceſar, que trop long-temps on ſouſtrait à nos coups,
Tombant ſi lentement triomphe aſſez de nous,
Quoy qu'apres tant de iours ta valeur execute,
Il fait trop pour ſa gloire en retardant ſa chute.
Et ſi ſous tes drapeaux on voit tout l'Vniuers,
Des progrez differez ne ſont que des reuers.
Quelle trompeuſe idée, ou quelle injuſte crainte
Tient ton ame en ſuſpens & ta valeur contrainte?
Eſt-ce expoſer ta gloire ou celle de l'Eſtat,
De confier aux Dieux la cauſe du Senat?
Ce doute injurieux qui retient ton courage,
A leur juſte puiſſance eſt vn viſible outrage.

Tu vois dans ton armée vn zele impetueux,
Tâches d'en préuenir l'effort tumultueux,
Ioüis en Conquerant de cette impatience,
Ou bien-toſt cette ardeur panche à la violence;
Ton ordre mépriſé laiſſe au choix du ſoldat
L'ordre de la bataille & le champ du combat;
Permets donc cet aſſaut que les Peuples demandent,
Et commande les tiens, ou ſouffre qu'ils commãdent:
Le Senat y ſouſcrit, & tu n'ignores pas
Qu'on y voit tes Egaux, & non pas tes Soldats.
Le Chef ſous ces tranſports d'vne ardeur indiſcrete
Des Deſtins conjurez voit la fraude ſecrete,
Et du Monde trahy preſſentant les malheurs,
D'vn ſoûpir éloquent exprime ſes douleurs.
Si ie vous dois, dit-il, cette condeſcendance,
Que Pompée en vos mains remette ſa puiſſance,
Qu'il ſe change en Soldat pour ſeruir les Latins,
Ie ne m'oppoſe plus à l'ordre des Deſtins.
Qu'en vn vaſte débris l'Eſtat s'enſeueliſſe,
Ie n'en ſuis pas l'autheur, ie n'en ſuis que complice;
Que l'Vniuers ſuccombe auecque les Romains,
Sa chute eſt ſeulement l'ouurage de ſes mains;
Rome ſemble elle-meſme à ſa perte animée,
Et le Chef obeït aux ordres de l'armée.
I'atteſte le Senat, les Peuples & les Rois,
Que ce iour mal choiſi n'a pas eſté mon choix.
Nous pouuions faire icy des progrez legitimes,
Voir les crimes punis, ſans commettre de crimes,
Voir l'audace abbatuë & les Tyrans deffaits,
Sans qu'il nous en coûtaſt de ſang ny de forfaits.
Cette viue ferueur, cette flame rapide
N'eſt pas toûjours d'vn Chef l'ambition ſolide,
Dans les troubles ciuils on doit craindre l'aſſaut,
Et vaincre lentement, c'eſt vaincre comme il faut.

Que ſert contre Ceſar cet effort qu'on prepare?
Chaque iour l'affoiblit, & rien ne le repare,
Reduit à craindre tout, reduit à n'oſer rien,
A voir groſſir ce Camp des ruines du ſien,
Honteux de ſes malheurs, confus de ſa retraite,
Il pouuoit trop ſans nous acheuer ſa deffaite,
Au lieu que nos projets réueillent ſa vigueur,
Et d'vn deſeſperé font peut-eſtre vn vainqueur.
Nous flatons ſes ſouhaits, & ce combat funeſte
Eſt le ſecours qu'il cherche & l'eſpoir qui luy reſte,
Ce peril incertain des aſſauts projettez
L'arrache à cent perils qu'il n'euſt pas éuitez.
Songeons-y bien, Romains, cette chaleur mouuante
Eſt peut-eſtre en pluſieurs l'inſtinct de l'épouuante,
Souuent de la terreur les courages preſſez
Vont au deuant des maux dont ils ſont menacez,
Ne pouuant de l'effroy long-temps ſouffrir l'atteinte,
Ils hâtent les perils pour accourcir leur crainte;
Ce feu précipité, ces chauds emportemens
Ne ſont pas d'vn grand cœur les nobles mouuemens,
La vertu conçoit peu cette ferueur ſi promte,
Quand le danger paroiſt, le courage l'affronte:
Ou s'il préuoit de loin les menaces du ſort,
Il peut ſans s'agiter en attendre l'effort.
Déja preſque à la fin des trauaux de la guerre,
Preſque liberateurs de Rome & de la Terre,
Au hazard inconſtant voulons-nous aujourd'huy
Confier des progrez qui ne ſont pas à luy,
Commettre vn heureux ſort au caprice des armes,
Faire du Monde entier decider les alarmes,
Expoſer l'Auſonie aux coups d'vn attentat,
Qui change l'Vniuers auſſi bien que l'Eſtat,
Et prouoquer enfin vne affreuſe auanture,
Dont les ſuites viuront autant que la Nature?

Fortune, ie remets mon pouuoir en tes mains,
I'ay ſoûtenu la gloire & l'éclat des Romains,
Dans l'aueugle chaleur du meurtre & du carnage
Acheue, ſi tu peux, ou détruis mon ouurage,
Fais ſuccomber l'Eſtat, ou fixe ſon bonheur,
Ie n'en veux point le crime, ou n'en veux point l'hon-
Tu l'emportes, Ceſar, la celeſte puiſſance (neur.
Pour tes vœux criminels a de la complaiſance,
Le Ciel dans ſa fureur écoute tes ſouhaits,
Et tu vois la carriere ouuerte à tes forfaits.
Helas! de quel eſpoir dois-je flater mon ame?
Quel bras peut détourner la diſgrace & le blâme?
Quoy qu'aux Dieux tout-puiſſants il plaiſe d'ordõner,
L'Vniuers me va pleindre, ou me va condamner,
Et le Deſtin fait voir en ce iour formidable
Le vaincu malheureux, & le vainqueur coupable.
Il finit de la ſorte, & ſon ame cedant
A l'ordre imperieux d'vn ſiniſtre aſcendant,
Impoſant à regret ſilence à ſes penſées,
Laiſſe agir à leur choix des ferueurs inſenſées.
Tel vn triſte Nocher battu de tous coſtez
De la vague en courroux & des vents irritez,
Qui voit de ſes tyrans l'ardeur trop vehemente,
Laiſſe floter ſa Nef au gré de la tourmente.
Trop facile Heros! conſentement fatal!
Pourquoy tant reſiſter, ou reſiſter ſi mal?
Que n'oppoſois-tu mieux ton pouuoir à l'audace,
Ou que ne cachois-tu le danger qui menace?
Souuent dans les deſſeins qu'on pourroit acheuer,
On trouue le peril quand on croit l'y trouuer:
Mais en ſe le cachant on va mieux à la gloire,
Et c'eſt auoir vaincu, d'eſperer la victoire.
Déja parmy les ſiens pluſieurs ſont penetrez
Des coups qu'il a préueus & qu'il leur a montrez,

Ils ont déja la mort peinte ſur le viſage,
Et le front tout changé répond mal du courage;
Les cœurs pleins de fierté, les Romains genereux
Ne ſe permettent pas de rien craindre pour eux;
Mais voyant qu'en ce lieu le Démon de la guerre
Va tromper ou remplir les ſouhaits de la Terre,
Decider à ſon choix du ſort de l'Vniuers,
Si le Senat eſt libre, ou s'il eſt dans les fers,
Ils ſentent ſeulement leur frayeur occupée
Sur les perils du Monde & ſur ceux de Pompée.
On ne voit plus au Camp que des ſoins empreſſez
A redonner la pointe à des traits émouſſez,
A remplir les carquois de fléches criminelles
D'homicides volants & de trépas fidelles,
A chercher à l'enuy ſur des marbres épars
Le tranchant de l'épée & la pointe des dards.
Ainſi, lors que le Ciel eut à craindre la Terre,
Vulcain à Iuppiter reforgea ſon tonnerre,
Le Démon des combats vit ſon fer plus ardent,
Le Monarque des flots priſt vn nouueau Trident,
Pallas fiſt retremper l'Egide redoutée,
Dont la veuë eſt fatale, & la force enchantée.
Par tout les Elemens ont des monſtres nouueaux
Où l'on peut voir ſa peine, & lire ſes trauaux:
Souuent les Legions ont veu l'air en colere
Trauerſer fierement leur marche temeraire,
Par de bruyants efforts & de noirs tourbillons
Refuſer la Pharſale à tant de Bataillons,
A leur courſe imprudente oppoſer ſes orages,
Et la foudre à leurs yeux entr'ouurir les nuages;
Souuent ce feu leger, ce ſouffre conſumant,
A deuoré les traits dans leur carquois fumant,
Et les coûteaux en proye à ſa flame ſubtile,
S'offenſent qu'il pardonne à leur priſon fragile.

On voit parmy les airs des jauelots brillants,
Des colomnes de feu, des dards étincelants,
Dans les temples sacrez les Dieux versent des larmes,
Ils sentent, ou du moins préſagent nos alarmes,
On voit des troncs sanglãts sortir de leurs tombeaux,
Des Essains égarez s'asseoir sur les drapeaux.
Soit que de l'Ascendant l'impression étrange
Altere les objets, ou que l'effroy les change,
Et que l'ame attentiue à sa noire terreur
Mette deuant les yeux ce qu'elle a dans le cœur;
On voit, ou l'on croit voir des montagnes tremblãtes,
Des rochers agitez, des riuieres sanglantes,
Pharsale auant l'orage & l'ardeur des combats
En fait déja mugir les cris & le fracas.
Des Manes fugitifs, des Ombres passageres
Laissent voir à plusieurs leurs Ayeux ou leurs Peres,
Plusieurs à les entendre & se plaindre & gemir,
Dans vn espoir coupable osent mieux s'affermir:
Ces soûpirs redoublez, cet éclatant murmure,
Aux vœux des Scelerats sont vn heureux augure,
Et chacun se promet, à les voir déteſtez,
Que les crimes conceus doiuent estre enfantez.
Lors que pour expier ou détourner le crime
Pompée aux Immortels prépare vne victime,
Le Taureau reuolté s'arrache à ses liens,
Et fuit d'vn air farouche aux champs Emathiens.
Toy, Cesar, par quels vœux & par quels sacrifices
Te rends-tu l'Eumenide & les Enfers propices?
Quel culte assez impie, assez remply d'horreur
Engage leur puissance à seruir ta fureur?
Tu ne dois point d'hostie au Démon de la guerre,
Tes crimes qu'il connoist t'imposent à la Terre,
Tout le Ciel contre nous ardemment irrité,
Te fait l'Executeur de sa seuerité,

Pour signaler sa haine & saouler sa vengeance,
Il veut que l'Vniuers tremble sous ta puissance,
Et tu n'aurois pas veu les Mortels sous ta loy
S'il en connoissoit vn plus coupable que toy.
Ouurez, ouurez, Tyrans, vostre ame à l'allegresse,
Croyez dans vos progrez que le Sort vous caresse:
Ou plûtost connoissez que le Ciel en courroux
Est pour vous declaré bien moins que contre nous;
Pour prix de vos fureurs il vous en permet d'autres,
Pour punir nos forfaits il couronne les vostres,
Et quand vous vous pensez les fauoris des Dieux,
Vous estes seulement des monstres à leurs yeux.
C'est peu que des objets d'vne forme étonnante,
A l'vne & l'autre armée inspirent l'épouuante;
C'est peu que des Guerriers, dont le sort va finir,
D'vn œil plus assuré perçent dans l'auenir;
L'ame qui doit bien-tost voir sa trame coupée,
Sent sa clarté plus viue & mieux déuelopée:
Mais ce trouble fatal, ce préfage odieux,
Penetre tous les cœurs, & s'épand en tous lieux:
Le Romain sur les bords de l'Araxe ou du Tage
Sent qu'vn effroy secret agite son courage,
D'vne crainte inconnuë il se sent ébranler,
Et se demande en vain ce qui le fait trembler;
Son corps est tout émeu, son visage est tout pâle,
Et son cœur ne sçait pas ce qu'il perd dans Pharsale.
Vn Augur signalé dans cet art curieux
Qui s'applique à chercher nos destins dans les Cieux,
Soit que dans les éclats & les feux du tonnerre
Sa science eust trouué les malheurs de la Terre,
Soit qu'il eust du Soleil obserué les trauaux,
Soit qu'il eust dans le Ciel veu des astres nouueaux:
O Dieux! s'écria-t'il, Rome est assujettie,
On luy forge des fers dans les champs d'Emathie,
Et le

Et le cruel Cesar au milieu des combats
Consomme les horreurs de tous ses attentats.
Ainsi de tous costez & l'art & le genie
Auroient pû dans les Cieux voir le sort d'Ausonie,
C'est là que l'Ascendant de ces globes diuers
Fait briller nos succez, ou luire nos reuers;
C'est là qu'aux yeux sçauants tout l'Vniuers s'étale,
Et que de toutes parts on eust veu la Pharsale.
O sur les autres noms, fameux Nom des Latins!
Tout le Ciel se trauaille à regler vos destins;
Certes, quand nos neueux, quand les races futures
Voudront approfondir vos grandes auantures,
Soit que cette splendeur, que rien ne peut ternir,
Se transmette elle-mesme aux siecles à venir;
Soit que d'vn beau succez nos veilles couronnées,
Espargnent aux grands Noms l'injure des années,
Leur esprit agité sentira vos douleurs,
A des maux si cuisants ils donneront des pleurs,
Ils sçauront admirer dans ces fameux desastres,
L'empressement des Dieux, & le trauail des Astres.
Loin de voir vostre sort comme vn sort acquité
Ils voudroient retenir vn coup déja porté;
De diuers mouuemens ils receuront l'atteinte,
Ils auront de l'espoir, ils auront de la crainte;
Vn doute impatient suspendra leurs esprits,
Ils formeront des vœux, ils pousseront des cris,
Et d'vn iuste respect l'ame préoccupée
Ils grossiront encor le party de Pompée.
Les armes des Soldats, le fer des Legions
Du Soleil languissant éueillent les rayons,
Et sur les champs voisins sa clarté rejallie
On voit d'vn nouueau iour briller la Thessalie;
Ces Romains abusez, ces Guerriers malheureux
N'entrent pas en desordre en ces champs rigoureux;

Auec deux Legions de cœur & d'entrepriſe,
Au ſage Lentulus l'aiſle droite eſt comiſe:
Le fier Domitius, fameux dans les combats,
Commande l'aiſle gauche, & court à ſon trépas;
Entre ces deux Heros, Scipion prend ſa place,
Et des Ciliciens il enflame l'audace.
L'Enipée alarmé, voit de ſon lit profond
Le choix de Capadoce auec celuy de Pont,
Et ces vaillans Guerriers qu'vn beau zele hazarde,
Font vn corps ſeparé qui ſoûtient l'auant-garde;
On voit dans la Bataille & dans les derniers rangs
De differens Eſtats & des Rois differens;
C'eſt là que le Senat & l'honneur d'Auſonie
Arment tout leur couroux contre la tyrannie,
Que des Gaulois changez & des Heluetiens
S'excitent à dompter leurs vainqueurs anciens;
La Crete & la Lybie en vn corps de reſerue
Different cette ardeur que leur ame conſerue.
Ainſi, Pompée, ainſi puis qu'il plaiſt aux Deſtins
Que la Terre obeïſſe au Tyran des Latins,
Liure les Nations au Sort qu'il leur appreſte,
Et que ſon bras vainqueur détruiſe ſa conqueſte.
Ceſar déja reduit par de preſſants beſoins
A moderer ſa fougue & ſuiure d'autres ſoins,
Ses Guerriers en ſuſpens, ſes Troupes incertaines
Ne ſongeoient qu'à piller la richeſſe des plaines.
Alors il apperçoit plus qu'il ne s'eſt promis,
Il voit les champs couuerts d'eſcadrons ennemis,
Il voit que l'heure approche, où le Dieu de la guerre
S'apreſte à luy donner ou la mort ou la terre.
Il s'eſtoit pleint tout haut de voir ſes grands deſſeins
Long-temps dans la contrainte & long-temps incer-
Les mouuemens ciuils ſuſpendant ſon attente (tains,
Eſtoient pour ſon courage vne fureur trop lente;

Toutesfois approchant de ce moment douteux
Qui détruit son espoir, ou qui remplit ses vœux,
De ce moment fatal où les Dieux des batailles
Decident de sa gloire ou de ses funerailles,
Malgré cette fierté qui le suit en tous lieux
Il sent l'émotion d'vn doute imperieux,
Vn double mouuement tient son ame en balance,
Le bon-heur de Pompée y combat l'esperance,
Et le prompt souuenir de son propre bon-heur
Combat en mesme temps la crainte dans son cœur;
Mais par ces mots poussez d'vne chaleur extrême
Il anime les siens, & s'anime soy-mesme.
Vainqueurs des Nations, inuincibles Romains,
Et le plus ferme appuy de mes iustes dessеins,
Enfin, enfin voicy cette grande iournée,
Qui va des deux partis regler la Destinée;
Ne formez plus de vœux, mais pleins d'vn beau cou-
Montrez que vostre sort ne dépẽd que de vous, (roux
Que vos bras aujourd'huy se font ses interpretes,
Et que Cesar enfin est ce que vous le faites.
Voicy, voicy ce iour fatal aux Ennemis,
Demandé tant de fois, & tant de fois promis,
Qui nous rend les honneurs qu'vn Tyran nous refuse,
Qui purge les forfaits dont Rome nous accuse:
Enfin voicy le iour dont l'Arrest solemnel
Fait du party vaincu le party criminel,
Qui finit vos trauaux, & qui les recompense,
Qui sur tout l'Vniuers étend vostre puissance,
Et qui pour adoucir le reste de vos ans,
Rend le Fils à la Mere, & le Pere aux Enfans.
Donc, si pour seconder l'ardeur de mon courage
Vous auez mis le fer & la flame en vsage,
Combatez fierement, & ces derniers efforts
Estouffent des premiers le crime & le remors.

C'eſt pour voſtre auantage & non pas pour ma gloire
Que mes ſoins empreſſez pourſuiuent la victoire;
Triomphons en ce iour, & ie change demain
Le vainqueur de la Terre en Citoyen Romain:
Ie reſerue pour moy ſeulement cette joye
De vous auoir donné tous les climats en proye,
Et pour vous aſſeruir toutes les Nations,
De m'expoſer pour vous à leurs auerſions.
Peu de ſang, Compagnons, acheue cette guerre,
Peu de ſang vous acquiert l'empire de la Terre;
L'Eſtranger qui ſe meſle auec l'Auſonien,
N'en eſt que le deſordre, & non pas le ſoûtien.
Ces barbares meſlez ſous vn odieux Maiſtre,
Auront peine à l'entendre, & peine à le connoiſtre;
De membres ſi diuers ce corps mal aſſorty
N'eſt qu'vn ſiniſtre augure à ce foible party,
Il ne fait qu'aux perils expoſer plus de teſtes,
Qu'accourcir nos trauaux, qu'auancer nos cõqueſtes;
Ou s'il peut vous offrir dequoy vous étonner,
C'eſt d'auoir ſeulement trop de morts à donner.
Sus donc, ſacrifions au tranchant de l'épée
Les ennemis de Rome, & l'appuy de Pompée:
Sur ce foible Vniuers qu'il engage aux combats,
Faiſons tonner l'orage & pleuuoir le trépas;
Bien qu'on ait veu jadis ces Nations craintiues
Derriere ſes trois chars pompeuſement captiues,
Que pour de bas efforts & de legers exploits
Ce vainqueur inſolent ait triomphé trois fois,
De tant de regions vne victoire entiere
Sera d'vn ſeul triomphe à peine la matiere.
Qu'importe aux Syriens, qu'importe aux Afriquains
Quel Maiſtre les Deſtins choiſiſſent aux Romains?
Croyons-nous qu'en ce iour le peuple d'Armenie
Impoſe par ſon ſang Pompée à l'Auſonie?

Non non, il ſe ſouuient quel pouuoir l'a ſoûmis,
Dans l'vne & l'autre armée il voit ſes ennemis;
Et picqué contre tous, il nourrit plus de rage
Contre ceux qu'il connoiſt & qu'il voit dauantage.
Mais icy ma fortune a des droits reſeruez,
Elle offre à mes deſſeins des ſoûtiens éprouuez,
Des guerriers que i'ay veus cent fois dans les batailles
Ioncher les champs Gaulois de mille funerailles;
Ie connois leur adreſſe, & dans les traits lancez
Ie puis trouuer la main qui les aura pouſſez.
O ſi ſur voſtre front le courroux de voſtre ame
Allume ſes couleurs & fait briller ſa flame,
Si ie voy dans vos yeux la fierté de vos cœurs,
N'en doutez plus, Romains, vous eſtes les vain-
Ie me ſens tout émeu d'vne ferme eſperance, (queurs.
Ie porte à la bataille vne pleine aſſurance,
Mon ame s'interróge, & ſent bien qu'en ces lieux
Elle a dans ſon party les Deſtins & les Dieux.
Ie voy, ie voy déja les troupes de Pompée
Groſſir de tout leur ſang les flots de l'Énipée,
D'vn carnage infiny ie voy fumer les champs,
Le Senat en déroute, & les Rois trébuchants;
Ces ſuccez acheuez, & les droits de la guerre
Nous vont faire en ce iour les maiſtres de la Terre;
C'eſt moy qui puis payer les efforts de vos bras,
Et la chute des Rois vous donne leurs Eſtats.
A quel Aſtre puiſſant la Fortune aſſortie
A-t'elle acquis ce droit aux plaines d'Emathie?
Elles font aujourd'huy des ciuils mouuemens
L'heureuſe recompenſe ou les durs châtimens.
Ouy, ſi vous ſuccombez au fort de la tempeſte,
Déja pour les vaincus la peine eſt toute preſte,
Le reuers a pour nous vn ſort bien rigoureux,
Et nous rend criminels s'il nous rend malheureux;

Si vos bras étonnez manquent à ma fortune,
Croyez voir cette teſte au haut de la Tribune:
Apres tant de perils & de maux endurez,
Voyez les échaffaux qui vous ſont preparez,
Les Dieux vous ont commis auec vn fier courage
Qui long-temps ſous Sylla s'eſt inſtruit à la rage.
Ce n'eſt pas pour Ceſar, c'eſt pour vous que ie crains.
Quoy qu'ordonnent les Dieux, mon ſort eſt en mes mains;
Si ie n'arrache pas Pompée au rang ſuprême,
Ce fer en meſme temps me vange de moy-meſme.
Arbitre ſouuerain des Hommes & des Dieux,
Dont cette guerre attire & les ſoins & les yeux,
Contre la cruauté declare ta vengeance,
Et porte la victoire où tu vois la clemence,
Permets que le pouuoir ne ſe conteſte plus
A qui peut pardonner au malheur des vaincus.
Quand i'ay veu la vertu ſous le nombre accablée,
Romains, i'ay veu ſur vous la haine redoublée,
Suruiure à la victoire vn inſolent effort,
Et la fuite des miens les conduire à la mort.
Banniſſez, Compagnons, cette enorme conduite,
Traitez en Citoyens ceux qui prendront la fuite,
Mais pendant la chaleur du meurtre & des combats,
Pendant qu'ils ſont armez, ne les connoiſſez pas;
De peur qu'vn vain reſpect n'ébranle vos courages,
Confondez par le fer les traits de leurs viſages,
Percez aueuglément ces lâches concurrents,
Et n'ayez point en eux d'Amis ny de Parents.
Mais ie ne tiens que trop voſtre zele en balance,
La valeur en murmure, & l'honneur s'en offence.
Allons, ie cede enfin à ces vœux empreſſez,
Démoliſſons le Camp, & comblons nos Foſſez;
Pourueu qu'à noſtre ardeur la Fortune réponde,
Nous allons acheuer la conqueſte du monde,

Et l'audace abbatue, & l'Vniuers soûmis,
Planter nos Pauillons au Camp des Ennemis.
De ce pressant discours l'industrie & la force
Mettent dans les forfaits vne puissante amorce,
Chacun éclate d'aise, & sent au fond du cœur
Ce trouble impatient qui préfage vn Vainqueur.
Marchant sur les débris des tours & des murailles,
Sans conduite & sans ordre ils courent aux Batailles,
Et de peur d'attiedir l'ardeur de ces Latins,
Leur Chef presomptueux commet tout aux Destins.
De cent viues clameurs les vallons retentissent,
L'air en est agité, les roches en mugissent,
Il semble que Cesar à l'horreur des combats
Mene autant de Cesars qu'il mene de Soldats;
Il semble que chacun aspire en cette guerre,
A détruire vn Riual, & conquerir la Terre.
Pompée au seul aspect de ces cœurs resolus
Cherche le grand Pompée, & ne le trouue plus,
Voyant que tout le Ciel consent à cet orage,
Il laisse à la terreur surprendre son courage,
Et d'vn si vif effroy ses esprits assiegez
Sont vn sinistre augure, & de noirs préjugez.
Toutesfois indigné d'en éprouuer l'atteinte,
Il querelle son trouble, & rougit de sa crainte,
Et renuoyant au cœur ce chagrin odieux,
Il met du moins l'audace & l'espoir dans ses yeux.
Si d'vn beau feu, dit-il, nostre ame est échauffée,
Nous voyons en ce iour la discorde étouffée,
Le Ciel d'intelligence auecque vos souhaits
Laisse peu de momens entre vous & la paix;
Quiconque pour les siens conserue vne ame tendre,
Qu'il s'arme d'assurance, elle va tout luy rendre:
C'est dans ce Champ, Romains, que vos bras triom-
Retrouuét par la force & Rome & vos enfants. (phãts

Sous nos iuſtes drapeaux l'honneur & l'innocence
Intereſſent les Dieux à ſa iuſte deffence;
S'ils pouuoient ſe reſoudre à renuerſer les loix,
A donner aux Romains des Maiſtres & des Rois,
A voir la tyrannie & l'horreur couronnées,
Il leur eſtoit permis d'accourcir mes années,
Et ce viſible ſoin qu'ils ont de mes vieux ans
Promet peu leur ſecours au party des Tyrans.
Si la vertu conduit au trône de la gloire,
Si la valeur prudente a droit à la victoire,
Si le ſuccez heureux ſuit les iuſtes projets,
Ceſar doit-il vous mettre au rang de ſes Sujets?
Certes ſi des Deſtins la rigueur adoucie
Rappelloit des Enfers l'vn & l'autre Decie,
S'ils arrachoient Camille ou Curie au trépas,
C'eſt pour nous que leur zele auroit armé leur bras,
C'eſt icy qu'on verroit leur valeur indomptable
Forcer la Prouidence à nous eſtre équitable:
Tout ce que l'Auſonie a produit de Heros,
Tout ſous nos étendarts trauaille à ſon repos,
Tout ce que l'Vniuers a de grand & d'auguſte
Soûtient contre Ceſar vn intereſt ſi iuſte,
Auec tant de Guerriers, armez d'vn beau courroux,
Montrons que l'Ennemy n'eſt pas digne de nous,
Qu'en ouurant noſtre armée, il faut qu'elle deuienne
Vne priſon viuante aux forces de la ſienne,
Que pour vanger la Terre auecque les Romains,
Ce ſuccez important demande peu de mains.
Allons donc vaincre, allons, que de nos plus chers gages
Vne pleintiue idée anime nos courages,
Entendons les ſoûpirs de ces foibles vieillards,
Que leur âge impuiſſant éloigne des hazards,
Laiſſons toucher noſtre ame à ces pleintes ameres
Que pouſſent loin de nous les Femmes & les Meres;

Si vous ne vous armez de zele & de fierté,
Voyez auec les loix mourir la Liberté,
Songez que d'vn Tyran voſtre valeur deliure
Et le peuple viuant, & celuy qui doit viure,
Dans cette Liberté qu'on ne peut trop cherir,
Songez que l'vn veut viure, & l'autre veut mourir:
Ou meſme auant le choc que voſtre eſprit vous mette
En cet eſtat honteux où vous met la défaite.
Vous Senat, & vous Rois, ſi vous trompez l'Eſtat,
Contemplez dans les fers les Rois & le Senat,
Et que de ces malheurs vne image auancée,
Que cet abaiſſement qui n'eſt qu'en la penſée,
Que l'affront des vaincus allume dans vos cœurs
Ce couroux genereux qui vous fait les Vainqueurs.
Meſme ne ſouffrez pas, ſi ma honte eſt la voſtre,
Que i'acheue mon ſort ſous le pouuoir d'vn autre,
Qu'apres tant de ſplendeur au declin de mes ans
Ie m'inſtruiſe à gemir ſous le joug des Tyrans,
Et que de la fureur impuiſſante victime
Ie montre aux Nations ma chaîne & voſtre crime.
A ces mots ſi touchants ces vertueux Latins
Se preparent à faire eux-meſmes leurs Deſtins,
Ce diſcours les anime au point qu'il les effraye,
Et chacun veut mourir ſi la frayeur eſt vraye.
Alors d'vn pas leger, & les yeux éclatants,
On voit des deux partis marcher les combatants,
Tous deux ont ſur le front la haine & la colere,
Tous deux la meſme ardeur, mais la cauſe differe;
L'vn veut conſeruer tout, l'autre veut tout gagner,
L'vn ne veut point ſeruir, & l'autre veut regner.
C'eſt en ce iour fatal que ces mains criminelles
Font de leur cruauté les ſuites eternelles,
C'eſt en ce triſte Champ qu'elles vont maſſacrer
Plus que tout l'auenir ne pourra reparer:

Dans vn Heros frappé la fureur aſſaſſine
Ce qui d'vn ſang ſi noble euſt pris ſon origine,
Tout ce qui deuoit naiſtre & qui ne naiſtra pas,
Et dans vn trépas ſeul elle met cent trépas.
Par ce cruel effort, par cet aſſaut farouche
Cent illuſtres rameaux meurent dedans leur ſouche;
C'eſt pour cela qu'vn iour la vertu des Romains
Ne ſera qu'vne Fable, ou des phantômes vains,
Que de la vieille Rome & l'honneur & le zele
Ne ſera qu'vn beau ſonge à la Rome nouuelle;
Que de lâches Vainqueurs le ſang pernicieux
Luy donne des Enfants dignes de leurs Ayeux,
Qu'au lieu de ſes Heros, par vn honteux échange,
Elle a des Nations le rebut & la fange,
Et que meſme en l'eſtat où le ſort nous a mis,
Les ciuils mouuemens ne nous ſont plus permis.
La chûte du Senat, la perte des plus Braues,
Souuent de leur dépoüille enrichit des Eſclaues,
Des plus fermes châteaux l'orgueilleux bâtiment
Souuent tombe en ruine, & tombe innocemment,
De celebres Citez & des Villes ſuperbes
Ont meſme enſeuely leurs débris ſous les herbes,
Et ces renuerſemens & ſi prompts & ſi grands
Sont le crime du trouble, & non celuy des ans.
Helas! ce que la mort en ce iour de carnage
Fait tomber de Guerriers ſous les coups de ſa rage,
Ce qu'elle en fait perir ſous d'injuſtes efforts
Auroit bien pû ſuffire à cent genres de morts:
Il auroit pû laſſer la peſte & le tonnerre,
Aſſouuir la fureur d'vn tremblement de terre,
Saouler par ſon trépas, & les embraſemens,
Et toute la fierté de tous les Elemens.
Que ces noms deteſtez de Cannes & d'Allie
Cedent en infortune aux champs de Theſſalie;

Rome, qui faisois viure en tes fastes meslez
Autant les maux legers que les maux signalez,
Tu penses te cacher ta disgrace fatale,
Et tâches d'oublier iusqu'au nom de Pharsale.
Les Dieux qui iusqu'alors ont flaté tes trauaux,
Te font de leurs faueurs le surcroist de tes maux;
Tant de Peuples diuers, victimes de leur zele,
Tant d'Estats & de Rois meslez dans ta querelle,
Semblent ne s'engager à cet affreux combat,
Que pour te voir perir auecque plus d'éclat,
Que pour te faire alors comprendre dans ta honte
Cõbien ta chûte est rude, & cõbien elle est prompte,
Que pour te faire alors sentir en peu de temps
Combien tu tombes grande, & iusqu'où tu descens.
Helas! iusqu'à ce iour si cruel à ta gloire,
Tous les ans te deuoient victoire sur victoire,
Et de tes hauts projets les ministres puissants
A ta grandeur superbe adjoutoient tous les ans.
Ces flambeaux eternels qui roulent sur nos testes,
De l'vn à l'autre Pole éclairoient tes conquestes,
Il faloit mettre encor l'Aurore sous ta loy,
Et le Démon du iour ne luiroit que pour toy;
Pour toy toute la nuit & toute la lumiere
Fourniroient tour à tour leur immense carriere,
Et les Dieux étonnez ne pourroient icy bas
Rien voir que de Romain, & rien que tes Estats:
Mais vn iour plus puissant que toutes les années,
Reuolte contre toy toutes les Destinées,
Vn moment redoutable, vn instant rigoureux
Efface impunément tant de siecles heureux.
Ce malheur consommé, cette disgrace étrange
Dissipe la terreur & de l'Inde & du Gange,
Le Dace en assurance errant de toutes parts
Ne craint plus que le soc luy trace des remparts;

Le trépas de Craſſus ne coûte rien au Parthe,
Loin de nous pour iamais la Liberté s'écarte,
Et bannie elle trouue vn azile certain
Sur les riues de l'Iſtre & ſur celle du Rhein.
En vain dans les perils on cherche à l'Auſonie
Le bon-heur du Sarmate & de la Germanie;
Ta folle ambition la force à te quitter,
Et ton ſang prodigué ne peut la racheter.
Heureuſes les Citez qui ne l'ont point connuë,
Qui ne l'ont point goûtée, ou qui l'ont retenuë!
Medes trois fois heureux, Arabes fortunez,
Qu'à des liens conſtants le Sort a condamnez!
Plûſt aux Dieux immortels que Rome aſſujettie,
Du iour de ſa naiſſance à celuy d'Emathie,
Se fuſt en vile eſclaue accoûtumée aux fers,
Et ſouffriſt maintenant des maux toûjours ſoufferts
Brute trop genereux, où penſoit ton courage?
Que ne la laiſſois-tu languir dans l'eſclauage?
Sur tous ceux que le Ciel abandonne aux Tyrans,
Sa diſgrace eſt cuiſante, & ſes trauaux ſont grands:
Rome, que tant de Rois voyoient cõme leur Reine,
Ne peut qu'auec horreur ſe former à la chaîne,
La honte de ſes fers en augmente le poids,
Et cette Reine enfin ne peut ſouffrir les Rois.
A qui, Dieux tout-puiſſants, qui gouuernez la terre,
A qui reſeruez-vous les éclats du tonnerre?
Vont-ils plûtoſt frapper en partant de vos mains
L'audace des rochers, que celle des Humains?
Quoy! ces torrens de feu ſe perdront ſur des marbres,
Ils laſſeront leur flame à deuorer des arbres,
Et ces grands Scelerats, ces Furieux armez
N'attirent pas ſur eux ces carreaux enflamez?
D'vn Tyran inſolent la trame raccourcie
Sera plûtoſt la gloire & l'effort de Caſſie?

Ce repas monſtrueux que vit jadis Argos,
Força l'Aſtre du iour à rentrer ſous les flots,
Et ce Dieu toutesfois à ce point ſe rauale,
Qu'il n'oſe ſe cacher aux horreurs de Pharſale :
Mais la Terre à la fin ſe vengera des Cieux,
Les ciuils attentats leur vont donner des Dieux,
On verra les Romains & lâches & profanes
Adorer leurs Tyrans, & iurer par leurs manes,
La licence & l'orgueil faire des Immortels,
Et les crimes heureux meriter des Autels.
Apres que ces Guerriers pleins d'ardeur & d'audace
Ont fait d'vn pas leger diſparoiſtre l'eſpace
Qui retenoit encor leurs mouuemens cachez,
Et que les deux partis ſe trouuent approchez;
Chacun cherche des yeux vn objet à ſon crime,
Auant que de fraper il choiſit ſa victime,
Et n'oſant pas encore enſanglanter ſes dards,
Il perce de la veuë, & bleſſe des regards.
Mais bien que ſous le fer la Nature étouffée
Ne ſoit de la fierté qu'vn indigne trophée,
Elle trauaille encore à vaincre ſa langueur,
Et ſon inſtinct mourant murmure au fond du cœur.
L'vn remarquant vn Fils dans le party contraire,
A ce premier aſpect ſe ſouuient qu'il eſt Pere;
L'autre attachant ſes yeux ſur l'autheur de ſes iours
Semble de ſa fureur interrompre le cours.
Infame Craſtinus, que le Ciel équitable
Des rigueurs de la mort à tous inéuitable
Ne face pas icy ton iuſte chaſtiment,
Mais qu'il veüille à ta mort donner du ſentiment;
C'eſt ton bras, malheureux, & c'eſt ta barbarie
Qui contre vn ſaint reſpect ſoûleue la furie;
Ceſar plein de ſa haine a les armes en main,
Et tu fais le premier couler le ſang Romain,

Tu rauis cette gloire à l'orgueil qui l'anime,
Que ce cruel eſſay n'a pas eſté ſon crime,
Et ſon ame farouche a dequoy s'étonner,
Qu'elle ſuiue l'exemple au lieu de le donner.
Apres ce coup fatal, dans l'vne & l'autre armée
Les fifres reſonnants, la trompette animée,
Par les bruyants concerts d'vn ſignal odieux
Aſſourdiſſent les vents, & percent juſqu'aux Cieux:
A ce bruit des clerons vn autre bruit ſe meſle,
Chacun fait éclater ſon ardeur & ſon zele,
De cent & cent clameurs les accens confondus
Sont portez vers l'Olympe, & par luy ſont rendus;
Pangée en retentit, ſes antres en mugiſſent,
Du vaſte Pelion les cauernes gemiſſent,
Oſſa s'en épouuante, & ſes rochers bruyants
Repouſſent vers le Camp ces concerts effrayans;
Le retour aſſidu de ces voix inſenſées
Eſtonne juſqu'à ceux qui les auoient pouſſées,
Et tant de cris meſlez parmy les Elemens,
Y trouuent de la force & des redoublemens.
Alors on voit dans l'air vn nuage homicide,
Vn orage de traits où le hazard préſide,
Germain contre Germain, Enfants contre Parents
Donnent vn meſme éclat à des vœux differents;
Les vns à leurs couroux demandent des victimes,
Les autres de leurs bras n'exigent point de crimes,
Ils voudroient de leurs dards imprudemment lancez
Voir l'atteinte perduë, ou les coups repouſſez;
Mais la loy du hazard leur eſt inexorable,
Il fait qui bon luy ſemble innocent ou coupable,
De ces meurtres volants il ordonne à ſon choix,
Et leur coup incertain n'obeït qu'à ſes Loix.
C'eſt par luy que le Frere eſt l'aſſaſſin du Frere,
Ou que la mort du Fils eſt le crime du Pere:

Mais ces trépas douteux qu'adreſſent les Deſtins,
Ne peuuent pas ſuffire au couroux des Latins,
Et leurs cœurs dont ſouuẽt la vengeance eſt trompée,
Brûlent de la commettre au tranchant de l'épée.
A ce nouueau conſeil Pompée en meſme temps
Veut qu'on ſerre la file, & qu'on double les rangs,
Il veut que les écus appliquez en tortuë
Trompent des Aſſaillans & le fer & la veuë,
Que les ſiens à couuert ſous de ſi prompts remparts,
Fruſtrent les premiers coups & les premiers hazards;
Mais malgré la conduite, & malgré la prudence,
Vn ſi foible ſoûtien cede à la violence;
Ceſar d'vn pas ſuperbe & d'vn œil menaçant
Force auecque les ſiens cet obſtacle impuiſſant,
Ils perçent au trauers des hommes & des armes,
Ils répandent la mort plus toſt que les alarmes,
Vn carnage rapide, vn ardent chamaillis
Fait voir autant de morts qu'il fait voir d'aſſaillis:
Les Grands & le Vulgaire ont meſme Deſtinée,
Le ſang coule à grands flots ſur la plaine étonnée,
Et dans ce rude aſſaut que la rage entretient,
Vn Party fait la guerre, & l'autre la ſoûtient;
On voit aux Aſſaillans vne fougue indomptable,
Ce n'eſt que dans leurs mains que le fer eſt coupable,
Et du Sort empreſſé l'arreſt impetueux
Semble au premier effort ſe declarer pour eux.
Pompée à cet échec s'agite & ſe trauaille
A changer à l'inſtant l'ordre de la Bataille,
Et les aiſles s'ouurant autant qu'il eſt permis,
Il tâche d'inueſtir celles des Ennemis.
Sur les extrémitez les Troupes étrangeres
Combattent de la fonde & des armes legeres,
Et c'eſt alors qu'on voit de differents efforts
Semer de toutes parts de differentes morts;

Diuers genres de traits, diuers genres d'atteinte,
Font sentir le trépas aussi-tost que la crainte,
Et de l'air tout chargé de fléches & de dards
On voit sur les Romains fondre mille hazards.
L'Ituréen, le Mede, & l'Arabe intrepide
Décochent mille traits, dont le Sort est le guide:
Tout le crime s'attache aux armes des Latins,
Leurs funestes desseins l'épargnent aux Destins,
La haine de leurs cœurs qui s'imprime sur elles,
Rend leurs coups assurez, & leurs pointes fidelles,
Et dans l'épaisse nuit que forment tant de traits,
L'ombre ne peut suffire à tromper leurs souhaits.
Cesar craignant enfin de voir dans la meslée
Sous vn choc inégal l'Auant-garde ébranlée,
Détache des Guerriers contre ces Assaillants,
Qui de toute l'armée inuestissent les flancs.
Bien-tost ces Estrangers stupides à la honte,
Font ceder tout leur zele à l'effroy qui les dompte,
Et bien-tost ils font voir à leurs étonnemens,
Qu'à tort on les engage aux ciuils mouuemens.
Vn Coursier entamé d'vn jauelot rapide,
Terrasse auecque luy le maistre qui le guide,
Et d'vn seul Combatant ce prompt renuersement
Est du Sort declaré le premier truchement;
Les Barbares troublez à ce leger spectacle,
Aux progrez de Cesar ne mettent plus d'obstacle,
Au lieu de luy porter ou rendre les hazards,
Ces Escadrons nombreux se changent en fuyards,
Et d'vn trouble mortel l'ame toute alarmée,
Tâchent à s'enfoncer dans le gros de l'armée.
Cesar & tous les siens mettent tout leur effort,
Non pas à repousser, mais à donner la mort;
Au lieu de voir les coups d'vn mutuel orage,
Au lieu d'vne bataille on ne voit qu'vn carnage,

Vn Party fait la guerre & du cœur & du bras,
L'autre de tout son corps, qu'il permet au trépas;
Les armes du Vainqueur n'en peuuent pas deffaire
Autant qu'à la deffaite en liure l'Aduersaire,
Et l'vn ne suffit pas à faire succomber
Autant que parmy l'autre il s'en offre à tomber.
Funeste Champ d'horreur! Theatre de furie!
Pharsale, épargne au moins les peuples d'Hesperie?
De tout le sang barbare engraisse tes sillons,
Mais à d'autres Destins garde nos Bataillons;
Ou plûtost fais sur eux éclater ces tempestes,
Aux coups de la fureur dérobes d'autres testes,
Respecte la Syrie & les Armeniens,
Conserue le Sarmate auec les Lybiens,
Qu'vn iour ces Nations sous les loix d'vn seul Hõme
Soient au lieu des Romains les Citoyens de Rome.
Cette frayeur indigne ayant glacé les cœurs,
Met le Barbare en proye aux armes des Vainqueurs,
Passant de rang en rang, courant de file en file,
Elle rend l'ame foible, & le nombre inutile,
Et de tant de Guerriers que Pharsale a commis,
Dans ses Citoyens seuls Iule a des Ennemis.
L'Estranger en déroute, & sa ferueur trompée,
Le Vainqueur se prepare à marcher vers Pompée,
Les assauts iusqu'à lors errants de toutes parts,
S'attachent en ces lieux, & fixent les hazards;
Contre ces Legions où le Senat préside,
Le bon-heur de Cesar est vn peu moins rapide,
Il n'a pas en ce lieu de Barbare à forcer,
De fuyards à poursuiure, ou de Rois à pousser.
Mais helas! on y voit le Fils contre le Pere,
Le sang contre le sang enflammé de colere:
C'est là que la fureur se liure à ses souhaits,
Qu'éclatent de Cesar la joye & les forfaits;

C'eſt là que tant d'horreurs outragent la Nature,
Que ma main ſe deffend d'en tracer la peinture.
Ouy, mon ame, épargnons aux ſiecles à venir
La honte & les rigueurs d'vn ſi dur ſouuenir,
Gardons-nous d'auoüer qu'vn Mortel ſoit capable
D'acheuer ces excez, & d'eſtre ſi coupable;
La viue expreſſion de ces honteux malheurs
Rend la main criminelle, & ſoüille les couleurs,
Au lieu de retoucher à ces funeſtes armes,
Laiſſons perir la pleinte, & deuorons nos larmes:
Rome, pour t'exprimer tes monſtrueux exploits,
Ne cherche point en moy de pinceau ny de voix.
Ceſar, de tous les ſiens l'ardeur & la furie,
Les preſſe, les ſemond, les exhorte, les prie,
Il murmure, il carreſſe, il menace, il promet,
Il auoüe en chacun les forfaits qu'il commet,
Et ſur l'énormité de ces crimes étranges,
Ses noirs reſſentimens meſurent ſes loüanges;
Il court, il ſe fatigue, il obſerue en tous lieux,
De quel front, de quel air on mépriſe les Dieux.
Quel viſage pâlit apres vn parricide,
Quel bras eſt ſans frayeur, ou quel bras eſt timide,
Si le fer criminel, apres auoir frappé,
S'eſt trop peu dans le ſang, ou s'eſt beaucoup trempé.
Et pour mieux s'imputer les horreurs qu'il demande,
Ou ſon œil les approuue, ou ſa voix les commande;
C'eſt ainſi que Bellone au milieu des combats
Allume la fierté dans le cœur des Soldats:
C'eſt ainſi qu'on a veu le Démon de la Thrace
Verſer dans les eſprits ou cultiuer l'audace.
On entend reſonner parmy les elemens
De pleintiues clameurs, d'affreux gemiſſemens,
Sans crainte, ſans reſpect de ſang ny d'alliance,
De merite ou de nom, d'âge ny de puiſſance,

Sans discerner le meurtre & les moindres forfaits
D'auec le parricide & les plus noirs projets,
Sans qu'vn iuste remords s'arme contre la rage,
Sur le premier qui s'offre on fait tonner l'orage.
Des Romains expirants sous vn cruel Vainqueur,
Les cris vont à l'oreille, & ne vont point au cœur,
La terre sous le poids des hommes & des armes
Redouble en gemissant la terreur des alarmes,
Et le fer par le fer sans cesse repoussé,
Souuent vole en éclats, ou souuent est faussé:
Aux guerriers desarmez Iule fournit luy mesme
Ce qui doit acheuer vn hideux stratagême,
Par vn dessein farouche il leur commande à tous
Que d'abord au visage ils adressent leurs coups,
Et loin de se baigner dans le sang du vulgaire,
Que chacun se choisisse vn plus noble aduersaire.
Il sçait, cet oppresseur de l'Estat & des Loix,
Quel sang peut mettre Rome en ses derniers abois,
Par qui la Liberté, par qui Rome respire,
Quel bras ou quelle mort sauue ou détruit l'Empire:
C'est contre ces Heros, c'est contre ces soûtiens,
Qu'il tourne sa furie, & qu'il pousse les siens;
Il donne vn plein essor à sa haine inflexible,
Et blesse Rome enfin par où Rome est sensible.
Alors on voit tomber sous des coups inhumains
La gloire du Senat, & l'espoir des Romains;
On voit les Metellus auecque les Lepides
Malgré des noms si grands trouuer des Parricides,
Les Valeres fameux, les vaillants Torquatus,
Ces Arbitres des Rois, sous le fer abbatus.
Toy qui pour abuser les yeux des Aduersaires,
Leur caches vn Heros sous des armes vulgaires,
Dernier espoir des Loix, ressource des Romains,
Brute, que veut ce fer qui brille dans tes mains?

Digne posterité d'vne éminente Race,
Ne cours point au deuant du coup qui te menace,
Ne hâte point l'effort du malheur assuré,
Qu'aux champs Philippiens les Dieux t'ont preparé;
Que te sert de t'armer contre la tyrannie?
Il n'est pas temps encor de vanger l'Ausonie,
Il faut que ce Guerrier, dont tu cherches le sang,
Auant que de tomber s'éleue au plus haut rang:
Auant que d'immoler cet artisan du crime,
Laisse regner Cesar, & croistre ta victime,
Et que lâche oppresseur des Loix & du repos,
Il perisse en Tyran, & non pas en Heros.
Ce theatre sanglant de meurtre & de furie,
Transforme en troncs hideux les plus Grãds d'Hespe-
Auec vn sang vulgaire on void sur les sillons (rie,
Le sang Patricien couler à gros boüillons.
Mais sur tant de Heros qui meurent dans la gloire
Le fier Domitius consacre sa memoire,
Abbatu plusieurs fois sous d'injustes rigueurs,
Il semble dans sa mort triompher des Vainqueurs.
Ce Romain que les Dieux & qu'vn destin contraire
Ont exposé sans cesse aux traits de leur colere,
Se fait par sa vaillance vn malheur éclatant,
Et vaincu plusieurs fois, il meurt libre & constant;
Ardent à se vanger d'vne grace importune,
Il porte mille morts pour en meriter vne;
Il a de ce pardon la douleur sur le front,
Et tâche à s'épargner la honte d'vn second.
La fortune de Rome & celle de Pompée
Se voit par son trépas mortellement frappée,
Et comme si son sort eust décidé du leur,
Le malheur des Romains succede à son malheur.
Cesar qui le voit cheoir au milieu du carnage,
Insulte arrogamment à ce coup qui l'outrage.

Ainſi donc pour commettre au pouuoir du hazard
Les fruits de ma clemence, & les dons de Ceſar,
Pour payer lachement vne faueur extréme,
Tu ſemblois contre moy renaiſtre de toy-meſme?
Mais ta fureur ingrate a terminé tes iours,
Et ton Pompée enfin va perdre ton ſecours.
Ouy les Dieux, répond-il, ont flaté mon enuie,
Ie n'ay pû me reſoudre à te deuoir la vie,
Ie n'ay pû me contraindre à joüir d'vn pardon
Que ta main deshonore, & qui flétrit mon nom.
Mais du moins aux Enfers j'emporte cette joye,
Que Rome & que l'Eſtat n'eſt pas encor ta proye,
Que juſqu'icy Pompée eſt au deſſus de toy,
Et qu'il peut dans ton ſang vanger les Dieux & moy;
Que ton deſtin balance, & que ton injuſtice
Au lieu de ta grandeur peut trouuer ton ſupplice.
En acheuant ces mots, à demy prononcez,
Sa trame eſt accourcie, & ſes yeux éclipſez.
Dans ce iour, qui du Monde a fait les funerailles,
Quelle voix peut ſuffire à l'horreur des Batailles?
Dans ce iour où la Terre aſſure ſes malheurs,
A des hommes priuez, qui peut donner des pleurs?
Pendant l'âpre chaleur de ces combats énormes,
Le trépas inconſtant ſe change en mille formes,
L'vn d'vn fer dans le ſein acheue ſes deſtins,
L'autre ſur les ſillons traîne ſes inteſtins,
L'vn reçoit dans la bouche vne cruelle atteinte
Dont la douleur s'augmente en étouffant la pleinte,
L'autre aueuglé d'vn trait doublement furieux
Pleure en larmes de ſang la perte de ſes yeux;
L'vn perit par la flame, & l'autre par l'épée;
L'vn tombe ſous le coup dont ſa trame eſt coupée,
Et l'autre inébranlable aux plus rudes efforts,
Sent tomber deuant luy la moitié de ſon corps;

L'vn pour allegement au coup qui le transperce,
Voit rejallir son sang sur celuy qui le verse;
L'autre que sur la terre vn dard vient d'attacher,
S'épuise en vains efforts, & ne peut s'arracher.
On voit des troncs viuants des cadavres mobiles,
Stupides à la peine, à la Parque indociles,
Qui sont armes de tout pour vanger la douleur,
Et trouuent dans leur mal vn surcroist de valeur.
Là souuent le Romain, aux forfaits intrepide,
Acheue sans fremir l'horreur d'vn parricide,
S'acharne sur vn Pere, & par ces attentats
Il s'efforce à prouuer qu'il ne le connoist pas.
Mais ce combat si rude & si plein de carnage,
N'a des autres combats ny la loy ny l'vsage;
Quand Rome a succõbé sous les coups les plus prõpts,
La perte des Soldats mesuroit ses affronts,
Au lieu qu'en ce malheur où tout autre s'efface,
La perte des Estats mesure sa disgrace;
La grandeur de ses maux ne laisse aucun secours,
Et ce iour la détruit pour le reste des iours.
Ces Peuples malheureux, que le Destin maltraite,
A la race future ont transmis leur deffaite;
Nous qui venons au iour pour porter des liens,
Nous fusmes asseruis aux champs Emathiens;
Cesar nous a deffaits auant nostre naissance,
Il a sur le neant étendu sa vengeance;
Quel crime ou quelle injure auions nous faite aux Dieux,
Pour estre déuoüez à ce joug odieux,
Pour attirer sur nous cette honte fatale,
Et pour estre vaincus dans les champs de Pharsale?
L'effroy de nos Ayeux, & leurs étonnemens,
De leur posterité se font les châtimens:
Dieux puissants, qui veillez au bon-heur de la terre,
Ou brisez nos liens, ou rendez-nous la guerre.

Pompée à cet échec n'ayant que trop ſenty
Que les Deſtins changez ont quitté ſon party,
Que ſa Fortune enfin dégenere en cruelle,
Ne ſe reſoud qu'à peine à la croire infidelle ;
D'vn rempart de gazons il voit de toutes parts
Des ſpectacles ſanglants effrayer ſes regards ;
De mourants & de morts cent montagnes pleintiues,
D'vn ſang impetueux cent vagues fugitiues,
Cent horreurs que du choc auoit caché l'horreur,
S'étalent à ſes yeux, & déchirent ſon cœur ;
Il ſent que tant de traits luy percent les entrailles,
Il meurt auant ſa mort par tant de funerailles,
Chaque objet qu'il contemple irrite ſes douleurs,
Et de toute l'armée il ſent tous les malheurs ;
Contraire à ces Souffrans, ces Mortels ſans courage,
Qui voudroient qu'auec eux l'Vniuers fiſt naufrage,
Engager la Nature aux rigueurs de leur Sort,
Et qu'aucun n'euſt le droit de ſuruiure à leur mort ;
Cet illuſtre Affligé ne veut pas dans ſa chûte
Laiſſer à tant de maux tant de Peuples en bute,
Il croit encor le Ciel, bien que tout rigoureux,
Digne de ſon reſpect, & digne de ſes vœux :
Pardonnez, Dieux puiſſants, pardonnez à la terre,
Arrachez au trépas les reſtes de la guerre,
Ie puis bien ſuccomber ſous vne injuſte loy,
Sans que le Monde entier ſuccombe auecque moy ;
Ou ſi tout mon malheur ne vous peut ſatisfaire,
Vos mains dans les Enfants peuuent punir le Pere,
Dans vne chaſte Eſpouſe affliger vn Eſpoux,
Mais ſur tous les Romains n'étendez pas vos coups.
Aux ciuils mouuemens eſt-ce trop peu d'audace
D'aſſujettir Pompée, & d'extirper ſa Race ?
Sommes nous dans nos maux de ſi foibles malheurs,
Qu'il vous faille ajoûter la Terre à nos douleurs ?

Pourquoy tout renuerſer, & pourquoy tout détruire?
Retracter mon bon-heur c'eſt aſſez me reduire;
Vos rigueurs que j'éprouue en ces cruels momens,
De toutes vos faueurs me ſont des châtimens.
Il finit de la ſorte, & parcourant l'armée,
Il modere l'ardeur dont elle eſt enflamée,
Il tâche à ralentir dans ces cœurs aſſurez
Les tranſports de valeur qu'il auoit inſpirez,
A les rendre ſoûmis au Sort qui ſe courouce,
Et détourner leur perte où leur vertu les pouſſe.
Ce n'eſt pas que l'approche ou l'horreur du trépas
L'empeſchaſt de l'attendre au milieu des combats:
Mais il craint pour les ſiens, il craint que ſa deffaite
N'étouffe dans leurs cœurs l'eſpoir de la retraite,
Et qu'outré de douleur en le voyant mourir,
L'Vniuers ſur ſon Chef ne s'exhorte à perir;
Ou peut-eſtre il s'attend, mais ſon attente eſt vaine,
De cacher ſon trépas à l'autheur de ſa peine;
Quelque lieu que luy marque vn Aſcendant fatal,
Sa mort doit aſſouuir les yeux de ſon Riual.
Meſme vn preſſant amour empeſche qu'il n'oublie
Qu'il eſt, bien que vaincu, l'Eſpoux de Cornelie;
Son ame fait ceder pour ſa chaſte Moitié
Les conſeils du courage à ceux de l'amitié,
Pour elle, apres ſa gloire indignement détruite,
Il conſent à la vie, & conſent à la fuite.
Enfin ſur vn Courſier & robuſte & leger
Il s'éloigne du crime, & s'enleue au danger;
Loin de trembler en lâche, il s'afflige en grãd Hõme,
De l'air qu'il faut ſentir les trauerſes de Rome,
Il s'afflige en Heros, & dedans ſon malheur
La majeſté ſubſiſte auecque la douleur:
Il oppoſe aux aſſauts du Sort qui le commande,
Vn courage plus grand que ſa chûte n'eſt grande.

Les Deſtins qui pour luy ne ſont plus que rigueur,
En trompant tous ſes vœux luy laiſſent tout ſon cœur;
Ses yeux ſans s'ébloüir ont veu ſes auantages,
Son cœur ſans s'étonner va porter les outrages:
Ou s'il deuient ſenſible à ces affronts diuers,
C'eſt qu'il pleint l'Auſonie, & qu'il pleint l'Vniuers;
Et l'extréme bon-heur, & l'infortune extréme,
Pour ce cœur éleué ſont moindres que luy meſme;
Trois Triomphes diuers n'ont pû l'énorgueillir,
Et ſa chûte en ce iour ne le fait point pâlir.
Illuſtre Malheureux, affranchy de la guerre,
Te voila déchargé du deſtin de la Terre,
Tu peux mieux que iamais conceuoir ta grandeur
Au point que ta deffaite en éteint la ſplendeur;
Ce cruel changement t'inſtruit à te connoiſtre,
Tu ſçais ce que tu fus quand tu ceſſes de l'eſtre,
Tes projets auortez, ton attente aux abois,
Reportent ta penſée à tes premiers exploits;
Quittant ce Champ ſiniſtre où tout va ſe confondre,
Du ſang qu'on verſe encor tu n'as plus à répondre:
Depuis que les Romains ne ſont plus ſous ta loy,
Prens le Ciel à témoin qu'aucun ne meurt pour toy:
Qu'auſſi peu que Munda, qu'auſſi peu que le Phare,
Que ces Climats brûlants, dont la Mer nous ſepare,
On te doit imputer la diſgrace des tiens,
Qui ſuccombent encore aux champs Emathiens.
Le Senat qui s'obſtine à ſa propre deffenſe,
Auſſi bien qu'à tes yeux reſiſte en ton abſence;
Bien que par ſon Suffrage il t'ait fait ſon appuy,
Il prouue en expirant qu'il combatoit pour luy,
Que dans les champs d'Epire, & dãs ceux de Pharſale
Iule au lieu d'vn Riual n'auoit qu'vne Riuale,
Que la Liberté ſeule engageoit au combat
La valeur de Pompée & l'ardeur du Senat.

Helas, que iuſtement tu veux par ta retraite
Eſpargner à tes yeux cette énorme deffaite,
Ces crimes confondus, ces maſſacres fumants,
De carnage & d'horreur ces ſillons écumants,
Ces fleuues étonnez, dont le ſang des Cohortes
Altere la couleur, & rend les eaux plus fortes!
Bien que Iule ait trahy les loix de l'amitié,
Certes à ſon bon-heur tu dois de la pitié;
De quel œil verra-t'il Rome qu'il a reduite?
De quel œil verra-t'elle vn bras qui l'a détruite?
Quelle ſera ſa haine en regardant ce bras,
Qui ne s'eſt fait heureux que par tant d'attentats?
Quoy que cette rigueur qui ſur toy ſe déploye,
Au Tyran de Memphis donne ta vie en proye,
Qu'elle face vn Proſcrit du plus Grand des Latins,
Rends grace à ta Fortune, & pardonne aux Deſtins.
Ceſar en triomphant ne flétrit point ta gloire,
Et ta perte vaut mieux que ne fait ſa victoire;
Remets aux Nations la pleinte & les douleurs,
Diſpenſe l'Vniuers de pleurer tes malheurs,
Et qu'il ſonge pluſtoſt qu'il te doit ſes hommages
Autant dans tes affronts que dans tes auantages.
Voy ces nobles Citez qui furent ſous tes Loix,
Ces Eſtats où ta main a rétably des Rois,
L'Armenie & le Pont, le Phare & la Lybie,
Et regarde où tu veux qu'on t'arrache la vie.
Apres que ce Heros eut mit bas ſon pouuoir,
Lariſſe eſt la premiere à le bien receuoir,
Les Citoyens armez luy vont à la rencontre,
Le comblent de preſents, où leur ame ſe montre;
Ils ont aſſez pour luy de reſpect dans le cœur,
Pour offrir au Vaincu ce qu'on doit au Vainqueur.
Il reſte encore aſſez de ce Nom tant auguſte,
Pour rendre dans ſes maux leur déference iuſte,

Et l'on voit seulement qu'en ce temps rigoureux,
Pompée infortuné, cede à Pompée heureux,
Qu'au dessous de soy mesme il est dans sa disgrace
Au dessus du Vainqueur, dont la main le terrasse.
Sans doute il auroit pû tenter d'autres combats,
Contre vn Sort infidelle essayer d'autres bras,
Rentrer encore vn coup dans la carriere ouuerte,
Et forcer les Destins à retracter sa perte:
Mais c'est assez pour luy que le Ciel courroucé,
Ait contre son attente vne fois prononcé;
Il prend contre luy mesme en cette décadence,
Le party des Destins & de la Prouidence,
Et pour n'engager plus les Peuples dans ses maux,
Son ame se refuse à des projets nouueaux.
Toy, tu marches encor parmy les funerailles,
Ta main à ta Patrie arrache les entrailles;
Mais que veulent, Cesar, tant de meurtres diuers?
Ton Riual subjugué te donne l'Vniuers.
Cet illustre Vaincu part enfin de Lariſſe,
Il n'est point en ces lieux d'ame qui ne gemisse,
De bouche qui ne pleigne vn si grand Malheureux,
Ou de cœur qui n'éclate en soûpirs douloureux.
Tu vois, tu vois Pompée, en ce iour de misere,
Que ton Nom s'est acquis vne amitié sincere,
Au lieu que tant de zele & que tant de respects
Ne sont pour les heureux que des deuoirs suspects.
Cesar voyant sa rage aux dernieres épreuues,
Que des fleuues de sang precipitent les fleuues,
Qu'assez la violence & qu'assez la fureur
Ont couuert les sillons de massacre & d'horreur,
Que contre le vulgaire & sur des ames viles
Ses coups ne font pleuuoir que des morts inutiles,
Que Pompée est vaincu, que l'Estat est soûmis,
Veut que le fer lassé pardonne aux Ennemis;

Vangé par tant de morts il calme ſa vengeance,
Et ſur vn ſang abjet ſignale ſa clemence.
Mais de peur que ſon Gendre & le Senat reduit
A rentrer dans leur Camp ne choiſiſſent la nuit,
De peur que l'intereſt que la honte ou le zele
Dans ce poſte inuincible enfin ne les rapelle,
Pendant que tous les Dieux ſe rendent ſon appuy,
Que de ſes ennemis l'effroy combat pour luy,
Que tout rit à ſes vœux, que tout cede à ſes armes,
Il ſonge à préuenir le retour des alarmes,
A planter dans ce Camp ſes heureux Pauillons,
Et fait vers les remparts marcher ſes Bataillons.
Le Soldat, bien que las, ſe montre plein de ioye,
Le trauail eſt bien doux qui le mene à ſa proye,
Apres auoir ſouffert & liuré tant d'aſſauts,
Il ſe ſoûmet ſans pleinte à ces ordres nouueaux.
Enfin, leur dit Ceſar, vne pleine victoire
Couronne vos trauaux, & vous couure de gloire,
C'eſt à moy, Compagnons, d'étaler à vos yeux
De ces heureux Exploits le prix ambitieux,
Et non de vous donner ce qu'vne ardeur extréme,
Ce qu'vn penible effort vous a donné luy meſme.
Tout l'or des Eſtrangers, & tout l'or des Romains
Eſt au Camp des Vaincus, & n'attend que vos mains;
Par vous voſtre vaillance enuers vous liberale,
Vous acquiert ces Tréſors dans les champs de Phar-
Et par vn prompt ſuccez elle vous a permis (ſale,
De piller l'Vniuers au Camp des Ennemis.
Sus donc, emparez vous d'vn butin qu'on vous liure,
Deuancez les Fuyards au lieu de les pourſuiure,
Et ſi leur deſeſpoir produit quelques efforts,
Qu'ils vous trouuent déja maiſtres de leurs Treſors.
A ces mots les Soldats, ce Peuple mercenaire,
Sur les reſtes d'vn Fils, ſur les reſtes d'vn Pere,

Sur tout ce grand carnage & Barbare & Latin,
Marchent d'vn pas rapide, & courent au butin;
Ils brûlent de ſçauoir à quel prix leur furie
A renuerſé les Loix & détruit leur Patrie.
Mais bien que les Treſors des Ennemis deffaits
Euſſent dequoy remplir les plus vaſtes ſoûhaits,
Que tout l'or du Pactole, & tout celuy du Tage,
De ces heureux Mutins deuienne le partage,
Qu'ils pillent en ce lieu les plus riches Eſtats,
Leur Maiſtre n'eſt pas quitte enuers leurs Attentats;
Il doit à ces Guerriers, dont l'ardeur le ſeconde,
Le pillage de Rome apres celuy du Monde.
Ces Soldats enrichis par le crime & l'horreur,
Permettent au ſommeil de charmer leur fureur;
Ce Peuple vil & bas, ces corps ſanglants & ſales
Se roulent hardiment ſur des couches Royalles,
Sur celle du Senat, ſur celles des Heros
Ce rebut des Humains s'abandonne au repos.
On voit vn parricide en la couche d'vn Pere,
Vn Frere criminel remplir celle d'vn Frere;
Dans l'erreur du ſommeil leurs eſprits égarez
Maſſacre de nouueau ceux qu'ils ont maſſacrez:
Lors que ſur des gazons le Furieux ſommeille,
Il ouure encor ſon ame à la Fureur qui veille,
Et pouſſé d'vne ardeur qui ne peut s'étouffer,
Le bras combat encore en l'abſence du fer.
De ces Morts toutesfois les images viuantes,
Les Phantômes vangeurs, les Ombres menaçantes
Inſpirent le reproche & l'effroy dans les cœurs,
Et forcent la victoire à punir les Vainqueurs:
Les Manes peu ſoûmis au Dieu qui les gouuerne,
Pour vanger leur trépas remontent de l'Auerne,
Et ces Hoſtes du Styx, ces Peuples du Cahos,
Se font d'intelligence à troubler ce repos.

Icy d'vn Citoyen l'image eſt en colere,
Là le Frere ſe pleint des cruautez du Frere;
Icy le Fils au Pere agite les eſprits,
Là le Pere en courroux eſt dans le cœur du Fils;
Ce trouble diuiſé s'vnit en vn ſeul Homme,
Et Iule a dans le cœur tous les Manes de Rome,
Il a deuant les yeux cent cadavres mouuants,
Et craint bien plus les Morts qu'il ne craint les Vi-
Tel en ſe retraçant ſes actions perfides. (uants.
Oreſte auecque luy portoit ſes Eumenides,
En tous lieux contre luy ſon cœur ſe ſoûleuoit,
Il ſe fuyoit par tout, & par tout ſe trouuoit.
Telle apres les tranſports d'vne fureur extréme,
L'eſprit plein de ſon crime, & ſe craignant ſoy meſ-
L'ame toute en deſordre, & les ſens interdits, (me,
L'inſenſée Agaué ſe demandoit ſon Fils.
Ceſar refléchiſſant ſon ame & ſes penſées
Sur tant de cruautez en ce iour exercées,
S'apperçoit que ſon cœur témoin de ſes forfaits,
Redoute iuſqu'à ceux que ſon bras a deffaits;
Il craint déja ce iour où les vangeurs du crime
Doiuent à l'Vniuers cette grande Victime,
Et loin de s'applaudir comme les Conquerants,
Il ne ſent que le trouble & l'effroy des Tyrans.
Sa haine ſe reproche, & ſon orgueil s'offence
De voir déja punir des excez qu'il commence,
De voir tous les Enfers contre luy ſoûleuez,
Et que ſes attentats ne ſoient pas acheuez,
D'auoir de cent frayeurs l'ame préoccupée,
Auant que ſous le fer il ait veu cheoir Pompée.
Mais contre ſa terreur armant ſa fermeté,
Cet Inhumain enfin reprend ſa dureté,
Pour ſe faire vn courage & ſtupide & farouche,
Se rend au champ du meurtre au ſortir de ſa couche.

A ce ſanglant ſpectacle accoûtume ſes yeux,
Et fait taire en ſon cœur les Hommes & les Dieux.
Il voit, ſans s'attendrir, les riuieres changées,
D'vn maſſacre hideux les Campagnes chargées;
Par ce meurtre infiny, par ce carnage épais,
Il ſe plaiſt à conter ſes Ennemis deffaits:
Meſme afin que ſes yeux diſcernent les viſages,
Il fait ſeruir ce champ à de nouueaux vſages,
Et dans ce lieu ſanglant ſon cœur n'abhorre pas
De prendre auec les ſiens de ſomptueux repas;
Il voit auec tranſport que la haine & la rage
Ont caché les ſillons ſous ce vaſte carnage:
De ces triſtes objets il aſſouuit ſes yeux,
Et connoiſt dans le ſang ſa Fortune & ſes Dieux.
Pour joüir plus long-temps de cette énorme joye,
Il ne veut pas aux feux abandonner ſa proye,
Des Manes ſoûpirants écouter les deſirs,
Ou qu'vn iuſte bûcher deuore ſes plaiſirs.
Du Lybien Vainqueur les exemples celebres
Ne peuuent l'exhorter à ces deuoirs funebres,
Le Dace euſt ſatisfait à ces droits anciens,
Mais Ceſar ne doit rien au ſang des Citoyens.
Appaiſe-toy, Cruel, ces ombres égarées
N'exigent pas de toy des flames ſeparées;
Si la douleur d'vn Gendre a pour toy des attraits,
Dreſſe vn vaſte bûcher, embraſe les foreſts,
Et qu'à ce Fugitif la flame découuerte
Retrace dans ſon cœur l'image de ſa perte.
Mais pluſtoſt de furie & d'orgueil reueſtu,
Ne fais rien dont l'éclat reſſemble à la Vertu;
Qu'importe ſi les feux ou ſi la pourriture
Rendent ces troncs ſanglants au ſein de la Nature?
Ces reſtes du Combat s'exhalant dans les Cieux,
Vont montrer ta rigueur & leur diſgrace aux Dieux,

Et par vn feu caché ſe conſumant eux meſmes,
Se rendre les honneurs & les deuoirs ſuprêmes.
Enfin ces derniers feux, ces pleins embraſemens,
Qui menaçent le Ciel & tous les Elemens,
Qui confondront vn iour ces formes acheuées,
Qu'en vn Cahos fecond les Dieux auoient trouuées,
Ce bûcher general de tant d'eſtres diuers,
Brûlera ces Vaincus en brûlant l'Vniuers.
Quoy que de tes grandeurs ton orgueil t'entretienne;
Leurs ombres vont ſe rendre où ſe rendra la tienne;
Ne prétends pas alors à prendre vers les Cieux
Vn eſſor plus rapide ou plus audacieux,
Ou que ce Dieu du Styx, dont les loix ſont ſeueres,
Diſtingue entre Ceſar & des Manes vulgaires.
La Fortune nous quitte au deça du trépas,
Et le pouuoir des Grands ne deſcend point là bas;
Auſſi bien que pour eux pour nous l'Auerne s'ouure,
Et qui n'a pas vne Vrne a le Ciel qui le couure.
Suy donc tes mouuemens, inflexible Vainqueur,
Fais contre la mort meſme éclater ta rigueur,
Boy ces eaux, ſi tu peux, que le ſang a ſoüillées,
Deuore ces vapeurs du carnage exhalées:
Mais malgré ta vengeance, & malgré ton courroux,
Il te faut perdre enfin vn ſpectacle ſi doux;
De ton cœur abruty l'allegreſſe eſt détruite,
Et l'odeur des Vaincus met le Vainqueur en fuite.
Par ce triſte poiſon les vents ſont infectez,
Les Airs ſont corrompus, & les Cieux empeſtez;
Ce ſouffle va chercher les beſtes carnaſſieres,
Les Loups dans les foreſts, les Ours dans leurs tanieres;
Il attire les Chiens des proches regions,
Et ſur Pholoé meſme auertit les Lyons.
Ces Oiſeaux dont la gorge eſt de ſang alterée,
Qui du ſang des Romains ont ſouuent fait curée,

Ces tombeaux animez, ces ſepulchres volants,
Vont ſe gorger de meurtre en ces funeſtes Champs:
Le tranſport de leur proye enſanglante les marbres,
Fait rougir les Foreſts, & degouter les Arbres.
Les Vautours deuorans, & les ſales Corbeaux,
Sur Iule en ont ſouuent laiſſé cheoir des lambeaux.
Les Drappeaux en ſont teints, l'Aigle en eſt infectée;
Et Pharſale le cherche apres qu'il l'a quittée.
Mais bien que ce maſſacre ait deſerté les bois,
La faim des Animaux s'aſſouuit à leur choix;
Les membres corrompus du corps le plus inſigne,
Des Vautours & des Loups ſont le mépris indigne,
Et le Soleil, la pluye & le nombre des iours,
Diſſipent le rebut des Corbeaux & des Ours.
Triſte Plaine, où l'orgueil s'eſt fait tant de victimes,
Quel crime auois-tu fait pour porter tant de crimes,
Pour eſtre deuenuë en ce iour de fureur
Le Theatre du meurtre & le Champ de l'horreur?
Ne produits deſormais que des moiſſons ſanglantes,
Des herbes de carnage encore degoutantes;
Quand le ſoc tranchera tes ſillons engraiſſez,
Qu'on entende gemir les Manes courroucez.
Climat pernicieux, malheureuſe contrée,
Certes des Nations tu ſerois abhorrée,
Tu te verrois deſerte, & les Theſſaliens
Deuiendroient des Gelons ou des Hircaniens,
En plantes ſeulement ou nuiſibles ou vaines,
Tu changerois le ſang des Cohortes Romaines;
Enfin ton ſein fécond ne s'épuiſeroit plus
Qu'en preſens odieux & qu'en dons ſuperflus,
Si les Dïeux te faiſoient le ſeul champ de furie,
Comme le premier champ des malheurs d'Heſperie.
Mais en cent regions les Latiens deffaits,
Effacent ton opprobre, & couurent tes forfaits:

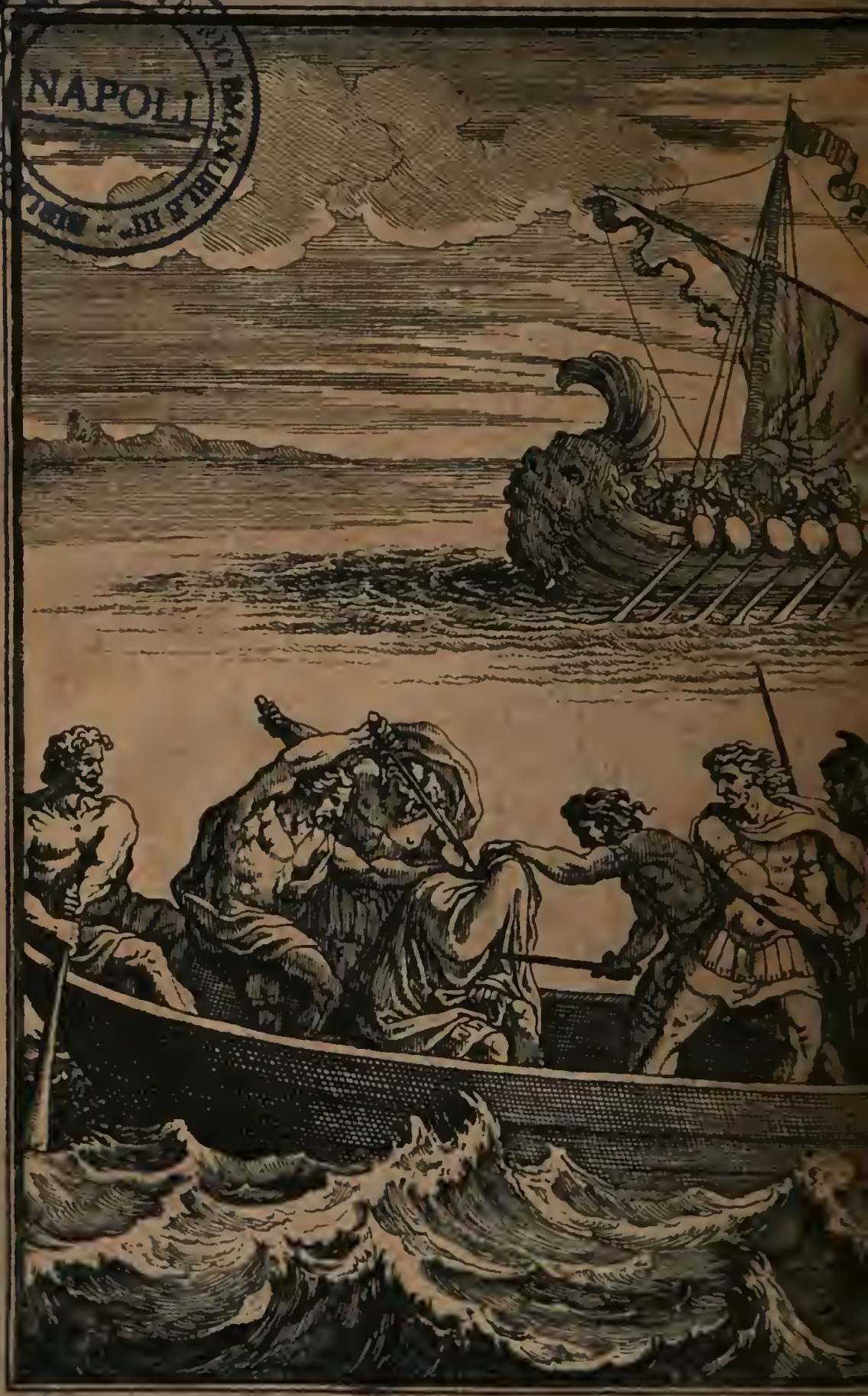
En cent & cent climats les fureurs ſe deffient,
Tous ſe font criminels, & tous ſe iuſtifient;
D'Vtique, de Munda, des flots Siciliens
Les horreurs ont purgé les champs Emathiens.

FIN DV SEPTIESME LIVRE.

En cent & cent climats les fureurs ſe deffient,
Tous ſe font criminels, & tous ſe iuſtifient;
D'Vtique, de Munda, des flots Siciliens
Les horreurs ont purgé les champs Emathiens.

FIN DV SEPTIESME LIVRE.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III"
NAPOLI



LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE HVITIESME.

DE'ja hors du détroit & celebre & fertile,
Où les Thermes ſacrez ont fait le Thermopile,
Hors du Tempé fameux, où des bocages verds
Font viure le Printemps dans l'horreur des Hyuers:
L'Illuſtre Infortuné ſous les bois d'Emonie
Alloit ca cher ſa route au Tyran d'Auſonie,
De peur qu'on ne l'atteigne en ces lieux reculez,
Il ſuit de noirs ſentiers & d'obſcurs défilez,

Il veut que les détours & l'erreur de sa fuite
Abusent les Vainqueurs, & trompent leur poursuite;
Bien qu'en vn malheureux il change vn Conquerant,
Il sçait bien que son nom est encore assez grand,
Que sa perte à Cesar ne seroit pas moins chere,
Que seroit à ses yeux la perte d'vn Beau-pere.
Ce n'est pas que la vie attache son desir,
Qu'il redoute la mort, mais il veut la choisir,
Il veut d'vn orgueilleux éuiter l'insolence,
Il en craint la rigueur, il en craint la clemence,
Et qu'il souffre le iour, ou ne le souffre pas,
Il abhorre sous luy la vie & le trépas.
Pour cacher ce Heros la foreſt la plus sombre
N'est pas assez fidelle, & n'a pas assez d'ombre,
Et sous l'épaisse nuit qui sejourne en ces lieux,
Ce noble Fugitif trouue encore des yeux.
De nouueaux Partisans, que luy donnoit encore
Ce nom qu'ont respecté le Couchant & l'Aurore,
Qui vouloient partager sa gloire ou son malheur,
Découurent dans ses yeux les troubles de son cœur,
Son propre témoignage & sa prompte retraite
Ne peuuent les resoudre à croire sa défaite;
Du succez de la guerre & du sort des combats,
Les yeux sont conuaincus, mais le cœur ne l'est pas,
Et comme pour sa gloire ils n'ont osé rien craindre,
Ils n'osent pas encor consentir à le pleindre.
C'est pour ce malheureux vn déplaisir fatal,
Que l'éclat de son nom face éclater son mal;
Celuy qui triompha de la terre & de l'onde,
En vieillard inconnu veut errer dans le Monde,
Sa honte se redouble en trouuant des témoins,
Et s'il cachoit sa peine il la sentiroit moins.
Mais sa Fortune enfin iusqu'alors si constante,
S'obstine à le punir d'vne gloire éclatante,

D'vne faueur ſi longue il doit le châtiment,
Et ſon propre bon-heur ſe change en ſon tourment:
La hauteur de ſon rang & de ſa renommée
Surcharge les ennuis où l'ame eſt abiſmée,
Le poids de ſa grandeur fait le poids de ſes maux,
Et ſes premiers Deſtins aigriſſent les nouueaux;
Ses triomphes hâtez, ſes palmes auancées
Reuiennent agiter ſon ame & ſes penſées,
Et ſon cœur en l'eſtat où ſa perte l'a mis,
Dans ſes Dieux careſſants voit des Dieux ennemis.
Des Rois qu'il a vaincus les plus pompeux hõmages
Sont d'affligeants objets & de triſtes images;
Les Princes, les Eſtats peints dans ſon ſouuenir
Y vangent leur défaite & viennent l'en punir;
L'Armenie & le Pont viuent dans ſa memoire,
Pour luy montrer ſa honte en luy mõtrant ſa gloire;
Les Scythes aſſeruis, les Pyrates domtez,
Ne ſont que des vaincus contre luy reuoltez.
C'eſt ainſi que ſuruiure aux grandeurs poſſedées,
Ne fait de leur éclat que de noires idées;
C'eſt ainſi que des ans l'odieuſe longueur,
Fait mourir la fierté qui poſſede vn grand cœur;
Si le puiſſant n'expire auecque la puiſſance,
S'il a ce dur loiſir de voir ſa decadence,
Quoy qu'autresfois la gloire ait couronné ſon front,
Sa premiere Fortune eſt ſon plus rude affront,
Et qui de la Grandeur oſe chercher le faiſte,
Doit auoir en ſa main vne mort toute preſte.
Déja le grand Pompée eſtoit ſur ces confins,
Par où du Titareſe & du ſang des Latins
Le Penée en ces iours plus fier & plus rapide
Porte vn double tribut à la campagne humide;
De là ſur vn vaiſſeau trop freſle & trop leger,
Ce Heros ſe commet auecque le danger.

Celuy dont le Soleil voit encor les galeres
Cingler pompeuſement ſur les ondes ameres,
Le maiſtre de Liburne & des Ciliciens,
Du golfe de Leucade & des Ambraciens,
La terreur de l'Aſie & le Vainqueur du Monde
Eſt dans vne Fregate à la mercy de l'Onde.
Son Eſpouſe abiſmée en de noirs déplaiſirs,
Attire vers Leſbos ſa courſe & ſes deſirs;
Cette belle Affligée en cet exil ſi rude
Se voit bien plus en proye à ſon inquietude,
Que ſi dans l'Emathie elle euſt veu ſon Eſpoux
Ceder à ſes Deſtins, & fléchir ſous leurs coups.
Cent préſages mortels agitent Cornelie,
Chaque nuit la tranſporte aux champs de Theſſalie,
Cent claires viſions, cent ſonges ingenus
Luy font ſentir ſes maux auant qu'ils ſoient connus;
Rien n'enchante ſa peine, & le iour eſt pour elle
Autant ou plus cruel que la nuit n'eſt cruelle.
A peine le Soleil reproduit les couleurs,
Qu'elle eſt ſur les rochers à cultiuer ſes pleurs,
Ses yeux ſont les premiers, ſa veuë eſt la plus claire
A voir trembler ſur l'eau les maſts d'vne galere:
Chaque nef qui prend terre en ce funeſte bord,
Luy rapporte Pompée ou malheureux ou mort;
Chaque vaiſſeau luy liure vne inuincible atteinte,
Et ſon cœur toutesfois n'oſe éclaircir ſa crainte.
Enfin, digne Moitié d'vn genereux Eſpoux,
Vne Barque s'approche & ſe découure à vous,
Voſtre eſprit alarmé ne ſçait ce qu'elle apporte, (te.
Mais voſtre eſpoir eſt foible, & voſtre crainte eſt for-
Helas! ne perdez point le temps de vos douleurs,
Que vous ſert cet effroy quãd il vous faut des pleurs?
Voſtre Eſpoux vient luy meſme annoncer ſa défaite,
Et ſe fait de ſon ſort luy meſme l'interprete.

Le Vaisseau déja proche elle auance ses pas,
Elle sent des Destins les cuisants attentats,
Elle le voit tout morne, elle le voit tout pâle,
Et trouue sur son front les malheurs de Pharsale.
A peine elle eust compris l'injustice des Dieux,
Qu'vne subite nuit se répand sur ses yeux;
Vn trépas fugitif, vne mort passagere
Luy rend de ses ennuis l'atteinte plus legere,
Et le cœur trop pressé de son propre tourment
Se ferme à la douleur & perd le sentiment.
Mais ses esprits enfin forçants sa defaillance,
D'vne mort douce & prompte elle perd l'esperance;
Ces flames toutesfois qui raniment son cœur,
Ne peuuent pas si tost luy rendre sa vigueur;
Encore languissante, encore à demy morte
Elle souffre à regret les soins de son escorte.
Pompée auoit pris terre, & cet objet touchant
Luy met presque dans l'ame vn desordre aussi grand,
Tous deux ont de la voix oublié tout l'vsage,
Et tous deux ont déja la mort sur le visage.
Mais l'amour de l'Espoux reglant ses mouuemens,
Il offre à sa Moitié de saints embrassemens,
Et par ces nœuds sacrez, par cette douce étreinte
Rallume la chaleur qui sembloit presque éteinte.
Cornelie aussi-tost s'apperçoit que ce bras
L'arrache à la foiblesse, & trompe le trépas;
Bien que d'vn rude effroy son ame soit frappée,
Ses yeux peuuent suffire à regarder Pompée,
Elle peut écouter ce langage amoureux,
Qui condamne vn tourment si cruel à tous deux.
Digne sang, luy dit-il, des vainqueurs de Carthage,
Qu'auez vous déja fait de tout vostre courage?
Au lieu d'ouurir vostre ame au coup de vos douleurs,
Il vous faut en ce iour consacrer vos malheurs,

Ce qui dans voſtre ſexe a de ſolides charmes,
Ce ne ſont pas les loix, ce ne ſont pas les armes,
Sous le poids du deſaſtre vn Eſpoux abbatu,
C'eſt ce qui peut en faire éclater la vertu ;
Noble par vos Ayeux, & noble par vous meſme,
Oppoſez à vos maux vne aſſurance extrême.
Que voſtre chaſte amour combate auec le Sort,
Que par ſa reſiſtance il en trompe l'effort,
Et que dedans ma chûte & dedans ma défaite
Il trouue les motifs d'vne ardeur plus parfaite ;
Reduit à voir perir le Senat & les loix,
Abandonné de Rome, abandonné des Rois,
Dans cet abaiſſement, dans ce malheur étrange,
Mieux que dans ma ſplendeur ie ſuis voſtre loüange,
Voſtre gloire s'accroiſt par ce coup rigoureux,
Et vous vous trouuez ſeule à ſuiure vn malheureux.
Tant que ie voy le iour, & tant que ie vous aime,
Voſtre ennuy deuoit eſtre au deſſous de l'extréme,
Il eſt déja trop grand s'il ne peut s'augmenter,
Lors qu'au choix de la Parque il faudra vous quitter;
Ce tranſport affligeant d'vne amitié ſi tendre,
Cet excez de douleur ne ſe doit qu'à ma cendre;
Le malheur des Romains ne vient pas juſqu'à vous,
Les ciuils mouuemens vous laiſſent vn Eſpoux,
Son éclat ſeulement s'éclipſe par les armes,
Et vous l'auez aimé s'il enfante vos larmes.
Ce reproche d'amour, & non pas de rigueur,
Reſoud cette Affligée à forcer ſa langueur,
La douleur qui la preſſe & l'ennuy qui l'outrage,
Par des ſoûpirs frequens interrompt ce langage.
Faut-il, Dieux immortels, qu'vn illuſtre lien
Au deſtin de Pompée ait attaché le mien !
Femme pernicieuſe, Eſpouſe infortunée,
Que n'ay-ie de Ceſar merité l'Hymenée !

Que mon ſort ſi cruel & ſi contagieux
N'a-t'il empoiſonné le ſort d'vn Factieux!
Par vn arreſt fatal du Ciel qui me deteſte,
Deux fois à l'Vniuers mon Hymen eſt funeſte,
Vn ſiniſtre Aſcendant préſide à tous mes vœux,
Et par tout d'vn Eſpoux ie fais vn malheureux.
C'eſt par moy que Craſſus fiſt voir à l'Aſſyrie
Qu'elle pouuoit domter les Heros d'Heſperie,
Par moy que les malheurs des champs Aſſyriens
Se ſont veus tranſportez aux champs Emathiens;
Par tout impunément mes Deſtins m'ont trompée,
Leurs rigueurs à Craſſus ont ajoûté Pompée,
Et par tout de mon Sort le pouuoir odieux,
Du party le plus juſte a banny tous les Dieux.
Faut-il qu'vn feu ſi pur & ſi ſaint que le noſtre,
En rehauſſant ma gloire ait obſcurcy la voſtre!
Faut-il que l'auantage & l'honneur d'eſtre à vous,
Ne me ſoit qu'vn preſent digne de mon courroux!
Que des Dieux contre moy la haine enuenimée
Me force à vous punir de m'auoir trop aimée!
Arreſtez, cher Eſpoux, arreſtez en ce iour
Les coupables effets d'vn vertueux amour:
S'il faut qu'encore vn coup Rome auecque la Terre
S'offre pour voſtre gloire à rétablir la guerre,
S'il faut changer le Sort & fléchir ſa rigueur,
Il ſuffit de me perdre, & vous eſtes Vainqueur;
Oubliez mon amour, ne voyez point mes larmes,
Et plongez ſous les flots le malheur de vos armes.
Enfin, Iulie, enfin tes Manes ſont vangez,
Ton attente eſt remplie, & nos Deſtins changez:
Mais du moins choiſis mieux l'objet de ta vengeance,
Garde toute ta rage à celle qui t'offence,
Fais contre vne Riuale éclater ton courroux,
Et ta haine aſſouuie épargne ton Eſpoux.

Cornelie à ces mots que l'amertume enfante,
Se retrouue soudain & foible & languissante,
Par ce touchant éclat de ses viues douleurs,
A tout ce qui l'approche elle arrache des pleurs;
La peine de Pompée en est appesantie,
Et Lesbos l'a touché bien plus que l'Emathie;
Tout le peuple de l'Isle accouru sur les bords,
A peine à commander son zele & ses transports,
Le sejour, disent-ils, de ton illustre Espouse,
Du bon-heur de Lesbos rend la terre jalouse,
Ce gage precieux de tes plus doux souhaits
Iette vn éclat sur nous qui ne mourra iamais,
Ajoûte à cette gloire vne faueur immense,
Accorde à nos desirs vn iour de ta presence,
Laisse tant de splendeur & de lustre en ces lieux,
Que des Siecles futurs ils attirent les yeux,
Que le Romain vn iour visite ces riuages,
Et tout plein de ton nom leur rende ses hommages;
Sur tout ce que les Dieux te laissent à chôisir,
Ce riuage connû doit fixer ton desir;
Ailleurs on peut pretendre vn Vainqueur fauorable,
Mais cette Isle enuers luy veut bien estre coupable:
C'est icy qu'il te faut attendre tes Latins,
Et sur ces heureux bords reparer tes Destins.
Tu peux, sans que nos Loix condamnent ces exemples,
Piller l'Or des Autels & dépoüiller les temples;
La cause du Senat est la cause des Dieux,
Et ce iuste attentat n'offense point les Cieux.
Voy ce que peut Lesbos, si sur mer ou sur terre
Cette Ieunesse est propre à rallumer la guerre;
Tu peux t'assurer d'elle & de nous à ton choix,
Et nous voulons ou vaincre ou perir sous tes loix.
A ces bords éprouuez ne fais pas cette injure,
De penser que leur foy ne fust qu'vne imposture,

Que t'ayant reueré dans des ſuccez meilleurs,
Ils portent maintenant leur déference ailleurs.
Pompée à ce diſcours eſt ſurpris d'allegreſſe,
Qu'au fort de ſes malheurs ce Peuple le careſſe,
Qu'en vn ſiecle volage & ſi peu genereux
On trouue de la foy quand on n'eſt plus heureux.
Ie ne pouuois, dit-il, par vn plus digne oſtage,
Par vn plus ſaint depoſt, ou par vn plus cher gage,
Exprimer à Leſbos que ſon zele & ſa foy
Sur les climats voiſins ont des charmes pour moy.
Tant qu'elle a poſſedé cette illuſtre Bannie,
Elle auoit mes deſirs bien plus que l'Auſonie,
Elle m'eſtoit preſente au milieu des hazards,
Et Rome pour Pompée eſtoit dans vos remparts.
Bien qu'enuers vn Tyran l'Iſle ſoit criminelle,
D'eſtre ſi genereuſe & d'eſtre ſi fidelle,
I'ay bien crû que vos cœurs n'auoient pas projetté
D'expier par mon ſang voſtre fidelité:
Elle eſt dans mon malheur ma premiere retraite,
Ie luy viens ſans ſoupçon apporter ma défaite;
Mais ce noble forfait que ſon zele a commis,
La rend aſſez coupable enuers mes Ennemis.
Genereuſe Leſbos, que ton Sort a de gloire!
Ce crime vertueux ſignale ta memoire,
Que tu ſois toute ſeule à me bien receuoir,
Ou que ce digne exemple encourage au deuoir,
Qu'il exhorte à ſentir mes triſtes auantures,
Ton nom ſera vanté dans les Races futures.
Il me faut tour à tour parcourir les Eſtats,
Voir où la foy ſe trouue, ou ne ſe trouue pas,
Et ſi pour moy les Dieux ont encor des oreilles,
Ie ne veux qu'à Leſbos des Nations pareilles,
Et qu'errant à mon choix dans les cantons diuers,
Pour entrer ou ſortir les ports me ſoient ouuerts.

De ſes reſſentimens ces marques exprimées,
Par vn repas leger ſes fatigues charmées,
Sans ſe permettre vn iour de tréue ou de repos,
Auec ſa chaſte Eſpouſe il ſe commet aux flots.
A voir de quel ennuy les ames ſont atteintes,
A voir de l'Iſle entiere & les pleurs & les craintes,
A voir dans tout ce Peuple vn trouble ſans égal,
Il ſemble qu'on l'arrache à ſon climat natal.
Mais bien que pour l'Eſpoux leur ennuy s'intereſſe,
Chacun ſent pour l'Eſpouſe vn peu plus de tendreſſe;
La fidelle chaleur d'vne viue amitié,
Deuient ſoudain pour elle vn tranſport de pitié.
Pendant que dans leurs murs ils l'auoient poſſedée,
Comme leur Citoyenne ils l'auoient regardée,
Meſme ces Habitans dans vn temps plus heureux
Pleureroient vn bon-heur qui l'éloigneroit d'eux,
Tant ce cœur éleué, tant cette ame ſublime
S'eſtoit acquis ſur tous vn pouuoir legitime,
Tant dans ſes entretiens elle auoit de candeur,
Tant ſur ſon front auguſte elle auoit de pudeur;
A chacun acceſſible, à chacun bien-faiſante,
Iamais dans vne humeur ou dure ou rebutante,
Auant que ſon Deſtin euſt merité ſes pleurs,
Elle viuoit déja comme dans ſes malheurs.

Déja l'Aſtre du iour & languiſſant & blême
Laiſſoit voir ſeulement la moitié de ſoy meſme,
Et des deux Horiſons ſur qui ſon feu reluit,
L'vn approchoit du iour & l'autre de la nuit:
Pompée interrogeant le ſoin qui le deuore,
Tantoſt le fait parler des Princes de l'Aurore,
Tantoſt de ces climats où des feux vehemens,
De la clarté du iour font des embraſemens,
Tantoſt de ces Citez à qui Rome alliée
Peut juſtement pretendre à s'en voir appuyée.

Mais enfin ſon eſprit laſſé d'entretenir
Les ſoins laborieux d'vn obſcur auenir,
Laſſé de retracer ou préuoir ſes deſaſtres,
Conſulte ſon Nocher ſur le ſecret des Aſtres :
Quel ſçauoir infaillible & quel art curieux
L'inſtruiſent à chercher ſa route dans les Cieux ?
Quelle clarté l'adreſſe ou quel flambeau le guide
Vers ces champs renommez où regne l'Arſacide ?
Dans quel trait lumineux de tous ces feux brillants
On trouue la Syrie ou les cantons brûlants ?
Iamais, dit le Nocher, noſtre ſoin ne s'applique
Sur ces flambeaux trõpeurs qui forment l'Ecliptique,
Au lieu de nous tracer vn chemin ſur les flots,
Leur mouuement leger ſeduit les Matelots.
Mais les Aſtres conſtants de l'vne & de l'autre Ourſe,
Sont d'vn plus ſeur vſage à regler noſtre courſe,
Et n'éteignant iamais leurs flames ſous les eaux,
Ils ſont bien plus heureux à guider les vaiſſeaux.
Quand ie voy la moindre Ourſe à l'Antenne aſſortie,
I'y trouue le Boſphore & la mer de Scythie ;
Quand ces feux dont l'éclat rehauſſe ſes beautez,
De la pointe des maſts ſemblent précipitez,
Ou quand la Cynoſure auoiſine les Ondes,
Ie voy du Syrien les campagnes fecondes ;
De là ſi nous cinglons ſur les flots ſpacieux,
Des flambeaux oppoſez ſe montrent à nos yeux,
Et le Canope auſtral nous éloignant du Phare,
Vers les ſables du Syrte à la fin nous égare.
Enfin ſi nos regards ne nous ſeduiſent pas,
Noſtre Art peut dans le Ciel trouuer tous les climats;
Mais auant que pour toy mon deuoir s'execute,
Voy quelle region t'appelle ou te rebute.
Pompée irreſolu pour trop deliberer,
Trouue beaucoup à craindre & ne ſçait qu'eſperer :

Mets, dit-il, loin de nous les champs de Theſſalie,
Ne cherche point aux Cieux les bords de l'Italie,
Et tant qu'vn autre inſtinct ait éclairé mes ſens,
Permets tout à la vague, & permets tout aux vents.
Auant que de me rendre à ce precieux Gage,
De Leſbos ſeulement ie cherchois le riuage,
Maintenant qu'à ſon gré la volonté du Sort
S'intereſſe elle-meſme à nous choiſir vn port.
Ces ordres expliquez, cette voix entenduë,
La voile auparauant également tenduë,
Et par vn prompt effort tenduë obliquement,
Imprime à la galere vn nouueau mouuement.
Ces cordages bruyants, de qui le vent ſe jouë,
Cherchent les vns la poupe, & les autres la prouë,
Et la Nef gauchiſſant cingle entre ces côteaux,
Dont Chios & l'Aſie étreſſiſſent les eaux.
Tel aux courſes de Piſe vn Char ſur la pouſſiere
Tourne legerement au bout de la carriere,
Et l'approchant autant qu'il le faut approcher,
Il coupe la paſſade, & n'oſe le toucher.
La vague à ce détour écume de colere,
Vn nouueau bruit ſuccede à ſon bruit ordinaire,
Et d'vn oblique effort ſe ſentant ſeparer,
Elle en eſt plus émeuë, & ſemble en murmurer.
Déja l'Aſtre du iour qui renaiſſoit de l'Onde,
D'vn cahos paſſager affranchiſſoit le Monde:
Ceux qu'arrache la fuite aux champs Emathiens,
Cherchent encor leur Chef, & ſont toujours les ſiens.
Sextus plein d'épouuãte, & les plus grands de Rome,
Se mõtrent les premiers aux yeux de ce grand Hõme;
Bien que dans la diſgrace, il voit encor des Rois
Attachez à ſon ſort & rangez ſous ſes loix,
Et tout ſoûmis qu'il eſt par le Dieu de la guerre,
Il ſe ſoûmet encor les maiſtres de la Terre;

Il veut pour reparer ſes projets auortez,
Enuoyer Dejotare en des lieux écartez.
Prince, dont le grand cœur répond à la naiſſance,
Et dont la foy, dit-il, égale la puiſſance,
Puiſque nous auons veu ſous vn ſort inhumain
Ployer dans le combat tout ce qui fut Romain:
Il faut de l'Vniuers tenter cette partie,
Qui n'a pas ſuccombé dans les champs d'Emathie,
Il faut pouſſer encor nos Deſtins plus auant,
Eſſayer la vaillance & la foy du Leuant:
Qu'à nous vanger du Sort leur zele s'entr'excite,
Que ma chûte nous donne & le Mede & le Scythe,
Et que nous puiſſions voir dans ce nouueau hazard
Ce qui ſous d'autres Cieux ne connoiſt point Ceſar.
Bien que le Parthe s'enfle à voir Rome abaiſſée,
Porte luy ma priere, & ſonde ſa penſée,
Remets deuant les yeux de ce fier Potentat
L'amour & les reſpects que me doit ſon Eſtat,
L'alliance entre nous pompeuſement jurée,
Par ſes Mages receuë & par luy reuerée;
S'il ſe ſouuient encor que mon bras autrefois
N'épargna que ſon trône en détrônant les Rois,
Que preſſant les Alains & perçant les montagnes
Ie permettois aux ſiens d'errer dans leurs campagnes,
Que par mes promts exploits, voiſin du iour naiſſant,
L'Aurore ayant fléchy ſous vn effroy puiſſant,
Des plus fermes Eſtats les ſplendeurs étouffées,
I'ay ſouffert que luy ſeul manquaſt à mes trophées,
Et que ſeul ſur ſon trône il viſt de toutes parts
Sur des trônes briſez floter mes étendarts.
Enfin s'il ſe ſouuient que c'eſt par ma puiſſance
Que l'Ombre de Craſſus a perdu ſa vengeance,
Peut-eſtre qu'à luy ſeul tant d'offices rendus,
Ne ſeront pas pour moy des offices perdus.

Donc que les ſiens armez de leurs fléches mortelles,
D'inéuitables dards, & de trépas fidelles
Veüillent franchir l'Euphrate, & paſſer ſur ces bords
Qu'vne Loy ſolemnelle oppoſe à leurs efforts,
Qu'ils vainquent les Romains en ſoûtenát ma gloire,
Et Rome en ma faueur peut ſouffrir leur victoire.
Ce Roy ſe dépoüillant de la grandeur d'vn Roy
Promet tout Dejotare à ce fâcheux employ,
Il quitte le Monarque, & ſes habits modeſtes
Diſſimulent vn Prince aux rencontres funeſtes,
Tant les hommes priuez & du rang le plus bas
Ont moins à redouter que n'ont les Potentats.
Pompée à ce Monarque expliquant ſes tendreſſes,
Par des adieux touchants ſignale ſes careſſes;
Puis de la Mer d'Icare il ſillonne les flots,
Il met derriere luy Colophon & Samos,
Côtoye agilement les riuages de Gnide,
Paſſe la Mer de Rhode & l'Onde Thelmeſſide,
Et n'ayant pas encor prouoqué les dangers
Qu'eſſuye vn malheureux ſur des bords étrangers,
Pour donner quelque tréue aux maux de Cornelie,
Auec elle il prend terre aux bords de Pamphilie;
Ces riuages ingrats ont ſi peu d'habitans,
Qu'il n'y peut conceuoir de perils importants,
Et contre les projets d'vne vaine arrogance,
Dans ſon eſcorte ſeule il voit ſon aſſurance;
De là ſe redonnant aux flots ambitieux,
Il voit du mont Taurus les rochers ſpacieux.
O Dieux! ſauroit-il crû quand les ondes ameres
Virent ſon bras puiſſant foudroyer les Corſaires,
Signaler ſon couroux ſur ces tyrans des flots,
Qu'il trauailloit alors pour ſon propre repos?
Des champs Ciliciens il raſe les riuages,
Sans redouter l'inſulte ou craindre les outrages;

Les reſtes du Senat, ces genereux bannis,
Sous ce grand Fugitif ſont enfin reünis.
Au port où Selinus enflé de ſes conqueſtes,
Met les plus grands vaiſſeaux à couuert des tempeſtes,
Ce conſeil raccourcy s'offrant à ce Heros,
L'entend ſur ſes deſſeins s'expliquer en ces mots.
Fidelles Compagnons de mes peines diuerſes,
Qui voulez auec moy partager mes trauerſes,
Qui trompez mes douleurs, qui cherchez mes dãgers,
Et qui me rendez Rome en ces bords étrangers,
Bien qu'en des lieux ſuſpects,& bien que ſans eſcorte,
Ie veux produire icy l'ardeur qui me tranſporte,
Ie veux auecque vous mediter ſur les eaux
Vne nouuelle route à des efforts nouueaux.
Forçons de nos malheurs la contrainte fatale,
Ie n'ay pas tout entier ſuccombé dans Pharſale,
Ny ſi fort abuſé l'attente des Latins,
Que ie ne puiſſe encor me vanger des Deſtins.
On a veu Marius renaiſtre de ſa cendre,
Tout perdre en peu de temps, & ſoudain tout ſe rẽdre,
S'éleuer par ſa chûte à de plus hauts deſſeins,
Et s'aſſurer la pourpre & les faiſceaux Romains;
Autant qu'à ce perfide il ſied bien à Pompée,
De croire vne reſſource à la valeur trompée.
Prés du riuage Grec on voit mille vaiſſeaux
Cingler encor pour moy ſur la face des Eaux;
Les forces de l'Eſtat ſont pluſtoſt diſperſées,
Que le ſort des combats ne les a renuerſées,
L'éclat ſeul qu'en tous lieux ont fait mes actions,
Peut me donner encor l'appuy des Nations,
Le bruit de mes hauts-faits peut rétablir ma gloire,
Et le nom du Vaincu luy rendre la victoire.
Ouy le cruel autheur de tant de maux diuers
En me laiſſant mon nom me laiſſe l'Vniuers;

Voyez pour quel appuy voſtre eſpoir ſe declare,
Du Lybien, du Parthe, ou du Prince du Phare,
Qui d'entre ces Eſtats & qui d'entre ces Rois
Eſt digne de me plaire, & digne de mon chois.
Le Potentat du Nil n'a rien encor d'auguſte,
Vne ſincere foy veut vn âge robuſte,
Le pouuoir d'vn Miniſtre ou l'art des Courtiſans
Peut ſur de bas conſeils former ſes ieunes ans.
Mais du Maure douteux ie connois l'induſtrie,
Le peuple de Carthage aime peu l'Heſperie,
Le cœur plein d'Annibal & d'vn ferme couroux,
Ils cherchent vn pretexte à ſe vanger de nous;
Leur zele pour Varus fut pour nous vn outrage,
Ce noble Suppliant leur enfla le courage,
Et Rome commettant ſa Fortune à leurs mains,
Semble les auoir mis au deſſus des Romains.
Donc, ſi dans ce beſoin ma penſée eſt la voſtre,
Euitons ces climats pour en choiſir vn autre,
Préferons l'Arſacide, allons ſur ſes confins
Rétablir la vengeance & l'honneur des Latins.
Ces cantons ſpacieux ſemblent vn autre Monde,
Pour eux vn autre iour ſemble ſortir de l'Onde,
Le Soleil qui nous luit eſt different du leur,
Et la Mer qui les borne eſt d'vne autre couleur.
Ces Peuples aguerris goûtent peu d'autres charmes
Que celuy de regner & que celuy des armes;
Chaque âge s'y déuoüe, & la pointe des traits
En partant de leurs mains ne les trompe iamais.
Contre le Pelléen leurs fléches adreſſées,
On vit auec effroy ſes forces repouſſées;
Bactre, l'honneur du Mede & le ſiege des Rois,
Auecque Babylone a reſpecté leurs loix,
Et de Craſſus deffait l'irreparable chûte
Prouue aſſez que nos dards n'ont rien qui les rebute.

Mais l'atteinte du fer n'eſt pas tout leur ſecours,
Aux forces du poiſon leur vengeance a recours;
D'vn venin deceuant leurs fléches abreuuées
Sont des coups ſans reſſource, & des morts acheuées,
Et dans le moindre ſang que verſent les combats,
Ce ſuc pernicieux met le coup du trépas.
Plûſt aux Dieux immortels que mon ame en balance
Pûſt en d'autres ſoûtiens mettre ſon aſſurance,
Du deſtin des Romains leur deſtin eſt jaloux,
Mais le Ciel eſt pour eux autant qu'il eſt pour nous.
Meſme à ce grand ſecours ie puis meſler encore
Tous ces Peuples voiſins qui viuent ſous l'Aurore,
Et ſi rien ne ſuccede à l'eſpoir des Latins,
Il faut ſuiure la pente & le cours des Deſtins.
Sur des flots inconnus & loin de nos riuages,
Il faut tenter la mort & chercher les naufrages,
Au lieu de mettre encor l'appuy de mes projets
Dans l'amour inconſtant des Princes que i'ay faits:
C'eſt du moins vn doux charme à ma perte aſſurée,
De cacher mon trépas dans vne autre contrée,
D'éuiter vn Tyran, de priuer vn Vainqueur
De ſignaler ſur moy ny pitié ny rigueur.
Mais ie ne puis enfin trouuer dans ma memoire
De Prince ou de climat mieux inſtruit de ma gloire,
Ny qui parmy la guerre entretenant la paix,
Ait mieux appris mon nom & ſenty mes bien-faits.
Songez-y donc, Romains, quels conſeils plus vtiles
Que d'engager le Parthe aux diſcordes ciuiles,
De meſler dans nos maux cet effroy du Leuant,
Et voir nos Ennemis perir en nous ſeruant?
Lors que contre Ceſar au milieu des alarmes
Ils feront pour ma gloire vn eſſay de leurs armes,
Il faut, ſoit que leurs coups ſoient heureux ou deceus,
Ou qu'ils vangent Pompée ou qu'ils vangent Craſſus.

En acheuant ces mots il void que l'assemblée
En paroist tout ensemble & surprise & troublée;
Lentulus en conçoit vne illustre douleur,
Digne de ses emplois comme de sa valeur,
Et ne pouuant long-temps en cacher les atteintes,
Il fait parler pour tous son murmure & ses pleintes.
Ainsi, Pompée, ainsi ton empire abbatu,
On voit en mesme temps expirer ta vertu;
Quel Astre a pû changer cette ame tant égale?
As-tu laissé Pompée aux plaines de Pharsale?
Et faut-il que le bras d'vn insolent Vainqueur,
Comme de ton pouuoir, triomphe de ton cœur?
Ce champ infortuné du crime & de la guerre,
Regle-t'il sans retour le destin de la Terre?
L'obscurité d'vne heure éclipse-t'elle assez
Et les siecles futurs & les siecles passez?
Errant au gré du Sort sur la Terre & sur l'Onde,
Tu veux sous d'autres Cieux chercher vn autre Mõde;
Pour adoucir ta peine & charmer tes trauaux,
Il faut vn nouueau Pole & des Astres nouueaux;
Il faut pour rétablir de iustes entrepriſes,
Embrasser les genoux d'vn Roy que tu mépriſes,
Aux Dieux des Chaldéens rendre vn culte honteux,
Sacrifier ta gloire & profaner tes vœux!
Enfin, il faut montrer aux yeux de l'Arsacide,
Dans le soûtien de Rome vn Suppliant timide,
Et luy voir mesurer par ce fâcheux deuoir,
L'impuissance de Rome & son propre pouuoir,
Dédaigner fierement le Vainqueur de l'Asie,
En vn mépris ouuert changer sa jalousie,
S'authoriser peut-estre à ranger sous ses loix
L'appuy de l'Ausonie & le maistre des Rois!
Certes tu fais en vain au milieu des alarmes
Seruir la liberté de pretexte à tes armes:

Pourquoy flater la terre, ou pourquoy la trahir?
Pourquoy tant resister, si tu peux obeïr?
Nostre langue inconnuë en ce climat sauuage
Ne te peut rien fournir digne de ton courage,
Et ce Prince orgueilleux au defaut du discours,
Voudra que par tes pleurs tu cherches son secours.
Quel reproche pour toy, quelle infamie extréme
Si Rome par ce bras se vange de soy-mesme!
Si loin de se resoudre à se vanger de luy,
De ce fier Aduersaire elle fait son appuy!
Ne t'a-t'elle commis son Destin & le nostre,
Que pour le voir passer sous le pouuoir d'vn autre?
Et faut-il publier iusqu'aux derniers confins
Les malheurs de Pharsale & l'affront des Latins?
Certes c'estoit pour Rome vn charme à sa misere,
De ne receuoir pas vne chaîne étrangere,
Et qu'au lieu de ployer sous des Rois triomphants,
Elle n'eust qu'à seruir à l'vn de ses enfants:
Mais tu veux que plus loin sa decadence éclate,
Que le Tybre défere au pouuoir de l'Euphrate,
Qu'on voye vn iour Pompée & ses Romains vaincus
Suiure honteusement le Vainqueur de Crassus.
Ce Roy qui dans ta gloire & qui dans ta puissance
Se refusa tout seul à ta iuste vengeance,
Celuy qui n'osa pas suiure Pompée heureux,
Pour Pompée abbatu sera-t'il genereux?
Voudra-t'il d'vn Vainqueur attaquer la fortune?
Ce feu s'allume peu dans vne ame commune;
Ceux qui viuent sous l'Ourse en des cantons glacez,
Aux trauaux de la guerre ont des cœurs empressez:
Mais loin de ces frimats & loin de ces orages
La tiedeur du Leuant attiedit les courages,
Du seul appas des sens ces Peuples sont charmez,
Ils vont parez aux coups plus qu'ils ne vont armez.

Dans ces champs applanis ſur qui pleure l'Aurore,
Le Parthe ne ſent point d'effroy qui le deuore,
Pour tromper les perils, pour en rompre le cours,
Le ſecours de la fuite eſt ſon plus grand ſecours :
Mais s'il faut à ce Peuple au ſortir des campagnes
Grauir ſur des rochers & franchir des montagnes,
Si briſer d'vn torrent les flots impetueux,
C'eſt alors que la gloire a peu d'éclat pour eux.
Iamais couuerts de ſang & couuerts de pouſſiere
On ne les voit porter l'ardeur de la lumiere,
Leurs traits ſont incertains parmy l'obſcurité,
Et le iour en mourant fait mourir leur fierté.
Ils n'ont point de beliers, ils n'ont point de machines
A lancer dans les airs des roches aſſaſſines ;
Ce qui peut d'vne fléche arreſter les efforts,
Oppoſe à leur valeur des remparts aſſez forts.
Leur combat eſt leger, leur attaque eſt craintiue,
Leurs aſſauts vagabonds, leur guerre fugitiue,
Ils ont dans leurs projets le cœur mal affermy,
Et ſçauent mieux ceder que pouſſer l'Ennemy.
Leur fer enuenimé n'étouffe pas leurs craintes,
Le vent où bon luy ſemble adreſſe leurs atteintes,
Et deux trépas diuers attachez à leurs traits,
Ne peuuent les reſoudre à combatre de prés.
De leurs plus beaux deſſeins l'iſſuë eſt imparfaite,
Le carquois épuiſé les force à la retraite,
Au lieu que dans la main des fieres Nations,
L'Eſpée eſt le ſoûtien des grandes actions,
Que l'vſage inhumain d'armes empoiſonnées,
Eſt vn noir ſtratagême à des ames bien nées.
Eſt-il d'vn ſi grand poids au ſuccez de tes vœux
De tenter vn ſecours ſi bas & ſi honteux,
Que pour te reparer & que pour te deffendre
Tu mettes l'Vniuers entre Rome & ta cendre?

Que ſi loin de nos murs il te faille chercher
Et l'affront & l'honneur d'vn indigne bûcher,
Et que Craſſus errant ſur les bords du Cocyte,
Tu veüilles des deuoirs dont ſon ombre s'irrite?
Mais le peril eſt doux qui finit nos trauaux,
Le trépas eſt vn mal qui tranche tous nos maux;
Ton illuſtre Compagne a beaucoup plus à craindre,
Peut-eſtre beaucoup plus ſon deſtin eſt à pleindre,
Peut-eſtre en te perdant elle verra ſon Sort
Trop cruel à ſes vœux pour luy donner la mort.
Tu ſçais, tu ſçais l'horreur de cette flame impure,
Qui dans ce lieu barbare offenſe la Nature,
Que contre vn ſaint reſpect le Parthe reuolté
Y couronne l'opprobre & l'impudicité,
Et que plus abruty que les brutes ſauuages,
Il ne deuient Mary que par cent mariages:
Vne ardeur abhorrée, vn monſtrueux amour,
Regne parmy le peuple & bien plus à la Cour.
L'Hymen n'a point de loix que leur flame reuere;
La Sœur y voit ſouuent ſon Eſpoux dans ſon Frere,
Vn Fils pour vne Mere a le cœur tout épris,
Et l'on ſe donne vn Frere en ſe donnant vn Fils.
Cè meſlange de ſang que la Nature abhorre,
Souuent produit vn maiſtre aux peuples de l'Aurore.
Quelle dure contrainte au ſang des Scipions,
A ce digne ſuiet de tes affections,
D'eſtre liurée en proye à des flames brutales;
De ſe voir ajoûtée à plus de cent Riuales,
D'obeïr en eſclaue aux plus infames loix,
Et d'eſtre d'vn Tyran le rebut ou le choix!
Les titres éclatants de ſes deux Hymenées,
Irriteront encor ces ardeurs forcenées;
Le nom de ſes Ayeux, le rang de ſes Eſpoux
Feront croiſtre à la fois l'amour & le couroux;

Pour rendre de ſes maux l'atteinte plus cruelle,
La Veuue de Craſſus va ſe montrer en elle,
Et complice d'vn Sort fameux par ſes rigueurs,
Cet illuſtre butin va chercher les Vainqueurs.
Songe, ſonge à l'affront, à la tache infinie,
Que la perte d'vn Chef imprime à l'Auſonie,
Et loin de te reſoudre à ployer les genoux
Deuant vn orgueilleux qui triomphe de nous,
Tu rougiras pluſtoſt qu'en ces viues offenſes
La diſcorde ciuile arreſte nos vengeances,
Et que de deux Romains les projets mal conceus
Different ces honneurs aux Manes de Craſſus.
Déja de nos Guerriers l'ambition s'accuſe
De ſuſpendre la perte & de Bactre & de Suſe,
De n'auoir pas forcé d'vn bras audacieux
Ces murs que Babilone éleue iuſqu'aux Cieux.
Si l'injuſte Emathie a tranché la diſcorde,
Rompons, rompons enfin la paix qu'on leur accorde;
C'eſt là que le Vainqueur doit porter ſes deſſeins,
Et qu'il peut eſtre heureux ſans bleſſer les Romains.
Mais ta gloire eſt flétrie, & la Terre eſt trompée,
S'il faut qu'vn Suppliant ſe trouue dans Pompée,
Si ce douteux ſecours te doit coûter des vœux
Qui tranſmettront vn iour ta honte à nos Neueux.
Craſſus qui de ton bras attendoit ſa vengeance,
Te viendra reprocher cette indigne alliance;
Eſt-ce ainſi, te dira ſa grande Ombre en courroux,
Qu'auec nos ennemis Pompée eſt contre nous?
Eſtoit-ce en nous flatant que nous oſions pretendre,
Que de ſon Citoyen il vangeroit la cendre?
Au lieu de ſatisfaire à nos iuſtes ſouhaits,
Auecque nos Vainqueurs il vient traiter la paix.
Sur ces champs diffamez, ſur ces plaines funeſtes
Des Latins égorgez tu vas trouuer les reſtes:

Tu vas fouler au pieds les cendres & les os,
Qu'ont en ce dur climat laiſſé tant de Heros.
Si tu peux ſans horreur marcher dans cette route,
Loin de voir plus long-temps les Nations en doute,
Tu peux d'vn front ſercin & d'vn viſage égal
Aller dans l'Emathie appaiſer ton Riual.
Tourne, tourne les yeux ſur les amis de Rome,
Tout l'eſpoir de l'Eſtat n'eſt pas dãs vn ſeul Homme:
Si ſur le Lybien tu ne peux t'aſſurer,
Le Monarque du Phare a dequoy t'attirer.
Ce climat deffendu par les Syrtes d'Afrique,
Des cantons du Zephir ne craint rien de tragique,
Et le Nil dans la Mer entrant par ſept canaux,
Aux aſſauts étrangers oppoſe ſes aſſauts.
Hors de ſon lit natal il n'eſt pas moins farouche
Qu'il eſt dans ſon empire & qu'il eſt dans ſa couche,
Et la fecondité qu'il répand en tous lieux,
Du ſecours de la pluye a diſpenſé les Cieux;
Ce Terroir qui produit vne abondance extréme,
Suffit à ſes voiſins auſſi bien qu'à ſoy meſme;
Le Prince qui te doit ſon Sçeptre & ſa grandeur,
Eſt encor dans cet âge où regne la candeur,
Il eſt dans la ſaiſon où la reconnoiſſance
Peut s'accorder encore auecque la puiſſance;
Mais la crainte des Dieux, la franchiſe & la foy,
Séjournent rarement dans la Cour d'vn vieux Roy.
Vn Prince qu'on a veu blanchir ſous la Couronne,
Ne ſent plus dans ſon cœur de remords qui l'étonne,
La pente à l'injuſtice en étouffe la voix,
Et la fraude qui ſert, eſt la vertu des Rois:
Au lieu que pour le moins ſous vn nouuel empire,
L'innocence renaiſt, & le peuple reſpire.
Lentulus acheuant ce diſcours ſpecieux,
Le Senat y répond de la bouche & des yeux,

Et le Chef, qui du Sort ne conçoit pas la ruſe,
Souſcrit aueuglément au conſeil qui l'abuſe.
Alors on leue l'Anchre, & les Heſperiens
Bien-toſt mettent loin d'eux les bords Ciliciens,
Bien-toſt vont côtoyant cette Iſle reuerée,
Qui paroiſt toûjours belle aux yeux de Cytherée,
La Chypre ſi celebre, où cet Enfant des flots
Cherit ſon origine & préſide à Paphos:
S'il eſt vray toutesfois que l'onde l'ait veu naiſtre,
Ou que quelqu'vn des Dieux ait commencé de l'eſtre.
Apres que les Latins ont parcouru ces bords,
Vers les terres du Phare ils tournent leurs efforts,
Malgré le vent farouche & l'onde coûroucée,
La contrainte eſt vaincuë & la mer trauerſée:
Ils éuitent ce port ſi propice aux Nochers,
Que le mont Caſſius couure de ſes rochers;
Ils préferent la riue où le Nil ſe partage,
Et du Peluſium vient faire ſon riuage;
Ils flatent leur eſpoir, & d'vn eſprit content
Chacun joüit déja du repos qu'il attend.
On entroit dans ce temps où la balance égale
Entre le Dieu brillant & ſa ſombre Riuale,
Ayant fait vne fois leur domaine pareil,
Laiſſe enfin préualoir la nuit ſur le Soleil,
Reprend à ce flambeau ce que la Toiſon donne,
Et des iours du Printemps punit ceux de l'Automne.
Il reſte encore aſſez de vent & de clarté,
Pour mettre les Romains ſur le bord ſouhaité.
Le Chef ayant alors ſçeu de la Renommée
Que le mont Caſſius poſſedoit Ptolomée,
Change bien-toſt de route, & bien-toſt ſon abord
Met l'alarme au riuage & l'effroy dans le port.
Aux oreilles ſoudain d'vn Monarque infidelle,
De ce grand Eſtranger on porte la nouuelle,

Et bien que ce cœur bas en paroiſſe troublé,
On voit en vn moment le conſeil aſſemblé.
Ces peſtes de la Cour, ces ames diffamées
Que d'vn ſang corrompu la Nature a formées,
Ces ouurages du crime autant que ſes ouuriers,
Qui dans les premiers rangs s'éleuent les premiers,
Se conſeillent ſans honte à de noires maximes,
Et rendent à leur Roy les monſtres legitimes.
Toutesfois Achorée entre ces Scelerats
Garde vne ame ſincere & qui n'a rien de bas;
Cet enfant de Memphis, ce Pontife du Phare,
Rigoureux ſectateur d'vn deuoir aſſez rare,
Inſpire des conſeils ſagement concertez,
Qui ſeuls ſeroient à ſuiure, & ſeuls ſont rejettez.
La foy dans ſes diſcours eſt vne auguſte marque
Digne d'vn cœur ſublime & digne d'vn Monarque,
Et s'il faut qu'on ſouſcriue à ce Vieillard ſçauant,
Les traitez du Roy mort engagent le viuant.
Mais l'infame Photin, cette ame ſans courage,
Contre vn conſeil ſi ſaint reuolte ſon ſuffrage:
Le malheur de Pompée eſt vn crime à punir,
Et l'Eſtat ſans forfaits ne ſe peut maintenir.
Quand on ſe rend, dit-il, l'appuy des miſerables,
La iuſtice & le droit ſont ſouuent des coupables,
Et qui veut releuer ceux qu'abaiſſent les Dieux,
Souuent ſert de victime à ce zele odieux;
Lors que ſur les Humains leur couroux ſe déploye,
C'eſt l'attirer ſur nous de luy rauir ſa proye;
Ne nous immolons point à ces deuoirs mutins,
Et panchons du côté que panchent les Deſtins.
Choiſy pour tes amis ceux que le Ciel reuere,
Fuy ceux que ſon pouuoir déuoüe à ſa colere:
L'Eſtat & l'Alliance ont de contraires loix,
Et la foy n'entre guere au cabinet des Rois.

Ce vain nom du deuoir n'eſt plus qu'vn nom ſterile,
Et ſouuent l'équitable eſt contraire à l'vtile,
Souuent la cruauté ſied bien aux Potentats,
La liberté du crime aſſure leurs Eſtats,
Les meurtres ſont permis alors qu'ils les projettent,
Les attentats ſont beaux ſi-toſt qu'ils les cõmettent,
Leur pouuoir ſouuerain purge tous leurs ſouhaits,
Et le rang du coupable annoblit ſes forfaits;
La vertu ſcrupuleuſe & la haute puiſſance
Souffrent mal-aiſément vne eſtroite alliance,
Ce reſpect dans les Rois met leur foibleſſe au iour,
Et l'équité n'eſt pas la vertu de la Cour;
Souuent cette innocence eſt pour eux vn grand vice,
La chûte eſt bien à craindre à qui craint l'injuſtice,
Il faut il faut qu'vn Prince ait ſes droits reſeruez,
Et laiſſe la iuſtice à des Hommes priuez.
Cet abord de Pompée inſulte à ta ieuneſſe,
Il te vient à tes yeux reprocher ta foibleſſe,
Malheureuſe victime & du Sort & des Dieux,
Il croit tout deſarmé commander en ces lieux.
Si ton Sceptre te ſemble vne charge importune,
Vne Sœur mieux que luy ſuccede à ta fortune:
Il te ſiera bien mieux de le mettre en ſes mains,
Que de le voir paſſer en celles des Romains.
Mais craignons que des Dieux la colere fatale
Ne prepare à Memphis le deſtin de Pharſale,
Et que ce grand objet que pourſuit leur couroux,
Ne tombe encore vn coup & tombe auecque nous.
Déchû de ſa grandeur, a tous les maux en bute,
Il vient nous faire icy compagnons de ſa chûte,
De ſon Sort auec nous partager la rigueur,
Et vaincu, nous liurer au couroux du Vainqueur.
Il ne ſçait où porter le malheur qui l'outrage,
Tous les Manes ciuils agitent ſon courage,

Coupable d'Emathie & de l'Eſtat ſoûmis,
Dans tout ce qu'il rencontre il void ſes ennemis,
Ceſar eſt en tous lieux pour cette ame trembante,
Le preſent l'interdit, l'auenir l'épouuante,
Il craint ceux dont la mort aſſouuit les vautours,
Il craint ceux dont le fer n'a pas tranché les iours,
Il craint & le murmure & la pleinte importune
De ces Rois dont Pharſale a détruit la fortune,
Et pour tout dire enfin il craint cet Vniuers,
Qu'il meſle dans ſa honte & qu'il met dans les fers.
Odieux à ſoy meſme auſſi bien qu'à la Terre,
Il vient nous ajoûter aux malheurs de la guerre,
Reuolter contre nous les Hommes & les Dieux,
Et tranſporter enfin l'Emathie en ces lieux.
Cruel, pourquoy troubler la paix de nos Prouinces?
Exiger vn ſecours funeſte à tant de Princes?
Pourquoy vouloir de nous vn reſpect imprudent,
Et des deuoirs cruels à celuy qui les rend?
De tant d'Eſtats ouuerts à ta fuite incertaine,
Le Phare eſt-il ſeul propre à partager ta peine?
Quel crime a-t'il commis pour meriter ton choix,
Ou quel deuoir l'engage à perir ſous tes loix?
C'eſt déja contre Iule vn aſſez vif outrage,
Que le Roy de Memphis ſe doiue à ton ſuffrage;
Depuis qu'à ſa grandeur ta voix a conſenty,
Nos fidelles ſoûhaits ont tenu ton party.
Pour expier nos vœux qui ſeront nos offenſes,
Nous deuons te punir de nos reconnoiſſances.
C'eſt beaucoup moins pour toy que pour le malheu-
Que mon cœur a formé ce deſſein rigoureux: (reux,
Ma haine euſt mieux aimé le ſang de ton Beau-pere,
Mais ta chûte honteuſe applique ma colere,
Ton ſeul trépas nous purge enuers tes Ennemis,
Et deuient neceſſaire en deuenant permis.

Ouy, Sire, ie me porte où le Deſtin m'entraine,
Les Deſtins ont reglé mon amour & ma haine,
Et bien que ce conſeil panche vers la rigueur,
En perdant le Vaincu nous gagnons le Vainqueur.
Quel eſpoir inſenſé luy promet ces riuages?
Pretend-il s'y cacher à de nouueaux orages?
Ou quel grand appareil vois-tu dans tes Eſtats,
Qui puiſſe l'appuyer en de nouueaux combats?
Qui dans ces faux deuoirs apperçoit quelque amorce,
Meſure ſa puiſſance & conſulte ſa force.
Crois-tu par ta valeur corrompre ces Deſtins
Sous qui tu vois ployer le plus grand des Latins?
Ton pouuoir préuaut-il ſur le pouuoir d'vn Homme,
Qui triomphe du Monde en triomphant de Rome?
Veux-tu te déuoüer à cent perils diuers,
Et veux-tu ſuiure vn Camp que quitte l'Vniuers,
Oppoſer vainement la milice du Phare
Aux progrez d'vn Vainqueur pour qui tout ſe declare?
Il eſt beau qu'on s'attache en des temps rigoureux,
A ceux qu'on a ſuiuis dans vn temps plus heureux;
Mais on s'engage peu quand le Sort eſt contraire,
Et bien peu d'amitiez naiſſent dans la miſere.
Cet infame conſeil, ces lâches ſentimens,
De cette Cour barbare ont les conſentemens;
Le Roy, tout foible encor, s'applaudit en ſoy meſme,
De voir porter ſi haut les droits du Diadéme,
Qu'il puiſſe impunément permettre à ſes projets
Ce qu'à ſes ieunes ans permettent ſes ſuiets,
Et pour ce cœur inſtruit par vne ame ſi noire,
Les crimes éclatants reſſemblent à la gloire.
A l'eſſay monſtrueux de ce coup inhumain,
Achillas vient offrir & ſon zele & ſa main;
Pour rendre ſans peril ces coupables ſeruices,
Il ſe veut aſſurer d'armes & de complices,

Et montant auec eux ſur vn eſquif leger,
Va faire vn dur accueil à ce noble Eſtranger.
Lâche peuple du Nil, Nation diffamée,
Quel aſtre à ce grand coup peut t'auoir animée?
Des ciuils mouuemens les attentats diuers
Ont-ils tant raualé le ſort de l'Vniuers,
En vn eſtat ſi bas Rome eſt-elle reduite,
La gloire d'Auſonie eſt-elle ſi détruite,
Qu'à ces honteux climats il doiue eſtre permis
De conter leurs Enfants entre ſes ennemis?
Que contre vn ſi grand Nom ces riues mutinées,
Soient d'vn poids important au cours des Deſtinées?
Ciuiles Factions réueillez les dangers,
Ne laiſſez point de place aux monſtres étrangers:
Cet illuſtre Vaincu n'eſt pas vne victime
Qui doiue eſtre du Nil & l'audace & le crime,
Et s'il faut voir ſa gloire & ſa teſte en hazard,
Cet attentat celebre eſt digne de Ceſar.
Prince, en qui tout eſt lâche, en qui tout eſt coupable,
Crains-tu point le débris de ce Nom redoutable?
Quand les Cieux en courroux répandent la terreur,
Quoy, prophane, eſt-ce à toy d'y meſler ta fureur?
Songe que ce Heros ſur vn char de victoire,
Trois fois au Capitole a fait briller ſa gloire,
Songe que ſa valeur a triomphé des Rois,
Que ſon bras a rangé l'Vniuers ſous ſes loix,
Qu'en luy de ſon Vainqueur tu regardes le Gendre,
Qu'il a ſçeu t'agrandir, qu'il a ſçeu te deffendre;
Mais c'eſt aſſez & trop pour deſarmer ta main,
C'eſt trop que ta fierté ſonge qu'il eſt Romain.
Cruel, c'eſt contre toy que ta rage eſt armée,
Quand tu perds ce Guerrier tu détruis Ptolomée,
C'eſt à luy que tu dois ce haut titre de Roy,
Et ſon ſang répandu le Nil n'eſt plus à toy.

Déja ce Fugitif à la faueur des Rames
Cingloit imprudemment vers ces riues infames,
Lors que dans vn eſquif & ſur les flots voiſins
Il voit ramer vers luy ſes cruels aſſaſſins;
D'vn accent plein de ruſe ils iurent que le Phare
Prend part à ſes malheurs & pour luy ſe declare,
Qu'au fort de ſa diſgrace ils ſont bien plus à luy,
Que lors que dans ſa gloire il eſtoit leur appuy.
Pour le voir accepter leur offre menſongere,
Et paſſer de ſa pouppe en leur barque legere,
Le perfide Achillas feint que deſſous les eaux
Des bancs entrecoupez nuiſent aux grands vaiſſeaux.
Helas! ſi des Deſtins l'arreſt irreuocable,
Si des derniers moments la contrainte immuable,
Ne déuoüoit Pompée au Tyran de ces lieux,
Cent préjugez certains éclairoient trop ſes yeux.
Si ce que doit le Prince à l'autheur de ſa gloire,
Si les bien-faits receus viuoient dans ſa memoire,
Si la foy, ſi le zele attendoit ce Guerrier,
Il verroit ſon ouurage adorer ſon ouurier,
Luy rendre ſur les eaux d'vne ferueur extréme,
Vn hommage éclatant du Phare & de ſoy-meſme.
Mais auec les Deſtins ſon grand cœur eſt d'accord,
Aux aſſauts de la crainte il préfere la mort,
Sans frayeur il deſcend dans la barque infidelle,
Et ſa vertu le mene où la fraude l'appelle.
L'Eſpouſe qui du Sort preſſent les rudes coups,
Brûle de partager les perils de l'Eſpoux;
Quelque preſſant aſſaut que ſa frayeur luy liure,
Plus elle craint pour luy, plus elle aime à le ſuiure,
Plus elle fait parler ſes ſoûpirs & ſes cris
De l'effroy clair-voyant qui trouble ſes eſprits.
Non non, luy répond-il, genereuſe imprudente,
Eſcoutez vn peu moins cette ardeur violente,

Souffrez que mon amour vous laiſſe auec vn Fils,
Et ne faites qu'en moy ſ'épreuue de Memphis.
Cornelie à ces mots ſe ſent plus attendrie,
Elle luy tend les bras, elle pleure, elle prie:
Où fuyez-vous ſans moy, dit-elle en ſoûpirant,
Chãgeons nous ſ'Emathie en vn malheur plus grand,
Et contre la rigueur de ce nouueau diuorce,
Helas! où puiſeray-ie vne nouuelle force?
Iamais ces ſoins craintifs ny ces timides vœux
Ne nous ont ſeparez ſous vn auſpice heureux;
Puiſqu'il n'eſt rien de ſeur à voſtre ame inquiete,
Que ne me laiſſiez-vous languir dans ma retraite,
Et pourquoy m'arracher aux ennuis de Leſbos
Si ie dois ſeulement vous ſuiure ſur les flots?
A ces triſtes diſcours qu'vn grand ſoûpir acheue,
Elle eſcorte du cœur ce Heros qu'on enleue,
Elle craint que ſes yeux n'éclairent ſes malheurs,
Et ne peut ſe reſoudre à les porter ailleurs.
Chacun fremit pour luy, mais ſ'effroy qui les glace
N'eſt pas ce fer cruel dont le coup le menace,
Ils craignent ſeulement qu'en timide ſujet
Ce grand Homme n'adore vn pouuoir qu'il a fait.
A peine eſt-il entré dans la barque legere,
Qu'il découure vn des ſiens dans la troupe étrangere,
Parmy ſes aſſaſſins il trouue ſur les eaux
Vn guerrier qu'autrefois il vit ſous ſes drapeaux:
Septime deuenu le ſuppoſt d'vn Barbare,
Preſte vn enfant de Rome aux cruautez du Phare.
Tu partages, Deſtin, les crimes icy bas,
Tu trouues en tous lieux de ciuils attentats,
De tes noires fureurs la liaiſon fatale
Repare ſur le Nil ce qui manque à Pharſale.
Quel affront ſurprenant, quel énorme deſſein,
Que le crime du Nil ſoit celuy d'vn Romain!

Quelle gloire au Vainqueur & quel exploit ſublime,
De perdre ſon Riual par les mains de Septime !
Quelle ſplendeur nouuelle au ſuccez de ſes vœux,
D'auoir dans ſon party ce ſoûtien monſtrueux,
Et quel nom vont donner à cet acte perfide,
Ces Romains qui de Brute ont fait vn Parricide !
Déja ce grand Captif bien loin de ſes Latins,
Se permet ſans frayeur au pouuoir des Deſtins,
Prés du terme fatal & du moment ſuprême,
Son grand cœur eſt encor le maiſtre de ſoy meſme.
Enfin voyant briller le fer de tous coſtez,
Voyant fondre ſur luy ces monſtres irritez,
Son ame qui d'effroy ne ſe ſent point frappée,
Sur ſon front aſſuré met d'abord tout Pompée ;
Se montrant tout entier à ces courages bas,
Seul il ſemble ſuffire à deſarmer leurs bras.
Mais honteux d'affronter vn ſi honteux orage,
Sous vn pan de ſa robe il voile ſon viſage,
Honteux de s'expoſer à cet indigne effort,
Il cache à ſes regards l'appareil de ſa mort,
Il ſe poſſede en paix au milieu des alarmes,
Et ſon cœur à ſes yeux ne permet point les larmes.
Le barbare Achillas, ce monſtre audacieux,
Commençant à verſer vn ſang ſi precieux,
Il ſemble conſentir à cet aſſaut farouche,
Aucuns gemiſſemens n'échapent à ſa bouche,
Il ſe met au deſſus d'vn outrage ſi grand,
Il ſe tient immobile & s'éprouue en mourant.
Conſeruons conſeruons, ſe dit-il en ſoy meſme,
En cette extréme peine vne conſtance extréme,
Dans vn cœur toûjours grand ne ſouffrõs rien de bas,
Croyons que l'auenir aſſiſte à ce trépas,
Et ne luy montrons point ſous vn coup ſi barbare,
De trouble qui le force à pardonner au Phare.

Long-temps nous auons veu l'assistance des Dieux
Nous couurir de splendeur sans ébloüir nos yeux;
C'est dans les grands malheurs que s'acheue la gloire,
Triomphons dans la mort comme dans la victoire,
Quelque indigne pouuoir qui s'arme contre nous,
Présumons que Cesar en addresse les coups.
Bien qu'vn lâche interest m'immole à Ptolomée,
Sa rage ne peut rien contre ma renommée:
Ma gloire ne craint point les changemens du Sort,
Ie ne perds que mes maux en receuant la mort,
Le Ciel qui me trahit & le coup qui me tuë,
Espargnent seulement mes malheurs à ma veuë.
Bien que tous les soûpirs d'vne Espouse & d'vn Fils
Soient vn rude surcroist aux rigueurs de Mẽphis, (rẽt,
Gardõs nous de les pleindre, ils m'aiment s'ils me pleu-
Et s'ils sont genereux, qu'ils souffrent ou qu'ils meu-
C'est ainsi que Pompée en ses derniers momens (rent.
Regne en cœur éleué sur tous ses mouuemens.
Mais à ce dur aspect Cornelie est frappée
De ce fer criminel beaucoup plus que Pompée,
Et ces coups dans son sein luy seroient aussi doux,
Qu'ils luy sont rigoureux dans le sein d'vn Espoux.
A voir tomber sur luy ce furieux orage,
D'abord elle ne sçait que deuient son courage,
Son ame croid à peine au rapport de ses yeux,
Elle cherche des cris à pousser vers les Cieux,
Elle veut exprimer le tourment qui la touche,
Mais les mots étouffez luy meurent dans la bouche:
Elle tourne les bras vers ces cœurs inhumains,
Au defaut de la voix elle parle des mains,
Elle presse les siens & des yeux & du geste
De ramer à l'enuy vers cet exquif funeste,
Et veut à leur refus se lançant dans les flots,
Par le naufrage mesme aller vers ce Heros.

Enfin & ſa colere & ſon impatience,
De ſes ennuis muëts forçant la violence,
Ses cuiſantes douleurs retrouuent des accents,
A pouſſer dans les airs le trouble de ſes ſens.
C'eſt moy, fidelle Eſpoux, helas! c'eſt moy, dit-elle;
Qui rends le Nil coupable & vous ſuis ſi cruelle,
C'eſt moy, cher Malheureux, qui vous ay retenu,
Et pour m'auoir cherchée on vous a préuenu;
Le Vainqueur vous deuance en ces terres ſauuages,
Et contre le Vaincu reuolte ces riuages.
Quel autre aſſez barbare ou quel autre aſſez fort
Auroit du grand Pompée oſé tenter la mort?
Mais, perfide aſſaſſin, ſoit que ta rage extréme
Ou l'immole à Ceſar ou l'immole à toy meſme,
La fureur de ton bras ne s'adreſſe pas bien,
Ce n'eſt que dans mon cœur qu'il faut percer le ſien,
Ce n'eſt que dans mon ſang qu'il faut chercher ſa vie,
Tu perdrois mieux Pompée en perdant Cornelie;
Autant ou plus que luy des ciuils mouuemens
I'ay cultiué l'ardeur, & dois les châtimens,
I'ay des yeux ou de l'ame accompagné ſes armes,
Pour luy i'ay fait des vœux, pour luy verſé des lar-
Sa défaite a pour luy redoublé mon amour, (mes,
Et s'il eſt criminel ie dois perdre le iour.
Cher & cruel Eſpoux, eſt-ce pour tant d'offices
Que vos ſoins offenſants diuiſent les complices?
Quel defaut aſſez grand, ou quel crime aſſez bas
A rendu voſtre Eſpouſe indigne du trépas?
Quand vous allez mourir ſur cette infame riue,
Quel forfait aſſez noir merite que ie viue?
Mais ie puis terminer la courſe de mes ans,
Sans deuoir mon trépas au pouuoir des Tyrans.
Vous, fidelles Romains, ſi vous aymez Pompée,
Dans ce ſein malheureux enfoncez vne Eſpée;

Ou toy, ſouffre Nocher, ſouffre pour tout ſecours,
Que i'acheue ſous l'onde & ma peine & mes iours.
Helas ! cruels amis, voſtre pitié farouche
Surcharge en m'épargnant la douleur qui me touche,
Vous irritez la peine où vous vous oppoſez,
Et me donnez la mort que vous me refuſez.
Ouy ouy, mon ſeul tourment ſuffit à mon enuie,
Ie porte dans le cœur dequoy m'oſter la vie;
Bien qu'en bute à la haine, & bien que ſans Eſpoux,
Mon ſort ne dépend point de Ceſar ny de vous.
Alors dans ſes ennuis ſon ame enſeuelie,
Entre les bras des ſiens laiſſe aller Cornelie,
Et pendant que ſes maux luy ſuſpendent les ſens,
Le vaiſſeau prend la fuite & s'abandonne aux vents.
Pompée au meſme inſtant ſous l'effort de la rage
Acheue ſon trépas ſans changer de viſage,
Son calme ſemble encore y viure apres ſa mort,
Vn mépris genereux y braue vn dur effort,
Et ſon ame inſenſible à ſa propre ſouffrance,
Y ſemble auoir laiſſé toute ſon aſſurance.
Auſſi-toſt que Septime eut deuoilé ce front,
Dans ſon cœur agité ſa rage s'interrompt,
D'vn trouble inéuitable il éprouue l'atteinte,
Et cet illuſtre Mort donne encor de la crainte.
Enfin d'vn fer timide & d'vn effort tremblant
Ayant tranché la teſte à ce corps tout ſanglant,
Apres tant de fureur ce lâche Satellite
Enuers le Roy du Nil ne veut pas eſtre quitte,
Il s'offre à luy porter ce crime de ſon bras,
Mais elle paſſe enfin dans les mains d'Achillas.
Quel affront, quel inſulte à ces auguſtes Manes,
De voir cette dépoüille en des mains ſi profanes!
Que d'vn ſi grand Heros les reſtes precieux
Aſſouuiſſent d'vn traiſtre & la rage & les yeux!

A peine au Roy du Phare on offre cette teſte,
Qu'il trouue ſon ſupplice en ſa propre conqueſte,
Il ſemble que liurée à ces regards impurs,
Par des ſanglots muëts & des ſoûpirs obſcurs
Elle forme tout bas vne voix ſans pareille,
Qui paſſe iuſqu'au cœur ſans paſſer par l'oreille.
A cet objet le Prince a l'eſprit agité,
Mais ſa Cour l'endurcit à la brutalité;
Il veut pour faire viure & faire voir ſon crime,
Par vn ſuc deſſeichant conſeruer ſa victime,
Par vne main indigne il en fait ſeparer
Ce qui peut ſe pourrir de ce qui peut durer,
Et l'intime onction d'vne liqueur-gluante,
Rend la peau plus ſolide & la chair plus conſtante.
Eſt-ce-là cette teſte à qui tous les Mortels
Ont dans le fonds du cœur éleué des Autels,
En qui les Dieux jadis ont mis leur complaiſance,
Qui des plus orgueilleux étonnoit l'arrogance,
Qui ſemoit en tous lieux l'amour ou la terreur,
Et dont la maieſté deſarmoit la fureur?
Lâche & dernier ſurgeon d'vne ſouche execrable,
Du coupable Lagus poſterité coupable,
Monarque inceſtueux, indigne rauiſſeur,
Qui dois par ton trépas rétablir vne Sœur,
Si ſous leurs grands tombeaux des cendres enfermées
Font viure dans la mort l'orgueil des Ptolomées,
Si dans des vrnes d'or ces Manes odieux
Semblent brauer encore & la Parque & les Dieux,
Peux-tu bien conſentir que le plus grand du Monde
Soit le joüet des vents & le rebut de l'onde?
Cruel, eſtoit-ce trop ou trop peu de rigueur
De conſeruer ce corps tout entier au Vainqueur?
C'eſt par cet éclatant & par ce plein outrage
Que les Dieux ont voulu perdre ce grand courage.

Au lieu qu'en vn temps calme, ou parmy les trauaux,
Les maux ſont dans les biens, & les biens dans les maux,
Que cette loy ſubſiſte où toute autre ſe châge,
Pompée a joüy ſeul d'vn bon-heur ſans mélange,
Et les Dieux retractant de ſi doux traitemens,
Il éprouue vn malheur ſans adouciſſemens.
Ce que ſa vie entiere euſt pû voir de diſgrace,
Pour mieux punir ſa gloire en vn iour ſe ramaſſe,
Tous les Dieux l'ont ſeruy dans ſa tranquillité,
Et dedans ſes reuers tous les Dieux l'ont quité.
Apres auoir laſſé les efforts de la rage,
Ce cadavre ſans forme erre au gré de l'orage,
Du vent & de la vague il ſuit les dures loix,
L'onde par chaque playe entre ou ſort à ſon choix,
Et ce corps malheureux en proye à la tempeſte
Ne ſeroit pas connû s'il n'eſtoit pas ſans teſte.
Toutesfois la Fortune auant que le Vainqueur
Puiſſe ſur cette mort acharner ſa rigueur,
De peur que d'vn Heros cette dépoüille inſigne
Ou ne ſoit ſans bûcher, ou n'en trouue vn plus digne,
Ou ne ſe brûle point, ou ne ſe brûle mieux,
Prepare vn feu vulgaire à ce tronc precieux.
Cordus ayant du Nil entendu l'inſolence,
Choiſit pour ce deuoir la nuit & le ſilence;
Ce Romain dans ſon zele heureuſement conſtant,
Va chercher ſur les eaux ce cadavre flotant,
Et l'ayant diſputé long-temps à leur furie,
Long-temps contre la force eſſayé l'induſtrie,
Icy fauoriſé, là trahy par les flots,
Il traîne enfin aux bords le tronc de ce Heros.
Percé de ſes regrets iuſqu'au fond des entrailles
Il commence des yeux ces triſtes funerailles,
Sur cet objet touchant il fait couler ſes pleurs,
Et ſon cœur par ces mots exhale ſes douleurs.

Diuinité ſans yeux, temeraire puiſſance,
Fortune, eſt-il pas temps de borner ta vengeance?
Apres auoir laſſé tout le couroux du Sort,
Reconnois ton Pompée & pardonne à ſa mort;
Il n'attend pas de toy ſur cette riue étrange,
Les parfums d'Arabie ou les liqueurs du Gange,
Il ne demande pas qu'vn ſepulchre odorant
Embaume richement le tronc d'vn Conquerant,
Ny que de ſon bûcher ſes fibres enflamées
Pouſſent à flots preſſez d'agreables fumées;
Il ne demande pas pour annoblir ſes feux,
L'appareil d'vn triomphe & des titres pompeux,
Qu'on rende encore vn coup ſes conqueſtes celebres,
Qu'on face retentir des Cantiques funebres,
Que ſes chers Citoyens, que le Senat en deüil
Viennent s'offrir en foule à porter ſon cercüeil,
Ou qu'vn noble concours de Cohortes pleurantes,
La bouche ouuerte aux cris & les piques traînantes,
Enuoye auec éclat ſes Manes fortunez
En ces lieux qu'aux Heros le Ciel a deſtinez.
En cet eſtat lugubre, en vn ſort ſi contraire,
Son Ombre peut ſouffrir vn ſepulchre vulgaire,
Ses malheurs conſommez ne luy conteſte pas
Ce qu'vn droit ſolemnel donne au plus vil trépas:
Qu'il ſuffiſe à ta haine & cruelle & jalouſe,
D'enuier à ſa mort les deuoirs d'vne Eſpouſe,
Qu'il ſuffiſe qu'elle erre au gré de ton couroux,
Et trop prés de ces bords & trop loin d'vn Eſpoux.
Alors il voit brûler dans la proche campagne,
Vn corps qu'aucun ne pleure & qu'aucun n'accompa-
Et ces reſtes abjets à demy conſumez, (gne,
Il rauit au bûcher des rameaux allumez.
Ombre à ton propre ſang & vile & mépriſée,
Qui que tu ſois, dit-il, tu dois eſtre appaiſée,

Bien que de tes parens & les pleurs & les soins,
Semblent se refuser à tes derniers besoins,
L'attente de ton cœur n'a pas esté trompée,
Et ton sort est plus doux que le sort de Pompée:
Lors que ie m'authorise à t'enleuer tes feux,
Ie ne croy point trahir ton espoir ny tes vœux,
Et tu dois à regret voir que ton Ombre obtienne
Des soins & des deuoirs que n'obtient pas la sienne.
A ces mots il retourne auprés de ce Heros,
Qui presque encore vn coup est le butin des flots;
Des éclats ramassez d'vne poupe brisée,
Il prepare à la flame vne victime aisée,
A de cuisants regrets il se laisse toucher
De n'en fournir qu'à peine vn indigne bûcher.
Nobles Manes, dit-il, si ce soin vous offense
Plus que n'a fait du Nil la rage & l'insolence,
Si pour vous ces respects ressemblent au mépris,
Pardonnez à l'amour dont mon cœur est épris,
Si ces feux sont trop vils, si leur flame est trop sõbre,
Il vous est libre au moins d'en détourner vostre Om-
Les hostes des forests & les hostes des flots (bre.
Pouuoient iusqu'aux Enfers troubler vostre repos,
Ils pouuoient deuorer sur la Terre ou sous l'Onde
L'ornement d'Ausonie & le vainqueur du Monde,
Et sur tout de Cesar les incertains projets
Sont vne pleine excuse à ces deuoirs abjets.
Mais par nous si les Dieux nous rendent l'Italie,
Vos cendres passeront aux mains de Cornelie,
Sa flame & son respect pour vn si grand Espoux
Vous doiuent vn tombeau qui soit digne de vous.
Marquons en attendant d'vne roche grossiere,
Où de ce grand depost se garde la poussiere, (mains
Et s'il plaist aux Destins qu'vn iour quelques Ro-
A de plus pleins honneurs osent prester leurs mains,

S'il faut qu'à ce ce deuoir vn beau zele s'appreſte,
Qu'on apprenne où le tronc redemande la teſte.
Il finit à ces mots, & d'algue & de roſeaux
A ce feu languiſſant fait des appas nouueaux;
Bien-toſt ce corps brûlant en ſent la violence,
Et nourrit ces braſiers de ſa propre ſubſtance.
Mais le retour de l'aube éclairant ce bûcher,
Le Romain interdit trauaille à ſe cacher.
De quel trouble inſenſé ton cœur eſt-il capable?
Ce crime vertueux conſacre le coupable:
Ceſar meſme, Ceſar pour ce noble forfait
Donnera ſon eſtime à la main qui l'a fait.
Enfin refléchiſſant ſa raiſon ſur ſa crainte,
Il commande à ſon cœur d'en repouſſer l'atteinte,
Et qu'il ſe face vn ſort ou doux ou rigoureux,
Il retourne acheuer ce crime genereux.
Les os qui commençoient à peine à ſe reſoudre,
Qui commençoient à peine à ſe reduire en poudre.
Les fibres & les nerfs à demy conſumez,
Sous vn marbre groſſier bruſquement renfermez,
Il graue ſur la roche & rude & mal coupée,
Adore icy, Paſſant, les cendres de Pompée.
Mais, ô, ſoin tout enſemble & fidelle & honteux,
Où l'outrage eſt viſible & le reſpect douteux,
Ce tombeau de Pompée en ces riues profanes
Irrite beaucoup plus qu'il n'appaiſe ſes Manes,
Et pour luy Ceſar meſme auroit ſouhaité moins
Vn mépris declaré que ces indignes ſoins!
Dy dy que ce Heros, que ce foudre de guerre,
Ce iuſte étonnement de Rome & de la Terre,
Apres tant de progrez ſi grands & ſi diuers,
Ou n'a point de ſepulchre, ou giſt dans l'Vniuers;
Tout ce qu'a mis ſon bras ſous le pouuoir de Rome,
Eſt à peine vn cercüeil digne d'vn ſi grand Homme.

Cache nous ce tombeau plus cruel que la mort,
Plein des rigueurs du Phare & des crimes du Sort;
Si l'Eta tout entier eſt le tombeau d'Alcide,
Ou ſi Bacchus à Nyſe en Souuerain préſide,
Conſens-tu que Pompée en ce bord étranger
S'enferme indignement ſous vn marbre leger ? (dre,
Pourueu que ce grand Nom ne marque point ſa cen-
Sur tout l'Eſtat du Nil ſon cercüeil peut s'étendre,
Et ces bords criminels, ces climats abhorrez,
Par des Manes ſi grands ſe verront conſacrez.
Enfin ſi des Deſtins la haine ſignalée
Refuſe à ce Heros l'orgueil d'vn Mauſolée,
Si leur ordre s'oppoſe à ſes iuſtes ſouhaits,
Que ce marbre du moins parle de ſes hauts faits,
Qu'il raconte à nos yeux qu'à l'égal du tonnerre
Le bruit de ſa valeur a fait trembler la Terre,
Qu'il a de pluſieurs Rois aſſeruy les Eſtats,
Et qu'il a fait Romain ce qui ne l'étoit pas,
Que pour ce cœur jaloux de la ſolide gloire,
L'honneur d'auoir vaincu payoit ſeul ſa victoire,
Qu'apres auoir dompté l'audace des mutins,
Il mettoit ſa grandeur dans celle des Latins,
Que ſur vn Char de Pompe & de magnificence
Trois fois il a receu le prix de ſa vaillance.
Mais helas ! quel tombeau peut aſſez contenir
Tout ce qu'il en faut dire aux ſiecles à venir ?
Ce Nom que l'or du Tage & celuy du Pactole
A montré tant de fois aux Dieux du Capitole,
Ce Nom que Rome a leu ſur des arcs triomphaux,
Qui ne connût iamais de maiſtres ny d'égaux,
L'exemple & l'ornement de la grandeur Romaine,
Sur ce marbre honteux ne ſe montre qu'à peine,
Du voyageur à peine il arreſte les pas,
Et l'œil peut le chercher & ne le trouuer pas.

O que d'vn iour trop pur la Sybile éclairée,
Deffendit au Romain cette lâche contrée ;
Coupable region, dont les noires fureurs
Ont de la Theſſalie effacé les horreurs,
Que le Nil reuolté contre les Deſtinées,
Roule ſur tes Palais ſes ondes mutinées,
Que ce tribut fecond qu'il te doit tous les ans,
Puiſſe auec tes ſillons noyer tes habitans:
Du moins que de tes bords il remonte à ſa ſource,
Que dans vne autre terre il prenne vn autre courſe,
Puiſſes-tu quelque iour à tes ardens climats
Souhaiter vainement la pluye ou les frimats,
Voir ſur tes champs brûlez les ſables d'Arabie,
Et ſouffrir cette ardeur qui noircit la Lybie.
Dans nos Temples ſacrez vn reſpect odieux
A placé lâchement tes monſtres demy-Dieux,
A ton vain Oſiris nous offrons des victimes,
Vn culte ſolemnel qui reſſemble à nos crimes,
Et tu tiens dans la poudre en des lieux deteſtez
Vne Ombre qui vaut mieux que tes diuinitez.
Toy, qui pour ton tyran prodigues tes hommages,
Qui fais fumer l'encens aux pieds de ſes Images,
Rome, de ton Pompée en ces bords reculez
Peux-tu laiſſer encor les Manes exilez ?
Si ton zele autresfois a craint la violence,
Peut-eſtre tes deuoirs ne ſont plus ton offence;
Impoſe à mon reſpect ce crime precieux,
Et i'apporte bien-toſt ſes cendres en ces lieux.
S'il faut éteindre vn iour l'embraſement des villes,
Ouurir les Cieux fermez aux campagnes ſteriles,
S'il faut purifier les airs empoiſonnez,
Ou raffermir la terre & ſes flancs étonnez,
Contraindre l'Eridan à reſpecter ſes riues,
Ou rendre à leur canal des ondes fugitiues:

Sans doute ie préuoy qu'au fort de nos trauaux
Ses cendres deuiendront vn remede à nos maux,
Que par l'ordre des Dieux on verra leurs miniſtres
Oppoſer ce cher gage aux changemens ſiniſtres.
Du moins ſi le commerce ou de plus hauts deſſeins
Vers les Champs de l'Aurore attirent les Romains,
Si quelqu'vn d'entre nous viſite les contrées
De l'ardente Siene ou des eaux Erithrées:
Certes de ſes projets le plus ambitieux
Sera de reuerer ces reſtes precieux,
D'appaiſer dignement le couroux de ces Manes,
Et de rauir cette Ombre à ces riues profanes.
Mais bien que ces reſpects different leur ſaiſon,
Cet obſcur monument n'obſcurcit pas ton nom:
Couché dans vn cercüeil & plus riche & plus digne,
Tu ſerois à mes yeux vn Ombre moins inſigne,
Bien qu'on ait mis Ceſar au rang des Immortels,
Ton ſepulchre vaut mieux que ne font ſes Autels:
Vers ce marbre ſouuent vne ferueur s'enuole,
Que noſtre cœur refuſe aux Dieux du Capitole,
Ton nom dans ces ſablons éclate beaucoup mieux,
Et du ſein de la poudre il monte iuſqu'aux Cieux:
Meſme vn cercüeil plus grãd, plus digne de ta gloire,
Euſt trop de tes malheurs fait viure la memoire,
Ce tombeau, qui des ans ne peut ſouffrir l'effort,
Fera bien-toſt perir l'argument de ta mort:
Vn ſi fameux Heros enfermé dans le ſable,
Vn iour à nos Neueux ne ſera qu'vne fable,
Et l'Egypte aura veu ce trépas odieux,
Comme autresfois la Crete a veu celuy des Dieux.

FIN DV HVITIE'ME LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

EN VERS FRANÇOIS.

LIVRE NEVFIESME.

CEs Manes affranchis de leur prison grossiere
Ne se renferment pas au sein de la poussiere,
Ils prennent leur essor vers ces lieux fortunez,
Qu'aux Manes Demy-dieux le Sort a destinez.
Tout ce peuple choisy, qu'enferme l'Elysée,
Ne void pas sans douleur son attente abusée,
Ses vœux impatiens les demandoient au Sort,
Mais vn plus digne honneur les vange de la Mort.

Sous ces palais d'azur, ſous ces voutes mouuantes,
Qui font briller ſur nous tant de clartez roulantes,
Les Dieux ont mis, dit-on, vn globe ſpacieux,
Et plus pur que les airs & moins pur que les Cieux;
C'eſt là qu'aux ſaints projets d'vne pleine innocence,
Vn ordre irreuocable a mis leur recompenſe,
C'eſt en ce beau ſejour de gloire & de repos,
Qu'vne vertu de feu fait monter les Heros.
Ce n'eſt pas l'ornement d'vn pompeux Mauſolée,
Qui porte nos eſprits vers la ſphere étoilée:
Souuent ceux qu'on parfume & de myrrhe & d'encés,
Ne montrent pas aux Dieux des Manes innocens.
Ainſi que dans la fange ou que dans le baluſtre,
L'innocence à leurs yeux brille d'vn meſme luſtre,
Que le crime icy bas leur montre également
Sa honte ſur le thrône & dans l'abaiſſement;
Ainſi l'or des tombeaux ne les ébloüit gueres,
Pour eux ſouuent les Grands ſont des cendres vulgaires,
Et de leur équité les clairs diſcernements
Trouuent de la ſplendeur ſous de vils mouuements.
Si toſt que des rayons d'vne immortelle flame
Pompée en ces beaux lieux eut remply ſa grande ame,
Veu de prés le Soleil, veu de prés ces flambeaux,
Dont la courſe eſt ſi iuſte & les ordres ſi beaux,
C'eſt alors qu'il connoiſt, c'eſt alors qu'il confeſſe
Que le iour d'icy bas n'eſt qu'vne nuit épaiſſe.
Le mépris qu'on a fait de ſon tronc malheureux,
N'excite en ſon eſprit qu'vn mépris genereux;
Les rigueurs de ſon ſort n'ont plus rien qui l'afflige,
Sa chûte eſt à ſes yeux vn malheur qui l'oblige:
Cette Ame qui de tout ſçait le poids & le prix,
A pitié de la joye où nagent nos eſprits:
Son zele toutesfois au milieu de ſa gloire
Souffre que Rome encor viue dans ſa memoire;

Plus agile & plus prompt que ne ſont les éclairs,
Il perce le nuage & trauerſe les airs,
Il découure ſous luy les plaines d'Emathie,
L'Aigle victorieuſe, & l'Aigle aſſujettie;
Les drapeaux du Vainqueur, le débris des Vaincus,
L'intereſſent encore & ne l'alarment plus.
Afin qu'vn haut deſſein ſe trame & s'execute,
Il en produit l'inſtinct dedans le cœur de Brute,
Et vangeur de l'Eſtat bien plus que de ſon nom,
Il cultiue le zele & l'ardeur de Caton.
Ce Sage inébranlable, auant que de Pompée
Il euſt veu la vaillance injuſtement trompée,
Doutant à qui l'Eſtat deuoit eſtre ſoûmis,
Dans l'vn & l'autre Chef voyoit ſes ennemis,
Et ſon bras n'appuyoit les vœux de ce grand Hõme,
Que pour ſuiure en Romain les auſpices de Rome:
Mais dans le vaſte éclat d'vn ſuccez rigoureux,
Il tenoit tout entier pour ce grand Malheureux.
Ce fut luy qui lutant contre les Deſtinées,
Rallia les débris des troupes étonnées,
Qui redonna l'épée à ces bras deſarmez,
Et remit de l'eſpoir dans ces cœurs alarmez.
Ce deſſein eſt formé, cette ardeur eſt conceuë,
Sans eſperer pour luy ny redouter l'iſſuë,
Dans les maux à ſouffrir ou dans les maux ſoufferts
Il n'enuiſage point ou le trône ou les fers:
La querelle de Rome & non pas ſa querelle,
Regle tous ſes ſouhaits & produit tout ſon zele,
Et Ceſar n'a point veu contre ſa cruauté
Le party de Caton, mais de la Liberté.
Craignant que le Vainqueur n'vſaſt de ſa fortune,
Qu'il n'offriſt aux Vaincus vne grace importune,
Ou ne les fiſt gemir ſous vn joug trop peſant,
Il oppoſe la fuite à cet affront cuiſant.

On voit qu'en mille nefs le reſte de Pharſale
Aux riuages voiſins pompeuſement s'étale,
Ils cinglent à tous vents, & leur courſe d'abord
Leur montre la Corcyre & les inuite au port.
A voir tant de vaiſſeaux, qui partent du riuage,
Qui peut d'vne défaite apperceuoir l'image,
Qui peut y conceuoir les reſtes d'vn combat,
Qui met Pompée en fuite, & qui détruit l'Eſtat?
Au ſortir de cette Iſle & fidelle & zelée,
Ils éloignent bien-toſt les plaines de Malée,
Et bien-toſt on leur voit côtoyer ces rochers,
Qui ſont aux Dieux du Styx ſi connus & ſi chers.
Cythere en meſme temps ſe dérobe à leur veuë,
La Crete fuit apres de leur flote apperceuë,
Phicus s'authoriſant à leur fermer ſes ports,
Se voit d'vn plein rauage eſſuyer les efforts.
De là preſſant toûjours leur courſe fugitiue,
Déja du Palinure ils découuroient la riue,
Quād des vaiſſeaux voiſins font douter tous les cœurs,
S'ils portent des Vaincus ou portent des Vainqueurs.
Par tout de leur Tyran ils craignent la colere,
Contre eux Iule leur ſemble eſtre en chaque galere,
Dans leur eſprit émeu ce rapide ennemy,
S'il ne détruit pas tout, n'a vaincu qu'à demy:
Mais au lieu d'apporter des matieres de crainte,
Ces vaiſſeaux n'ont pour eux que des ſujets de pleinte,
Des motifs eternels d'ennuis & de douleurs,
Et qui meſme à Caton doiuent coûter des pleurs.
Apres que par ſon trouble autant que par ſes larmes,
Cornelie eut en vain expliqué ſes alarmes,
Qu'en vain elle eut tenté d'arreſter par ſes cris
La fuite des Nochers & la terreur d'vn Fils,
Qu'elle eut promis en vain à ſa douleur trompée,
Que Ponde luy deuoit les reſtes de Pompée:

Apperceuant de loin vn bûcher odieux,
Elle fait ce reproche à la rigueur des Dieux.
Faut-il donc voir perir la moitié de moy meſme,
Et n'offrir pas ma main à ce deuoir ſuprême?
Quel forfait m'a renduë indigne d'allumer
Ce funeſte braſier qui va me conſumer,
D'arrouſer de mes pleurs ces bleſſures cruelles,
Qui portent iuſqu'à moy leurs atteintes mortelles,
D'honorer à mon choix ces reſtes deſirez,
Et brûler auec eux mes cheueux déchirez?
Faut-il donc, cher Eſpoux, qu'vn prophane te pleigne,
Qu'il t'offre des reſpects que ton Ombre dédaigne,
Que peut-eſtre vn Barbare en des bords ennemis
Te prepare vn deuoir qui ne m'eſt pas permis?
Heureux, heureux Craſſus dans ta triſte auanture,
Que le Parthe ait laiſſé ton corps ſans ſepulture!
Ce feu qu'au grand Pompée on allume en ces lieux,
Prouue mieux que ſa mort la vengeance des Dieux.
Helas! dois-ie par tout porter les meſmes peines,
Iamais ne ſoûpirer aupres des vrnes pleines?
Eſt-ce vn arreſt du Sort prononcé contre nous,
De n'appaiſer iamais les Manes d'vn Eſpoux?
Mais, où vont mes ennuis? ce Heros que ie pleure,
Au milieu de mon cœur n'a-t'il pas ſa demeure?
C'eſt là qu'il faut le pleindre & qu'il faut le chercher,
Et que mes chaſtes feux luy doiuent vn bûcher.
Que ſeruiroit ſa cendre à qui ſonge à le ſuiure,
Et ne peut conſentir à la honte de viure?
On ne peut toutesfois m'arracher à ces bords,
Sans que mon deſeſpoir redouble ſes efforts;
D'vn Eſpoux triomphant l'image precieuſe
N'eſt plus à mon eſprit la plus delicieuſe,
Mes troubles à mon cœur cachent Pompée heureux,
Et celuy qu'a le Phare eſt celuy que ie veux.

Le theatre éclatant de ſa gloire paſſée
Moins que ce bord coupable attache ma penſée,
Et le ſable du Nil par les plus noirs forfaits
Deuient recommandable à mes triſtes ſouhaits.
Mais puiſque tout reſiſte aux projets de ma peine,
Du moins du moins, Sextus, ſers bié ceux de ma haine,
Si le ſang de Pompée eſt tout pur dans ton cœur,
Puny ſon aſſaſſin & détruis ſon vainqueur.
C'eſt ainſi que par nous à l'vn & l'autre Frere,
Ce Heros a voulu tranſmettre ſa colere.
Ie veux, ordonna-t'il, apres ces durs momens,
Qui virent ſa défaite & ſes abaiſſemens,
Ma vigueur abbatuë ou ma trame coupée,
Que les troubles ciuils ſuruiuent à Pompée,
Qu'en tous lieux mes Enfans tranſportét les hazards,
Pluſtoſt que de ſouſcrire au regne des Ceſars.
Quand ie ne ſeray plus que cendre & que pouſſiere,
La gloire de mon nom brillera toute entiere,
A vanger dignement tant d'outrages diuers,
Il peut encore vn coup leur donner l'Vniuers.
Pour nous immoler mieux ce cruel Aduerſaire,
Qu'ils ſuccedent au rang comme aux trauaux du Pere,
Ou ſi l'amour des loix intereſſe Caton,
Ils peuuent l'appuyer ſans offenſer mon nom.
Quite enuers vos ſouhaits, ie refuſe de viure,
Il eſt temps, cher Eſpoux, il eſt temps de vous ſuiure,
Vos projets deceuants ont obſtiné mon cœur
A retenir ma vie au fort de ma langueur;
Pour n'enſeuelir pas les ordres de Pompée,
I'ay trompé la douleur dont mon ame eſt frappée:
Ie ne veux maintenant que ſortir de mes fers,
Que vous chercher aux Cieux ou dedans les Enfers.
Rien ne peut découurir à mon ame empreſſée,
Quand ſe doit acheuer cette mort commencée;

Il faut auparauant, il faut punir mon cœur
De trop peu d'amertume ou de trop de vigueur.
I'ay veu partir voſtre ame, & ne l'ay pas ſuiuie,
Il faut que mes ennuis m'arrachent à la vie,
Il faut qu'elle s'appreſte à s'écouler en pleurs,
A ſuccomber enfin ſous le poids des douleurs;
Ie flétrirois ma gloire en cherchant d'autres armes,
Pour mourir apres vous, que mon trouble & mes lar-
Apres mille ſoûpirs enuoyez vers les Cieux, (mes.
D'vn long creſpe funebre elle couure ſes yeux,
Et ne pouuant ſouffrir les pleintes de ſa troupe,
Soudain elle s'étend ſous l'antre de la poupe,
Son ame languiſſante embraſſe étroitement
Sa triſteſſe profonde & ſon aſpre tourment;
Dans ce lieu tenebreux cette illuſtre Romaine
Cultiue ſa douleur & joüit de ſa peine,
Elle ouure à ſes ennuis, elle donne à leurs coups
Tout ce cœur que ſes feux donnoient à ſon Eſpoux.
La clameur des Nochers, le peril de l'orage
N'ont rien d'aſſez puiſſant pour toucher ſon courage,
De leurs timides vœux les ſiens ſont differents,
Et ſes triſtes ſouhaits fauoriſent les vents.
Apres auoir du Phare éloigné la contrée,
Les ſiens trouuent dans Chipre vne facile entrée;
De là vers la Lybie adreſſant leurs deſſeins
Ils découurent bien-toſt la flote des Romains.
Cneïus ne peut dompter l'effroy qui le maiſtriſe,
Il ſent la mort d'vn Pere auant qu'il l'ait appriſe,
Ayant ſur le tillac veu paraiſtre Sextus,
Il ſent ſous la terreur ſes eſprits abatus;
Il paſſe en vn eſquif, & cinglant vers ſon frere,
Recouurons nous, dit-il, ou perdons nous vn Pere?
Le bon-heur de Ceſar corrompt-il les Deſtins,
Iuſqu'à mettre au cercüeil tout l'eſpoir des Latins?

Sextus à ces diſcours & tout morne & tout blême,
O que tu dois d'encens à la bonté ſuprême!
Que tes veux ſont, dit-il, heureuſement deceus,
D'apprendre ſeulement des forfaits que i'ay veus,
Vn ſpectacle d'horreur qui rend mes yeux coupables,
Et d'aucun doux moment tous mes ſens incapables!
De ce grand Malheureux on a tranché le Sort,
Sur vne infame riue il a trouué la mort,
Non ſous vn digne autheur de cet indigne outrage,
Mais du Phare inſolent ſon trépas eſt l'ouurage.
Seduit par les conſeils de ſa ſincerité,
Appuyé ſur les Dieux de l'Hoſpitalité,
Sur les deuoirs ſacrez de la reconnoiſſance,
De ſes propres bien-faits il porte la vengeance,
Il deuient ſur ces bords où ſa foy le commet,
La victime d'vn Roy que luy meſme auoit fait.
I'ay veu ſur ce Vieillard vne troupe aſſaſſine
Luy percer à l'enuy les flancs & la poitrine:
Et ne pouuant penſer qu'vn ieune Potentat,
Pour prononcer l'arreſt d'vn ſi noir attentat,
Ou fuſt aſſez puiſſant, ou fuſt aſſez barbare,
I'imputois à Ceſar les cruautez du Phare.
A voir tomber ſur luy tant de coups redoublez,
Ie ſens tous mes eſprits mortellement troublez:
Mais bien plus viuement mon ame eſt interdite,
De voir paſſer ſa teſte aux mains d'vn ſatellite,
A la pointe d'vn dard ſeruir à tous les yeux,
De ſpectacle de joye ou d'objet odieux.
Sans doute pour montrer ſon zele dans ſon crime,
Le Roy garde au Vainqueur cette illuſtre victime;
Si les hoſtes des flots ont deuoré ſon corps,
Si l'onde ou ſi les vents l'ont jetté ſur les bords,
Si des ſales Vautours il deuient la pâture,
Ou ſi ce tronc ſacré trouue vne ſepulture,

C'eſt iuſqu'à ce moment vn doute à mes eſprits,
Et mes yeux effrayez ne m'en ont rien appris:
Mais plus cruellement ſon aſſaſſin m'afflige
Dans ce qu'il a gardé que dans ce qu'il neglige.
Cneïus à ce diſcours défend à ſes douleurs
D'éclater en ſoûpirs, ou s'exhaler en pleurs,
Vne fureur zelée échauffant ſon courage,
Allons, dit-il, Romains, expier cet outrage:
Malgré la reſiſtance & des vents & des flots,
Allons ſacrifier l'Egypte à ce Heros,
Allons du ſang impur de ces peuples profanes,
Appaiſer ſa grande Ombre, & conſoler ſes Manes.
Pour perdre auec éclat ce Prince raualé,
Ie veux qu'à ſa victime on le voye immolé,
Ie veux enſanglanter ſon Trône & ſa Prouince,
Punir tous les Sujets des cruautez du Prince,
Et que hors de ſon lit le Nil precipité,
Roule en vain l'abondance & la fertilité.
Sur l'onde & ſur le ſable il faut aller répandre
Le cercüeil d'Amaſis & celuy d'Alexandre:
Il faut aller vanger ſur la terre & ſur l'eau,
De ces riches tombeaux ce Heros ſans tombeau;
Que tous les Dieux du Nil, que toutes leurs images,
Luy ſeruant de bûcher, luy rendent leurs hommages,
Et qu'ayant veu perir les Hommes & les Dieux,
Son Ombre deſormais regne ſeule en ces lieux.
C'eſt ainſi que Cneïus ſuit l'ardeur de ſon ame,
Mais Caton tout enſemble & l'approuue & le blâme,
Sur tous intereſſé pour le ſalut de tous,
Il loüe en meſme temps & calme ce couroux.
De pleintes cependant tous les bords retentiſſent,
L'air en eſt agité, les vaiſſeaux en mugiſſent,
Et c'eſt dans l'Vniuers vn exemple éclatant,
Que le Peuple gemiſſe à la perte d'vn Grand.

Mais Cornelie enfin toute défigurée,
Les cheueux en desordre & la veuë égarée,
Sortant de sa cauerne & se montrant à tous,
On souffre pour l'Espouse autant que pour l'Espoux;
Le visage plombé, la poitrine frappée,
Chacun vange sur soy la Veuue de Pompée.
Apres que les Romains ont pris terre en ces bords,
Elle produit au iour ses plus rares tresors,
Des vestemens ornez du Tage & du Pactole,
Que Pompée a trois fois montrez au Capitole,
Des armures d'éclat, des habits precieux,
Que les feux d'vn bûcher deuorent à ses yeux;
Pour ses regrets si vifs, pour ses douleurs si tendres,
Ce sont là d'vn Espoux les Manes & les cendres.
Les vns à son exemple au plus haut des rochers,
Aux Ombres de leur sang allument des bûchers:
Les autres sur les bords ou sur la plaine égale,
Appaisent à l'enuy les Manes de Pharsale.
Ainsi l'Apulien par des feux diuisez
Redonnant la vigueur à ses champs épuisez,
Des flames qu'il allume au milieu des campagnes,
On voit luire à l'entour les bois & les montagnes.
Ce murmure animé, ces cris audacieux
Qui reprochent Pompée à la rigueur des Dieux,
Ces regrets arriuant à ces Manes insignes,
Semblent n'estre pour eux que des deuoirs indignes:
Mais au lieu que la pleinte & les tristes propos
En alterent le calme & troublent le repos,
L'éloge raccourcy que Caton leur enuoye,
Va jusque dans les Cieux en rehausser la joye,
Et pour sortir d'vn cœur plein de la verité,
Il deuient vn surcroist à leur felicité.
Enfin les Cieux, dit-il, nous rauissent vn Homme,
Sur qui rouloit encor l'esperance de Rome,

Et qui bien qu'en vertu cedant à nos Ayeux,
Fut pourtant l'ornement de ce Siecle odieux.
En ce temps où l'orgueil s'eſt rendu legitime,
Où la loy de l'honneur cede à celle du crime,
Il n'a point iuſqu'au trône éleué ſes projets,
Il vouloit des amis & non pas des ſujets;
Sous luy la Liberté n'a point eſté bleſſée,
Ses grandeurs n'ont iamais reuolté ſa penſée:
Bien que Rome fuſt preſte à porter ſes liens,
Il n'a dans ſes Romains veu que ſes Citoyens.
Il fut Chef du Senat, mais du Senat encore
Et maiſtre du Couchant & maiſtre de l'Aurore;
Il ne s'établit point ſur le droit des combats,
Ce qu'il pût autrefois ne deuoir qu'à ſon bras,
Qu'à ce courage grand ſur les plus grands courages,
Il voulut le deuoir à de libres ſuffrages.
Les progrez éclatans de ſa jeune ſaiſon
Ont enrichy l'Eſtat bien plus que ſa Maiſon;
Il ſçeut prendre au beſoin ou mettre bas les armes,
Il adoroit la Paix au milieu des alarmes,
Et d'vn viſage égal il a pris ou quité
L'éclat de la puiſſance & de l'authorité.
On n'a veu ſes treſors que dedans ſes largeſſes,
Sa Maiſon eſtoit chaſte au milieu des richeſſes,
Toûjours la modeſtie, & toûjours la candeur
S'y trouuerent d'accord auecque la grandeur;
Son nom fut precieux aux Nations diuerſes,
Et pour nous d'vn grãd poids au fort de nos trauerſes;
Les remords de la honte & l'inſtinct du deuoir,
Ne ſont plus vn obſtacle au ſouuerain pouuoir,
Le bon-heur des forfaits eſt vn droit legitime,
Et la vertu gemit ſous le pouuoir du crime.
Ton malheur, grand Heros, te doit eſtre bien ch[illegible]
De trouuer vne mort qu'il te faloit chercher,

D'accourcir ta douleur pour ne voir pas la noſtre,
Et pour ne viure pas ſous le pouuoir d'vn autre;
Ie voudrois ne deuoir ma perte qu'à mon bras,
Mais la contrainte ſert qui conduit au trépas.
Si le Sort n'aſſoupit ſa haine conſommée,
Ie demande en Iuba le cœur de Ptolomée,
Et pourueu que ſans vie on me garde au Vainqueur,
Ie puis à mon deſtin pardonner ſa rigueur.
Cet éloge ſincere où la candeur préſide,
Pour cette Ombre ingenuë eſt vn charme ſolide;
Cependant on entend murmurer les Soldats,
Et refuſer leur mains à de nouueaux combats:
Leur zele eſt épuiſé, leur attente eſt trompée,
Que les troubles ciuils viuent apres Pompée.
Tarchon, le premier chef de la ſedition,
Eſt le premier exemple à la deſertion.
Caton qui le pourſuit l'atteint ſur le riuage,
Et ſa fuite arreſtée il luy tient ce langage.
Quoy donc, Cilicien, ame vile & ſans cœur,
Ta baſſeſſe renaiſt à la mort d'vn Vainqueur?
A peine il a fléchy ſous la Parque ſeuere,
Que ton brutal eſpoir te rechange en Corſaire;
Le Pyrate effrayé, ce Chef jettoit les yeux
Sur tous les Partiſans de ce cœur factieux,
Lors qu'vn de ces fuyards, le plus fier de ſa ſuite,
Purge aux yeux de Caton les projets de ſa fuite.
Si tu vois de nos cœurs le zele ralenty,
Si Pompée au cercüeil nous quitons ſon party,
C'eſt que du Chef, dit-il, non des armes ciuiles,
L'amour a deſerté nos hameaux & nos villes.
Ce Chef que l'Vniuers préferoit à la paix,
Nous rend par ſon trépas à de calmes ſouhaits:
[illegible] engagement les chaînes ſont briſées,
[illegible] zele acquité les chaleurs épuiſées;

Il faut il faut enfin nous rendre à nos Enfans,
Et donner au repos le reſte de nos ans.
Quel terme doit auoir cette guerre fatale,
Qui ſurvit à Pompée auſſi bien qu'à Pharſale?
Faut-il tout noſtre ſang à calmer vos debats,
Et n'eſt-on point vaincu ſi tout ne perit pas?
Pendant qu'on ſe déuoüe à ce dur exercice,
Le vie eſt écoulée auant qu'on en joüiſſe:
Chacun aueuglément précipite ſon ſort,
Et ſouuent en mourant perd les droits de la mort;
A peine les horreurs qu'enfantent les batailles,
Laiſſent trouuer aux Chefs de iuſtes funerailles.
La honte d'Emathie & le couroux des Dieux
Ne m'ont pas aſſeruy ſous vn joug odieux,
Ce n'eſt pas le Gelon qui m'a mis à la chaîne,
Et ie ſers ſeulement à la Pourpre Romaine.
Celuy qui mit Pompée & Rome ſous ſa loy,
De ſecond en merite, eſt le premier pour moy,
Ce que l'vn d'eux me fut, l'autre le pourroit eſtre,
Mais ſans ſouffrir vn Chef ie puis ſouffrir vn maiſtre;
I'ay ſuiuy par mon choix cet appuy des Latins,
Apres luy ie ſuiuray ſeulement les Deſtins.
Les malheurs de Pharſale ont diſſipé nos armes,
Par tout noſtre défaite a porté nos alarmes,
Tout tient pour le Vainqueur, tout défere à ſes vœux,
Et la foy rarement ſe garde aux malheureux;
Il eſt ſeul maintenant qui vüeille dans ſa gloire,
Ou qui puiſſe aux Vaincus pardonner ſa victoire.
Pompée au monument, cet amour du combat,
De fidelle deuoir, deuient vn attentat;
Ou ſi les droits publics, ſi le Senat t'engage,
Si toûjours la Patrie échauffe ton courage,
Suiuons ces étendarts, allons ſous ces drapeaux,
Où l'on voit d'vn Conſul éclater les faiſceaux.

Ce Guerrier à ces mots paſſoit dans ſa galere,
Chacun applaudiſſoit aux vœux d'vn temeraire,
Iule en ſes ennemis n'auoit que des ſujets,
Si la voix de Caton n'euſt changé leurs projets.
Vous teniez dõc, dit-il, pour l'amour d'vn ſeul Hom-
Le party de Pompée & non celuy de Rome? (me,
Tant de perils cherchez, tant de trauaux ſoufferts,
Eſtoient donc ſeulement pour le choix de vos fers?
Depuis que cette ardeur que vous faiſiez paroiſtre,
S'intereſſe pour vous & non pas pour vn maiſtre,
Depuis que le ſuccez d'vn perilleux employ
Ne peut plus aboutir à vous donner vn Roy,
Que voſtre chaîne enfin n'eſt plus dans la victoire,
Vos cœurs intimidez n'en goûtent plus la gloire,
Vous voulez aſſeruir & Vainqueurs & Vaincus,
Et vous cherchez vn joug quand vous n'en auez plus.
Pompée auroit peut-eſtre abuſé de vos armes,
Peut-eſtre dans le Sceptre il auroit veu des charmes,
Vos perils maintenant ſont dignes d'vn grand cœur,
Voſtre ſang n'acquiert point l'Vniuers au Vainqueur,
C'eſt pour la Liberté toute preſte à reuiure,
Qu'à de nouueaux hazards voſtre zele vous liure.
De trois Maiſtres que Rome a veus dans ſes Eſtats,
Deux ont déja ſenty la rigueur du trépas:
De l'Euphrate & du Nil l'orgueil & la furie
Ont bien plus fait que vous pour les loix d'Heſperie,
Et rentrant de nouueau ſous le pouuoir des Grands,
Vous perdez le preſent que vous font deux Tyrans.
Si froids à ſoûtenir vne innocente cauſe,
Si prompts à receuoir le joug qu'on vous impoſe,
Vous portaſtes ſans doute au milieu des combats
Et des cœurs étonnez & d'inutiles bras;
L'effroy contagieux qui glaçoit vos courages,
N'oppoſa que la fuite aux plus foibles orages.

Ne commettez donc plus voſtre vie au hazard,
Vous auez merité le pardon de Ceſar:
Abbatus ſans effort, vaincus ſans reſiſtence,
Vous eſtes des objets dignes de ſa clemence;
Portez luy vos reſpects, allez ſous ſes drapeaux,
Pour vos liens briſez en chercher de nouueaux,
Son joug pour vos pareils eſt plus doux que le noſtre,
Apres la mort d'vn Maiſtre il vous en faut vn autre;
Mais en mettant pour luy la gloire à l'abandon,
Il vous faut meriter vn peu plus qu'vn pardon,
Encherir dignement ſur le zele du Phare,
Vaincre par vos preſens le preſent d'vn Barbare,
A ce gage ſanglant que luy garde Memphis,
Ajoûter tout enſemble vne Eſpouſe & deux Fils;
Meſme en ce iour honteux ſi l'intereſt vous tente,
Le trépas de Caton peut remplir voſtre attente;
Appaiſez vn Tyran ſans luy montrer des pleurs,
Et ma teſte à la main demandez ſes faueurs.
Ouy frappez, Compagnons, faites moy ſa victime,
Voſtre fuite n'eſt pas vn aſſez noble crime,
Acheuez vn forfait qui ſoit plus glorieux,
Et pour ſeruir vn Homme offenſez tous les Dieux.
A ces graues diſcours, ſes Cohortes changées,
Contre leur propre choix ſe trouuent rengagées.
Ainſi l'Aſtre du iour échauffant l'Horiſon,
Quand les ieunes eſſains ſortent de leur priſon,
Ces inſectes mutins, ces abeilles rebelles,
Loin de s'entrenoüer & des pieds & des aiſles,
Chacune à ſa maniere, & chacune pour ſoy
Volent parmy les airs & ſans ordre & ſans loy,
Sans piller les douceurs de la plaine fleurie,
Si l'airain reſonnant n'appaiſe leur furie,
Et s'il ne les rappelle à ſuccer ces liqueurs,
Que l'Aurore en naiſſant diſtille ſur les fleurs.

D'abord pour endurcir à la rigueur des peines
Ces courages flotants, ces ames incertaines,
Ce Heros les exerce à parcourir ces bords,
Où des feux consumants s'allument dans leurs corps.
Il punit sans courroux Cyrene qui l'offense,
Et l'auoir subjuguée est toute sa vengeance;
De là vers la Lybie il tourne ses desseins,
Il veut mettre en Iuba le secours des Romains.
Les Syrtes sablonneux qu'il trouue en son passage,
Sont pour luy des perils moindres que son courage;
Des Dieux irresolus ces ouurages douteux,
Ne sont ny mer ny terre, & sont toutes les deux.
Pour refuser les eaux, ou pour estre leur couche,
Pour ne ceder iamais à leur vague farouche,
Ou pour ceder toûjours à leur flots courroucez,
Leur assiete est trop basse, ou ne l'est pas assez.
Par des bancs spacieux icy l'onde est brisée,
Là par des flots captifs la terre est diuisée,
Et ces lieux ambigus, ces estres incertains
Ne sont d'aucun vsage au bon-heur des Humains.
Peut-estre qu'autresfois ces bancs si redoutables
Auoient sous l'onde amere enseuely leurs sables,
Et que pendant le iour le flambeau qui nous luit
Attirant des vapeurs plus que n'en rend la nuit,
Que sans cesse éleuant ces eaux qui le nourrissent,
Sans s'en apperceuoir les Syrtes se tarissent,
Que l'eau cherchãt toûjours ce feu qu'elle entretient,
La terre enfin prendra ce que l'onde en retient.

Apres que vers ces lieux la rame audacieuse
Eut poussé des Romains la flote spacieuse,
L'Auton se reuoltant dans ses propres climats,
Par de noirs tourbillons lute contre les masts,
Il fait ceder la vague à l'effort des orages,
Des Syrtes agitez il étend les riuages;

Ou

Ou pluſtoſt en forçant l'irruption des eaux,
A leur fierté contrainte il en fait de nouueaux;
De la voile qu'il enfle, à ſon choix il ſe joüe,
Il la briſe ou la pouſſe au-delà de la proüe:
Ou ſi quelques Nochers inſtruits par la terreur,
Penſent ployer la voile & tromper la fureur,
En vain leur art s'oppoſe au vent qui les maiſtriſe,
Le maſt tout dépoüillé luy donne aſſez de priſe;
Mais ſi-toſt que les maſts tõbent dans leurs vaiſſeaux,
La ſecouſſe du vent cede à celle des eaux.
Les nefs qui ſont encor ſur vne mer profonde,
Sentent moins la tourmente & le trauail de l'onde:
Mais au milieu des bancs confuſément épars,
Le Romain eſt en proye à de doubles hazards,
Et de deux Elements apprehendant la guerre,
Ne ſçait s'il doit perir par l'onde ou par la terre;
Souuent il s'apperçoit que du meſme vaiſſeau
La proüe eſt ſur le ſable, & la poupe eſt dans l'eau.
Quel eſt l'étonnement de ces troupes captiues,
De ſe voir ſur la terre & ne voir point de riues,
Et d'oppoſer en vain à la rigueur du Sort,
Les ſouhaits du naufrage & l'eſpoir de la mort.
La pluſpart toutesfois des Legions Romaines,
Pour auoir éuité ces routes incertaines,
Et remis leur conduite à d'experts Matelots,
Sentent peu la contrainte & du vent & des flots;
Elles vont ſans peril à l'onde croupiſſante,
D'où Triton embouchant ſa conque reſonnante,
Entonnant parmy l'air les accents les plus forts,
Fait de toutes les Mers retentir tous les bords.
Ce fut là qu'en naiſſant celle qui tient l'Egide,
Prit des eaux de Triton le nom de Tritonide;
C'eſt auprés de ces lieux qu'en vn large canal
Lethes parmy ſes eaux roule vn oubly fatal;

C'eſt là que l'Africain voit ou croit voir encore
Les ſources d'vn metal que le vulgaire adore,
Vn verger precieux, dont les rameaux ſacrez
Ne produiſoient au iour que des tributs dorez:
Pour ne l'expoſer pas à des mains trop auides,
On en commit le ſoin aux chaſtes Heſperides,
On en commit la garde à ce Dragon veillant,
Que la terre a veu mort pluſtoſt que ſommeillant,
Mais Alcide trop ſouple aux loix d'vn Prince auare
Dépoüilla ces rameaux de ce preſent ſi rare,
Oſa porter les mains ſur ces fruits precieux,
Et fit de ces treſors vn butin ſpecieux.
Apres auoir long-temps erré parmy les ſables,
Des bancs entrecoupez & des Syrtes coupables,
Forcé la violence & du vent & des eaux,
La flote ſe rejoint au reſte des vaiſſeaux;
Au lieu de côtoyer les bords du Garamante,
De retenter des maux dont l'image épouuante,
Ils voudroient ſejourner en ces champs bien-heureux,
Où le Ciel eſt plus calme, & l'air moins rigoureux.
Mais l'inuincible Chef que le trauail oblige,
Croit perdre ces moments que le repos exige,
Il oſe ſe commettre auecque des climats
Qu'il luy faut trauerſer & qu'il ne connoiſt pas,
Et ces mots concertez auecque ſa vaillance
Dans le cœur des Soldats produiſent l'aſſurance.
Fidelles Compagnons qui vangez l'Vniuers,
Qui cherchez le trépas pour éuiter les fers,
Preparez aux trauaux des plus rudes orages
L'impatiente ardeur qui brûle vos courages;
Nous allons parcourir des cantons deſolez,
Des deſerts ſablonneux & des climats brûlez,
Où les rayons du iour ſont des flames cuiſantes,
Où l'on eſpere en vain des ſources jaliſſantes,

Où la fecondité des champs & des saiſons,
Ou s'épuiſe en ſerpens, ou s'écoule en poiſons.
Quiconque auecque moy veut tenter cette route,
Qu'il laiſſe ſon retour & ſon ſalut en doute,
Qu'il mette de la vie & la gloire & l'appas
A chercher pour l'Eſtat la peine ou le trépas,
A venir au trauers des campagnes brûlées,
Soûtenir la Patrie & les loix ébranlées.
Ie ne me voy pas propre à cacher ces rigueurs,
A déguiſer les maux pour attirer les cœurs;
Ie veux des Compagnons que la peine encourage,
Que flatent les hazards, que le peril engage,
Qui penſent que ſouffrir ou mourir à mes yeux,
C'eſt ſouffrir en Romain, & mourir glorieux.
Mais ſi quelqu'vn de vous a beſoin de la vie,
Il peut porter ailleurs cette honteuſe enuie,
Et cet indigne effroy qui l'écarte de nous,
Luy peut donner vn maiſtre en vn climat plus doux.
Pendant que le premier i'entreray dans ces plaines,
Faites par mes perils l'épreuue de ces peines,
Voyez ſi les chaleurs, voyez ſi les ſerpens
Menaceront ma vie ou troubleront mes ſens:
Ie veux bien qu'au plus fort de l'ardeur Lybienne,
Chacun ſente la ſoif ſi i'étanche la mienne,
Si ie crains le Soleil, ſi i'éuite ſes traits,
Qu'on cherche la fraiſcheur & l'ombre des foreſts,
Qu'on murmure tout haut ſi quelque préference
Du Chef & du Soldat marque la difference.
Les ſables, les ardeurs, les monſtres menaçants
Pour la vertu ſolide ont des charmes puiſſants:
Le Genereux en bute aux ſouffrances diuerſes,
Goûte de la douceur au milieu des trauerſes,
De l'Arbitre ſuprême il merite les yeux,
Et l'honneur le plus cher eſt le plus glorieux.

Ces dangers de Lybie où l'armée eſt reduite,
Pouuoient ſeuls effacer la honte de la fuite;
C'eſt là que les perils ont des plus rudes coups,
Et qu'on peut voir des maux qui ſoiẽt dignes de nous.
C'eſt ainſi que Caton dans ces ames Romaines,
Met l'amour des trauaux & le deſir des peines,
Il entre ſans fremir dans ces triſtes climats,
Pour ne ſe voir iamais retourner ſur ſes pas;
La Lybie en ce iour prend droit ſur ce grand Hõme,
Et va détruire en luy la reſſource de Rome.
Si de tout l'Horiſon les partages receus
Sont des regles pour nous qu'on ne reforme plus,
Et ſi trois Regions ſont le contour du Monde,
La Lybie en eſt vne, & la plus infeconde;
Ou ſi ces ſentimens ſe peuuent conteſter,
Aux terres de l'Europe elle peut s'ajoûter;
Tout ce qu'elle a d'heureux s'étend vers ces riuages,
Où le iour expirant fait rougir les nuages.
L'Aquilon toûjours ſec & rigoureux pour nous,
Pour elle a de la pluye, & pour elle eſt plus doux,
Et la fecondité qu'il répand ſur les plaines,
Suplée heureuſement au defaut des fontaines.
La terre eſt toute pure, & le ſein des côtaux
Ne ſe rend point coupable à ſe cuire en metaux;
Les arbres odorants ſont ſes riches largeſſes
Depuis que noſtre luxe en a fait des richeſſes,
Et qu'il cherche à grands frais iuſqu'aux derniers cli-
Des tables auſſi bien qu'il cherche des repas. (mats,
Auant qu'on euſt formé le More à cet vſage,
Il ne vouloit des bois que l'ombre & le feüillage,
Et nous auons inſtruit ces peuples innocens,
A flater les deſirs & corrompre les ſens.
Du coſté que l'Afrique auoiſine ces ſables,
Si ſouuent perilleux & ſi ſouuent coupables,

De cent monſtres diuers les champs ſont infectez,
Leurs Hyuers ſont plus chauds que ne ſont nos Eſtez:
Il ſemble que l'autheur de ces triſtes riuages,
Ait enfin oublié que ce ſont ſes ouurages,
Que le Soleil errant par ſes douze Maiſons,
Ne change point pour eux le Ciel ny les ſaiſons:
Pour eux il n'a iamais que des clartez brûlantes,
Qui deuorent le ſuc & la vigueur des plantes,
Si doux à nos moiſſons, & ſi funeſtes aux leurs,
Il détruit en ces lieux ce qu'il produit ailleurs.
Ce peuple que le Sort déuoüe à l'indigence,
Le triſte Naſamon y traîne ſa ſouffrance,
Il ſubſiſte en ces bords du débris des vaiſſeaux,
Des rapines du Syrte & du crime des eaux:
Le naufrage des nefs ſur les bancs égarées,
L'attachent de commerce à toutes les contrées.
C'eſt par ces lieux deſerts & par ces champs ingrats
Que ce Chef indompté fait marcher ſes Soldats:
Chacun ſe croit alors à couuert des tempeſtes,
Dont l'effort a naguere éclaté ſur leurs teſtes:
Mais en vain leur eſpoir ſe flate du repos,
La terre leur fournit la tourmente des flots,
L'Auton n'y trouue point de mont qui le maiſtriſe,
De foreſt qui le laſſe, ou d'écüeil qui le briſe,
Et libre en ſa fureur, il porte ſur les champs
Des nuages de terre & des Syrtes volants.
L'indigent Naſamon voit que ſes heritages
Sont le butin des vents & celuy des orages,
Que ſes toits arrachez errent parmy les airs,
Et portent leur débris au milieu des deſerts.
Sans auoir veu de murs ou de maiſons voiſines,
Souuent dans la campagne on en voit les ruines,
Et l'Etna vomiſſant le ſouffre & les cailloux,
Eſt moins impetueux que l'Auton en courroux.

Les sables agitez & la poussiere émeuë,
Egarent les Romains en leur frappant la veuë,
Et des noirs tourbillons les insolens efforts
Meurtrissent le visage, & repoussent les corps.
Ce souffle trop mutin, cette haleine trop fiere,
Va iusque sous leurs pas dérober la poussiere;
Les armes que le vent arrache de leurs mains,
Vont estre en d'autres lieux vn prodige aux Humains,
Et retombant du Ciel persuader la Terre
Que les Dieux en courroux leur declarent la guerre.
C'est ainsi que Numa fit deuant les autels,
D'vn present de l'orage, vn don des Immortels,
Que par les Aquilons des armes transportées
Sont encor parmy nous vainement respectées.
Apres que les efforts de tant de bataillons
Eurent en vain luté contre ces tourbillons,
Bien que chacun alors s'étende sur la plaine,
A l'insulte des vents il se dispute à peine:
Et s'accrochant des mains à ce qu'il peut trouuer,
Si dans cette posture il croit se conseruer,
Bien-tost enseuely sous la poussiere épaisse,
Il ne peut soûtenir le fardeau qui le presse.
Les champs & les sentiers se trouuent confondus,
Les vallons sont comblez, & les chemins perdus,
Et comme sur les flots il faudroit dans ce doute
Interroger les Cieux pour apprendre sa route.
Enfin les feux du iour & ses rayons ardents
Eschauffent l'Horison, & dissipent les vents,
De cuisantes ardeurs succedent à l'orage,
Et ce nouueau trauail veut vn nouueau courage.
On voit tous les Soldats détrempez de sueurs,
Les brasiers de la soif s'allument dans leurs cœurs;
L'vn d'eux cherchãt vn charme à sa vigueur mourãte,
Découure vn filet d'eau bourbeuse & croupissante,

Et comme vn preſent rare en ce triſte canton,
Il la puiſe en vn caſque, & la porte à Caton;
Dans les viues chaleurs qui menacent leur vie,
Pour tous ce don leger eſt vn objet d'enuie:
Mais quoy, dit ce Heros, quoy donc, me penſes-tu
Tout ſeul ſans patience & tout ſeul ſans vertu?
Crois-tu que ie ſois ſeul que la chaleur outrage,
Ou qu'à porter ces feux ie ſois ſeul ſans courage?
Par ces ſoins imprudents, par ce zele odieux,
Tu te rends aujourd'huy criminel à mes yeux,
Et deuiens plus que moy digne pour cette injure
De ſoulager la ſoif lors que chacun l'endure;
Il finit, & cette eau qu'il répand de courroux,
Ne profite à perſonne, & leur ſuffit à tous.
Ils approchoient déja de ce temple ſauuage,
Où Iuppiter Ammon reçoit vn plein hommage:
Il n'eſt point en ces lieux la foudre dans la main,
Ny ſous vn air diuin ny ſous vn air humain;
Ce Dieu des autres Dieux & l'arbitre & le maiſtre,
Y paroiſt ſous vn port indigne de ſon eſtre,
Cependant tout difforme & tout défiguré,
Dans la vaſte Lybie il eſt ſeul adoré.
Mais bien qu'en ces climats ſon Temple ſoit vnique,
Il ne s'enrichit point des preſens de l'Afrique,
Les diamans ny l'or ne flatent point ſes ſens,
Et de tous les treſors il ne veut que l'encens.
Vne large foreſt qui ſeule en ces contrées
Rend du iour trop brûlant les flames moderées,
Perſuade aux Humains que le plus grand des Dieux
A choiſy ſon ſejour & ſon trône en ces lieux.
Encor ce bois ſacré produit ſi peu d'ombrage,
Qu'à peine tout le tronc ſe couure du feüillage,
Et le Soleil jaloux de ſes feux violents
Conſume autant qu'il peut ces arbres inſolents.

C'eſt là que ce Flambeau parcourant l'Eſcuiſſe,
Coupe le Zodiaque & trouue le Solſtice;
Les Aſtres lumineux de ces douze Maiſons,
Qui diſtinguent les mois & changent les ſaiſons,
Auec tant de iuſteſſe ont reglé leur cadence,
Que la Toiſon s'accorde auecque la Balance,
Que le Taureau brillant s'égale au Scorpion,
Et que l'Vrne n'a rien moins que n'a le Lyon:
L'Archer & les Iumeaux, le Cancre & l'Egocere
Ont leur terme pareil autant que neceſſaire,
Et le Ciel n'a point veu les Poiſſons reuoltez,
Préualoir ſur Aſtrée, ou vaincre ſes clartez.
Au lieu que ſous la Zone ou froide ou temperée,
L'ombre va ſeulement du côté de Borée,
Au-delà des plus ſecs & des plus chauds cantons,
L'ombre va ſeulement du côté des Autons;
Pour eux la Cynoſure & pour eux la grande Ourſe
Semblent dans l'Ocean précipiter leur courſe,
Pour eux ces feux conſtants qui guidẽt nos vaiſſeaux,
Comme les autres feux s'éteignent ſous les eaux.
Aux portes de ce Temple où l'Afriquain adore,
On voit dans le reſpect des peuples de l'Aurore,
Qui venoient conſulter l'Arbitre des Deſtins.
Mais chacun à l'inſtant cede aux Chef des Latins,
On le preſſe de ſuiure vn ſi fameux exemple,
D'interroger le Dieu qu'on reuere en ce Temple,
De voir pour qui le Ciel enfin s'eſt declaré,
Et porter aux combats vn eſpoir éclairé.
Seigneur, dit l'vn des ſiens, le bon-heur de ta route
Peut détruire en ton cœur & la crainte & le doute,
Tu peux en ce lieu ſaint éclaircir tes ſouhaits,
Et ſçauoir tes Deſtins du Dieu qui les a faits.
A qui ce Dieu puiſſant qui regit la Nature,
Peut-il mieux s'expliquer qu'à cette ame ſi pure?

Tu te rends chaque iour en respectant ses loix,
Digne de son oreille & digne de sa voix;
C'est de ces pleins deuoirs qu'vn Mortel doit attédre
Le droit de luy parler & le droit de l'entendre.
Ose donc en ce iour ose l'entretenir,
Et tu sors de ces lieux tout plein de l'auenir;
Voy ce que sur Cesar resoud la Prouidence,
Le terme de sa gloire & de sa decadence,
Si nos Dieux mépriſez trament ſes châtimens,
Ou font perir le fruit des ciuils mouuemens;
Ou du moins ſectateur d'vne vertu ſeuere
Voy quelle eſt ſon eſſence, ou quel eſt ſon ſalaire;
Puiſqu'il plaiſt au hazard, tâche à bien conceuoir
La meſure & les loix d'vn illuſtre deuoir.

Ce Chef tout plein d'vn Dieu qu'il porte en ſa poitrine,
Replique auec des mots dignes de la Cortyne;
Laiſſons laiſſons, dit-il, vn ſecours ſi honteux
A ces ames qu'agite vn auenir douteux;
A l'vn & l'autre Sort mon ame eſt preparée,
Rien ne l'aſſure mieux qu'vne mort aſſurée,
Et ſans que de l'Oracle elle entende la voix,
Elle ſçait du deuoir la meſure & les loix.
Pour eſtre conuaincu que la vie eſt à pleindre;
Que c'eſt vn long combat dont l'iſſuë eſt à craindre,
Qu'vn trépas glorieux vaut bien mieux que des fers,
Ie ne conſulte point les Cieux ny les Enfers.
Sans que le Dieu d'Ammon éclaire ma penſée,
Ie ſçay que la vertu ne peut eſtre bleſſée,
Que le cœur genereux trouue en ſoy ſon appuy,
Que les maux du dehors ne vont point iuſqu'à luy,
Que dans ſa fermeté l'vne ou l'autre Fortune
N'a rien qui le ſeduiſe, ou rien qui l'importune;
Ie ſçay que les ſuccez ne reglent pas l'honneur,
Que le ſolide éclat n'eſt pas dans le bon-heur,

Lors que d'vn rien fecõd nous paſſons iuſqu'à l'Eſtre,
Le Ciel met dãs nos cœurs tout ce qu'il faut cõnoiſtre,
Nous trouuons Dieu partout, par tout il parle à nous,
Nous ſçauons ce qui fait ou détruit ſon courroux,
Et chacun porte en ſoy ce conſeil ſalutaire,
Si le charme des ſens ne le force à ſe taire;
Croyons nous qu'à ce Temple vn Dieu ſoit limité,
Qu'il ait dans ces ſablons plongé la verité?
Faut-il d'autre ſejour à ce Monarque auguſte,
Que les Cieux, que la Terre, & que le cœur du Iuſte?
C'eſt luy qui nous ſoûtient, c'eſt luy qui nous cõduit,
C'eſt ſa main qui nous guide, & ſon feu qui nous luit.
Tout ce que nous voyons eſt cet Eſtre ſuprême,
Ou du moins c'eſt pour nous vn crayon de luy meſ-
En contemplant des Cieux le pourpris azuré, (me;
De tant d'Aſtres mouuans le cours ſi meſuré,
Des eſtres differents la pente continuë,
A chercher vne fin qui leur eſt inconnuë:
Dans l'aueugle action de ces agens diuers,
Ie trouue cette main qui conduit l'Vniuers,
I'approche autant qu'il faut cet Eſtre inacceſſible,
Et voy preſque des yeux cette Eſſence inuiſible:
C'eſt donc aſſez, Rõmains, de ces viues leçons,
Qu'il graue dans noſtre ame au point que nous naiſ-
Si nous n'y ſçauons pas lire nos auantures, (ſons,
Percer auant le temps dans les choſes futures,
Loin d'appliquer en vain nos ſoins à les chercher,
Ignorons ſans douleur ce qu'il veut nous cacher.
Ainſi ſans éclaircir ou remporter de doute,
Ce Sage conſommé ſe remet dans ſa route;
Tout chargé de ſes dards il deuance les ſiens,
C'eſt luy qui fait l'eſſay des perils Lybiens,
Le premier à ſouffrir des fatigues immenſes,
Le dernier à chercher vn remede aux ſouffrances;

Tous les siens apres luy sentent moins leurs tourmés,
Ses exemples pour eux sont ses commandemens:
Mais apres les sueurs d'vne penible course,
Si quelque heureux vallon leur mõtre quelque source,
S'il faut offrir ce charme à leurs corps abbatus,
Alors il suit l'exemple, & ne le donne plus.
Certes si la vertu consacre la memoire,
Si sans l'heureux succez elle mene à la gloire,
Ce sterile trauail est bien plus glorieux,
Que tous les hauts exploits qu'õt produit nos Ayeux.
Bien que l'Afrique ait veu cette vertu trompée,
Les Syrtes valent seuls les trois chars de Pompée,
Et ces Heros fameux qu'a couronnez l'honneur,
Sont au prix de Caton l'ouurage du bon-heur.
Voila, Rome, voila le soûtien d'Hesperie,
Le Pere de l'Estat, l'appuy de sa Patrie,
La ressource & l'espoir de tes droits expirants;
Par qui tu peux jurer mieux que par tes Tyrans;
Et qui merite mieux l'encens que tu profanes,
L'hommage que tu perds, que ces indignes Manes.
Déja l'on approchoit de ces champs desolez,
Que d'vn feu plus cuisant le Soleil a brûlez;
Au milieu toutesfois d'vne sterile plaine,
A l'espoir des Latins se montre vne fontaine,
Qui resiste aux ardeurs & du sable & du temps,
Mais dont les fales eaux fourmillent de serpens.
La Dipsade au milieu de ces liqueurs immondes,
Sans appaiser la soif sejourne dans les ondes;
On voit dessus les bords l'Aspic assoupissant,
Qui pousse vn sifflement & fier & menaçant.
Le Chef qui conçoit bien les perils de l'armée,
Si l'on ne tente pas cette onde enuenimée,
Ne craignez pas, dit-il, ces insectes hideux,
Bié qu'ils soient dãs les eaux le trépas n'est qu'en eux,

Leur picqueure eſt funeſte, & leurs dents ſont mor-
Mais ils ne rendent pas les ondes criminelles; (telles,
Il finit, & joignant ſon exemple à ſa voix,
Boit le premier de tous pour la premiere fois.
Par quel noir Aſcendant ces regions ſteriles?
En de ſi promts trépas ſont-elles ſi fertiles?
Quel air contagieux, quel aſtre decouant
Met la mort des Humains dans vn eſtre viuant?
Les Peuples étonnez d'vn poiſon ſi coupable,
Pour en trouuer la ſource ont recours à la fable.
Sur ces riues, dit-on, où les rayons du iour
Eſchauffent en mourant les plaines d'alentour,
Les champs qu'eut autresfois cette Femme en parta-
Dont l'œil eſtoit funeſte à ſon propre heritage, (ge,
Dans leurs côtaux ingrats montrent de toutes parts
La dure impreſſion de ſes cruels regards.
Meduſe dans vn temple ayant eſté ſoüillée,
Voit de lezards mouuants ſa treſſe entortillée,
Et ce honteux atour, ce hideux ornement,
Eſt tout ce que dans elle on voit impunément;
Quiconque ſur ce monſtre oſe attacher ſa veuë,
En reçoit à l'inſtant vne atteinte impréueuë,
La mort préuient la crainte, & par de promts efforts
L'ame ſe petrifie auſſi bien que le corps,
Et l'Ombre qui n'eſt pas d'auec luy ſeparée,
Aux membres endurcis ſe trouue incorporée.
L'Eumenide produit ſeulement la fureur,
Orphée a veu Cerbere & l'a veu ſans terreur,
L'Hydre qui ſuccomba ſous les efforts d'Alcide,
Ne fut pas à ſes yeux vn objet homicide:
Mais ce monſtre a paſſé ces monſtres differents,
Ses yeux ſont meſme à craindre aux yeux de ſes Pa-
Elle peut en rochers transformer ſa famille, (rents,
Le Pere ſe hazarde en approchant la Fille,

Sa Mere ny ſes Sœurs n'oſent l'enuiſager,
Et d'vn de ſes regards elle peut tout changer.
Les Peuples d'alentour ont ſenty ſes outrages,
De leurs corps pleins de vie elle a fait leurs images,
Le geſte & l'action reſiſte à cet effort,
La joye & la douleur viuent apres la mort,
Et par l'impreſſion des charmes inuiſibles,
On voit rire & pleurer des hommes inſenſibles;
Souuent ſur la campagne on a veu par ſes coups,
Pour des oiſeaux volants retomber des cailloux;
Elle a fait par les traits que ſon regard décoche,
Des Elephans de marbre & des Lyons de roche,
Et par elle vn Titan plus fort qu'audacieux,
Le malheureux Atlas n'eſt qu'vn mont ſpacieux.
Enfin pour étouffer cette engeance abhorrée,
Le precieux Enfant d'vne pluye adorée,
Ce Conquerant aiſlé prend l'eſſor dans les vents,
Et s'appreſte à vanger ces rochers innocens.
Pallas dans ce deſſein qui tient du temeraire,
Inſtruit en ſage Sœur la vaillance du Frere,
Que pour n'accroiſtre pas les marbres Lybiens,
De ces yeux criminels il détourne les ſiens,
Qu'enuiſageant l'Aurore il éuite les charmes,
Et qu'il laiſſe conduire & ſon bras & ſes armes.
Elle luy met en main vn bouclier precieux,
Dont l'airain aſſoupit quand il frappe les yeux,
Et l'vn & l'autre enfin au trauers des nuages
Fondent agilement ſur ces roches ſauuages.
Cette impure Gorgone au milieu des côteaux,
Demandoit à ſes yeux des attentats nouueaux,
Quand le vaillant Perſée en détournant la teſte
Fait de celle du monſtre vne illuſtre conqueſte;
Sa main portant le coup, & ſa Sœur l'adreſſant,
Il enleue ſoudain ce butin menaçant;

Vn venin trop fecond ſort de toutes les veines,
Qui tombe ſur le roc, ou s'épand dans les plaines,
Et les flames du iour échauffant l'Horiſon,
Font éclorre en ſerpens ce fertile poiſon.
Pour verſer ſeulement ſur les terres d'Afrique
Vne fécondité ſi noire & ſi tragique,
Ce Vainqueur glorieux, ſa dépoüille à la main,
Vole & plane long-temps dans le Ciel Africain.
D'abord on voit ſortir du ſein de la pouſſiere
Ce ſerpent regorgeant d'vne écume groſſiere,
Cet inſecte glacé, l'aſſoupiſſant Aſpic,
Dont l'intereſt ſordide oſe faire vn trafic,
Pour armer la vengeance, ou finir les trauerſes,
Les trépas de Lybie entrent dans nos commerces.
On voit l'Hemorroïs & l'écumant Preſter
A long plis & replis lentement ſerpenter,
Les Syrtes ambigus enfantent le Cherſidre,
Les ſables ſont fumants des traces du Chelidre,
Le Cencris émaillé de diuerſes couleurs
Preſte au iour vn éclat qu'on ne voit point ailleurs,
Le Ceraſte cornu, l'Amphiſuene à deux teſtes
Ont pour nuire aux Humains des armes toutes pre-
La Scytale qui ſçait renouueller ſa peau, (ſtes;
Le Natrix qui corrompt l'innocence de l'eau,
L'Ammodis ſurprenant, la Dipſade alterée,
Le Dard impetueux & l'agile Parée,
Le Sepe qui diſſout & la chair & les os;
Ou rampent ſur la terre, ou nagent dans les flots;
L'énorme Baſilic qui bleſſe de la veuë,
Qui pouſſe dans les airs vn ſifflement qui tuë,
Et répand vn venin qui met l'Homme aux abois,
Eſt armé contre luy de trois morts à la fois;
Meſme les fiers Dragons aux écailles dorées,
Diuinitez ailleurs par le peuple adorées,

Ailleurs ſans violence, & cruels en ces lieux,
Fondent ſur les Humains d'vn vol audacieux:
Leur force eſt dans leur queuë, & ſa premiere étreinte
Eſt pour ce qu'elle trouue vne mortelle atteinte,
La force des taureaux ne les en défend pas,
Et le vaſte Elephant y trouue ſon trépas.
C'eſt parmy tant de morts & parmy tant d'outrages
Que le Chef des Latins exerce leurs courages,
Et bien que ſa pitié s'intereſſe pour eux,
Il ne peut retracter vn deſſein genereux.
Aulus d'vne Dipſade ayant ſouffert l'atteinte,
En ſent peu de douleur, & conçoit peu de crainte,
Il ne peut pas d'abord comprendre le danger,
Ny croire le trépas dans vn coup ſi leger.
Ce poiſon toutesfois qui s'inſinuë à peine,
Se meſle enfin au ſang, & court de veine en veine,
Il s'allume par tout vn braſier indompté,
Qui dans tous les vaiſſeaux tarit l'humidité;
La triſteſſe du cœur ne trouue point de larmes,
Les eaux contre ces feux ſont d'inutiles armes,
En vain à les chercher il applique ſes ſoins,
Il s'en gorge à loiſir, & n'en brûle pas moins:
Comme il fait de la ſoif le mal qui le poſſede,
Dans l'onde ſeulement il croit tout ſon remede:
Mais ce foible ſecours ne luy ſuccede pas,
Si ce n'eſt ſeulement à haſter ſon trépas.
Tout le Camp admiroit cette ardeur vehemente,
Cette indomtable ſoif que ſon remede augmente,
Lors qu'vn autre ſpectacle attachant leurs eſprits,
Les rend épouuantez autant qu'ils ſont ſurpris:
D'vn Sepe deceuant la dent enuenimée,
Ayant à Sabellus vne cuiſſe entamée,
La chair de tous côtez ſe rompt & ſe diſſout,
Chaque muſcle s'enfuit, chaque nerf ſe reſoud;

Ce feu vole ſoudain de la cuiſſe aux entrailles,
Il promene par tout d'agiles funerailles:
Par ce poiſon leger, par ces braſiers coulants,
On voit fondre ſoudain la poitrine & les flancs;
Apres que des deux bras ils ont fait leur conqueſte,
Ils montent au viſage, & décharnent la teſte,
Et chacun eſt ſurpris à de ſi promts efforts,
De ne voir qu'vne playe, & ne voir point de corps;
La neige aux feux du iour fait plus de reſiſtence,
Que n'en fait ce Guerrier à cette violence,
Et ce feu plus brûlant que le feu d'vn bûcher,
Deuore tous les os auſſi bien que la chair.
Certes les autres morts n'attentent qu'à la vie;
Leurs projets ſont remplis apres qu'elle eſt rauie;
Mais de ce promt venin les violents combats
Ne pardonnent pas meſme aux reſtes du trépas.
O que dans ſes erreurs & dans les monſtres meſme
La Nature nous marque vne puiſſance extréme!
Sabidius atteint d'vn Preſter écumant,
Souffre vn feu tout contraire à ce feu conſumant,
Vne ardente rougeur ſur ſon viſage éclate,
Tout ſon ſang ſe bouffit, & ſa peau ſe dilate,
Il ſent qu'vne tumeur plus grande que ſon corps,
En détruit la figure, & trouble les accorts;
Tout plongé dans ſoy meſme il ſent que ſes parties
Se confondent enſemble, & ſont deſaſſorties,
Que ce feu bourſouflant dans ſon cœur allumé,
D'vn corps agile & droit fait vn globe animé.
L'onde ſur les braſiers dans l'airain priſonniere,
S'enfle auec vne ardeur & moins bruſque & moins fiere,
De la voile bouffie au ſouffle des Autons,
Les arrondiſſements ne ſeroient pas ſi promts.
Ce Guerrier ploye enfin ſous ce combat énorme,
Aucun n'oſe approcher ce cadavre ſans forme,

Ce corps ſi monſtrueux, que par vn nouueau Sort
Il croiſt dans le trépas, & s'enfle apres la mort.
Mais les champs Lybiens & les peſtes d'Afrique
Vont étaler encore vne mort plus tragique,
Tullus du grand Caton l'illuſtre adorateur,
De ſes hautes vertus l'heureux emulateur,
Formé depuis long-temps ſur ce parfait modelle,
Sent d'vn Hemorroïs la picqueure mortelle:
Et comme ſur les fleurs nous voyons vers le ſoir
L'onde par mille trous ſortir d'vn arrouſoir:
Ainſi le ſang émeu du poiſon qui l'allume, (me,
Plus prompt qu'auparauant, plus chaud que de coûtu-
En mille & mille endroits partageant ſes efforts,
Par les pores ouuerts coule ſur tout le corps;
Les larmes ſont de ſang, la ſueur eſt ſanglante,
D'vn poiſon rougiſſant la bouche eſt écumante,
Chaque veine ſe rompt au gré de la chaleur,
Et tout le corps n'eſt plus que playe & que douleur.
Toy pardonne, Leuus, pardonne à ta diſgrace,
Entamé d'vn Aſpic, tu n'es plus que de glace,
Pour ton cœur abiſmé dans l'aſſoupiſſement
Les efforts du trépas ne ſont point vn tourment,
Tu trouues par vn Sort & facile & ſeuere,
La mort dans le ſommeil, & la Sœur dans le Frere,
Et plus qu'vn Sabéen, ce Reptile eſt ſçauant
A mettre vn doux trépas dans vn ſuc deceuant.
Mais d'vne mort preſente on voit vn autre exemple,
Vn Dard perce à Rufus & l'vne & l'autre temple,
Lancé du creux d'vn arbre auec vn plein effort,
Il laiſſe en ſon paſſage & l'horreur & la mort,
Et plus impetueux que la fonde rapide,
Que les traits emplumez que lance l'Arſacide,
Il fond ſur ce qu'il trouue auec tant de fierté,
Que ſon vol dure encore apres le coup porté.

Que ſert-il à Murrus qu'vne pointe fidelle
Perce d'vn Baſilic la peau dure & rebelle ?
Le ſang qu'il voit couler ſur l'épieu vigoureux,
Porte juſqu'à ſa main vn poiſon rigoureux :
Ce Guerrier toutesfois d'vne lame acerée
Tranche auecque le bras cette main vlcerée,
Et plein de confiance & maiſtre de ſon ſort
Il admire en ce bras l'image de ſa mort.
On void le Scorpion & la Salpingue meſme,
En conduire pluſieurs à leur moment ſuprême.
Ainſi pour ces Guerriers & les nuits & les iours
N'ont que trop de dangers & trop peu de ſecours,
Les ſables deceuants & les perfides plaines,
Où le corps ſe repare à de nouuelles peines,
Les expoſent ſans ceſſe à des perils nouueaux,
Et leurs couches ſouuent deuiennent leurs tombeaux.
O Dieux ! dont le courroux trop conſtamment s'étale,
Rendez-nous, diſent-ils, les malheurs de Pharſale,
La fuite vainement nous enleue aux combats,
Si de peur de mourir nous courons au trépas.
Des Inſectes cruels & de ſales Reptiles
Se meſlent pour Ceſar aux diſcordes ciuiles,
La Dipſade s'empreſſe à combatre pour luy,
Les Ceraſtes hideux deuiennent ſon appuy,
Et pour mieux affermir vn pouuoir tyrannique,
Les Dieux arment pour luy tous les monſtres d'Afri-
Nous venons prouoquer les outrages du Sort, (que;
Et faire du Soleil l'autheur de noſtre mort.
N'accuſons point les Dieux, leur cõduite eſt trop ſage,
Ils laiſſoient aux ſerpens ces deſerts en partage,
Les monſtres eſſuyoient l'injure des ſaiſons,
Et les Hommes manquoient à l'effort des poiſons.
Mais par nos vains projets leur préuoyance eſt vaine,
Nous auons des Serpens vſurpé le domaine,

Et nous venons chercher ces trépas assurez,
Que d'auec les Humains ils auoient separez.
Malgré les Immortels & leurs loix eternelles,
Nous osons trauerser des plaines criminelles,
Et nous allons peut-estre en des climats brûlants
Nous immoler encore à des trauaux plus grands,
On nous verra peut-estre en des champs plus funestes
Regreter le sejour des serpens & des pestes.
Nous ne demandons pas ces cantons fortunez,
Qu'à des Soleils plus doux le Ciel a destinez:
Mais du moins nos souhaits cherchent vne Lybie,
Où la mort ne soit pas tout l'espoir de la vie.
Les riues de Cyrene auoient quelques frimats,
Nostre marche soudain nous change les climats;
S'il faut à ce progrez que la suite réponde,
Nous pouuons esperer ou craindre vn autre Monde,
Voir les temps asseruis à des ordres nouueaux,
Et la chûte du Iour dans l'abisme des eaux.
Auant que nous voyons nostre course finie,
Peut-estre sous nos pas nous mettrons l'Ausonie;
Au moins, Dieux tout-puissans, accordez à nos vœux,
Pour tout soulagement à ce sort rigoureux,
Pour tout charme aux ennuis que ce trauail nous liure,
Que par où nous fuyons, Cesar ose nous suiure.
C'est ainsi que chacun en proye à tant de maux
Se lasse tout ensemble & s'anime aux trauaux.
La vertu de Caton & rigoureuse & sainte
Ressuscite leur zele & fait mourir leur pleinte;
Il couche sur le sable, il prouoque le Sort,
Il mépriſe la vie, il mépriſe la mort,
Sa vigilance instruit, sa patience exhorte,
Il met dans les esprits vne vigueur si forte,
Qu'à l'ame la plus foible, & qu'au cœur le plus bas
Le salut vaudroit moins que ne fait le trépas;

Auoir ce grand Témoin de la mort la plus dure,
Interdit aux douleurs la pleinte & le murmure:
Quel droit ont donc les Dieux contre sa fermeté,
S'il triomphe en autruy de leur seuerité?
Tant de perils certains, tant de morts toutes prestes
Auroient de Iule enfin assuré les conquestes,
A sa nouuelle rage épargné son effort,
Si l'art des Psilliens n'eust enchanté la mort.
Contre tant de trépas leurs herbes & leurs charmes
Sont vn secours present, & d'inuincibles armes;
Mais sans autre secours que leur propre vigueur
Ils sçauent du poison émousser la rigueur,
De leurs temperaments la trempe est si fidelle,
Que parmy tant de morts elle semble immortelle.
L'Enfant par les Serpens constamment respecté,
D'vn pur accouchement prouue la pureté,
Et lors que sa naissance est vn present du crime,
De ces monstres cruels il deuient la victime.
Ainsi l'Aigle poussé d'vn instinct sans pareil,
Esprouue ses Aiglons aux flames du Soleil,
Ils sont desauoüez s'ils ferment la paupiere,
Et sont dignes de luy s'ils souffrent la lumiere.
Ce peuple prémuny contre vn poison fatal
Ajoûte son étude à ce present natal,
Et sans se contenter d'estre heureux pour soy mesme,
Il offre à l'Estranger vne science extréme.
Apres que par son ordre on eut sur les sablons
Vers le declin du iour planté les Pauillons,
Pour éloigner du camp ces pestes animées,
Il murmure tout bas des paroles charmées,
En brûlant alentour des arbres odorants,
Il fait prendre la fuite à ces monstres errants,
Et par luy ce danger d'vn accident farouche
N'est plus dans le repos, ny la mort dans la couche.

Auſſi-toſt que la marche au retour du Soleil
Fait ſucceder encor les perils au ſommeil,
Des termes enchantez, vn murmure efficace,
Deuiennent vn ſecours plus fort que la diſgrace;
Ainſi par ce ſçauoir les Romains conſolez,
Errent impunément dans ces climats brûlez.
La Lune auoit deux fois acheué ſa carriere,
Deux fois auoit repris & perdu ſa lumiere,
Depuis que ces Guerriers trauerſoient à grands pas
Le ſejour des perils & celuy du trépas.
Enfin de plus en plus la pouſſiere endurcie,
Redeuient à leurs yeux vne terre épaiſſie,
Ils commencent à voir & des champs cultiuez,
Et bien loin vers les Cieux des cedres éleuez;
D'eſpoir, qui le croiroit! leur ame eſt toute émeuë,
Lors que de fiers Lyons ſe montrent à leur veuë,
Leptis eſtoit bien proche, & ces Guerriers contens
Y paſſent vn Hyuer qui reſſemble au Printemps.
Ceſar ayant quité les plaines d'Emathie,
Sent ſa rage laſſée & non pas amortie,
D'vn Riual en déroute il eſt encor jaloux,
Il veut cette victime à ſon ardent courroux:
Mais ſes vœux ſont trompez, ſes attentes perduës,
Il ne peut démeſler des traces confonduës,
Sur le bruit ſeulement ſemé dans les hameaux,
Il tourne ſes deſſeins & ſes pas vers les eaux.
D'abord il ſe commet à ces ondes cruelles,
A ce détroit funeſte à des amours fidelles,
Et paſſant le Boſphore il cingle vers ces lieux
Dont le trouble autresfois a diuiſé les Dieux,
Vers ces champs renommez où Pllion ſuperbe
Se cache maintenant ſous le ſable & ſous l'herbe.
Il cherche dans les bois, il cherche dans les champs
Le prix ambitieux d'vn ſiege de dix ans;

De deux Diuinitez l'ouurage inimitable
N'eſt plus qu'vn nom celebre, ou qu'vn ſõge agreable,
Des ormes ſans feüillage & des cheſnes pourris
Ont crû ſur les Palais d'Hector & de Paris.
Le paſſant foule aux pieds les murailles de Troye,
De leur pompeux débris le temps a fait ſa proye,
Sur les autels ſacrez il a mis des buiſſons,
Et les temples des Dieux ſont le champ des moiſſons;
Meſme le Simoïs & le fleuue du Xante
Ne roulent ſeulement qu'vne onde languiſſante,
Bien que la Renommée ait conſacré leurs eaux,
Les ans qui changent tout en ont fait des ruiſſeaux.
Ceſar voit la cauerne où l'Arbitre volage
Aux appas de Cypris fit vn honteux hommage,
Les rochers d'Heſione, & le mont ſpacieux,
D'où le jeune Troyen fut porté dans les Cieux,
Ce roc où la Naïade oublia ſa franchiſe,
Ces taillis confidents des priuautez d'Anchiſe,
Et ce Guerrier enfin dans ce fameux canton
Ne voit point de rocher & ſans titre & ſans nom.
Que ces Chantres ſçauants qu'éleue le Parnaſſe,
Contre la Deſtinée ont vn charme efficace!
C'eſt par eux que les noms ont triomphé du Sort,
Que ſouuent les Humains viuent apres la mort,
Et qu'vn Heros tranſmis à la Race future,
Peut ſurviure à ſoy meſme & forcer la Nature.
Permets permets, Ceſar, vne joye à ton cœur
Plus digne d'vn Tyran que d'vn juſte Vainqueur,
Si d'vn ſuccez heureux ce trauail eſt capable,
Dans les Siecles futurs ton nom ſera coupable;
Tant que cet Vniuers retourne dans le rien,
Nos neueux connoiſtront & ton nom & le mien,
Et l'on ne verra point ſous vne loy fatale,
Ou perir tes forfaits, ou mourir la Pharſale.

Apres que ce Guerrier eut contenté ſes yeux,
Il prepare vn autel aux Manes de ces lieux,
Et l'encenſoir en main, Dieux, dit-il, de mes Peres,
Ombres à mes Ayeux ſi ſaintes & ſi cheres,
Soûtenez mes proiets ſur la Terre & ſur l'Eau,
Et Rome vous promet vn Ilion nouueau.
Ces vœux ainſi conceus, il ſe remet ſur l'onde,
Abandonne la voile au vent qui le ſeconde,
Et tâche à reparer par cette agilité
Les heures qu'à ſes ſoins la Phrigie a coûté.
Ayant vogué long-temps ſur la route choiſie,
Et laiſſé loin de luy les côtes de l'Aſie,
Il cingle vers l'Egypte auecque tant d'efforts,
Que la ſeptiéme nuit en découure les bords.
Il veut voir toutesfois le iour ſortir du Gange
Auant qu'il ſe confie à ce climat étrange,
Il entend ſur la riue vn murmure ſuſpect,
Vn tumulte incertain qui tient peu du reſpect,
Il craint d'auoir tenté des projets temeraires,
Et long-temps à la rade il retient ſes galeres;
Mais vn lâche Suppoſt d'vn cruel Potentat
Vient à ce Conquerant offrir vn attentat,
Il luy vient apporter le crime de ſon maiſtre,
Et vanter lâchement les ſeruices d'vn traiſtre.
Vainqueur des Nations & l'honneur des Romains,
Qui vois de l'Vniuers le timon en tes mains,
Et ce que ta raiſon ne peut encore entendre,
Affermy dans ce rang par la perte d'vn Gendre:
Le Prince de Memphis heureux de t'appuyer,
Te remet des trauaux qu'il faloit eſſuyer:
Son amour te preſente & ſon zele t'étale
Le ſuccez qui manquoit aux ſuccez de Pharſale;
Pendant que tu reſous de nouueaux armemens,
Le Phare a terminé les ciuils mouuemens.

Pompée impatient de rétablir la guerre,
T'acquiert par ſon trépas l'empire de la Terre;
C'eſt par ce prix immenſe & par ce gage exquis,
Par ce ſang precieux que nous t'auons acquis,
Nous auons par ce ſang contracté l'alliance,
Nous auons épargné le crime à ta vengeance;
Tu peux regner ſur nous, tu peux joüir d'vn rang,
Qui ne t'a point coûté de trauaux ny de ſang.
Le Monarque du Nil, apres ce coup inſigne
De tes camps fortunez ne ſe croit pas indigne:
Ne prends pas ſes reſpects pour vn facile effort,
Il a falu ſe vaincre en hâtant cette mort;
Ton Riual eut pour nous vne amitié bien rare,
Nous deuions à ſes ſoins la Couronne du Phare;
Tu peux interroger la voix des Nations,
Voir quel nom elle donne à nos affections;
Peut-eſtre cette mort ſoüille noſtre memoire,
Et nous couure de honte en éleuant ta gloire:
Mais ſi noſtre baſſeſſe éclate en ce trépas,
Tu dois beaucoup au Nil, qui l'épargne à ton bras.
Le perfide à ces mots déuoile ce cher gage,
Où la Parque a changé tous les traits du viſage;
Ceſar ſur cet objet les regards attachez,
Retient vn peu d'abord ſes mouuemens cachez:
Mais ayant à loiſir rappellé ſon idée,
De cette indigne mort l'ame perſuadée,
Il croit qu'il peut enfin ſon pouuoir affermy,
Reprendre le Beau-pere & quitter l'ennemy.
Il verſe quelques pleurs que l'artifice enuoye,
Il pouſſe des ſoûpirs d'vn cœur tout plein de joye,
Et croit en ce moment que pour la cacher mieux,
Il faut mettre du moins le trouble dans ſes yeux.
Du Roy par cette feinte il détruit le merite,
L'ennuy le deſoblige, & la douleur l'acquite,

Et pour ne ternir pas la gloire de ſon ſort,
Il aime mieux pleurer que deuoir cette mort.
Celuy qui d'Emathie enſanglanta la plaine,
Qui marcha ſans horreur ſur la Pourpre Romaine,
Qui d'vn hideux carnage aſſouuit ſes deſirs,
N'oſe à ce Romain ſeul refuſer ſes ſoûpirs.
Cruel, pourquoy chercher ſa mort dans les alarmes,
Puiſqu'à ſa mort enfin ton cœur deuoit des larmes?
L'alliance, l'honneur, le deuoir, l'amitié,
Ne ſont pas les motifs de ta vaine pitié;
Tu crois que cette feinte & que cette induſtrie
Peut reconcilier ton bras à ta Patrie:
Ou peut-eſtre il t'eſt dur de voir qu'vn autre bras
Ait oſé ſe permettre vn ſi fameux trépas,
Que des troubles ciuils tu perdes la vengeance,
Que ton Gendre ait fléchy ſous vne autre puiſſance,
Et quelque ſource enfin qui produiſe tes pleurs,
On n'y peut préſumer d'innocentes douleurs;
Tu ne le ſuiuois pas au trauers des orages
Pour eſtre ſon appuy contre tous les outrages.
Quelle faueur pour luy, qu'affranchy de tes loix
Il rencontre vne mort qui ne ſoit pas ton choix,
Que déchû de ſa gloire il termine ſa vie,
Auant que ta pitié ſuccede à ton enuie!
A ſa douleur accorte, à ſon ennuy ſçauant
Ceſar ajoûte encor ce diſcours deceuant.
Infame Scelerat, que tout mon cœur deteſte,
Porte loin de mes yeux vn preſent ſi funeſte,
Ce ſeruice odieux que m'a rendu ton Roy,
A bien moins offenſé mon Ennemy que moy;
Ie n'ay dans les hazards cherché que cette gloire
De pouuoir aux Vaincus pardonner ma victoire,
Et ce prix éclatant d'vn ſuccez glorieux
Perit par les deuoirs qu'on me rend en ces lieux;

Si le Roy pour ſa Sœur auoit l'ame aſſez tendre,
Cleopatre en ce iour ſeroit le prix d'vn Gendre.
Eſt-ce à cet inſolent d'intereſſer ſes mains
Au progrés fortuné de mes nobles deſſeins?
Eſt-ce pour agrandir ſon injuſte puiſſance,
Que mon bras dans Pharſale a ſeruy ma vengeance?
Si ie n'ay point voulu ce Heros pour égal,
Pourray-ie bien connoiſtre vn ſi honteux Riual?
En vain en tant de lieux i'ay fait tonner la guerre,
S'il eſt d'autre pouuoir que Ceſar ſur la Terre;
Ce reſpect déguiſé ne ſeduit pas mon cœur,
Il le rend à Ceſar beaucoup moins qu'au Vainqueur,
Ie doy ſa déference au bon-heur d'Ēmathie,
L'éclat de ma victoire a fait ſa modeſtie,
Et ſi i'auois manqué de force ou de ſoûtien,
Le ſort du grand Pompée auroit eſté le mien.
Certes i'ay mal conceu le peril des alarmes,
Quand i'ay craint ſeulemēt le malheur de mes armes,
I'ay craint ſi la victoire échappoit de mes mains,
Le couroux de Pompée & celuy des Romains,
Et ie comprens enfin que ma main deſarmée,
La peine de ma fuite eut eſté Ptolomée.
C'eſt trop recompenſer cet indigne forfait,
De pardonner au Roy le preſent qu'il me fait;
Mais ie remets ſon crime à ſa foible ieuneſſe,
Qu'vn Miniſtre peut eſtre inſtruit à la baſſeſſe.
Cependant qu'à Pompée en ces bords criminels
Chacun rende à l'enuy des deuoirs ſolemnels,
Qu'il ſçache ma tendreſſe & ſente ma venuë,
Qu'à ſes Manes ſacrez ma douleur ſoit connuë,
Et qu'il auoüe enfin aux Ombres des Romains,
Qu'il ne craignoit qu'à tort de tomber en mes mains.
Pour auoir mieux aimé chercher ſon aſſurance
Dãs les vœux d'vn Tyran qu'en ceux de ma clemẽce,

Pour auoir fait outrage à mes intentions,
Helas! qu'il a rauy de joye aux Nations.
Apres les durs trauaux d'vne ſanglante guerre,
Noſtre paix euſt eſté le bon-heur de la Terre,
I'aurois fait tout le mien des purs rauiſſemens
Qu'on m'auroit veu chercher dans ſes embraſſemens;
Luy demander pour luy ſon repos & ſa vie,
Euſt acheué ma gloire & remply mon enuie.
Ouy c'eſtoit, grád Heros, tout l'eſpoir du Vainqueur,
De trouuer vn paſſage à rentrer dans ton cœur,
Ta Rome dans le ſien m'auroit rendu ma place,
Ton ame auroit aux Dieux pardonné ta diſgrace,
Et par la cruauté d'vn trop funeſte Sort,
Ie deuiens malgré moy coupable de ta mort.
Par vn art ſi ſçauant ſes pleintes acheuées,
Il fait couler encor des larmes cultiuées;
Mais parmy les témoins de ſes feintes douleurs,
Aucun ne s'authoriſe à répandre des pleurs,
Aucun n'oſe répondre à l'exemple d'vn maiſtre,
A des yeux affligez l'ennuy n'oſe paroiſtre,
Ils cachent leurs regrets ſous vn port tout ioyeux,
Et la peine du cœur ne va point iuſqu'aux yeux.

FIN DV NEVFIE'ME LIVRE.

LA PHARSALE DE LVCAIN, OV LES GVERRES CIVILES DE CESAR ET DE POMPEE.

ENVERS FRANÇOIS.

LIVRE DIXIESME ET DERNIER.

CE Guerrier prenant terre en cette infame riue,
Tient encor de ſon cœur l'allegreſſe captiue,
Il voit à cet abord balancer le hazard
Entre le ſort du Phare & le ſort de Ceſar,
Si le Nil doit porter la peine de ſon crime,
Ou ſi les deux Riuaux en ſeront la victime:
Mais encore éloigné de ſon terme fatal
Il comprend ſon peril dans la mort d'vn Riual,

Il passe auec main forte en ce bord temeraire,
Et la perte du Gendre assure le Beau-pere.
Il voit du Pelléen les superbes remparts,
Où le Peuple étonné fremit de toutes parts:
Les haches, les faisceaux qui brillent dans l'armée,
Sont pour eux vn insulte au rang de Ptolomée,
Et chacun reconnoist qu'en ces bords mal-heureux
Põpée est mort pour Iule, & n'est pas mort pour eux.
Alors ou banniſſant ou déguisant la crainte,
Armant son assurance, ou pratiquant la feinte,
Il parcourt chaque temple, & d'vn œil curieux
Examine à son gré les Autels & les Dieux:
Leurs riches ornemens, leur jaspe, leur porphyre
N'ont rien qui l'ébloüisse, & n'ont rien qui l'attire;
Cet antre parfumé, cet éclatant cercueil,
Où d'vn audacieux vit encore l'orgueil,
Où l'heureux temeraire, où le fier Alexandre,
De Vainqueur des Humains, n'est plus qu'vn peu de cendre,
Ce pompeux Mausolée est l'objet precieux,
Qui seul de ce Romain peut meriter les yeux.
La Parque auant le temps ayant vangé la Terre,
Foudroyé iustement ce Foudre de la guerre:
Dans l'or & dans l'encens ses restes criminels
Reçoiuent en ce lieu des honneurs eternels,
On adresse des vœux à ses cendres profanes,
Et ses heureux Destins pardonnent à ses Manes;
Mais si la Liberté renaist dans les esprits,
Ce Dieu des Nations deuiendra leur mépris.
Il fut à l'Vniuers vn exemple funeste,
Que la foy desauoüe, & que l'honneur deteste:
Ranger tous les Mortels sous la loy d'vn Mortel,
Est digne du tonnerre & non pas d'vn autel.
Parce que son orgueil échauffoit son courage,
Il crût que l'Vniuers estoit son appanage,

Que tous les Souuerains & que tous les Eſtats
Deuoient vn plein hommage à l'ardeur de ſon bras;
Il fit vn droit certain de l'inſulte & du crime,
Et d'vn vſurpateur vn maiſtre legitime.
A peine ſon eſpoir a picqué ſes eſprits,
Que le Trône du Pere eſt indigne du Fils;
Il paſſe dans l'Aſie, il ſubjugue les Perſes,
Il fait ployer ſous luy les Nations diuerſes,
Leur fortune & leur ſang ſont deus à ſa valeur,
Et le Gange & l'Euphrate en changent de couleur.
Aſtre pernicieux ſur la terre & ſur l'onde,
L'effroy de la Nature, & le malheur du Monde,
Torrent precipité, foudre dont les éclats
Portent l'embraſement, & ſement le trépas,
Il ſuit en indompté des ardeurs indiſcretes,
La Terre dans ſon cœur a des bornes étretes,
Ses progrés acheuez ceſſent de le flater,
Rien ne peut l'aſſouuir, rien ne peut l'arreſter,
Victorieux du Monde, il en demande vn autre,
Il en veut vn plus riche & plus grand que le noſtre,
Et n'ayant plus à vaincre en ce vaſte Horiſon,
Il ſent que l'Vniuers n'eſt plus que ſa priſon;
Son pouuoir eſt borné, ſa poſture eſt contrainte,
Le malheur de ſon ſort eſt digne de ſa pleinte:
Au point qu'il veut chercher ces climats inconnus,
Où luit l'Aſtre du iour quand il ne nous luit plus,
Montrer ſes étendarts à l'vn & l'autre Pole,
La Parque enfin s'oppoſe à ce deſſein friuole,
Et la mort ſeule a droit de trancher des projets,
Qui dans tous les Humains ont cherché des ſujets.
Ainſi ce corps ſi vaſte & de tant de parties,
Si peu d'intelligence, & ſi mal aſſorties,
Cet Empire vſurpé ſur tant de Potentats,
Cet Eſtat infiny deuient pluſieurs Eſtats.

Celuy que l'Vniuers ne contenoit qu'à peiné,
Occupe ſeulement vne Vrne à demy pleine,
Il meurt dans Babilone, & le Parthe dompté
Ne peut dans ce trépas reuoir ſa liberté.
Bien que Rome autresfois ait d'vn progrez rapide
Soûmis la Zone froide & la Zone torride,
Qu'elle ait fait au Couchant briller ſes étendarts,
Les jauelots des Grecs ont fait plus que nos dards;
Le Parthe plus qu'à nous ſurmontable à ce Prince,
De l'obſcure Pella ne fut qu'vne Prouince.
Déja le jeune Roy s'auançant à grand pas
Auoit du Peuple émeu diſſipé les debats;
Il aborde Ceſar, il vient luy rendre hommage,
L'eſcorter dans ſa Cour, & luy ſeruir d'oſtage.
Cependant Cleopatre à l'éclat des preſens
De la garde du Phare ayant charmé les ſens,
On voit que vers la riue vne barque legere
Vient apporter la Sœur ſans le congé du Frere,
Et contre ſa deffenſe abordant en ces lieux,
Du Vainqueur de Pompée elle ébloüit les yeux.
Cet opprobre du Nil, cette beauté coupable,
De Rome & de Memphis la diſcorde immüable,
A plus troublé le Phare & les Heſperiens,
Qu'Heleine n'a troublé les Grecs & les Troyens.
Son ſiſtre a des Romains étonné la vaillance,
Le rebut du Canope a mis Rome en balance,
Vne impure Eſtrangere a preſque ſous ſes loix
Rangé pompeuſement les Arbitres des Rois;
Elle prit cet orgueil ſi vaſte & ſi farouche
De ces infames nuits qui ſoüillerent ſa couche,
Et ce honteux commerce auecque nos Latins,
La fit inſolemment pretendre à leurs Deſtins.
Antoine, qui pour elle as conceu tant de flame,
Qui peut te reprocher les ardeurs de ton ame?

Qui peut blâmer ce feu qui brûle dans ton cœur,
Puiſque de Ceſar meſme il s'eſt fait le Vainqueur?
En des lieux déuoüez aux Manes de Pompée,
L'ame encor de fureur & de rage occupée,
Du meurtre des Latins l'eſprit tout forcené,
Adultere ſanglant, cruel paſſionné,
Il peut ouurir ſon ame à de molles penſées,
Et permettre à ſon cœur des flames inſenſées,
Imprimer à ſon nom vn reproche eternel,
Et chercher des Enfants dans vn lit criminel.
Prens part, prens part, Iulie, à la honte d'vn Pere,
D'impurs embraſſemens te vont donner vn Frere,
Le Vaincu ſe prepare à de nouueaux combats,
Et le Vainqueur ſe donne à de honteux ébats.
Que ſeruit à ſon nom cette ardeur de combatre,
Il vainquit pour Ceſar moins que pour Cleopatre,
Il ſe plaiſt à tout perdre ayant ſçeu tout gagner,
Il donne les Eſtats alors qu'il peut regner,
Prodigue les treſors de la Terre & de l'Onde,
Et perd auec plaiſir les dépoüilles du Monde.
La Princeſſe abordant ce Captif glorieux,
Meſle vn noble chagrin à l'éclat de ſes yeux,
Son air peu compoſé, ſa treſſe negligée,
Elle montre à Ceſar vne belle affligée.
Si le droit ſeul au Trône eſt vn titre pour nous,
Vne Reine, dit-elle, embraſſe tes genoux,
Tu vois du grand Lagus la Niece & l'Heritiere,
Dont vn Frere orgueilleux a fait ſa priſonniere.
Digne Chef des Romains, Conquerant genereux,
De qui le haut pouuoir rend les Peuples heureux,
Si l'honneur te conduit, ſi le crime t'offenſe,
Rends vne Souueraine à ſa iuſte puiſſance;
Sans aucun choix de ſexe on a veu dans ces lieux
Souuent monter le noſtre au rang de nos Ayeux,

Et s'il faut qu'on ſouſcriue au teſtament d'vn Pere,
On me doit & l'Hymen & le Trône d'vn Frere;
Si ſon cœur aueuglé ne ſe laiſſoit trahir,
Il pouuoit ſe reſoudre à ne me point haïr.
Mais de ce foible Roy l'aueuglement ſiniſtre
A rangé tous ſes vœux ſous la loy d'vn Miniſtre:
Le perfide Photin l'a ſçeu ſi bien gagner,
Qu'il n'oſe ſe connoiſtre, & qu'il n'oſe regner.
I'aſpire moins à voir ma puiſſance affermie,
Qu'à bannir de l'Eſtat cette noire infamie;
Regle les intereſts de ce Prince & de moy,
Et purge noſtre Cour de ce Tyran d'vn Roy.
Ce qu'il vient de tenter enfle aſſez ſon courage,
Garde que ſon orgueil ne tente dauantage;
C'eſt vn affront pour nous, pour toy, pour l'Vniuers,
Qu'on balance vn moment à proſcrire vn peruers,
Et de ton grand Riual la grande Ombre s'irrite
D'en eſtre impunément le crime & le merite.
Si-toſt que la Princeſſe eut finy ce diſcours,
A qui ſon beau viſage eſt vn puiſſant ſecours,
Ses regards éloquents acheuent ſa harangue,
Ses yeux vifs & brillants ſont bien plus que ſa langue:
Des ſuppliants ſi beaux ont droit de commander,
Et leur doux entretien peut tout perſuader.
Apres que ce Captif impatient de plaire
Eut reüny les cœurs de la Sœur & du Frere,
Et que pour mieux gagner ſa raiſon & ſes ſens,
A l'œillade engageante on eut joint les preſens,
Des feſtins ſomptueux ſuiuent ces allegreſſes,
On ajoute le luxe à l'éclat des richeſſes:
Le lieu meſme choiſy pour ce grand appareil,
Peut diſputer d'éclat auecque le Soleil.
Ces treſors ſurprenants que le vulgaire adore,
Les richeſſes de l'Inde & les pleurs de l'Aurore,

Ces dons à qui le luxe a donné tant de prix,
Sont les vains ornemens des murs & des lambris.
Le bâtiment où l'art sur la matiere éclate,
Montre dans ses dehors & le jaspe & l'agate,
L'ebene se prodigue en chaque appartement,
Elle s'en fait l'appuy plustost que l'ornement,
Et des murs renfermez sous le nacre & l'yuoire,
Elle augmente le prix & rehausse la gloire.
Les pauez aux lambris se trouuent compassez,
L'onyce & le porphyre y sont entrelassez,
Et l'on voit richement les portes reuestuës
Des écailles que l'Inde emprunte des tortuës.
Les couches font briller des tresors precieux,
Qui semblent au sommeil interdire les yeux;
Sur les vnes la pourpre éclate auecque pompe,
Ailleurs le brocatel d'vne couleur qui trompe;
On voit les diamants, les perles, les rubis
Sur les ameublemens comme sur les habits.
Vn peuple d'Officiers differents de visage,
Differents de couleurs autant que de langage,
S'empressent à la foule, & ce nombreux concours
Est vn empeschement au lieu d'estre vn secours.
Cesar, bien que son rang tout autre rang efface,
Fait asseoir la Princesse à la plus digne place;
Aux appas naturels de ses rares beautez,
Elle auoit ajoûté des appas empruntez,
Ses vêtemens brilloient, sa gorge estoit parée
Des plus fameux presents de la Mer Erithrée:
Sur l'or de ses cheueux le feu des diamants
Pouuoit dans tous les cœurs luy trouuer des amants;
Tous les climats sur elle étalloient leurs largesses,
Et la faisoient souffrir sous le poids des richesses;
D'vne gaze subtile vn voile officieux,
En luy cachant le sein le montroit beaucoup mieux.

Sur le Cedre odorant de la terre Atlantide
On voit cent mets diuers en des plats d'or ſolide.
Quel orgueil imprudent, quels aueugles projets,
D'ébloüir ce Guerrier & tenter ſes ſouhaits,
D'étaler vainement les treſors de la terre
Aux yeux de cet autheur du crime & de la guerre,
De ce Vainqueur tout preſt par le ſang des Humains
D'acheter ſa fortune, & d'enrichir ſes mains?
Fuſt-il plus moderé que Fabrice ou Curie,
Plus que ce Dictateur que donna l'Etrurie:
Bien-toſt dans la vertu ſon cœur moins affermy
Attaqueroit peut-eſtre vn ſi riche Ennemy.
Sur ces tables de prix, les airs, la terre & l'onde
Font vn pompeux hõmage à ce Vainqueur du Monde;
Tout ce que l'abondance a de plus ſomptueux,
Ce qu'vn luxe ſçauant a de plus faſtueux,
Entre dans vn repas & ſi grand & ſi rare,
Et l'on y ſert des mets qui ſont les Dieux du Phare;
On boit dedans le nacre vn vin delicieux,
Vn vin qu'en peu de mois ſon feu rend aſſez vieux:
Chacun en ce beau iour ſe couronne la teſte
De ces fleurs dont le temps ne fait point ſa conqueſte,
D'amome & de cinname abreuue ſes cheueux,
Et flate tous ſes ſens au gré de tous ſes vœux.
Ainſi Ceſar s'inſtruit à perdre auecque joye
Les biens de tant d'Eſtats dont il fera ſa proye;
Déja dedans ſon ame il ſent quelque douleur,
Qu'vn Riual trop peu riche ait tenté ſa valeur:
Et trouuant ſur le Nil les treſors de la terre,
Il voudroit vn pretexte à luy liurer la guerre.
Apres que ce plaiſir que le luxe a produit,
Pour ſe trop cultiuer s'eſt luy meſme détruit,
Que l'eſtomach laſſé, que l'appetit malade,
La viande eſt deuenuë & dégoûtante & fade,

Ceſar veut engager le Pontife d'Iſis
A de graues diſcours que luy meſme a choiſis.
Sage Vieillard, dit-il, & ſi i'en croy ton âge,
Toûiours cher à ces Dieux à qui tu rends hommage,
Découure à mon eſprit à bon droit curieux,
L'origine du Phare & le nom de ſes Dieux,
Inſtruis-moy de ſes mœurs, & permets que ie ſçache
Ce que ſur des metaux l'Hieroglife me cache,
Et fais, s'il eſt permis, que ie n'ignore plus
Ces Dieux qui des Humains veulent eſtre connus.
S'il eſt vray qu'autresfois l'Egypte a veu tes Peres
Expliquer à Platon leurs plus ſecrets myſteres,
Ou ſi par la ſcience on peut te meriter,
Quel autre eſt plus que moy digne de t'écouter?
Le fer n'a pas tout ſeul occupé ma penſée,
L'eſtude & les beaux arts l'ont ſouuent delaſſée,
Et pluſieurs ſous la tente ou dans le champ poudreux
Eſtoient auec Ceſar ſans qu'il fuſt auec eux.
De ces flambeaux roulants ſur la celeſte voûte,
Ie connois l'influence auſſi bien que la route;
C'eſt par moy que l'année a rétably ſes droits,
Pris ſa iuſte meſure & reformé ſes loix.
Mais j'apporte en ces lieux vne pleine eſperance
Que du Nil par ta voix ie ſçauray la naiſſance,
La cauſe & le ſecret de ces accroiſſemens,
Qui portent l'abondance en leurs débordemens,
Et ſi ie puis pretendre à boire dans ſa ſource,
Des ciuils mouuemens j'interrompray la courſe.
Le Mage d'vn air graue & d'vn ton ſerieux,
Ie ne croy pas, dit-il, offenſer nos Ayeux,
Ny trahir le reſpect qui ſe doit à leurs Manes,
De t'ouurir des ſecrets qu'ils cachoient aux profanes;
Que ce ſoit déference à des eſprits tremblants,
De iamais ne toucher à des ſujets ſi grands:

Ie croy que ce ſilence eſt aux Dieux vn outrage,
Qu'on découure l'ouurier en découurant l'ouurage,
Et que l'entendement ne doit pas ignorer
Ce que dans tous les temps le cœur doit adorer.
Quand ce premier Agent qui meut toutes les cauſes,
Dans vn cahos fecond ſçeut trouuer tant de choſes,
Fit éclorre du rien tant d'objets éclatants,
Il ſoûmit la Nature à des ordres conſtants.
Par cette loy ſi ferme & ſi peu violée,
Tous ces flambeaux roulants ſur la Sphere étoilée,
Tous ces feux oppoſez à ſa rapidité,
Ont eu comme leur cours leur pouuoir limité;
Cet Aſtre à qui le iour doit toute ſa lumiere,
Semble eſtre priſonnier dans ſa vaſte carriere,
Attaché dans ſa courſe à ſes douze Maiſons,
Il change tous les ans quatre fois les ſaiſons.
Du Flambeau de la nuit la démarche inégale,
Du flux & du reflux a reglé l'interualle:
Saturne a les frimats, Mars les vents furieux,
L'aſpect de Iuppiter raſſerene les Cieux,
Venus répand ſur nous vne clarté feconde,
Et Mercure en partage a le pouuoir ſur l'Onde.
Quand ce Flambeau ſe trouue au point de jonction,
Où le Cancre ſe meſle aux flames du Lyon,
Que la ſource du Nil qu'on met ſous l'Ecreuiſſe,
Sent du maiſtre des eaux l'influence propice:
Alors, comme aux rayons du Flambeau de la nuit
L'Ocean tantoſt s'enfle & tantoſt ſe reduit;
Ainſi le Nil docile aux clartez de Mercure,
Sort plus impetueux de ſa priſon obſcure,
Permet la violence à ſes flots mutinez,
Se roule à gros boüillons ſur les champs eſtonnez;
Et trois Lunes enfin l'ayant veu ſi farouche,
Son Onde ſe reſoud à rentrer dans ſa couche,

Auſſi-toſt que la nuit préuaut ſur la clarté,
Et reprend ſur le iour les heures de l'Eſté.
Autresfois on a crû que cette onde épanduë,
Doit ſes accroiſſemens à la neige fonduë,
Et que l'Ethiopie enuoye en ſon canal
Ce ſurcroiſt qui la met hors de ſon lit natal.
Mais quelle neige enfin peut voir cette contrée,
Où l'on ne connoiſt point d'Ourſe ny de Borée,
Où des peuples noircis & l'air & la couleur
Du Soleil qui les brûle exprime la chaleur?
Quand la neige en vn mot rend les ſources plus fie-
Le Printemps la reſoud & la meſle aux riuieres; (res,
Le Nil ne s'enfle point qu'en l'ardente ſaiſon,
Où le Lyon fumant embraſe l'Horiſon,
Et lors qu'entre le iour & ſa ſombre Riuale
L'Automne a dans les Cieux veu la Balance égale,
Alors ce reuolté preſt à ſe renfermer
Se ſouuient qu'il eſt fleuue & non pas vne Mer.
Aux loix des autres eaux il ſuit des loix contraires,
Il déborde ſes flots quand ils ſont neceſſaires:
De ſa priſon natale il ne s'affranchit plus,
Quand ſes accroiſſemens deuiennent ſuperflus.
L'Vrne ny les Poiſſons n'ont rien qui le groſſiſſe,
Il ne veut qu'appaiſer l'ardeur de l'Ecreuiſſe,
Et pouſſant fierement ſes eaux hors de ſon lit
S'enfler contre les feux que le Lyon vomit;
Lors que chacun le veut, c'eſt alors qu'il ſe donne,
Il ne ſe reprend point qu'il n'ait ſenty l'Automne.
Qui pourroit déuoiler des ſecrets ſi couuerts?
Cet ordre eſt neceſſaire au bien de l'Vniuers,
Et ce Dieu dont les ſoins veillent ſur toutes choſes,
Eſtale des effets dont il couure les cauſes.
Si les vieux ſentimens ſupprimẽt les nouueaux,
Les Aquilons mutins en repouſſant les eaux

Leur deffendent la Mer auec eux conjurée,
Et les font regorger sur la plaine alterée:
Ou mesme les Zephirs pouſſent de leurs climats
Vers ce fleuue naiſſant la nuë & les frimats.
D'autres ont publié que les ſources diuerſes
Par de ſecrets canaux ont de ſecrets commerces,
Que l'Afrique brûlante au plus fort des Eſtez
Tire vn large tribut des fleuues écartez:
Auſſi lors que le Nil rend ſes ondes plus fieres,
On voit preſque en tous lieux décroiſtre les riuieres,
Et par ces ſoûpiraux diuertiſſant leurs cours,
Elles vont luy porter vn viſible ſecours.
C'eſt alors que le Nil voit naiſtre de ſa ſource
Les fleuues de l'Aurore & les fleuues de l'Ourſe,
Et qu'on penſe deuoir à ſon lit ſouſterrain
Ce qu'on doit à l'Euphrate & ce qu'on doit au Rhein.
C'eſt encor parmy nous vn ſentiment plauſible,
Qu'ayant transformé l'onde en vapeur inuiſible,
Le clair Flambeau du iour au Cancre lumineux,
L'éleue de la Mer pour en nourrir ſes feux:
Qu'en ayant attiré bien plus qu'il n'en digere,
Il la rend par ſa fuite à ſon poids ordinaire,
Qu'enfin cet element moins pur & moins ſubtil,
Par vn ſecret rapport cherche les eaux du Nil.
On pourroit ajoûter à tant de conjectures,
Qu'au plus fort des chaleurs par des routes obſcures
La Mer s'inſinuant ſous les bords Lybiens,
Groſſit les flots du Nil de la perte des ſiens,
Et que par ces détours exactement philtrée,
Elle perd la ſalûre, & ſe trouue épurée.
Mais à mon ſentiment, ſi ſans temerité
Ie puis marcher ſans guide en cette obſcurité,
La Terre a dans ſes flancs des ondes fugitiues,
Comme en d'autres canaux elle en a de captiues;

Les vnes à leur choix ſortent de leur priſon,
Les autres pour paroiſtre attendent leur ſaiſon.
L'Arbitre ſouuerain qui les tient priſonnieres,
En fait quand bon luy ſemble ou groſſit des riuieres,
Et dans les temps diuers ſa iuſte volonté
Ordonne de leur chaîne & de leur liberté.
Pluſieurs Rois, qui du Nil ont admiré la courſe,
Ont voulu deuant toy s'inſtruire de ſa ſource;
Mais plus on s'en agite & plus on l'a cherché,
Plus il trompe nos ſoins & plus il eſt caché.
Cet heureux Conquerant dont tu vois les murailles,
Meſla cette penſée à celles des Batailles,
Il commit à des Grecs ce ſoin laborieux,
Mais le Nil ſe montra toûiours grand à leurs yeux:
Ils virent ſeulement ſous la Zone brûlante
Ses riuages deſerts & ſa vague fumante.
Seſoſtris parcourut iuſqu'aux derniers climats,
Il fit traîner ſon char aux plus grands Potentats,
Et bien que de l'Afrique il ſe fuſt fait le maiſtre,
Ce fameux Inconnu ne ſe fit point connoiſtre.
Ce Roy qui ſe gorgea du trépas des Humains,
Qui pour vaincre la faim enſanglanta ſes mains,
Sur les Macrobiens étendit ſa puiſſance,
Et du Nil vainement il chercha la naiſſance.
Fleuue, que chacun vante & qu'aucun ne conçoit,
Bien qu'on te cherche encor par tout où l'on te voit,
Bié qu'on ne ſçache encore à qui l'on doit cette onde,
Qui rend Memphis heureuſe, & l'Egypte feconde:.
Vn ſoupçon violent m'inſpire que ton eau
Hors la Zone enflammée a creuſé ſon berceau.
Si tes ſerpentemens ne font gauchir ta courſe,
Tu roules fierement contre les vents de l'Ourſe;
Les Serres ont le droit de te voir les premiers,
Et te cherchent en vain autant que les derniers;

Sans ſçauoir d'où tu viens on t'adore en Lybie,
Tu fais tout le bon-heur que connoiſt l'Arabie,
Et ta vague roulant d'vn mouuement leger,
Porte à l'Ethiopie vn tribut étranger:
Ton onde eſt toûjours forte aux peuples qui la boi-uent,
Ta couche eſt toûjours large à ceux qui te reçoiuent.
Ouy, Seigneur, dans ce Nil à tes yeux ſi nouueau,
Par tout on voit vn fleuue, & iamais vn ruiſſeau,
Et le Dieu, de cette onde & l'autheur & le maiſtre,
A voulu qu'on l'admire au lieu de la connoiſtre.
Contre les feux du Cancre oſant ſe ſoûleuer,
Chaque année il apporte auec luy ſon Hyuer;
Parcourant ces cantons que ſa vague conſole,
Il leur ſemble vſurper & l'vn & l'autre Pole;
On ignore en ces lieux quel climat le conçoit,
Et l'on ignore ailleurs quelle mer le reçoit.
Meroé qu'il enferme en partageant ſon onde,
Deuient malgré le Ciel vne terre feconde:
Bien que riche en ebene & cent arbres plus grands,
Elle offre peu d'ombrage à ſes noirs habitans;
Au pouuoir du Lyon directement ſoûmiſe
Elle s'oppoſe en vain au feu qui la maîtriſe.
De là reüniſſant tous ſes flots diuiſez,
Il coupe aſſez long-temps les ſables oppoſez:
Tantoſt il ſe ramaſſe en ſa couche natale,
Tantoſt en furieux ſur la plaine il s'étale,
Et rendant ſon canal à tant de flots mutins,
D'Egypte & d'Arabie il regle les confins;
Puis d'vn cours plus modeſte il baigne la contrée
Qui coupe noſtre Mer de la Mer Erithrée,
Et l'on croiroit à peine à voir ſes flots ſi doux,
Qu'il dûſt en d'autres lieux écumer de courroux.
Mais quand il va roulant dans la roche eſcarpée,
Deſſus la Cataracte & profonde & couppée,

Quand des monts raboteux deuiénent ſes deux bords,
Alors la reſiſtance irrite ſes efforts,
On voit blanchir d'écume à ces rudes approches
Et le front des côtaux & la cime des roches.
Apres qu'auecque bruit ce captif indompté
Eſt ſorty pluſieurs fois de ſa captiuité,
La plaine de Memphis ſe permet à cette onde,
Qui luy tient lieu de pluye, & qui la rend feconde.
Achorée à ces mots s'offroit à s'engager
Dans les autres ſujets qu'a preſcrit l'Eſtranger:
Mais déja de la nuit les heures auancées,
A de plus doux loiſirs different ſes penſées.
C'eſt ainſi que Ceſar, comme en des iours de paix,
A ces ſoins curieux applique ſes ſouhaits;
Mais bien plus attentif aux yeux de Cleopatre,
Il cultiue ſa flame au lieu de la combattre,
Et le graue Pontife étendant ſon diſcours,
Leurs regards éloquents s'expliquoïent leurs amours.
Pendant qu'vn doux poiſon ſe reçoit & ſe donne,
Qu'à des feux mutuels leur ame s'abandonne,
Le barbare Photin ſoüillé d'vn grand trépas,
Croit que tout autre effort eſt permis à ſon bras;
Il n'eſt plus à ſon cœur aux remords intraitable
De crime qui ſuffiſe à le rendre coupable:
Des phantômes errants & ſes propres terreurs,
A des monſtres nouueaux inſtruiſent ſes fureurs;
De ſang inſatiable il croit qu'vn ſecond crime
Peut rendre par ſon bras le premier legitime,
Et ce coup que les Dieux reſeruent au Senat,
D'vne ame vile & baſſe eſt preſque l'attentat.
Ne conſens pas, ô Ciel, que ce bras l'execute,
Ny que Ceſar periſſe en l'abſence de Brute;
La peine d'vn Tyran ſi funeſte aux Romains,
Illuſtre à cette main, ſoüilleroit d'autres mains:

S'il faut que ſur ces bords ſa trame ſoit coupée,
On l'immole à Photin & non pas à Pompée:
Il meurt ſans expier ſes attentats diuers,
Et l'exemple qu'il doit ſe vole à l'Vniuers.
Photin pour acheuer l'attentat qu'il projette,
Ne met pas ſon ſecours dans la fraude ſecrete;
Il veut, tant ſes forfaits ont reuolté ſon cœur,
Beaucoup mieux qu'au vaincu faire inſulte au Vainqueur:
Il veut à main armée, il veut à force ouuerte,
De ce Tyran heureux faire éclater la perte.
Pour tramer ſeurement cet important trépas,
Il dépeſche vn Courrier vers le traiſtre Achillas,
Vers ce fier Satellite, à qui peu de naiſſance,
A qui peu de merite & beaucoup de puiſſance,
A qui ſur les Soldats la pleine authorité
Peut contre ſon Roy meſme inſpirer la fierté.
Ton cœur, luy mande-t'il, au calme s'abandonne,
Pendant que la Princeſſe enuahit la couronne:
Ceſar met dans ſes yeux tous ſes rauiſſemens,
Et le Phare eſt le prix de leurs embraſſemens.
Cet Amant fortuné, cet illuſtre Adultere
Va bien-toſt luy donner vn Mary dans vn Frere;
Lâchement partagée entre ſes deux Eſpoux,
Elle va ſignaler ſa haine contre nous,
Et par cette beauté que le crime a ternie,
Elle vſurpe Memphis, & s'acquiert l'Auſonie.
Que fait donc ta valeur? que ſert à nos deſſeins
Ce pouuoir que le Prince a remis en tes mains?
Et pourquoy d'vne ardeur iuſtement mutinée
N'allons nous inſulter à ce double Hymenée?
Si la Reine a ſoûmis vn Vainqueur déja vieux,
Crois-tu qu'vn jeune Roy ſe ſauue de ſes yeux?
Si ſous vn ſale Hymen que la vertu deteſte,
Elle peut luy cacher les horreurs de l'inceſte,

Si ſes yeux ſont d'vn Frere vn Amant criminel,
Si l'amour conjugal ſuccede au fraternel,
Si la Sœur en vn mot eſt belle aux yeux du Frere,
Nous ſommes des objets dignes de ſa colere:
Et ſi le cœur du Prince eſt complaiſant au ſien,
Chaque baiſer luy donne & ton ſang & le mien.
L'adultere en Ceſar, l'Eſpoux en Ptolomée,
Sont vn double ſuport à ſa haine enflamée,
Et contre deux appuis preſts à la ſoûtenir,
Quels ſecours auons nous que de la préuenir?
Bien que nos actions nous rendent peu coupables,
Elle nous punira d'eſtre peu puniſſables,
Et ce ſera pour nous ou crime ou lâcheté,
De n'auoir oſé rien contre ſa chaſteté.
Donc ſi tu te ſouuiens de l'alliance étrete,
Que doit le grand Pompée entre nous auoir faite,
De ce forfait ſi noble & ſi mal entendu,
Que nous auons enſemble & commis & perdu:
Allons allons troubler cette impure allegreſſe,
Où des Princes du Nil éclate la baſſeſſe.
Pour tromper d'vne infame & l'art & le couroux,
Immolons auec elle ou l'vn ou l'autre Eſpoux,
Que le nom de Ceſar, que ſa gloire éclatante
Ne jette pas en nous vne lâche épouuante.
La chûte de Pompée eſt moins que ſon trépas,
Et la valeur de Iule a moins fait que nos bras,
Les attentats du Nil valent bien la Pharſale,
Ce grand coup nous rehauſſe autant qu'il le rauale,
Tes mains fument encor du ſang de ſon Riual,
Et celuy que tu crains ne fut que ſon égal.
Voy par ce bord ſanglant de ce trépas inſigne,
S'il eſt plus de Heros dont ta main ne ſoit digne;
Noſtre ſang, il eſt vray, n'a rien eu d'éclatant,
Mais cet éclat n'eſt pas vn ſecours important;

Du moins nous ſommes nez à tenter les beaux cri-
Et nous ſacrifier deux illuſtres victimes. (mes,
Sur le premier trépas Rome ſe pleint de nous,
Il faut que le ſecond appaiſe ſon couroux;
Ouy contre le Beau-pere il faut tout entreprendre,
Et Rome va bien-toſt nous pardonner le Gendre.
Il faut en cette nuit de ces deux Concurrents
Renuoyer aux Enfers les triſtes differents,
Aux peuples égorgez dreſſer des funerailles,
Punir vn inſolent du ſuccez des batailles,
Affranchir les Humains de ſes oppreſſions,
Et voir couler vn ſang qu'on doit aux Nations:
L'ame aux projets d'amour pleinement diſpoſée,
Il prepare à la mort vne victime aiſée;
Plein de vin, plein de mets, ſans crainte, ſans ſoldats,
Ce Chef offre bien moins qu'vn ſoldat au trépas.
Ne balance donc plus, que ta main execute
Ce que voudroient tenter ou Scipion ou Brute,
Et fais que les Latins doiuent à ce canton
Ce que n'a pû donner la valeur de Caton.
Achillas, qui du crime a fait ſes plus doux charmes,
Met d'vn ordre ſecret ſes troupes ſous les armes:
Sans donner le ſignal, ſans faire retentir
Ny ciſtres ny clérons, il les force à partir;
Il voit ſous ſes drappeaux des troupes Latiennes,
Qu'vn leger intereſt meſle auecque les ſiennes,
Et ces lâches Romains, ces Guerriers malheureux
Vont attaquer Ceſar, & n'y vont pas pour eux.
O que ce beau talent des ames bien formées,
La foy, la pieté vit peu dans les armées!
L'amour de la Patrie & de la Liberté
Ne met pas dans ces cœurs l'attentat projetté:
Le profit les ſoûmet, le gain les ſollicite,
Ils vendent leur courage aux vœux d'vn Satellite,

Eux qui ne deuroient pas du plus puiſſant des Rois
Suiure les étendarts & receuoir les loix.
C'eſt ainſi que ſouuent dans les ames vulgaires
Les feux de la valeur ſont des feux mercenaires:
De l'eſpoir du profit ils ſont vn droit certain,
Et l'honneur eſt par tout, où ſe montre le gain.
Troubles contagieux, factions indociles,
Où n'allumez vous point les diſcordes ciuiles?
On voit la meſme rage en ces fiers Citoyens,
Sur les riues du Nil qu'aux champs Emathiens.
Le Ciel voit l'Auſonie en tous lieux mutinée,
Et chaque main s'acquite enuers la Deſtinée;
A peine euſt-on plus fait ſi la Cour de Lagus
Euſt appuyé Pompée & porté les vaincus.
Ce n'eſt plus l'intereſt du Gendre & du Beau-pere
Qui produit dans les cœurs l'audace & la colere;
Vn Satellite abjet fait ces ſoûleuemens,
Et deuient l'artiſan des ciuils mouuemens;
Si les Dieux tout-puiſſants ne trompent ſa furie,
Le party d'Achillas triomphe d'Heſperie,
Et ce rebut du Nil, ces indignes mutins,
Tranchent la Deſtinée au Vainqueur des Latins.
Photin dans le Palais pratiquant des complices,
Pour s'immoler Ceſar au milieu des delices,
Et ménageant l'entrée aux forces qu'il attend,
Soudain auprés des murs ſon Partiſan ſe rend.
La Cour de vin, de joye & d'amour enyurée,
Au plus leger effort pouuoit eſtre liurée,
On euſt ouuert le ſein au Conquerant Latin,
Et ſa teſte euſt ſeruy d'ornement au feſtin.
Mais enfin dans ſon cœur Achillas ſent renaiſtre
Vn reſte de reſpect pour le ſang de ſon Maiſtre,
Et ne cherchant que Iule aux aſſauts du trépas,
Il a peur de trouuer ce qu'il ne cherche pas:

Il craint que dans la nuit la vengeance & le crime
Ne perde ſes efforts ou change de victime,
Et laiſſant échapper ces momens precieux,
Qui pouuoient à ſon gré perdre vn audacieux,
Pour ne voir pas agir les ſiens dans le tumulte,
Il croit au iour prochain recouurer cet inſulte,
Il ſuſpend des Soldats le couroux menaçant,
Et pardonne à Ceſar iuſqu'au Soleil naiſſant.
L'Ocean eut à peine enfanté la lumiere,
A peine le Soleil rentre dans ſa carriere,
Qu'on voit du haut des murs des Bataillons preſſez,
En iuſtes ennemis marcher vers les foſſez:
Ils veulent en bel ordre attaquer les murailles,
Receuoir ou porter le peril des Batailles.
Le Romain interdit à de ſi prompts hazards,
Ne peut ſe confier aux forces des remparts:
Contre vn aſſaut farouche ayant peu de Cohortes,
Du Palais ſeulement il fait garder les portes;
Auec peu de Guerriers qu'il voit à ſes côtez,
Il ſe tient retranché dans des lieux écartez.
A des troubles diuers il ſe laiſſe contraindre,
Il craint la violence, & ſe fâche de craindre,
L'ardeur de ſon courage inſulte à ſa raiſon,
Il veut & ne veut pas ſortir de ſa priſon,
Et de quelque côté qu'il tourne ſon enuie,
Il expoſe en ce iour ou ſa gloire ou ſa vie.
C'eſt auec moins de feu qu'vn Lyon enchaîné
Tourne contre ſes fers vn couroux forcené,
Et qu'hoſte furieux d'vne priſon étrete,
Il perd contre ſa chaîne vne ardeur indiſcrete.
C'eſt ainſi que d'Etna les feux empriſonnez,
Tonneroient fierement dans ſes flancs étonnez.
Celuy qui ſoûtenant vne inſolente guerre,
A deffié les Cieux auſſi bien que la Terre,

Qui ne trembla iamais quand il falut trembler,
Se laiſſe à la terreur rudement accabler:
Celuy qui mépriſa l'Vniuers en colere,
D'vn peuple mutiné craint l'aſſaut temeraire;
Celuy dont l'inſolence a porté les deſſeins
Plus loin que là valeur n'a porté les Romains,
Qui voit, ſans s'aſſouuir, que ſon pouuoir éclate
Des colomnes d'Alcide aux riues de l'Euphrate,
En Femme intimidée au ſac d'vne Cité
Ne met plus ſon eſpoir que dans l'obſcurité.
Sa frayeur toutesfois tient peu de la foibleſſe,
Ce ſoin de ſe cacher n'eſt pas vne baſſeſſe;
Ceſar, dans qui le More & dans qui le Gelon
Auroient pleins de reſpect adoré ce grand Nom,
Pour qui le Scythe meſme euſt eſté ſans audace,
Entend tonner de prés l'aſſaut qui le menace.
Le Palais inueſty, la Cour eſt dans l'effroy,
Iule veut en tous lieux eſtre eſcorté du Roy:
Si ce nom n'eſteint pas cette chaleur mutine,
Il veut vanger ſur luy la mort qu'on luy deſtine,
Et qu'il en ſoit l'autheur ou qu'il ne le ſoit pas,
C'eſt à luy d'expier les fureurs d'Achillas:
Si ſous la violence on voit tomber les portes,
Sa teſte va ſeruir de ſpectacle aux Cohortes.
Ainſi pour deſarmer vn Pere infortuné,
La Colchide conceut vn deſſein forcené,
Et le coûteau tout preſt ſur la gorge d'vn Frere,
Au milieu de ſa fuite elle attendoit vn Pere.
Cependant pour traiter auec vn factieux,
Pour voir quelle puiſſance arme vn audacieux,
Quel deſſein le ſoûleue ou quel ordre l'excite,
Ceſar au nom du Roy depute vn ſatellite;
Mais le farouche autheur de ces émotions,
Viole impudemment le droit des Nations.

Ce miniſtre de paix en deuient la victime,
Aux monſtres de l'Egypte on ajoûte ce crime,
L'Ibere, la Lybie & cent fameux dangers,
N'ont eſté pour Ceſar que des trauaux legers,
Il a moins eſſuyé de perils dans Pharſale,
Que ſur les bords du Nil vn feſtin n'en étale.
Déja l'alarme preſſe, on voit déja de prés
Tomber à l'auanture vn orage de traits:
Les brandons enſouffrez, les torches deuorantes,
Les Beliers menaçans, les Machines puiſſantes,
Qui terraſſent les murs & renuerſent les tours,
De ces audacieux ne ſont point le ſecours;
Par vn ordre imprudent ces troupes abuſées,
A l'entour du Palais combatent diuiſées.
Le bon-heur du Romain partageant ces hazards,
Luy ſert de legions, & tient lieu de remparts,
Et bien qu'on l'inueſtiſſe & par onde & par terre,
Son grand cœur peut ſuffire à deux ſortes de guerre:
Contre tous les aſſauts de tous ces factieux,
Contre tant d'ennemis Ceſar eſt en tous lieux;
Sans affoibliſſement ſa valeur ſe partage,
Il met icy le fer, là les feux en vſage,
Il ne part de ſon bras qu'vn effort rauageant,
Et ce fier aſſiegé ſemble eſtre l'aſſiegeant.
Il lance dans les Nefs des torches enſouffrées,
Qui s'attachent ſoudain ſur les planches cirées:
Les cables & les bancs promts à l'embraſement,
Font triompher les feux ſur l'humide élement.
Parmy tant de braſiers les courages ſe glaçent,
Vn mal ſert de remede à ceux qui les menaçent:
On ne ſçait que reſoudre, on ne ſçait que tenter,
Et l'on change de mort en penſant l'éuiter.
Iule a dans ſon party les feux auecque l'onde,
De deux fiers ennemis la fureur le ſeconde,

On voit en des vaiſſeaux à demy conſumez,
Sous les flots écumants des Soldats abyſmez,
Ils portent aux Enfers l'étonnement dans l'ame
D'expirer ſous la vague & perir par la flame.
Bientoſt ce feu mutin qui détruit les vaiſſeaux,
Eſt tyran ſur la terre autant que ſur les eaux;
Les vents à flots preſſez agitant cet orage
L'attachent aux maiſons qui touchent au riuage.
C'eſt alors que plus promt que ce flambeau leger,
Qui met ſur le nuage vn éclat paſſager,
Ce torrent enflamé roulant de place en place,
Répand le deſeſpoir parmy la populace.
De tant de bâtimens la perte ou le hazard
Deuiennent la reſſource & l'eſpoir de Ceſar,
L'effroy des aſſiegeants rend leur nombre inutile,
Ils courent en deſordre au ſecours de la Ville,
Et Iule ménageant ces momens precieux,
Pendant l'obſcurité s'écoule de ces lieux.
Eſcorté de la Cour il paſſe dans le Phare,
Des plus fermes dehors ſourdement il s'empare,
Heureux depuis long-temps dans ſa rapidité,
Il y trouue d'abord le bon-heur ſouhaité;
Pour luy ce fameux poſte eſt vn double auantage,
Aux aſſauts ennemis il ferme le paſſage,
Et fruſtrant quelque temps l'audace des mutins
Facilite l'entrée aux vaiſſeaux des Latins.
Alors ſeur que Photin a tramé cet inſulte,
Il s'immole à l'inſtant l'Artiſan du tumulte:
Mais de ce Scelerat le Deſtin eſt finy,
Sans que de ſes forfaits il ſemble eſtre puny;
Loin d'armer contre luy la mort la plus tragique,
D'abandonner ce monſtre aux monſtres de l'Afrique,
De luy faire vomir ſon ame dans les feux,
Sa mort n'a rien de rude & n'a rien de honteux;

Sa teſte s'abandonne au tranchant de l'épée,
Et tout noircy d'opprobre il meurt comme Pompée.
Pendant que ce Guerrier s'applique à ſe vanger,
La Ieune Arſinoé trame vn autre danger,
Et Niece de Lagus & Sœur de Ptolomée,
Seule elle s'authoriſe à commander l'Armée,
Et peu condeſcendante à l'orgueil d'Achillas,
Elle arme contre luy ſa colere & ſon bras:
Elle enuoye à Pompée vne ſeconde hoſtie,
Mais du ſang qu'il attend c'eſt la moindre partie:
Ne ſouffrez pas, ô Dieux, qu'il n'ait à receuoir
Que cette indigne offrande & cet obſcur deuoir;
Tout le choix de Méphis pour cette Ombre ſublime,
Le Roy meſme n'eſt pas vne illuſtre victime:
Tant qu'on voye au Senat le vainqueur égorgé,
Le trépas du vaincu n'eſt pas aſſez vangé.
Mais de cet inſolent la mort précipitée
Ne calme pas encor la tempeſte excitée,
On void la faction ſuruiure au factieux,
Et le Soldat plus chaud & plus audacieux:
On voit ſous Ganimede & ſous de bas auſpices,
Courir toute l'armée à des ſuccez propices,
Et de ce iour tout ſeul le peril éuité
Fuſt pû tranſmettre Iule à la Poſterité.
Pendant que ſes Soldats regagnent les galeres,
Dans vn eſpace étroit ſurpris des aduerſaires
Des diuers aſſaillans il ſe trouue inueſty,
Et ſe voit preſque ſeul à tenir ſon party:
Seul il ſe voit en bute à deux ſortes de guerre,
On l'aſſiege par mer, on le preſſe par terre,
Contre tant de hazards declarez contre luy,
La fuite ou la vertu ſeroient vn foible appuy:
Meſme à peine ſon cœur, bien qu'armé d'aſſurance,
D'vn trépas glorieux ſe permet l'eſperance.

On pouuoit ſans peril, & preſque ſans effort,
San sliurer mille aſſauts pour donner vne mort,
Sans voir d'vn meurtre épais fumer la terre ou l'onde,
Porter le coup mortel à ce Vainqueur du Monde:
Mais les Cieux ont encore à tonner contre nous,
Ce Tyran n'eſt pas quite enuers tout leur couroux,
Par de ſanglans progrez il faut qu'il l'aſſouuiſſe,
Qu'il rauage la Terre, & qu'enfin il periſſe.
Pendant qu'il delibere & qu'il ne reſoud pas
S'il doit tenter la fuite ou courir au trépas,
Pendant qu'il s'interroge il trouue en ſa memoire
Vn Sceua que la mort a couronné de gloire,
Qui ſeul de cent perils deffia les rigueurs,
Et ſe mit en mourant au deſſus des Vainqueurs.
Cet exemple fameux d'vn Soldat intrepide,
Dans ce Chef en ſuſpens met vn ardeur rapide;
Foible Romain, dit-il, que deuient ta chaleur?
Eſt-il quelque danger plus grand que ta valeur?
Faut-il que pour me plaire & que pour me deffendre,
Vn Soldat ait plus fait que ie n'oſe entreprendre?
Voyons ſi le ſuccez peut trahir mon effort,
Et ſi le Sort me manque, ou ſi ie manque au Sort.
A ces mots vn beau feu brille ſur ſon viſage,
Et l'épée à la main il affronte l'orage:
Les coups impetueux qui partent de ſes mains
Sont des coups ſans reſource & des trépas certains.
Plus fier & plus ardent que le Dieu de la Thrace,
Il preſſe, il épouuante, il foudroye, il terraſſe,
Il commande à ſon bras des miracles nouueaux,
Et le paſſage ouuert ſe lance dans les eaux.
Que ce projet hardy luy manque ou luy ſuccede,
C'eſt ſe ſauuer aſſez d'éuiter Ganimede:
Et ne ſuccomber pas ſous vn Chef ſi honteux,
C'eſt vn bon-heur certain dans vn peril douteux.

Alors ce Fugitif d'vne ardeur indomptée
Par des élans preſſez briſe l'onde agitée,
Souuent pour ſe ſouſtraire à la pointe des dards,
Il va deſſous les flots chercher d'autres hazards.
Tantoſt l'onde ſe ferme & tantoſt elle s'ouure,
Tantoſt il diſparoiſt, tantoſt il ſe découure,
Tour à tour il s'expoſe ou ne ſe montre pas,
Tour à tour il prouoque ou trompe le trépas,
Tant que victorieux des vagues les plus fortes,
Il gagne ſes vaiſſeaux & rejoint ſes Cohortes.
Le peril qui l'engage à chercher leur appuy,
Les auoit inuitez à s'auancer vers luy,
Pour ne voir pas ſa gloire & ſon ſalut en doute,
Leurs efforts mutuels ont accourcy ſa route.
A cet heureux retour ils pouſſent iuſqu'aux bords
Ce qu'ils ont dans le cœur & d'aiſe & de tranſports,
Et ces concerts joyeux qui ſortent des galeres,
Sont vn nouuel affront au camp des aduerſaires.

FIN DV DIXIE'ME ET DERNIER LIVRE.

Extrait du Priuilege du Roy.

PAR grace & priuilege du Roy en datte du 19. Ianvier 1653. & regiſtré ſur le Liure de la Communauté le 26. Mars 1654. Il eſt permis au Sieur DE BREBEVF de faire imprimer *La Pharſale de Lucain*, par luy miſe en Vers François : Et deffenſes ſont faites à tous autres qu'à celuy ou à ceux qu'il aura choiſi pour l'imprimer, vendre ou diſtribuer ſans ſon conſentement pendant neuf ans, ſur les peines portées par leſdites Lettres.

Et ledit Sieur DE BREBEVF a cedé tous les droits de Priuilege à luy concedez par le Roy, à ANTOINE DE SOMMAVILLE Marchand Libraire à Paris, pour en joüir conformément à icelles.

Acheué d'imprimer pour la premiere fois ce 10. Octobre 1655.
à ROVEN, par LAVRENS MAVRRY.

AOL 1465223